University
BIBLIOTHECA

Coll. of

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MESSIRE
ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVEQUE DE NISMES,

Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

TOME II.

CONTENANT l'Hiſtoire du Cardinal Commendon.

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

EVEQUE DE NISMES,

ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

REVUES sur les Manuscrits de l'Auteur, augmentées de plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, & accompagnées de Préfaces, d'Observations & de Notes sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin.

TOME I. PARTIE II.

A NISMES,

Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BX
4705
.C6325
F546
1782

AU ROI.

SIRE,

Je préſente avec reſpect à VOTRE MAJESTÉ *la vie d'un Cardinal célèbre, que pluſieurs Papes ont employé dans les affaires les plus importantes de l'Egliſe, & que des Rois & des Empereurs ont honoré de leur amitié.*

Ce fut par ſes ſoins & par ſa prudence, qu'un des prédéceſſeurs de VOTRE MAJESTÉ *fut autrefois élu Roi de Pologne.* Henri III. *La France, glorieuſe de fournir des Souverains à un des plus nobles Royaumes de l'Europe, avoua qu'elle devoit à ce Cardinal une partie de ſa gloire ; & ce Monarque plein d'eſtime & de reconnoiſſance pour lui, réſolut de lui laiſſer la conduite de ſes Etats, pendant qu'il ſeroit à la tête de ſes armées, & qu'il feroit la guerre aux Moſcovites. Il employa depuis tout ſon crédit pour l'élever à la première dignité de l'Egliſe, voulant ainſi, par une généroſité toute Royale, ou lui faire part de ſon autorité, ou lui en procurer une plus ſainte & plus étendue. Mais il étoit réſervé à* VOTRE MAJESTÉ *de reconnoître les ſervices qu'il rendit à la*

France pendant ſa vie, en l'honorant de votre protection, un ſiècle entier après ſa mort.

Ces conſidérations, SIRE, *m'ont obligé de dédier à* VOTRE MAJESTÉ *l'Hiſtoire de cet Illuſtre Cardinal. Des Princes moins éclairés y trouveroient des exemples, & peut-être des règles d'équité, de diſcernement & de ſageſſe. Ils pourroient profiter d'une politique ſi pure & ſi judicieuſe; & cet homme d'un eſprit ſi élevé & d'une prudence conſommée, qui a ſervi, ou qui a inſtruit preſque tous les Princes du ſiècle paſſé, pourroit être encore le Conſeiller & le Miniſtre des Princes de celui-ci. Mais* VOTRE MAJESTÉ *n'a beſoin ni d'exemple, ni d'inſtruction. Elle connoît par ſes propres lumières ce que les autres n'apprennent que par de longues expériences : ſes réflexions valent mieux que tous les préceptes de politique; & le meilleur art de régner, eſt la manière dont elle règne.*

Vous tirez, SIRE, *de la profondeur de votre jugement ces grandes maximes dont vous vous ſervez pour votre gloire, & pour la félicité de vos peuples. Pour être un grand Roi, vous n'avez beſoin que de vous conſulter, & de vous croire vous-même; & tout ce que je puis eſpérer, en vous offrant la vie de ce ſage politique, c'eſt qu'elle ne vous ſera pas déſagréable. Sa prudence vous donnera quelque légère idée de la vôtre, & vous verrez en ce que vous*

faites, ce qu'il croyoit que les Princes Chrétiens devoient faire. Il a exhorté des Rois à gouverner leurs Etats, comme vous gouvernez les vôtres, & il leur a souvent donné des conseils qui ressemblent à ceux que VOTRE MAJESTÉ *prend d'elle-même.*

Qu'il eût été heureux, SIRE, *dans les négociations qu'il entreprit pour les intérêts de la Religion, pour la paix de l'Eglise, & pour l'union des Puissances de la Chrétienté contre les Infidelles, s'il eût trouvé des Souverains aussi justes, aussi pieux & aussi vaillans que vous l'êtes ! Mais tous les âges ne produisent pas des Héros qui fassent la guerre avec tant de vigueur, qui donnent la paix avec tant de modération, qui travaillent avec tant d'application à corriger les abus publics, & qui protègent la Religion avec tant de zèle par leurs Edits & par leurs Armes.*

Ce sont les vertus que nous admirons en vous, SIRE. *Nous avons vu, ce que la postérité aura peine à croire, qu'en peu de mois & en peu de jours vous avez fait des conquêtes qui devoient coûter plusieurs années ; que vous avez arrêté plus d'une fois le cours de vos victoires, lorsque vous n'aviez plus de peine à vaincre ; qu'en un âge où les Rois ne savent pas encore leurs affaires,* VOTRE MAJESTÉ *a déjà réglé les siennes ; & que depuis qu'elle gouverne par elle-même, la France jouit des dou-*

ceurs & des proſpérités de pluſieurs règnes.

En effet, SIRE, *tous les Monarques renommés dans les Hiſtoires ſe ſont appliqués, ou à rétablir les Autels, ou à étendre les limites de leurs Royaumes, ou à donner des lois, & à régler l'adminiſtration de la Juſtice. Chacun de ces emplois a été l'application de tout un Roi, & la gloire de tout un Règne. Mais ces vertus ſe trouvent toutes réunies en la perſonne de* VOTRE MAJESTÉ. *Elle achève les guerres qu'elle a commencées; elle autoriſe les Lois qu'elle a faites, elle fait triompher la Religion qu'elle profeſſe; enfin elle exécute ce que ſes Prédéceſſeurs n'ont fait qu'imaginer, & ne laiſſe à ſes Succeſſeurs que la gloire de maintenir ce qu'elle aura établi, & de ſuivre ſes grands exemples.*

Mais je ne m'apperçois pas, que ſuivant mon inclination, j'entreprens, SIRE, *de louer ce que j'admire en* VOTRE MAJESTÉ, *& que je ferois plus volontiers un Eloge qu'une Epître Dédicatoire. Je m'arrête*, SIRE, *& je me contente de faire connoître, en vous préſentant cette traduction, la paſſion, le zèle, & le profond reſpect avec lequel je ſuis*,

SIRE,

De Votre Majeſté,

Le très-humble, très-fidelle, & très-obéiſſant ſerviteur, & Sujet,

FLÉCHIER.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

CE volume & le ſuivant contiennent deux Ouvrages du même genre, mais d'une exécution bien différente. Le premier eſt la vie du cardinal Commendon, traduite du latin de Gratiani, Ecrivain diſtingué du ſeizième ſiècle, qui ne raconte que ce qu'il a vu, ayant toujours été le compagnon, & ſouvent l'aſſocié, du Prélat dont il a écrit l'hiſtoire, dans les négociations importantes & délicates dont il fut chargé. Le ſecond eſt l'hiſtoire du cardinal Ximenès, ſi célèbre en Eſpagne & dans toute l'Europe, par ſa piété, ſa vie auſtère & pauvre au milieu des grandeurs & des richeſſes; par ſon zèle pour la propagation de la foi, par ſon amour pour les lettres & ſa munificence pour les ſavans; par les dépenſes preſque incroyables qu'il fit pour ranimer dans ſa Patrie le goût des études ſolides, & pour y attirer des hommes propres à ſeconder ſes grands deſſeins; & enfin, par les talens extraordinaires pour le gouvernement, & la politique, qu'il développa tout-à-coup lorſque les Rois Catholiques, Iſabelle & Ferdinand, l'appelèrent auprès d'eux, & lui donnèrent entrée dans leurs conſeils; talens qui parurent encore avec plus d'éclat lorſque Ximenès fut chargé ſeul de tout le poids de l'adminiſtration.

L'hiſtoire du cardinal Commendon n'étant qu'une traduction, on y ſent quelque choſe de pénible & de contraint dans la manière & dans le ſtyle. M. Fléchier, cet Ecrivain ſi facile & ſi gracieux dans ſes autres Ouvrages, paroît lourd & ſec dans celui-ci. On peut même dire qu'il ſe traîne quelquefois ſur les pas

de ſon auteur, au lieu de marcher librement à ſa ſuite, comme tout bon traducteur qui s'eſt pénétré de ſon modèle & rendu maître de ſon ſujet. Cette gêne eſt ſi marquée, qu'on la ſent à la ſimple lecture, ſans qu'il ſoit beſoin de comparer le texte françois avec l'original, qui eſt eſtimé des ſavans à cauſe de ſa latinité pure, & de ſon ſtyle grave & nombreux, dans le goût des anciens. Nous oſons même pouſſer cette obſervation, juſqu'à dire, que dans pluſieurs endroits la diction du traducteur, qui eſt par-tout ailleurs ſi pure & ſi coulante, paroît incorrecte, & négligée au point qu'on a peine à ſe perſuader que ce ſoit Fléchier, cet ingénieux auteur, dont les grâces & l'élégance ſont le principal caractère. C'eſt qu'il eſt difficile qu'un beau génie accoutumé à créer ſes idées, & à peindre d'après lui-même, ſe plie avec ſuccès au ton & à la manière d'un autre. Si Fléchier eût écrit d'original la vie de Commendon, il nous auroit donné un ouvrage plein de chaleur & d'agrément, au lieu qu'il n'a produit qu'une foible copie, en devenant traducteur de Gratiani.

Ce n'eſt pourtant point que la vie de Commendon manque d'intérêt, quoique les événemens qui forment le tiſſu de la narration ſoient éloignés de nous, & que le Prélat, dont cet ouvrage eſt moins l'hiſtoire que le panégyrique, ait toujours été occupé chez des Nations dont les coutumes & les mœurs nous ſont étrangères. Outre que ſon hiſtorien l'a repréſenté par-tout comme un négociateur digne d'être propoſé pour modèle à tous ceux de ſon état qui s'engagent dans la même carrière, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait eu de grands talens, des connoiſſances étendues, beaucoup de prudence & de dextérité dans la conduite des affaires; en un mot, la plupart des qualités ſi difficiles à réunir, qu'on exige de ceux qui ſont deſtinés à remplir de ſemblables emplois. Ce qu'on admire ſur-tout en lui, c'eſt une droiture & une bonne foi dont les politiques ordinaires ne font pas ſcrupule de s'écarter,

quand ils y trouvent quelque avantage. A ces qualités si précieuses, il joignit un désintéressement qui rendit toujours inutiles les moyens qu'on employa pour l'éblouir & le corrompre, vertu qu'on a rarement eu occasion de louer dans son siècle chez les ministres de la cour de Rome. La pureté de ses mœurs, & son zèle ardent, mais éclairé, pour les intérêts de la religion, ajoutoit encore un nouvel éclat à tous les genres de mérite qu'il réunissoit, ensorte qu'on ne vit jamais en lui l'homme d'état séparé de l'Evêque. Sa conduite constamment dirigée sur des principes aussi respectables, lui acquit l'estime & la confiance des Princes, & des peuples auprès desquels il fut envoyé. Il eut à traiter les affaires les plus délicates dans les conjonctures les plus difficiles, & malgré les préventions qu'il fallut combattre, & les injustices qu'il éprouva plus d'une fois de la part de ceux qu'il servoit, il termina toutes les négociations dont il fut chargé, avec succès & avec gloire. La vie d'un Ministre aussi célèbre, écrite par un témoin oculaire & véridique, ne peut manquer d'offrir une lecture utile & agréable à tous ceux qui aiment à étudier les hommes dans leurs principes de conduite, & dans leurs actions.

Le morceau le plus intéressant & le plus soigné de cette Histoire, est celui qui a pour objet l'élection du duc d'Anjou (Henri III) au trône de Pologne. Cette espèce d'épisode qui s'étend depuis le chapitre VII du IV livre jusqu'au chapitre XVI, est remplie de faits curieux & bien développés qu'on ne trouve pas ailleurs avec les mêmes détails. Les prétentions de divers concurrens, & les moyens qu'ils employèrent; les différentes factions qui partagèrent la république; les vues particulières des chefs, & les ressorts qu'ils firent mouvoir pour arriver à leurs fins; la conduite pleine de sagesse, & de circonspection que le Légat du saint Siége observa pendant toute la durée de cette grande affaire, & l'adresse merveilleuse avec laquelle il sut toujours se ménager au milieu de tant d'hommes agi-

tés de passions si contraires, & si violentes; tout cela s'y voit exposé avec une admirable netteté, & une connoissance exacte des moindres particularités. Quand l'histoire du cardinal Commendon ne contiendroit rien de mieux, c'en seroit assez pour faire rechercher cet ouvrage.

Nous ignorons par quelle cause le texte de cette vie du cardinal Commendon, s'est trouvé plus altéré que celui de tous les autres ouvrages de M. Fléchier. Mais nous pouvons assurer qu'il nous en a coûté beaucoup plus de soin & de travail pour le rétablir, que pour épurer des fautes de Copiste ou d'Imprimeur, aucune autre partie de cette Collection. Nous doutons même que nous eussions pu y réussir sans le secours des manuscrits qui nous ont été confiés. Non contens de comparer la leçon qu'ils nous indiquoient avec les éditions qui nous ont paru les plus soignées, nous avons consulté l'original, toutes les fois que nous avons rencontré quelque embarras dans le sens & la construction des phrases, ou quelque impropriété dans l'expression. Ce moyen nous a souvent conduit à des résultats heureux. Mais toutes les fois que nous nous sommes aperçus que le Traducteur s'est écarté plus ou moins du latin de Gratiani, ou qu'il s'est permis quelque transposition dans l'ordre & l'enchaînement de la narration, nous avons supposé qu'il l'a fait à dessein, & nous avons respecté les raisons qui l'ont déterminé à ces légers changemens, quoique nous n'ayons pu les découvrir. Le goût sûr & délicat qui a présidé à toutes les compositions de M. Fléchier, est si connu, que nous n'avons pas eu de peine à nous persuader, qu'en se donnant ces petites libertés dans sa version, c'est un sacrifice qu'il a cru devoir faire à l'élégance & à la clarté.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

CEUX qui ne lisent l'histoire que pour y chercher des événemens extraordinaires, & pour satisfaire leur vaine curiosité, jugent peu favorablement d'un livre, qui n'a pour titre que la vie & les actions d'un homme seul. Ils veulent que l'histoire ait de l'étendue, qu'elle embrasse plusieurs siècles & plusieurs nations; qu'elle traite de l'origine des peuples, des révolutions des royaumes & des républiques. Comme ils ne s'appliquent ni à recueillir les préceptes des Anciens, ni à profiter de leurs exemples; ils se contentent de remplir leur imagination & leur mémoire de la grandeur ou de la variété des événemens qu'ils ont remarqués. De-là vient qu'ils prennent la vie d'un homme, quelque illustre qu'il puisse être, pour un recueil de quelques faits peu importans, qui ne touchent que l'esprit & les mœurs d'un particulier, & qui ne représentent qu'un caractère.

Ceux qui cherchent à s'instruire en lisant, ont des vues bien différentes. Ils regardent l'histoire comme une espèce de morale, réduite en actions & en exemples, dont la fin est de régler la conduite des particuliers, & de perfectionner la vie civile. Ils apprennent par ce qui a été fait ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter, qui sont les deux principales fonctions de la prudence. Ils se proposent pour modèles les grands Hommes qui les ont précédés. Ils étudient leurs histoires, comme des traités de sagesse & de politique, qui leur paroissent d'autant plus utiles, qu'il leur est plus aisé de faire des réflexions sur eux-

mêmes, de démêler ce qui leur eſt propre, & de deſcendre aux applications particulières. Ainſi ils préfèrent ſouvent le récit d'une ſeule vie à ces hiſtoires vaſtes & univerſelles, qui embarraſſent l'eſprit par la diverſité des images qu'elles repréſentent, & qui rapportent pluſieurs actions, ſans donner preſque aucun exemple ; ſemblables à ces miroirs qui confondent les objets à force de les multiplier, & qui ne laiſſent preſque rien voir, parce qu'ils montrent trop de choſes.

On peut dire que l'hiſtoire de la vie du Cardinal Commendon eſt un de ces ouvrages qui animent l'eſprit des Lecteurs, & qui les portent à l'admiration & à la pratique des vertus morales & chrétiennes. La cour de Rome n'eut jamais de Miniſtre plus éclairé, plus agiſſant, plus déſintéreſſé, ni plus fidelle. Il ſoutint le poids des négociations les plus importantes, en des temps très-difficiles. Il paſſa dans les royaumes les plus éloignés avec une diligence incroyable. Il s'acquit l'amitié des Princes, ſans jamais condeſcendre à leurs erreurs, ni à leurs paſſions. Il travailla ſans relâche à rétablir la foi & la diſcipline de l'Egliſe ; & il s'oppoſa au torrent des héréſies naiſſantes, avec une fermeté & une ſageſſe extraordinaire.

Ses vertus qui furent l'admiration du ſiècle paſſé, peuvent être encore imitées en celui-ci ; & ſa vie peut ſervir de règle à tous ceux qui ſe trouvent dans les grands emplois, pour le ſervice de leurs Princes, ou pour l'intérêt de l'Egliſe. Les uns y remarqueront les qualités qui ſont néceſſaires à ceux qui traitent les affaires publiques ; les autres y apprendront de grands principes de religion & des maximes très-utiles pour la conduite des peuples ; & chacun y trouvera des exemples de piété, de zèle, de prudence & de modeſtie. Mais quoique les actions de ce grand Homme ſoient des inſtructions pour ceux qui les liſent, elles ont des ſuites ſi conſidérables, & ſont mêlées de tant de circonſtances, que ſon hiſtoire comprend l'hiſtoire de

quatre Pontificats différens, & renferme presque tous les mouvemens, & toutes les affaires importantes du dernier siècle. Ainsi elle a de quoi instruire les sages, & de quoi satisfaire les curieux. Les uns y considéreront un Prélat infatigable dans le travail, humble dans l'élévation, & constant dans l'adversité. Les autres y admireront un Ministre toujours employé, toujours agissant, qui s'élève insensiblement par de grands & de longs services.

Il arrive ordinairement que ceux qui peuvent prétendre aux dignités par le droit de leur naissance s'appliquent moins que les autres à les mériter. Ils se servent des avantages qu'ils ont reçus de la nature, pour obtenir ce qui devroit être la récompense de la vertu, & quelque habiles qu'ils puissent être, ils sont toujours moins agissans, soit qu'ils croient que leur noblesse leur doit tenir lieu de mérite, soit qu'ils attendent de leur fortune ce que les autres recherchent par leur travail. Le Cardinal Commendon, plus connu par ses actions que par sa famille, a eu la gloire de mériter tous les honneurs qu'il a obtenus. Toute sa vie est une action perpétuelle : & s'il a été Evêque, Nonce, Cardinal, Légat, ce ne sont pas des titres que la faveur ou l'ambition lui aient acquis, ce sont des récompenses qu'on n'a pu refuser aux services qu'il avoit rendus à toute l'Eglise.

Annibal Caro, qui avoit de l'esprit, du discernement, de la politesse, & qui étoit très-bon juge des actions & du mérite des hommes, nous a laissé dans ses lettres une idée de la vie laborieuse de ce Cardinal. Il le représente tantôt dans les négociations difficiles avec des Princes prévenus ; tantôt travaillant à adoucir des peuples qui n'avoient point de religion, ni d'humanité ; quelquefois même exposant sa vie, non seulement aux infirmités, mais à la mort même, & au martyre. Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici la Lettre que ce galant Homme lui écrivit, pour le féliciter de sa promotion au Cardinalat.

Liv. 2. de ses Lettres.

Enfin, vous êtes Cardinal, MONSEIGNEUR. Il y a si long-temps que vous devriez l'être, & que nous avons prévu que vous le seriez, que nous n'en sommes point surpris. Ce n'est pas que la manière de votre promotion ne soit un peu surprenante. Vous vous êtes toujours appliqué à mériter les dignités, & vous ne les avez jamais briguées. Personne n'a sollicité pour vous que notre ami d'Avila, encore l'a-t-il fait pour faire honneur à son Maître, plutôt que pour vous rendre aucun office d'amitié; car vous ne l'en aviez point chargé: d'où l'on peut conclure que votre promotion ne vient que de Dieu, du mouvement de Notre S. P. & de celui de l'illustrissime Cardinal Borromée, ce qui n'est que la même chose. Ces circonstances, & la joie qu'en a eu toute cette Cour, m'ont plus touché que la dignité qu'on vous a donnée. Quoiqu'elle soit grande, il me semble qu'elle est arrivée un peu trop tard, & qu'elle est au-dessous de votre vertu; au moins elle n'égale pas vos travaux, & ne remplit pas encore toute mon espérance. Vous pouvez vous souvenir, MONSEIGNEUR, de l'étonnement où j'étois, de ce qu'on se servoit de vos grandes qualités, sans les reconnoître, & qu'on vous donnoit plus de peine que de récompense. Maintenant qu'on vous honore, qu'on vous connoît, & qu'on vous donne lieu de vous faire toujours mieux connoître, je me réjouis plus des honneurs que vous recevrez un jour, que de celui que vous venez de recevoir. Cependant je loue la prévoyance & le jugement de Notre Saint Père, & je prends part à tous les avantages qui en doivent arriver à l'Eglise de Dieu, pour laquelle vous avez plus travaillé qu'aucun autre; & peut-être plus que plusieurs autres ensemble. Il ne reste plus qu'à prier Dieu qu'il vous conserve long-temps, & cela, c'est le prier pour votre gloire, & pour celle de toute l'Eglise.

Cette Lettre fait assez connoître l'estime qu'on faisoit

faiſoit du mérite de ce Cardinal, ſon déſintéreſſement & ſa modeſtie, & l'ardeur avec laquelle il s'acquitta de tous ſes emplois ſi pénibles & ſi importans. Il avoit parcouru l'Angleterre, la Hongrie, l'Allemagne, & la Pologne, & il ne ceſſa preſque d'être employé qu'autant de temps qu'il en falloit pour changer d'emploi.

Comme l'état Eccléſiaſtique eſt un état mêlé de domination ſpirituelle & temporelle, il y a peu de Royaumes dans l'Europe, qui n'aient quelques intérêts communs, ou pour le moins quelques liaiſons de Religion avec Rome. Elle eſt non-ſeulement la patrie de toute l'Italie, mais elle forme, pour ainſi dire, un monde ſpirituel, qui la fait devenir la Patrie commune de toutes les nations Chrétiennes. Les Princes & les peuples la révèrent. Les uns ont recours à ſes oracles & à ſes déciſions; les autres la prennent pour l'arbitre de leurs différents; les autres implorent ſon ſecours contre les oppreſſions & contre les violences. Ainſi, la correſpondance y étant plus grande, & les négociations plus fréquentes, il y a plus d'occaſions de ſe ſervir de ceux qui, par leur eſprit & par leur adreſſe, peuvent être utiles à l'Etat & à la Religion. Ceux qui liront la vie du Cardinal Commendon, jugeront aiſément qu'il n'y eut jamais dans cette Cour de Miniſtre plus employé que lui. Il commença à paroître dans un temps que deux grandes Puiſſances diſputoient de l'Empire de l'Italie; que les Royaumes les plus floriſſans de la Chrétienté étoient diviſés en ſectes, & en factions; que le Concile de Trente aſſemblé travailloit à détruire le ſchiſme & l'erreur, & à remettre la foi & la diſcipline dans la pureté des premiers ſiècles. Il fut d'abord envoyé vers tous les Princes d'Italie; peu après vers tous les Princes d'Allemagne. Il eut ordre de ſe trouver au Concile. Ses miſſions ont été plus étendues que celles des autres. Il a eu le ſoin de régler pluſieurs Royaumes à la fois; & pour occuper cet eſprit vaſte, il a fallu lui donner non-

ſeulement des Provinces, mais des parties même du monde à réformer.

Je ne m'arrêterai point ici à faire remarquer la force de ſon éloquence : on la peut aſſez voir dans les Harangues qu'on lira dans la ſuite de cette Hiſtoire, & dans les fragmens de celle qu'il prononça dans le Sénat de Pologne avec tant de gravité, & tant de véhemence, qu'il épouvanta quelques eſprits emportés, qui tâchèrent en vain de l'interrompre, & de l'épouvanter lui-même. Un Hiſtorien qui a écrit de l'état des affaires de Pologne, ſous le règne de Henri de Valois, a inſéré une partie de ce Diſcours dans ſon Hiſtoire ; & quelques curieux qui en conſervent des exemplaires entiers, en feront peut-être part au public, auſſi bien que de quelques Inſtructions politiques qu'on attribue à ce grand Homme. Après avoir repréſenté les vertus du Cardinal Commendon, il eſt juſte que je parle auſſi du mérite de ſon Hiſtorien, qui avoit été le témoin de toutes ſes actions, & le compagnon de tous ſes voyages ; & je m'aſſure que le Lecteur jugera que ſi la vie de l'un eſt admirable, l'autre l'a décrite admirablement.

André Maximilien Fedro.

Antoine Maria Gratiani, natif du bourg du Saint-Sépulchre, petite Ville d'Etrurie, étoit d'une Maiſon noble & ancienne. Jule Gratiani ſon père, avoit eu des emplois conſidérables dans les armées, & ſoit qu'il y eût acquis plus de réputation que de biens, ſoit qu'il eût négligé les affaires de ſa famille, il mourut ſans avoir pourvu à l'éducation ni à l'établiſſement de ſes enfans. Antoine, qui étoit le plus jeune, fut deſtiné à porter les armes, ou à mener une vie oiſeuſe & obſcure, ſans aucun emploi public, & ſans aucune connoiſſance des Belles-Lettres. Il étoit âgé de vingt-un an, & il alloit prendre l'un ou l'autre des partis qu'on lui propoſoit : mais Commendon ayant reconnu l'eſprit & le génie de ce jeune homme, ſollicita puiſſamment Louis Gratiani ſon frère aîné, de le faire élever dans l'étude des lettres humaines, & il

jugea dès-lors qu'il parviendroit un jour aux premières dignités de l'Egliſe.

Il fut donc envoyé dans une petite Ville du Frioul, pour y apprendre les principes de la langue Latine, ſous un Maître qui avoit la réputation d'avoir trouvé une méthode beaucoup plus courte & plus aiſée que l'ordinaire. Il fit en peu de mois, les progrès qu'on ne fait ordinairement qu'en pluſieurs années ; & il récompenſa par ſes ſoins & par la vivacité de ſon eſprit, le temps qu'il avoit perdu par la négligence de ſes parens. Après qu'il eut achevé ſes premières études avec tant de ſuccès, Commendon ſe chargea lui-même de ſon éducation. Il le prit auprès de lui ; il lui expliqua lui-même la Philoſophie d'Ariſtote ; il lui fit des leçons de Morale & de Rhétorique ; il voulut achever de former l'eſprit de ce jeune homme, qui ſe portoit de lui-même aux ſciences & à la vertu, & qui pouvoit lui être utile dans la ſuite de ſes emplois. Enfin il eut pour lui tous les ſoins d'un maître, & toute la tendreſſe d'un père ; & par ſes conſeils, par ſes inſtructions & par ſes exemples, il le rendit capable d'écrire ſes grandes actions, & d'en faire lui-même de ſemblables.

Depuis ce temps-là Gratiani s'attacha entièrement au ſervice de ſon bienfaiteur. Il l'accompagna dans tous ſes voyages ; il l'aſſiſta dans toutes ſes négociations ; & il lui témoigna par-tout cette ardeur que l'inclination & la reconnoiſſance font naître dans les belles ames. Après l'élection du Duc d'Anjou, frère du Roi de France, le Cardinal Commendon, preſſé de partir de Pologne, & de s'en retourner en Italie, jugea à propos de le laiſſer dans ce Royaume, pour encourager les Evêques, pour fortifier le parti des Catholiques, & pour donner des avis importans au Roi, lorſqu'il arriveroit dans ſes Etats. Il fit paroître en cette occaſion tant de zèle & tant de ſageſſe, que ce Prince ſe ſervit long-temps de ſes conſeils, & lui propoſa depuis des conditions très-avantageuſes pour

l'engager à ſon ſervice. Mais il étoit ſi étroitement lié aux intérêts & à la perſonne de ſon Maître, qu'il proteſta qu'il ne ſeroit jamais qu'à lui ſeul, & que c'étoit une aſſez grande fortune que d'être auprès d'un ſi excellent homme.

Il témoignoit ainſi la paſſion & l'attachement qu'il avoit pour ce Cardinal; & ce Cardinal cherchoit toutes les occaſions de lui témoigner auſſi ſon affection, & même ſa reconnoiſſance. Dans ce deſſein l'ayant un jour tiré à part dans ſon cabinet, après avoir loué ſa fidélité, ſon eſprit, & ſon déſintéreſſement, il lui dit d'une manière très-obligeante qu'il avoit quelque honte de ne pouvoir lui donner que des preuves très-médiocres de ſon amitié, & qu'il n'avoit jamais ſouhaité d'avoir de grands biens, que pour reconnoître ſes grands ſervices; mais que ne pouvant être libéral, il ne vouloit point être ingrat. En diſant ces mots, il lui donna une Ordonnance de quatre mille écus, & le pria de les recevoir comme une marque de ſon amitié, plutôt que comme une récompenſe de ſes travaux, & de conſidérer ſon affection plus que ſon préſent. Gratiani lui répondit très-modeſtement, qu'il s'eſtimoit aſſez bien récompenſé, s'il avoit eu le bonheur de lui plaire; qu'il avoit une joie extrême de voir que ſa fidélité étoit connue, & que ſes ſervices étoient approuvés; mais qu'il avoit une douleur très-ſenſible de ſe voir traité comme un ſerviteur intéreſſé; qu'il lui étoit obligé de toute ſon éducation, & qu'il s'étoit fait honneur à lui-même en le ſervant; & après l'avoir remercié pluſieurs fois, il refuſa très-reſpectueuſement de recevoir cette Ordonnance. Commendon admira ſa généroſité, & peu de temps après il ſe démit en ſa faveur d'une Abbaye de deux mille écus de revenu, & le força de la recevoir quelque réſiſtance qu'il pût faire.

Après la mort de ce Cardinal, Gratiani fut un des Secrétaires de Sixte V, & il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de ſuccès. Il s'attacha au Cardinal

Alexandre Montalto, & le ſervit très-utilement dans quatre Conclaves conſécutifs, particulièrement en celui de Clément VIII. Ce Pape avoua ſouvent, en préſence de pluſieurs perſonnes, qu'il devoit ſon exaltation aux ſoins & à la prudence de Gratiani : auſſi lui donna-t-il des Charges & des Bénéfices conſidérables. Il le fit d'abord Evêque d'Amélia. Il l'envoya vers tous les Princes Chrétiens pour les exhorter à faire une Ligue contre le Turc ; & peu de temps après vers la République de Veniſe, où il fut quelques années en qualité de Nonce Apoſtolique.

Il y eut deux rencontres, où il fit paroître ſa capacité & ſon jugement. On agita une queſtion très-importante & très-délicate touchant le droit des Vénitiens ſur la mer Adriatique. Il fut obligé d'écrire ſur ce ſujet, un Traité des Droits du S. Siége ; & il le fit avec tant de force, tant d'élégance & tant de modération, qu'il ſoutint la cauſe de l'Egliſe, ſans offenſer la République, & parut défenſeur de Rome, & ami de Veniſe tout enſemble. Après la mort d'Alfonſe, Duc de Ferrare, Céſar d'Eſt, ſon plus proche parent, vouloit ſe mettre en poſſeſſion du Duché. Le Pape alléguoit la défectuoſité de ſa naiſſance. & ſoutenoit que le Duché devoit être réuni au S. Siége. Céſar ſembloit être réſolu de défendre ſa cauſe par la voie des armes. Le Pape le menaçoit des Cenſures Eccléſiaſtiques, & levoit une grande armée. Chacun tâchoit d'attirer les Princes Chrétiens à ſon parti, & il étoit à craindre que la guerre ne s'allumât dans toutes les parties de l'Italie. Le Sénat de Veniſe étoit puiſſamment ſollicité ; mais par les ſoins, & par les conſeils du Nonce, bien loin de traverſer les deſſeins de Sa Sainteté, il lui fournit même des armes, & du ſecours contre ſon ennemi.

Il eſt certain que le Pape, à toutes les promotions qu'il fit, avoit réſolu d'envoyer le Chapeau à l'Evêque d'Amélia ; mais il en fut toujours détourné par le Cardinal Pierre Aldobrandin ſon neveu, qui avoit

eu de grands démêlés avec la Maiſon des Médicis, & qui ne vouloit pas qu'on élevât un de leurs ſujets. Ainſi, pour des intérêts particuliers, il s'oppoſoit aux intérêts de toute l'Egliſe. Ce n'eſt pas qu'il n'aimât ce ſage Prélat, mais il le regardoit comme un ſujet des Princes de Toſcane, que ſa vertu rendoit très-illuſtre, mais que ſa naiſſance pouvoit lui rendre ſuſpect. Voilà ce qu'on a écrit de la vie d'Antoine Maria Gratiani. Il fut fort tourmenté de la goutte pendant ſon ſéjour à Veniſe; ce qui l'obligea de ſe retirer à Amélia, où il vécut encore quelque temps dans l'exercice continuel des vertus Chrétiennes & Epiſcopales, & mourut enfin âgé de ſoixante-quinze ans, l'an 1611.

Janus Nicius Erithræus in Pinacothe.

Il a laiſſé quelques ouvrages qui ont été loués de tous les ſavans. L'Hiſtoire de la guerre de Chypre, un Livre des malheurs arrivés aux Hommes Illuſtres de ſon temps, le Synode de l'Egliſe d'Amélia, & la vie de Jean-François Commendon, ſont encore admirés de tous ceux qui les liſent. Le Cardinal Bentivoglio, qui n'eſt pas ſujet à donner des louanges mal-à-propos, a fait l'éloge de ce Prélat. Il nous le repréſente comme *un eſprit adroit, agréable & inſinuant; qui avoit la réputation de ſavoir parfaitement la langue Latine & la Toſcane; qui avoit écrit en Latin l'Hiſtoire de Chypre, approuvée & admirée des plus ſévères Critiques; qui pendant ſa Nonciature de Veniſe avoit mérité les applaudiſſemens de cette République, & les louanges de la Cour de Rome; qui étoit enfin capable d'être Secrétaire d'un Pape, & digne d'obtenir les récompenſes de cette Charge, après en avoir exercé glorieuſement les fonctions.*

Mémoires du Cardinal Bentivol.

Que ſi l'eſprit, la prudence & la probité d'un Hiſtorien ſi célèbre peuvent déjà donner une grande idée de cette Hiſtoire, l'on peut dire auſſi que cette Hiſtoire peut faire connoître le génie admirable de l'Hiſtorien. Le ſtyle en eſt naturel, élégant, plein

& majeſtueux ; & quoiqu'il ait de la netteté & de la douceur, il répond par-tout à la dignité du ſujet, & à la gravité de la perſonne qu'il repréſente. Les deſcriptions y ſont vives & animées, & toujours accompagnées de diſcrétion & de jugement. Les digreſſions n'y ſont pas fréquentes, mais elles y ſont utiles & agréables ; & ſelon les règles de l'art, elles inſtruiſent, ou elles délaſſent l'eſprit du lecteur. Les ſentences y ſont mêlées fort à propos. Ce ſont toujours de grandes maximes miſes dans les endroits où elles doivent être ; & l'Auteur n'y emploie jamais de ces petits jeux de paroles, ni de ces affectations indécentes qu'on ſait qui ſont aſſez du génie de ſa Nation.

Outre qu'il étoit fort éclairé, & qu'il avoit appris l'art d'écrire les grandes actions, il avoit encore le bonheur d'être né dans un ſiècle, qui ne ſe reſſentoit plus de la barbarie des précédens. Les belles-lettres s'étoient rétablies, ou par la libéralité des Princes, ou par la rencontre & par l'émulation de quelques ſavans, ou par une certaine révolution qui fait croître ou diminuer les ſciences de temps en temps. Quoi qu'il en ſoit, le chaos étoit déjà développé. On avoit non-ſeulement retrouvé les règles de bien parler & de bien écrire, on les avoit même pratiquées avec ſuccès ; & en renouvelant les préceptes de l'éloquence, on en avoit donné de grands exemples. Les Bembes, les Manuces, les Politiens avoient laiſſé des ouvrages qui approchoient de ceux de l'antiquité ; & ils avoient ſi bien imité l'air & la politeſſe des ſiècles heureux, qu'ils étoient devenus les maîtres & les modèles du leur. Ainſi, Gratiani a marché ſur les traces des anciens & des modernes ; & ſelon le jugement de ceux qui ſavent l'art de l'hiſtoire, & la pureté de la langue latine, il s'eſt rendu comparable aux uns & aux autres.

Mais ce qui doit rendre ſon Hiſtoire plus conſidérable, c'eſt qu'il paroît toujours exact, & qu'il a vu

une partie de ce qu'il rapporte. Ceux qui ont écrit leurs propres actions ſont tombés ordinairement dans le ſoupçon, ou de les avoir relevées par orgueil, ou d'en avoir diminué la gloire par modeſtie. Ceux qui écrivent des hiſtoires éloignées ſont ſouvent ſujets à être trompés, & à tromper eux-mêmes les autres. Notre Hiſtorien n'a point été prévenu; & il n'a point été contraint de percer l'obſcurité des ſiècles paſſés; il a trouvé la vérité ſans avoir la peine de la chercher, parce qu'il a été le témoin des choſes qu'il a écrites, & le confident de celui dont il a été l'Hiſtorien.

On peut aiſément remarquer ſa bonne foi, & ſon adreſſe dans les portraits qu'il fait de ceux qui ont été les principaux acteurs des affaires qu'il traite. Il les examine par tous les endroits; il découvre leur eſprit, leurs intentions, leurs paſſions & leur conduite. Il décrit leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités; & il diſtribue la louange & le blâme avec beaucoup de jugement. Quoiqu'il ſoit attaché aux intérêts de la Cour de Rome, il n'en approuve pas aveuglément les déſordres, & il diſtingue dans les Papes mêmes, ce qui eſt louable d'avec ce qui ne l'eſt pas. Il a même voulu nous marquer quelques défauts de ſon Maître dans les derniers Chapitres de ſa vie, & mêler quelques ombres aux couleurs éclatantes de ſon portrait. Il reconnoît qu'il avoit une fermeté trop inflexible, des manières de railler un peu trop piquantes, & quelque intempérance de curioſité. Ainſi repréſentant l'état des perſonnes dans le naturel, il blâme ſans aucune apparence de paſſion, & il loue ſans ſe rendre ſuſpect de flatterie.

Quelqu'un trouvera peut-être que le cours de cette Hiſtoire eſt trop ſouvent interrompu, & que les harangues y ſont trop fréquentes & trop longues. Mais il faut conſidérer qu'elles ſont toutes importantes, qu'elles ſont vraiſemblables, & même véritables, & qu'elles ne diſent rien de ſuperflu. J'avoue qu'on ne ſauroit aſſez blâmer ces hiſtoriens qui veulent faire

les déclamateurs, & qui interrompent le cours de la narration pour faire valoir leur éloquence. Je ſai qu'il faut éviter ces diſcours étudiés, qui ne relèvent pas la beauté de l'hiſtoire, & qui ne ſervent qu'à montrer la vanité de l'hiſtorien, & à faire paroître ſon eſprit au préjudice de ſon jugement : mais lorſque les occaſions ſont preſſantes, & qu'il s'agit de toucher, ou de convaincre des Princes, ou des aſſemblées, les Harangues deviennent une des plus agréables parties de l'Hiſtoire. Celles du Cardinal Commendon ſont de cette nature. Il étoit obligé de réduire des eſprits préoccupés, de répondre aux invectives des hérétiques, de réſiſter aux paſſions violentes des Princes, de les exhorter à la paix, ou de les animer à la guerre ; de ſorte que ſes diſcours ſont liés avec ſes actions, & ſes raiſonnemens ſont eſſentiels à ſon Hiſtoire. Quelques hiſtoriens ont négligé la vraiſemblance en ces occaſions. Ils ont prêté indiſcrétement leur eſprit & leur éloquence, & ils ont fait parler les plus barbares comme les plus polis. D'autres n'ont pu ſe régler ſur la vérité ; & nous ne trouvons pas étrange que Tite-Live, qui n'avoit point ouï les harangues des premiers Romains, les ait fait haranguer dans ſon Hiſtoire. Faudroit-il que Gratiani eût oublié ces diſcours qu'il avoit ouïs, qu'il avoit lus, & qui ne doivent point paſſer pour trop longs, puiſque tout y ſert à la cauſe, & qu'il n'y a rien d'inutile ?

Je ne puis aſſez m'étonner qu'une Hiſtoire qui comprend tant d'événemens remarquables, & qui mérite d'être eſtimée de tous les ſavans, ait été près d'un ſiècle preſque inconnue, ou par la négligence des curieux, ou par des conſidérations politiques. Elle ſeroit encore enſévelie dans la pouſſière de quelques cabinets, ſi le docte Monſieur Séguin, Doyen de l'Egliſe Royale de S. Germain de Paris, pendant ſon voyage de Rome ne l'eût tirée de l'obſcurité où elle étoit. Il étoit réſervé à cet Homme ſage, qui a tant contribué à l'intelligence de l'Hiſtoire ancienne, de

donner encore au public cette Partie de la moderne, & d'enrichir la France des dépouilles de l'Italie. Il reçut ce manuscrit d'un illustre Abbé, qui par sa vertu, par sa naissance, & par son érudition, tient un rang très-considérable dans la Cour de Rome. Voilà les aventures de l'Histoire que j'ai traduite.

Pour ce qui regarde ma Traduction, je n'ai qu'à prier le Lecteur d'en juger favorablement. J'ai suivi mon Original, sans m'y attacher avec trop de sujétion; & j'ai tâché de conserver par-tout le sens de l'Auteur, en l'accommodant à notre Langue. J'ai cru qu'il m'étoit permis de retrancher quelques redites dans les harangues, & dans les digressions, & d'adoucir quelques termes qui expriment un peu fortement les prétentions de la Cour de Rome, & qui ne sont pas tout-à-fait de notre usage.

TABLE
DES
CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *L'Origine & la Famille de Jean François Commendon*, page 1

CHAP. II. *Ce qui lui arriva en ſon enfance : les dangers qu'il courut ſur l'eau*, 4

CHAP. III. *La première éducation de Commendon*, 6

CHAP. IV. *Commendon fait un voyage à Rome. Un de ſes amis lui donne ce conſeil*, 10

CHAP. V. *Commendon entre dans les emplois. Sa conduite dans les commencemens*, 13

CHAP. VI. *Les emplois & les honneurs de Commendon*, 17

CHAP. VII. *On prédit à Commendon ce qu'il doit être un jour*, 18

CHAP. VIII. *Par quelle voie Commendon s'inſinua dans les bonnes grâces du Pape Jule*, 21

CHAP. IX. *Le Pape envoie Commendon au Duc d'Urbin*, 23
CHAP. X. *Commendon va en Flandres avec le Légat*, 24
CHAP. XI. *Commendon passe en Angleterre. Ce qu'il y fit*, 28
CHAP. XII. *Commendon retourne à Rome. Il rend compte au Pape, & aux Cardinaux, des affaires d'Angleterre*, 32
CHAP. XIII. *Commendon est envoyé en Portugal*, 35
CHAP. XIV. *L'amitié que le Pape Marcel, & le Pape Paul IV. avoient pour Commendon*, 37
CHAP. XV. *Commendon repasse en Flandres avec le Cardinal Scipion Rebiba*, 39
CHAP. XVI. *Commendon est envoyé à la République de Venise, & à tous les Princes d'Italie*, 41
CHAP. XVII. *Commendon retourne à Rome. Il est disgracié*, 45
CHAP. XVIII. *Le Cardinal Carafe, & ses frères sont chassés de Rome*, 48

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Commendon est envoyé à l'Empereur, & aux Princes d'Allemagne, pour les convier à se trouver au Concile de Trente, ou à y envoyer des Ambassadeurs*, 53
CHAP. II. *Ce que fit Commendon dans l'Assemblée des Princes Protestans*, 57

CHAP. III. *Discours outrageux des Princes Protestans. Réponse de Commendon*, 62
CHAP. IV. *Commendon visite presque toute l'Allemagne*, 70
CHAP. V. *Commendon est envoyé vers l'Empereur Ferdinand, par les Présidens du Concile de Trente*, 77
CHAP. VI. *Commendon est envoyé Nonce en Pologne*, 79
CHAP. VII. *Le Nonce trouve la discipline de l'Eglise renversée dans la Pologne*, 81
CHAP. VIII. *Commendon trouve les Evêques de Pologne divisés entre eux. Il rejete les Conseils artificieux de quelques-uns*, 85
CHAP. IX. *Commendon fait chasser de Pologne Bernardin Okin, & quelques autres Hérétiques*, 90
CHAP. X. *Commendon rejete la proposition d'assembler un Concile National*, 97
CHAP. XI. *Le Roi & le Sénat de Pologne reçoivent les Décrets du Concile de Trente*, 100
CHAP. XII. *Le Nonce visite toute la Pologne*, 107
CHAP. XIII. *De quelques Animaux de la Prusse*, 114
CHAP. XIV. *De l'Ambre*, 118
CHAP. XV. *Du voyage de Commendon dans la Russie*, 119
CHAP. XVI. *De la Podolie; & de l'avis que Commendon donne au Roi, de peupler cette Province*, 123
CHAP. XVII. *Le Roi a dessein de répudier la*

Reine ſa femme. Il veut prévenir l'eſprit de Commendon, 129

CHAP. XVIII. *Les Evêques s'aſſemblent. Commendon leur perſuade de détourner le Roi de ſon deſſein*, 140

CHAP. XIX. *Commendon tâche de convaincre le Roi, il empêche le divorce*, 145

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Commendon eſt fait Cardinal à la ſollicitation de ſaint Charles Borromée*, 153

CHAP. II. *Commendon part de Pologne, pour aller, en qualité de Légat, en Allemagne*, 164

CHAP. III. *Commendon retourne à Rome*, 172

CHAP. IV. *Le Cardinal Commendon eſt envoyé pour la ſeconde fois Légat en Allemagne*, 175

CHAP. V. *Le pape donne à Commendon la commiſſion de réformer le Clergé d'Allemagne*, 186

CHAP. VI. *Commendon travaille à faire conclure la ligue des Princes Chrétiens contre les Turcs*, 189

CHAP. VII. *Commendon eſt envoyé Légat en Allemagne & en Pologne*, 193

CHAP. VIII. *Commendon ſoutient la cauſe du Grand Duc de Toſcane, contre les prétentions de l'Empereur*, 198

CHAP. IX. *Commendon part de la Cour de l'Empereur pour aller en Pologne en qualité de Légat*, 205

CHAP. X. *Il tâche d'engager le Roi & les Polonois à entrer dans la Ligue contre les Turcs*, 209

CHAP. XI. *Discours du Cardinal Commendon au Sénat de Pologne*, 213

LIVRE QUATRIEME.

CHAP. I. *LA mort du Roi Sigismond Auguste, qui fut le dernier Roi de la race de Jagellon*, 225

CHAP. II. *Commendon dispose les esprits à élire un Roi Catholique*, 228

CHAP. III. *Le Légat engage deux Seigneurs de Lithuanie à élire un fils de l'Empereur*, 234

CHAP. IV. *Commendon fait savoir à l'Empereur l'état des affaires de Pologne*, 238

CHAP. V. *Les Hérétiques députent à Commendon pour l'obliger à sortir du Royaume*, 241

CHAP. VI. *Comme l'Empereur ruina par sa lenteur toutes les prétentions du Prince Ernest son fils*, 244

CHAP. VII. *Des Princes qui prétendoient au Royaume*, 248

CHAP. VIII. *La brigue du Duc d'Anjou est la plus considérable. Les Hérétiques tâchent de traverser son élection*, 251

CHAP. IX. *Entreprise des Hérétiques, qui se nommoient les Confédérés*, 256

CHAP. X. *Commendon arrive à Warsovie. L'avis qu'on lui donna dans le Camp*, 261

CHAP. XI. *La Diéte se tient. Le Duc d'An-*

jou eſt élu Roi de Pologne, 266
CHAP. XII. *Commendon part de Pologne. Le Roi y eſt long-temps attendu*, 274
CHAP. XIII. *L'Auteur de cette Hiſtoire donne quelques avis importans au Roi à ſon arrivée*, 280
CHAP. XIV. *L'arrivée du Roi, & ſon Couronnement*, 287
CHAP. XV. *La fuite du Roi*, 291
CHAP. XVI. *Commendon retourne à Rome. Il eſt inquieté par le Cardinal Farneſe. Le Pape l'abandonne à ſes envieux.* 294
CHAP. XVII. *L'eſprit & la conduite du Cardinal Commendon.* 297
CHAP. XVIII. *Sa fermeté contre les Grands.* 300
CHAP. XIX. *Sa coutume de ne ſe juſtifier jamais lorſqu'on l'accuſoit injuſtement.* 306
CHAP. XX. *Le déſintéreſſement de Commendon.* 309
CHAP. XXI. *Son extérieur, ſa maladie, ſa mort.* 312

FIN de la Table des Chapitres.

LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'Origine & la Famille de Jean-François Commendon.

LA famille des Commendons eſt une des plus anciennes familles de la ville de Bergame en Italie. Ils prétendent être ſortis originairement d'Allemagne ; & ils racontent qu'un de leurs ancêtres, nommé Dogalde, homme de qualité, ayant été obligé de ſe retirer de ſon pays, ſe réfugia en Italie, qu'il fut reçu avec beaucoup d'honneur par les habitans de Bergame ; & qu'après qu'il eut joui quelque temps de tous les droits de citoyen, & qu'il eut été même aſſocié au conſeil de cette ville, il alla recueillir ce qui lui reſtoit de la ſucceſſion de ſes pères, & vint s'y établir peu de temps après. Ses deſcendans augmentèrent leurs biens & leur fortune, & quittèrent le nom de leur maiſon pour prendre celui d'un bourg des environs de Bergame, nommé Commendon, dont ils étoient devenus ſeigneurs.

On peut aiſément connoître qu'ils étoient conſidérables par leur puiſſance & par leurs richeſſes. Car outre le bourg de Commendon, & le village d'Albin qu'ils ont poſſédés, ils ont laiſſé de grands revenus, & de grands héritages à l'égliſe de Bergame, où l'on voit encore aujourd'hui leurs

armes gravées sur des pierres, comme un monument éternel de leur piété, & de leur libéralité tout ensemble.

Jean Galeas, duc de Milan, qui avoit amassé de si grands trésors, qu'on le soupçonna de vouloir se rendre maître de toute l'Italie, ayant réduit la ville de Bergame sous son obéissance, ruina entiérement la maison des Commendons, parce qu'ils avoient été des premiers à se déclarer contre lui, & qu'ils s'étoient attachés avec trop de chaleur aux intérêts de la république de Venise. Concine, qui étoit pour lors le chef de la famille, fut dépouillé de tous ses biens, & chassé de son pays. Il se retira chez les Vénitiens, qui le reçurent avec beaucoup d'affection, lui assignèrent des pensions pour lui & pour toute sa postérité, & ordonnèrent qu'on fourniroit du trésor public la dot de ses filles. On trouve encore dans les regiſtres du sénat ces ordonnances, conçues en des termes très-honorables pour Concine & pour ses ancêtres. On les traite de personnes illustres par leurs richesses, par leurs alliances, par les terres qu'ils possédoient, & par le grand pouvoir qu'ils s'étoient acquis parmi les habitans des montagnes. Le sénat leur rend ce témoignage public, qu'ils avoient tout sacrifié pendant la guerre de Milan, pour le service de la République.

Cette famille ainsi ruinée se dispersa en divers endroits: les uns se réfugièrent dans des villes voisines, & s'établirent dans les lieux qu'ils avoient choisis pour leur retraite; les autres retournèrent à Bergame, où ils sont encore au rang des principaux & des plus riches citoyens. Le bisayeul de celui dont nous écrivons l'histoire, fut un de ceux qui renoncèrent à leur pays. Il se retira à Venise, il y transporta tout ce qu'il put recueillir de ses biens; il s'y maria, & laissa un fils nommé Joseph. Celui-ci eut aussi un fils nommé Antoine, qui fut élevé avec beaucoup de soin, & qui devint très-habile philosophe, & très-excellent médecin.

Il exerça la médecine avec plus d'honnêteté, qu'on ne fait ordinairement. Il considéra toujours plus sa réputation, que ses intérêts, & se tint assez bien récompensé par le plaisir qu'il avoit de servir ses amis malades. Ainsi méprisant le gain, il s'acquit l'amitié de toute la ville, & mérita d'épouser une fille d'une des plus nobles familles des sénateurs. Il est vrai que le hasard y eut presque autant de part que le mérite. Cette fille avoit perdu ses parens, & étoit

tombée sous la conduite d'un frère bizarre & intéressé, qui, contre toutes les lois de la raison & de l'amitié, la traitoit plutôt comme son esclave, que comme sa sœur. Quoiqu'elle fût âgée de plus de vingt-cinq ans, il n'avoit nul égard, ni à sa qualité, ni à son âge; & de peur d'être obligé de lui donner une dot considérable, s'il la marioit à une personne de sa condition, il avoit refusé ou négligé tous les partis avantageux qui s'étoient présentés pour elle. Enfin elle se lassa de ce mauvais traitement, après l'avoir souffert assez long-temps; & craignant de vieillir dans cet état misérable, elle résolut de songer elle-même à son repos. Le chagrin la rendit malade; & dès qu'elle fut guérie, elle se choisit pour époux celui que son frère lui avoit choisi pour médecin. Antoine content de ce que la fortune lui avoit offert, demeura dans une honnête médiocrité, & passa le reste de ses jours sans ambition. Celui-ci fut père de Jean-François Commendon.

Laure Barbarigo sa mère étoit d'une des premières maisons de Venise, illustre par son ancienne noblesse, & par les alliances qu'elle avoit avec tous les principaux sénateurs de la ville. Claire Bolanie ayeule maternelle de Commendon, avoit apporté plus de soixante & dix mille écus d'or en mariage, & avoit rendu cette famille très-puissante. Marc-Antoine Barbarigo son ayeul eut l'honneur de voir ses deux frères, Marc & Augustin, chefs de la République l'un après l'autre. Marc fut recommandable par sa modestie, par sa probité, & par les soins qu'il eut de régler le gouvernement, & de le tirer des mains de quelques familles ambitieuses, qui s'estimoient plus anciennes que les autres, & qui, sur ce droit imaginaire d'ancienneté, s'étoient rendues maîtresses de la République. Il augmenta le nombre de ceux qui devoient conduire l'Etat, & le réduisit en la forme où nous le voyons aujourd'hui. Augustin passa pour un homme fort sage & fort politique, & fit des actions plus éclatantes que son frère. Il s'acquit une si grande autorité dans la ville, pendant qu'il en fut le chef, qu'il n'auroit pas été sûr pour la liberté publique de lui donner ce pouvoir si absolu, s'il n'eût mieux aimé servir son pays, que d'y régner. Il eut tout l'éclat & toute la majesté d'un roi parmi ses citoyens; & n'en voulut point retenir la puissance. On assure même qu'étant sur le point de mourir, il les avertit de ne donner

jamais tant d'autorité à des particuliers dans la République ; & que les Vénitiens, suivant ce conseil, firent des lois très-sévères pour arrêter & pour modérer la puissance de leurs Doges.

Antoine eut quatre enfans de Laure, Jean-François qui nâquit à Venise l'an 1524, le dix-septième jour de Mars, sur le midi ; Joseph, qui mourut presque dans son enfance ; Clémence, & Lucrece. Lucrece étant encore fort jeune, touchée du désir de son salut, quitta le monde, & se consacra à Dieu dans un monastère de religieuses de Padoue, où elle avoit été élevée dès ses premières années. Elle mourut l'an 1564, dans le temps que Commendon étoit nonce en Pologne. Clémence fut mariée à Venise avec Baltasar Caveo, jeune homme d'une ancienne famille de sénateurs. Philippe Mocenigo, qui fut depuis archevêque de Chypre, qui avoit été compagnon d'étude de Commendon, & qui lui conserva toujours cette amitié qui les avoit unis dans leur enfance, s'entremit pour ce mariage en l'absence de son ami. Cette Dame eut trois enfans, Jean-François, Antoine & Laure. Laure avoit été accordée à l'âge de vingt ans, à un homme de qualité, nommé Sylvio Gonzague ; mais elle mourut un peu avant ses noces, d'une maladie contagieuse qui emporta presque en même-temps, son père, sa mère & son frère Jean-François, les uns après les autres, l'an 1576. Commendon, qui étoit déjà cardinal, fut sensiblement touché de ce malheur, qui désoloit toute sa famille. Il en reçut la nouvelle avec beaucoup de douleur : mais il souffrit pourtant cette perte avec une grande fermeté d'esprit. Antoine, qui étoit le plus jeune de tous, ayant survécu tous les autres, fut l'unique héritier de Commendon. Il fut pourvu de quelques bénéfices de grand revenu, & s'étant engagé aux ordres sacrés, il fut le dernier de sa race, & vit périr en lui toute l'espérance de sa maison.

CHAPITRE II.

Ce qui lui arriva en son enfance : les dangers qu'il courut sur l'eau.

DÉs que Commendon fut né, comme on l'eut approché d'un vase qu'on avoit préparé pour le laver, selon la

coutume, on dit qu'il se tint quelque temps à genoux, & qu'il leva ses mains jointes vers le ciel. Le jour de son baptême, comme on le portoit à l'église, l'air étant fort sombre & fort obscur, on remarqua qu'un rayon du soleil, qui parut comme un éclair, perça les nuages les plus épais, & répandit sur cet enfant une très-agréable lumière. Soit que ces choses soient arrivées par hasard, ou qu'elles aient été des présages de l'avenir, on les racontoit comme très-certaines.

A peine avoit-il atteint l'âge de quatre ans, qu'il fut dans un danger évident de périr sur l'eau. Sa mère passoit de Chioza à Venise dans une petite barque, & le remenoit avec elle. Comme c'est l'ordinaire des enfans de se faire des jeux & des plaisirs de toutes choses, celui-ci s'étoit avancé, sans qu'on s'en aperçût, vers le bord du navire, & s'efforçant de toucher l'eau avec sa main, il se pencha si fort en se jouant, qu'il tomba malheureusement dans la mer. Cependant le vent étoit favorable, & la barque alloit à pleines voiles. Cette dame fut si surprise, & si touchée de cet accident, qu'elle en perdit presque le jugement ; & dans l'excès de sa douleur, elle se fût précipitée elle-même après son fils, si l'on ne l'eût retenue. Mais le pilote qui tenoit le gouvernail ayant vu la chute de cet enfant, le secourut fort à propos. Il relâcha d'abord la corde, détendit la voile, & se jeta dans la mer avec tant de hardiesse & de promptitude, qu'il le prit flottant encore sur l'eau, & le reporta à la nage jusques dans les bras de sa mère, qui étoit si accablée de douleur, qu'elle étoit sur le point de rendre l'ame. Commendon fut depuis si illustre, qu'on peut juger qu'il fut sauvé d'un si grand danger par une providence particulière de Dieu, qui le réservoit pour de grandes choses.

On a remarqué qu'il ne fit presque jamais de voyage par eau, sans courir quelque grand danger. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il s'embarqua à Chioza, pour passer à Ancone, & le navire où il étoit se brisa de nuit vers Sinigaglia. Quelques-uns de ceux qui étoient avec lui ne purent résister à la violence des vagues, & demeurèrent ensevelis sous les eaux, quoique la tempête les eût jetés près du rivage. Pour lui, qui ne savoit point nager, il marcha plus de trois cents pas sur des sables toujours battus des on-

des, & gagna la terre, après beaucoup de peine, dans l'obscurité de la nuit.

Lorsqu'il fut en Flandres, ayant été obligé de s'embarquer à Amsterdam, le ciel doux & serein, & le vent favorable sembloient lui promettre une heureuse navigation. Mais il s'éleva la même nuit une tempête violente ; des ténèbres épaisses se répandirent dans l'air ; les éclairs & les tonnerres redoublés jetèrent la frayeur dans tous les esprits. Le capitaine du vaisseau, & les pilotes mêmes furent épouvantés ; & le vaisseau fut sur le point d'être submergé. L'incommodité de la mer, & la crainte du péril avoient abattu le corps & l'esprit de tous ceux qui se voyoient réduits à cette extrémité, du nombre desquels j'étois moi-même qui ai composé cette histoire. La pluie étoit si grande, qu'il sembloit qu'elle alloit remplir le vaisseau ; le vent la poussoit avec tant d'impétuosité contre le visage de ceux qui vouloient travailler, qu'ils furent obligés d'abandonner le travail. Commendon ne s'étonna de rien ; il fit lui seul toutes les fonctions des pilotes, assisté de Denys Viterbe de Padoue son valet de chambre, qui n'avoit point été incommodé de la mer. Il encouragea tout le monde par ses soins & par ses paroles, & nous sauva lui seul du naufrage. Le lendemain, sur la pointe du jour, la tempête cessa, & la mer devint tout-à-fait calme.

Il ne se mit jamais sur aucune rivière dans ses voyages, qu'il ne lui arrivât quelque accident fâcheux. Quelques-uns de ses amis l'avertirent qu'il devoit éviter toute sorte de navigation ; qu'il y avoit du danger pour lui sur les eaux ; & qu'il devoit craindre quelque malheur à venir, par l'expérience qu'il avoit des malheurs passés. Mais il se moqua de ces avis & de ces prédictions, & l'on ne put jamais le détourner de s'embarquer toutes les fois que la nécessité de ses affaires, ou la commodité de ses voyages lui en présentèrent l'occasion.

CHAPITRE III.

La première éducation de Commendon.

SON père le fit élever avec beaucoup de soin, parce qu'il avoit remarqué en lui dès sa première enfance de gran-

des lumières d'esprit, & que des astrologues qu'il avoit consultés sur ce sujet, lui avoient donné de très-grandes espérances. A l'âge de dix ans il composoit des vers latins, même sur le champ, sur quelque matière qu'on lui proposât : ce qui le rendit si agréable aux principaux de la ville, qui étoient des amis de son père, que plusieurs avoient la curiosité d'aller au collége où il étudioit, pour y être témoins de son esprit & de son génie dans ses exercices ordinaires, & pour juger eux-mêmes, si sa réputation étoit bien fondée. L'on avoit une si grande opinion de lui dans la ville, que c'étoit la coutume de tous les pères, lorsqu'ils corrigeoient leurs enfans, ou qu'ils les exhortoient à la vertu, de leur proposer l'exemple de Commendon.

Il eut pour maître (*a*) Jean-Bernardin Félicien, homme de grande érudition, & fort studieux, à qui l'on a souvent ouï dire qu'il s'étoit rendu plus illustre dans Venise par l'esprit de Commendon, que par le sien propre. Aussi, quoiqu'il eût élevé une grande partie des enfans des sénateurs, il ne se louoit que du naturel excellent, & de la force d'esprit de celui-ci, s'appliquant entièrement à lui donner toutes les connoissances dont son âge pouvoit être capable. Il tomba ensuite entre les mains d'Antoine Arias Espagnol, célèbre grammairien ; & il apprit le Grec au même-temps d'Antoine Eparque de Zanthe.

Il avoit un esprit capable de concevoir tout ce qu'on lui vouloit apprendre, & une mémoire heureuse, qui retenoit tout ce qu'il avoit une fois appris ; ce qui n'arrive que rarement. Car ces esprits vifs & agissans, qui comprennent les choses presque en un moment, les oublient aussi aisément qu'ils les ont compriſes ; au lieu que ceux qui ne les apprennent qu'avec peine, se les impriment aussi plus avant dans l'esprit : comme les images qu'on a gravées avec travail, s'effacent plus difficilement que celles qui ne sont que marquées sur la superficie. Il se plaisoit particulièrement à entendre parler des actions des hommes illustres, qui avoient acquis de la gloire par leur vertu, & qui s'étoient ouvert le chemin des honneurs par leur esprit & par leur

(*a*) Jean Bernardin Félicien floriſſoit vers le milieu du XVI. siècle : il s'est fait connoître par un grand nombre de traductions latines des auteurs Grecs, mais au jugement des savans, ses traductions tiennent trop de la paraphrase, & péchent par défaut de simplicité.

mérite. Il écoutoit avec une attention admirable le récit de leurs belles actions. Il prioit souvent son père & son maître de lui raconter l'histoire de quelque grand personnage; soit que ce ne fût qu'une curiosité naturelle d'enfant; soit qu'il eût déjà de grands principes d'honneur, & qu'il sentît dans son ame des mouvemens de sa propre vertu, en s'instruisant de celle des autres.

A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Padoue, où il s'occupa avec beaucoup de succès à l'étude des belles-lettres. Il se laissa charmer des douceurs de la poësie, & s'appliqua si heureusement à lire & à écrire des vers, que l'on étoit étonné de voir, que dans sa grande jeunesse, non-seulement il surpassoit ceux de son âge, mais qu'il pouvoit même être comparé aux plus excellens poëtes de son siècle. Il s'adonna ensuite à la philosophie, qu'il apprit sous de très-habiles docteurs; & s'instruisant lui-même de toutes les opinions, & de toutes les maximes de la sagesse ancienne, il s'attacha particulièrement à la doctrine de Platon; parce qu'elle a plus de conformité que les autres avec les sentimens & les préceptes du christianisme. Il traduisit de Grec en Latin une partie des livres de ce philosophe pour s'exercer, & fit des observations très-savantes pour en éclaircir les endroits les plus obscurs, & les plus difficiles. Ces commentaires étoient entre nos mains, & nous les conservions avec beaucoup de soin depuis plusieurs années; mais il les trouva par hasard, & les brûla, quoiqu'ils eussent pu lui faire honneur parmi les savans.

Pendant qu'il s'occupoit ainsi à l'étude, & qu'il se laissoit emporter au plaisir de savoir, s'appliquant à la lecture & à la comtemplation sans relâche, & sans avoir aucun égard à sa santé, il tomba dans une maladie très-incommode & très-dangereuse, qui faillit à retarder ses progrès, & à rompre même le cours d'une vie, qui devoit être si glorieuse. Une humeur piquante, & une quantité de sang corrompu, se jetèrent sur ses yeux, & lui firent perdre le repos, & l'usage même de la vue. Rien ne le pouvoit soulager; tous les remèdes qu'il éprouva furent inutiles. Il demeura quatre ans renfermé dans un cabinet, sans pouvoir souffrir la lumière, & les plus habiles médecins travaillèrent envain à sécher, ou à détourner cette humeur maligne. Comme il vit sa santé désespérée, il eut dessein d'acheter

une maiſon qu'il avoit louée à Padoue, réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours dans la douleur & dans la ſolitude. Mais il fut guéri enfin par les ſoins de Jean-Baptiſte Montan de Véronne, qui étoit le plus célèbre médecin de ſon temps ; & ſoit qu'on eût trouvé le remède propre à ſon mal, ſoit que la malignité de l'humeur ſe fût diſſipée d'elle-même, il recouvra la vue, & perſonne ne l'eut depuis ni plus ſaine, ni plus ſubtile, ni plus forte que lui. Quoiqu'il interrompît par néceſſité l'ordre de ſes études, dans cet eſpace de temps qu'il paſſa dans les ténèbres, il ne demeura point dans l'oiſiveté, ni dans la langueur. Il ſe déſennuyoit à dicter des vers ; il adouciſſoit lui-même ſes peines par des imaginations agréables ; il ſe faiſoit lire des ouvrages utiles & divertiſſans, & cherchoit ainſi du ſoulagement & du remède, dans les mêmes études qui avoient été la cauſe de ſon mal.

Dans le plus fort de ſa maladie, à l'âge de dix-neuf ans, il perdit ſon père, qui étoit dans ſa ſoixante & dix-huitième année. Cette mort ruina preſque toutes ſes affaires : car ſon âge ni ſa ſanté ne lui permettant pas d'en avoir grand ſoin, une partie de ſes biens fut diſſipée ; & Marc-Antoine Barbarigo ſon oncle, homme très-avare & très-intéreſſé, au lieu de lui conſerver ſes droits, fut le premier à lui faire des injuſtices. Son application à l'étude des ſciences, & les ſoins qu'il avoit de recouvrer ſa ſanté, occupoient ſi fort ſon eſprit, qu'il ne connut point l'importance de pertes qu'il venoit de faire.

Dès qu'il fut en parfaite ſanté, ceux à qui ſon père mourant l'avoit recommandé, lui conſeillèrent de quitter ſes autres études, pour s'appliquer entièrement à la juriſprudence. Il s'y attacha pour complaire à ceux qui l'y avoient engagé, & il fit en peu de temps de grands progrès dans la connoiſſance du droit civil. Il ne voulut pourtant jamais abandonner l'étude de Platon & des philoſophes ; & ſon eſprit touché du déſir de s'avancer & de ſe rendre utile au public, s'arrêta particuliérement à cette partie de la philoſophie, qui règle les actions, & qui ſert à la conduite de la vie humaine. Il jugeoit que les ſciences ſont inutiles, ſi l'on ne les réduit à l'uſage & à l'utilité des hommes. Il s'exerça fort ſoigneuſement à l'éloquence. Il écrivoit, il déclamoit, il conféroit ſouvent avec des orateurs ; il plaida

même devant le juge de Padoue la cauſe d'un jeune homme, qui étoit accuſé d'avoir commis un meurtre, & le fit abſoudre ; & lorſque la même ville de Padoue, ſelon ſa coutume, députa à François Donat pour le haranguer ſur ce qu'il avoit été élu chef de la République, ce fut lui qui compoſa la harangue des députés.

Par ces ſoins & ces exercices, il s'acquit une grande facilité de s'expliquer en latin, & en ſa langue naturelle ; ſoit qu'il fallût expoſer nettement & en peu de mots les affaires ; ſoit qu'il fallût diſcourir au long, & haranguer ſur des matières importantes : ce qui lui fut depuis d'un grand uſage. Car comme il n'étoit pas en peine de chercher les termes propres, ni de les arranger, il ſe forma un ſtyle pur & naturel, toujours égal, & toujours coulant.

CHAPITRE IV.

Commendon fait un voyage à Rome, un de ſes amis lui donne ce conſeil.

APRÈS avoir jeté les fondemens d'une belle vie, par ces connoiſſances diverſes, & donné de grandes eſpérances à ſes amis, Commendon parvint à l'âge de vingt-cinq ans. Il avoit du génie & de l'inclination pour les affaires, mais il n'étoit point encore déterminé ſur le genre de vie qu'il devoit ſuivre.

Il étoit ami particulier d'un des principaux citoyens de Padoue, nommé Louis Corneille. C'étoit un vieillard vénérable, ſi réglé & ſi exact pour la conſervation de ſa ſanté, que quoiqu'on ne lui ſervît jamais que des viandes choiſies, & fort faciles à digérer, il ſe faiſoit apporter tous les jours des balances pour peſer ce qu'il mangeoit & ce qu'il buvoit, vivant ainſi par poids & meſure, & réglant tous ſes repas ſur l'étude qu'il avoit faite de ſa complexion : d'où vient qu'on le ſurnomma le ſobre. Toutes les perſonnes d'eſprit ou de qualité de la ville, avoient beaucoup de reſpect pour lui, & le viſitoient très-ſouvent ; car il avoit toujours vécu d'une manière fort honorable, & même fort magnifique. Il avoit fait bâtir une maiſon proche l'égliſe de ſaint Antoine, qu'on alloit voir pour la beauté des jar-

dins, & pour la propreté des bâtimens; & tout le monde étoit charmé de la converſation d'un ſi galant homme, qui n'étoit pas fort conſommé dans les belles-lettres, mais qui avoit de la modération, du diſcernement, & un tour d'eſprit fort commode & fort agréable. Auſſi ſa maiſon étoit ordinairement remplie d'honnêtes gens: il recevoit tout le monde d'un air civil & obligeant; mais il aimoit avec tendreſſe les perſonnes d'eſprit, & les ſervoit dans les rencontres avec une ardeur incroyable.

Ce ſage vieillard avoit une eſtime & une inclination particulière pour Commendon, qui n'étoit encore qu'un jeune homme, mais qui donnoit déjà de grandes marques d'eſprit & de capacité: & s'étant aperçu de ſon irréſolution ſur l'état de vie qu'il devoit embraſſer; pour le tirer de la peine du choix, il entreprit un jour de lui perſuader qu'il devoit aller s'établir à Rome. Il lui repréſenta, que c'étoit-là un théâtre où devoit paroître un jeune homme comme lui, qui avoit du génie & du ſavoir; qu'il trouveroit bientôt de grandes entrées dans une cour où tous les chemins de l'honneur ſont ouverts à la vertu; que c'étoit un lieu propre à faire valoir de grands talens; qu'il devoit s'engager dans cette carrière, & ſe chercher dans cette ſuperbe ville une fortune digne de ſon eſprit & de ſon mérite. Commendon écouta avec beaucoup de reſpect le conſeil que lui donnoit un homme ſi ſage, & qui avoit beaucoup de tendreſſe pour lui; mais il n'oſa ſe déterminer ſur une affaire de cette importance. Il étoit le ſeul qui reſtoit de toute ſa famille. Sa maiſon étoit éteinte, s'il prenoit les ordres ſacrés. Tous ſes parens & tous ſes amis le preſſoient de venir s'établir à Veniſe.

Comme il ne prenoit point de réſolution certaine, Corneille qui l'en avoit ſollicité pluſieurs fois, le pria de faire un voyage à Rome, de voir toutes les curioſités de cette ville, d'obſerver la forme de ſon gouvernement, & de reconnoître, au moins en paſſant, l'état de cette cour eccléſiaſtique. Il y conſentit d'autant plus volontiers, que c'étoit l'année du Jubilé 1550, pendant laquelle les chrétiens viennent des endroits du monde les plus éloignés, pour viſiter les égliſes & les tombeaux des ſaints martyrs, & pour révérer particulièrement les reliques ſacrées des Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, qui ſont dans un mê-

me ſépulcre. Commendon arriva à Rome ſur la fin de cette année, avec Jérôme Renald, & Antoine Autan de Padoue, qui étoient de ſes amis particuliers. Il y demeura quatre mois ; & lorſqu'il fut de retour, il entretint Corneille des intérêts & de l'état de la Cour Romaine, de la manière de s'y conduire dans les commencemens, des vues qu'il falloit avoir, des meſures qu'il falloit prendre pour arriver à ſes fins. Il en parloit avec tant de jugement, que ce bon veillard s'écria, que toutes les règles de la prévoyance étoient fauſſes, ou que ce jeune homme ſeroit quelque jour ſans doute un des principaux miniſtres de cette Cour.

Dans le temps que j'étudiois à Padoue, & que Commendon s'acquittoit avec beaucoup de ſuccès & de réputation des emplois les plus importans à l'égliſe, j'ai ſouvent ouï raconter ces choſes à Corneille, qui ſe louoit ordinairement de lui avoir donné le conſeil de faire ce premier voyage à Rome. Il l'aima toujours comme ſon propre fils, & lui donna des marques de ſon amitié juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il vécut juſques au temps que Commendon, étant Nonce en Pologne, reçut le bonnet de cardinal. Cette même année, à mon retour de Pologne, où j'avois ſuivi cet illuſtre prélat, je demeurai quelque temps à Padoue, pour me délaſſer des fatigues de mes voyages, & pour rétablir ma ſanté. Je vis Corneille quelques jours avant ſa mort : il ſe jeta d'abord ſur les louanges de Commendon, & m'aſſura qu'il n'avoit jamais eu de joie plus ſenſible, que celle de ſa promotion.

Le jour qu'il mourut, il eut quelque preſſentiment de ſa fin, & ſans rien perdre de ſa conſtance & de ſa tranquillité accoutumée, il nous parloit de ſa mort, comme il auroit parlé d'un déménagement, & du paſſage d'une maiſon à une autre. Il s'aſſit ſur ſon lit, qui étoit fort étroit, en préſence de ſa femme, preſque auſſi âgée que lui ; & d'un eſprit libre, & d'un ton de voix ferme, il nous repréſenta les raiſons qu'il avoit de ſortir ſans répugnance de cette vie ; & après un aſſez long entretien plein de réſignation & de piété, il ajouta, qu'il ne lui reſtoit que ce ſeul regret en mourant, de n'avoir pu embraſſer Commendon, depuis qu'il étoit élevé à cette dignité, qu'il lui avoit tant ſouhaitée, & même prédite, comme une récompenſe due à ſa

vertu & à ſes qualités extraordinaires. Après lui avoir ſouhaité encore une plus grande proſpérité, il lui écrivit une lettre de ſa main, par laquelle il lui donnoit avis de ſa mort prochaine, & l'exhortoit de ſervir l'égliſe avec conſtance, & d'employer pour la république chrétienne ces mêmes vertus qui l'avoient élevé dans le rang illuſtre où il ſe trouvoit. Il lui recommandoit d'aimer toujours la tempérance, qui étoit le principe de toutes les vertus, qui rendoit l'eſprit pur & ſain, & qui conſervoit même la ſanté du corps, qui eſt un des grands biens de la vie.

Après qu'il eut achevé d'écrire ſa lettre, & qu'il nous eût dit qu'il ne croyoit pas vivre encore deux jours, nous nous retirâmes. Peu de temps après il ſentit que ſes forces diminuoient. Il fit appeler des Pères de la Compagnie de Jeſus, & s'entretint avec eux des myſtères de la religion, & de tout ce qui regardoit ſon ſalut. Il reçut les ſacremens avec beaucoup de piété, & prenant entre ſes mains un crucifix qu'il contemploit fort attentivement, il témoigna qu'il mouroit content, & qu'il avoit devant ſes yeux le ſujet de ſa confiance. Il s'étendit enſuite dans ſon lit fort modeſtement, & fermant les yeux comme s'il eût voulu dormir, il rendit par un doux ſoupir ſon ame à Dieu, trois heures après que nous l'eûmes quitté. Cette vie ſobre & modérée qu'il avoit menée durant ſi long-temps, lui conſerva l'eſprit libre, les ſens entiers, & de la vigueur juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. J'ai jugé qu'il ne ſeroit pas hors de propos d'inférer ici ces particularités de la vie de ce ſage vieillard, tant parce qu'il fut un des hommes illuſtres de ſon temps, que parce qu'il eut toujours beaucoup d'amitié pour Commendon.

CHAPITRE V.

Commendon entre dans les emplois. Sa conduite dans les commencemens.

COMMENDON ayant conſidéré l'état & la forme du gouvernement de la Cour de Rome, ſe détermina fort aiſément à s'y établir, & n'écouta plus les conſeils de ceux, qui, pour le retenir à Veniſe, lui propoſoient des

partis considérables, & une charge dans le collége des secrétaires de la république. Ces charges ne se donnent qu'à des personnes de mérite, des plus anciennes familles du peuple, & elles sont toute la fortune de ceux qui ne sont point nés sénateurs. Car les honneurs, les négociations, les administrations publiques, & le droit de suffrage n'appartiennent qu'aux sénateurs. Les autres n'ont que des emplois dépendans, & sont destinés à servir la république, sans pouvoir prétendre à la gouverner. Commendon avoit l'esprit trop vaste & trop élevé, pour se borner à une charge de secrétaire. Il ne put se résoudre à passer ses jours dans une ville où il ne lui étoit pas permis comme aux autres d'avoir part au gouvernement, ni d'arriver aux premières charges de l'état. On croit que ce fut la principale raison qui le porta à quitter son pays, & à laisser perdre son nom, & sa maison après lui, pour s'établir dans une ville, où les dignités peuvent être les récompenses des vertus, & où l'on peut aspirer à tous les honneurs, quand on a de l'esprit & du mérite. Comme il étoit dans ce dessein, un ecclésiastique de ses parens, qui étoit fort âgé, lui résigna deux bénéfices qu'il possédoit aux environs de Padoue, qui valoient trois cents écus d'or de revenu. Il en avoit bien recueilli autant du débri de son patrimoine, après en avoir tiré ce qu'il avoit destiné pour le mariage de ses sœurs.

Ayant donc réglé ses affaires domestiques, il se retira à Rome l'an 1551, & reconnut d'abord la voie qu'il devoit tenir pour sa fortune. La plupart de ceux qui se produisent dans la cour de Rome, & qui veulent entrer dans l'administration des affaires ecclésiastiques, à quoi les étrangers & les plus inconnus peuvent prétendre, ont accoutumé de s'attacher à des princes, ou à des cardinaux, afin de s'avancer plus aisément par la faveur & par le secours de leurs patrons. Commendon trouva que ceux qui s'attachoient aux grands se laissoient entraîner par une fortune étrangère, au lieu de laisser agir la leur. Aussi ne prit-il aucun de ces engagemens. Il se conserva tout entier à lui-même & à l'état, & ne voulut servir que la république. Il persista dans ce sentiment jusqu'à sa mort.

Nicolas Ponce, qui fut depuis duc de Venise, & qui étoit pour lors ambassadeur de cette république près du pape Jule

troisième, le présenta à Sa Sainteté, & rendit des témoignages si avantageux de son mérite, que Jule le reçut chez lui, & le mit au nombre de ses camériers. Cette charge donnoit en ce temps-là un rang fort honorable, & l'on n'y recevoit que de jeunes gens choisis, qui pussent faire honneur à leur maître par leur naissance & par leur esprit. Commendon entra dans la maison du pape, comme s'il eût été appelé aux premières charges de la cour.

L'état ecclésiastique est gouverné par un seul prince : mais parce que ce prince est élu par les suffrages de plusieurs; qu'il n'arrive ordinairement à cette dignité suprême, que dans un âge fort avancé ; qu'il n'a nul droit pour le choix de son successeur ; & que d'ailleurs chacun y peut espérer des honneurs ; il se trouve dans cette monarchie plusieurs espèces de républiques. Enfin, quoique tout le pouvoir appartienne à un seul, chaque prince ne laisse pas d'y avoir sa petite cour & son autorité particulière; & la faveur même du peuple y peut être considérable. Ce fut pour cette raison que Commendon s'appliqua à se faire des amis. Comme il avoit beaucoup de discernement, il choisit des personnes d'un esprit modéré & d'une vie réglée comme lui, sachant bien que l'amitié s'entretient par la ressemblance des mœurs & de l'esprit. Il prit donc grand soin de se mettre bien dans l'esprit de tous ceux qui excelloient alors dans les sciences & dans la connoissance des belles lettres, & il mérita bientôt leur amitié & leur estime.

Il s'attacha particulièrement à Annibal Caro, à cause de son honnêteté, de son savoir & de sa politesse ; & à Guillaume Sirlet, qui fut depuis cardinal. C'étoit un homme d'une grande probité & d'une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir lu une infinité de livres sur toute sorte de sciences, & parcouru tous les écrits des Grecs & des Latins, des anciens & des modernes, avec un travail infatigable, il redisoit non-seulement leurs sentimens, mais encore leurs propres termes. On le consultoit aussi sur les choses les plus obscures, & on le regardoit comme une bibliothèque vivante. Et si la nature lui eût donné un tour d'esprit & un génie propre aux affaires, avec cette profonde érudition & ce grand amas de connoissances, il auroit été sans doute le plus admirable homme de son siècle. Commendon fut encore fort familier avec Octave Pantagare,

Jacques Marmitta, Basile Zanchi, Paul Manuce & Jule Pogian, qui passoient pour les maîtres de l'éloquence romaine : & quoiqu'ils fussent tous déjà fort avancés en âge, ils admirèrent la gravité, la modestie, le jugement & la pénétration d'esprit de ce jeune homme dans les matières même de doctrine.

Il eut encore de grandes liaisons avec diverses sociétés de gens d'église, sur-tout avec les Pères Jésuites, qui pour lors, comme c'est l'ordinaire des ordres religieux d'avoir beaucoup de ferveur dans leurs commencemens, avoient plus de réputation de sainteté, & plus de crédit que tous ceux qui faisoient profession des sciences ecclésiastiques, & d'une discipline régulière. Il se fit aimer de tous les gens de bien, & il crut qu'il étoit de son honneur d'être estimé de tous ceux qui avoient quelque réputation dans la ville. Bien qu'il sût faire les différences, qu'il eût égard à la qualité plutôt qu'au nombre de ses amis, & qu'il préférât les hommes pieux & savans à tous les autres, néanmoins il tâchoit par ses soins & par ses services, d'obliger autant de personnes qu'il pouvoit. Il eut beaucoup de respect & de vénération pour quelques cardinaux, qui étoient renommés pour leur piété & pour leur sagesse, entre lesquels furent Jean-Pierre Carafe, qui étoit doyen du sacré collége, Marcel Cervin & Reginald Polus Anglois. Les deux premiers furent depuis élus papes, l'autre fut sur le point de succéder à Paul III. Jacques du Puy, Rodolphe Pio, Jean Salviati, Frederic Cesis, que leur âge & leur savoir rendoient vénérables, eurent beaucoup de considération pour lui, & le servirent dans les occasions.

Il ne voulut avoir aucune habitude avec le cardinal Innocent Monti, qui jouissoit de toute la faveur sous le pape Jule. C'étoit un jeune homme d'une naissance basse, & même incertaine, qui n'avoit pas une qualité qui le pût faire considérer. Jule le fit adopter par son frère, qui n'avoit point d'enfans, l'éleva à la dignité de cardinal ; & par une facilité déraisonnable & criminelle, lui abandonna l'autorité souveraine, & le rendit l'arbitre de toutes les affaires de l'église. Comme il disposoit de toutes les grâces, chacun briguoit son amitié, & lui rendoit tous les respects & tous les services imaginables. Commendon, qui reconnut que sa vie étoit aussi impure que sa naissance, & que ses

actions

actions ne répondoient, ni à sa nouvelle fortune, ni à son caractère, n'eut aucun commerce avec lui, & s'abstint même de le voir en particulier. Il eut cette délicatesse d'honneur, sachant bien qu'on juge ordinairement de l'esprit des hommes par l'esprit & par les mœurs de ceux qu'ils aiment & qu'ils fréquentent; & il aima mieux se faire honneur de la familiarité qu'il eut avec des personnes sages, que de satisfaire son ambition par la faveur d'un jeune homme inconsidéré, qui ne songeoit qu'à ses plaisirs.

CHAPITRE VI.

Les emplois & les honneurs de Commendon.

QUELQUE-temps après il fut employé dans les affaires publiques, & comme entraîné par l'impétuosité de sa fortune. Il passa sans s'arrêter par tous les degrés d'honneur; & ce qui est merveilleux, & que des gens consommés dans les affaires & dans l'usage du monde remarquoient comme une chose singulière, il ne s'empressa jamais, il ne fut poussé par aucune puissance: il ne demanda jamais, & il refusa souvent: tous les honneurs lui furent offerts de bonne grâce, & toutes les suites de sa fortune lui arrivèrent d'une manière naturelle.

Il fut fait cardinal quatorze ans après qu'il fut arrivé à Rome. Pendant tout ce temps-là il fut continuellement occupé à des négociations publiques. L'année même qu'il vint à Rome, c'étoit l'an 1551, il fut envoyé à Urbin; l'année d'après, en Flandres; & de-là en Angleterre. A peine étoit-il de retour, qu'il fut obligé de partir pour le Portugal. Il passa en ces occupations les cinq dernières années du pontificat de Jules III. L'an 1555, il fut appelé par le pape Paul IV, pour être un de ses secrétaires, & fut sacré évêque la même année. Il avoit été nommé pour être préteur de la ville; mais il fut envoyé ambassadeur en Allemagne: & pour me servir du terme nouveau, qui est déjà fort en usage à Rome, il alla, en qualité de nonce de Sa Sainteté, vers l'empereur Charles V; mais les affaires étant troublées, & la guerre ayant été déclarée entre eux, il n'acheva pas son voyage.

A peine fut-il arrivé à la cour de Rome, que le pape l'envoya à tous les princes d'Italie, pour les exciter à prendre les armes, & à se signaler avec lui. Il eut ordre de passer à Venise, pour engager le sénat à entrer dans cette ligue. Ces affaires l'occupèrent près de quatre ans, jusques vers la mort de Paul IV.

Pie IV l'envoya nonce près de l'empereur Ferdinand, dès la première année de son pontificat. Il eut ordre d'aller aussi chez tous les princes d'Allemagne. Il y fut un an & demi. A son retour il fut envoyé au même empereur Ferdinand, par les cardinaux qui présidoient au concile de Trente. Il fit ce voyage fort promptement, & fut ensuite obligé de partir pour se rendre en Pologne, & y résider en qualité de nonce apostolique près du roi Sigismond Auguste. C'est-là qu'il fut fait cardinal par le pape Pie IV, la cinquième année de son pontificat, un peu avant sa mort.

L'année 1566, il alla en qualité de légat à Ausbourg, où l'empereur Ferdinand avoit assemblé la diète de l'empire. Deux ans après il y retourna, pour le dissuader du dessein qu'il avoit d'accorder la liberté de conscience, & l'exercice de l'héréfie de Luther aux peuples d'Autriche. Il fut encore envoyé deux ans après, en qualité de légat, à l'empereur & au roi de Pologne, pour les exhorter à faire une ligue contre le Turc.

Pendant tout ce temps, quoiqu'il eût parcouru, avec de grandes fatigues, presque toutes les provinces de l'Europe, il ne fut jamais malade. Les travaux & les peines du voyage furent des plaisirs pour lui : & ni la chaleur, ni les pluies, ni le froid insupportable des pays septentrionaux ne l'incommodèrent jamais. Après avoir donné une légère connoissance des affaires qu'il a ménagées, nous allons raconter par ordre le succès de ses négociations.

CHAPITRE VII.

On prédit à Commendon ce qu'il doit être un jour.

COMMENDON fut si estimé, & donna de si belles espérances dès sa première jeunesse, que tout le monde fut

perſuadé qu'il parviendroit un jour aux premières dignités de l'égliſe. Lorſqu'il parut à Rome, on eut la même opinion de lui. Etant fort jeune, j'ai ſouvent ouï dire à Annibal Caro, homme très-ſage, qui avoit fait de longues réflexions ſur les choſes humaines, & qui ſavoit fort bien la Cour de Rome, qu'il avoit prédit à Nicolas Ardhinghel & à Marcel Cervin ſes amis, qu'ils ſeroient un jour cardinaux. Il reconnut leur eſprit, dès qu'ils furent arrivés à la cour, & l'expérience fit voir qu'il ne s'étoit trompé ni en l'un ni en l'autre. Car ils furent tous deux fort employés, & ils s'acquittèrent de leurs emplois avec tant de fidélité & de ſageſſe, qu'ils méritèrent d'être élevés à ce rang par le pape Paul III. Ardhinghel étoit déjà mort. Marcel étoit porté par les vœux & par la voix des peuples au ſouverain degré d'honneur, où il fut élevé quelques mois après, à la place du Pape Jule. Commendon étoit le troiſième que Caro croyoit être né pour les grandes affaires, & à qui il avoit prédit la même dignité. Connoiſſant ainſi ſon mérite, il voulut être de ſes intimes amis. Il lui donna un de ſes neveux pour être l'intendant de ſa maiſon, & lui recommanda toujours ſes intérêts & ceux de ſes proches avec beaucoup de confiance. Il eut une joie très-ſenſible de voir que ſes prédictions étoient accomplies : mais il ne jouit pas long-temps de cette joie ; car il mourut peu de jours après que Commendon fut arrivé à Rome, enſuite de ſa promotion au cardinalat.

Le cardinal Jean Pierre Carafe, qui fut depuis appelé Paul IV, étoit un perſonnage fort grave & fort prudent; il ſe plaiſoit extrêmement à la converſation de ce jeune homme; & il diſoit ſouvent qu'il méritoit les premières dignités, & qu'il les obtiendroit bientôt. Il l'exhortoit à continuer comme il avoit commencé, & lui promettoit des récompenſes dignes de ſa vertu. Ayant depuis été créé Pape, il le fit évêque, & proteſta que ce n'étoit-là que de foibles commencemens, qui devoient être ſuivis d'une meilleure fortune.

Il étoit aiſé de tirer ces conjectures de ſon eſprit & de ſes mœurs. En voici qu'on tiroit des aſtres. Dès qu'il fut né, les aſtrologues répondirent à ſon père, qu'il ſeroit un grand perſonnage, & qu'il parviendroit un jour à une dignité ſuprême. Pluſieurs lui prédirent les mêmes choſes à

Rome; soit qu'ils en eussent la même connoissance; soit qu'ils vouluſſent flatter l'opinion & les espérances qu'on avoit conçues de lui. Ils s'accordoient tous sur le jugement qu'ils faisoient de sa vertu, & sur les apparences de quelque grande élévation.

Lorsqu'il fut envoyé par le Pape au roi de Portugal, parmi ceux qui lui rendoient plus d'honneur, & qui le visitoient plus souvent, il se trouva un Espagnol fort savant dans les lettres grecques & latines, & le plus habile astrologue de son siècle, nommé Maldonat, qui avoit été chassé de son pays depuis quelque temps. Celui-ci s'attacha particulièrement à lui; & lui faisant dans des conversations familières plusieurs questions éloignées, comme s'il n'eût eu aucun dessein, il tira de lui non-seulement le jour, mais l'heure même de sa naissance. Alors il observa la situation du ciel & des étoiles; leurs aspects & leurs mouvemens; & il lui apporta le lendemain un petit papier, où étoient marqués les astres qui avoient présidé à sa naissance, avec leurs regards différens, avec une lettre fort courte, dans laquelle il assuroit Commer[illegible], que par les règles de son art il avoit souvent connu l'avenir; mais que les astres n'avoient jamais été mieux disposés, que pour lui, & qu'il n'avoit jamais trouvé d'horoscope plus heureuse que la sienne; qu'il continuât de suivre la voie que la providence de Dieu lui avoit tracée; qu'en quelque république qu'il voulût s'établir, il pouvoit se promettre d'y commander. Il ajoutoit, que pour lui, il étoit sur le déclin de son âge, & qu'il n'osoit espérer de vivre si long-temps; mais qu'il laisseroit en mourant à son fils des lettres signées de sa main, & fermées de son cachet, avec ordre de les lui rendre un jour quand ses prédictions seroient accomplies; qu'il le conjuroit de se souvenir du père, en ce temps-là, & d'avoir quelque bonté pour le fils. Il osa même lui marquer le temps de son élévation, qui fut la soixante-unième année de son âge, quoiqu'il ne fût encore que dans sa trentième. Ce fut précisément l'année que le pape Gregoire XIII mourut. En effet, tous les gens de bien, & les Cardinaux même avoient destiné Commendon pour son successeur, si une maladie violente ne l'eût emporté peu de jours auparavant, comme nous dirons dans la suite de cette histoire.

Il étoit certain que ce Maldonat avoit prédit beaucoup de

choſes qui étoient arrivées. Il s'étoit réfugié en Portugal, parce que dans le temps que les villes d'Eſpagne ſe révoltèrent contre Charles V, il avoit tâché d'émouvoir les peuples, & s'étoit engagé dans ce parti avec plus de chaleur que tous les autres. Quoiqu'il eût aſſuré quelque temps auparavant ceux qui l'avoient conſulté, du mauvais ſuccès de cette révolte, & du malheur qui lui devoit arriver, il voulut pourtant témoigner ſon zèle & ſa fidélité pour ſa patrie contre ſes propres intérêts; & il aima mieux perdre les eſpérances de ſa fortune, que d'abandonner ſes citoyens en cette occaſion. Dès qu'il fut arrivé en Portugal, il conſeilla au Roi Jean de marier promptement ſon fils Emmanuel, qui ſelon toutes les règles de l'aſtrologie ne devoit pas vivre long-temps. Le Roi ſuivit ce conſeil, & le Prince mourut dans ſa vingtième année.

Commendon auroit pu, ſur ces conjectures, concevoir de belles eſpérances, & exciter ſon ambition à de grandes choſes. Mais il ſe moquoit de la vanité de ces tireurs d'horoſcopes, qui tournent toujours à leur ſens le ciel & les aſtres, ſelon qu'il ont envie de flatter, ou de médire. Il ſavoit que les jugemens des hommes ſont incertains & trompeurs; que le deſtin ne peut rien ſur nos volontés; qu'il y a une providence, qui conduit & qui gouverne toutes choſes; & que les malheurs, ou les proſpérités que nous voyons dans le monde, arrivent par l'ordre & par la puiſſance de Dieu, & non par aucune fatale néceſſité de la nature.

CHAPITRE VIII.

Par quelle voie Commendon s'inſinua dans les bonnes grâces du Pape Jule.

LE pape Jule faiſoit bâtir avec beaucoup de ſoin & de dépenſe hors de la porte Flaminienne une belle maiſon de plaiſance. Il y avoit fait conduire par de longs canaux les eaux très-pures d'une ſource ancienne. Une nymphe de marbre, d'un ouvrage antique, qui étoit comme aſſoupie, & penchée ſur une urne, les recueilloit, & les diſtribuoit dans les jardins. Jule voulut qu'on fit diverſes petites poéſies à

l'honneur de cette ſtatue, pour être gravées ſelon la diſpoſition, & les eſpaces des marbres. Tous les beaux eſprits, non-ſeulement de Rome, mais encore de toute l'Italie, s'exercèrent ſur ce ſujet. Commendon avoit eu dès ſon enfance une extrême paſſion pour les vers. Il eſt vrai qu'elle étoit un peu diminuée : mais ſe ſentant animé par le déſir de plaire à ſon maître, & par cette louable émulation, qui excitoit tous les ſavans hommes d'Italie, il compoſa quelques Epigrammes, qui convenoient fort au ſujet, & qui rempliſſoient très-à-propos les eſpaces vides des marbres. Le Pape les ayant lues, comme il avoit le goût fort délicat pour ces ſortes d'ouvrages, il ne les approuva pas ſeulement, mais il commanda qu'on les fit graver, & les préféra à toutes les autres.

Il fit appeler Commendon : & après avoir reconnu l'eſprit & la ſageſſe de ce jeune homme, par diverſes queſtions qu'il lui avoit faites, il le renvoya ; & ſe tournant vers ceux qui étoient préſens : *Ce jeune homme*, leur dit-il, *a trop de mérite, pour demeurer plus long-temps inutile, & je remarque en lui de trop grandes qualités, pour ne l'employer qu'à faire des vers.*

Depuis ce temps-là Commendon renonça entièrement à la poéſie : & ſoit qu'il fût ſatisfait de la gloire qu'il s'étoit acquiſe, & qu'il crût qu'il y avoit des études propres à la jeuneſſe, qui ne convenoient pas à des âges plus avancés ; ſoit qu'il voulût ſe donner des occupations plus ſérieuſes, & s'appliquer entièrement à l'étude de la théologie, il ne fit plus du tout de vers, & il ſe contenta de lire avec plaiſir ceux des autres, & d'en juger avec beaucoup de délicateſſe. Il eût même tant de honte de ceux qu'il avoit autrefois compoſés, qu'il en retira des mains de ſes amis de quoi en faire pluſieurs volumes, qu'il jeta dans le feu, avec quelques tragédies & quelques comédies de ſa façon, les brûlant avec plus de plaiſir, qu'il n'en avoit eu autrefois à les écrire.

Lorſque le Pape l'interrogea ſur ſes études, il apprit qu'il avoit employé trois ans entiers à l'étude du droit civil. Il le loua fort de s'être attaché à cette ſcience ; mais il le blâma d'avoir négligé de prendre des licences, & de ſe mettre au rang des juriſconſultes. Commendon obtint congé de Sa Sainteté pour un mois, s'en alla promptement à Padoue, & ſe préſenta pour rendre compte de ſes études, au lieu

même où il avoit étudié. Il fut présenté par le docteur Jérôme Torniel, qui avoit été son professeur. On le loua publiquement, & ayant été reçu avec approbation de toute l'université au nombre des jurisconsultes, il partit en diligence, & il arriva à Rome le même jour qu'il avoit promis de s'y rendre.

CHAPITRE IX.

Le Pape envoie Commendon au duc d'Urbin.

LE Pape lui fut bon gré de sa diligence, & de son exactitude, & croyant qu'il pouvoit avec bienséance lui confier toute sorte d'emplois, il l'envoya à Urbin pour une négociation importante.

Pendant les guerres de l'Empereur & du Roi de France en Italie, la ville de Sienne, qui est une des principales de l'Etrurie, ne pouvant plus souffrir l'orgueil, ni la sévérité importune de Diégo de Mendosse, qui en étoit gouverneur pour l'Empereur, avoit chassé les Espagnols, & reçu garnison Françoise. Il se faisoit de grands préparatifs de guerre de part & d'autre. Les uns vouloient faire tous leurs efforts pour la reprendre; les autres étoient résolus de la conserver. Guidubald duc d'Urbin, à cause du voisinage de ses terres, pouvoit être d'un grand secours à l'un ou à l'autre parti. Aussi chacun tâcha de l'engager dans ses intérêts, & lui fit des propositions très-avantageuses. Comme on savoit que le Pape avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, on le sollicita puissamment à se déclarer. Mais comme Sa Sainteté craignoit que ce Prince ne se laissât toucher des avantages qu'on lui proposoit, & qu'on ne lui imputât la résolution qu'il auroit prise, elle voulut le détourner de tous les engagemens qu'il pouvoit prendre, & l'attacher aux seuls intérêts du saint Siége. Pour cet effet elle lui envoya Commendon, avec ordre de faire grande diligence, pour arriver avant un agent que les ambassadeurs de l'Empereur avoient dépêché avec pouvoir de traiter avec le duc.

Commendon partit donc en diligence, & se rendit en très-peu de temps à Urbin. Il trouva le duc Guidubald disposé à recevoir les offres que l'Empereur lui avoit fait faire,

& à conclure avec lui ſon traité. Il lui fit connoître les intentions de Sa Sainteté, & lui fit ſi bien comprendre qu'il devoit ſe ménager entre ces deux grandes puiſſances, & qu'il n'étoit pas ſûr pour lui de ſe mêler dans leurs différents, que touché de l'autorité du Pape, & des diſcours de Commendon, il s'engagea à ne prendre aucune liaiſon qu'avec le ſaint Siége. On fit un traité; on convint avec lui des penſions; on lui donna le gouvernement de Rome. Les envoyés du Roi de France & de l'Empereur arrivèrent peu de temps après; ils furent reçus avec beaucoup d'honneur & de civilité, mais ils s'en retournèrent ſans avoir avancé leurs affaires.

Jule ſouhaitoit que ſon neveu Fabrice Monti épouſât la ſœur de ce Prince, héritière des ducs de Camerino du côté de ſa mère. Il avoit donné ordre à Commendon d'en faire la propoſition au duc, comme de lui-même, après avoir ſondé ſes ſentimens avec adreſſe: & de lui en parler comme d'une penſée qu'il avoit eue, & non comme d'un ordre qu'il eût reçu, parce qu'il jugeoit que c'étoit au duc à le rechercher. Commendon trouva l'occaſion d'entretenir Guidubald en particulier; & après pluſieurs détours, il fit tomber le diſcours ſur ce ſujet. Il lui repréſenta les avantages qui pouvoient ſuivre cette alliance; & il s'offrit de le ſervir en cette affaire avec beaucoup de ſoin & de fidélité. Le duc écouta volontiers cette propoſition, & pria Commendon d'en parler de ſa part à Sa Sainteté.

Après avoir ainſi achevé ſa négociation, il partit la même nuit, ayant fait tenir des relais ſur les chemins; & il fut de retour à Rome, preſque avant que le Pape eût ſu qu'il étoit arrivé à Urbin.

CHAPITRE X.

Commendon va en Flandre avec le légat.

LA guerre étant allumée, comme nous avons déjà dit, entre l'empereur Charles V & Henri II roi de France, Jule crut qu'il étoit de ſon devoir d'accommoderr leurs différents, & de réconcilier deux grands Princes, qui pour des jalouſies, ou pour des intérêts d'état, troubloient le repos

de toute la chrétienté. Il choisit pour cela Jerôme Dandino, qu'il avoit fait cardinal depuis peu, & qui étoit en grande faveur auprès de lui, & l'envoya en qualité de legat vers l'Empereur. Ce Cardinal, qui avoit connu l'esprit de Commendon en quelques conversations qu'ils avoient eues ensemble, obtint de Sa Sainteté la permission de le mener avec lui dans sa légation. Ce jeune homme, par sa gravité, par sa modestie, & par sa manière obligeante d'agir, se rendit d'abord agréable à toute la suite du légat, & au légat même, qui le consultoit, & qui lui confioit tout le secret des affaires.

Peu de temps après qu'ils furent arrivés à la cour de l'Empereur, on apprit la mort d'Edouard roi d Angleterre. Commendon fut envoyé par le légat dans ce royaume. Mais avant que de parler du succès de son voyage, il est à propos de reprendre la chose de plus haut.

Henri VIII avoit épousé Catherine, fille de Ferdinand roi d'Espagne, tante de l'empereur Charles V, & après avoir vécu vingt-huit ans avec elle en assez bonne intelligence, & en avoir eu des enfans, soit que l'âge eût rendu cette Princesse moins agréable, soit qu'il se fût lassé de l'aimer, & qu'il se fût engagé à quelques amours étrangères, il poursuivit avec une ardeur incroyable sa séparation d'avec elle, sous prétexte que Catherine avoit épousé en premières noces son frère Artus, & que le pape Jule second avoit accordé trop facilement la dispense de son mariage aux pressantes sollicitations du Roi son père, & du Roi son beau-père. Artus étoit mort à l'âge de quatorze ans, sans avoir consommé le mariage. Mais Henri vouloit couvrir l'emportement & l'injustice de sa passion, sous quelque apparence de raison. Comme il vit que la cour de Rome refusoit d'autoriser son divorce, il se laissa emporter au dérèglement de son esprit; il mépriſa l'autorité du Souverain Pontife, il perdit tout sentiment d'honneur & de religion; il se moqua de tous les droits humains & divins, il répudia la Reine, il épousa de son autorité privée Anne de Boulen, dont il étoit éperdûment amoureux; & contre la fidélité & le respect qu'il devoit au saint Siége, il se sépara, lui & ses états, du corps de l'église catholique, & prit le titre de chef de l'église de son royaume.

Cette digue étant rompue, un torrent de fausses opinions

inonda bientôt toute l'Angleterre : & quelque ſoin qu'il prît d'interdire ces nouveautés, & d'en faire punir rigoureuſement les auteurs, il ne pût empêcher ces héréſies naiſſantes, qui furent autant de principes de diviſion dans l'état. Il mourut, & laiſſa pour ſon ſucceſſeur Edouard, qui étoit fils de ſa troiſième femme. Ce jeune Prince avoit les inclinations aſſez bonnes ; mais il avoit été ſi perverti dès ſon enfance, par ceux qui devoient avoir ſoin de ſon éducation, qu'il fit conſiſter toute ſa religion à ruiner la religion même. Il ne régna pas long-temps ; & ſoit qu'il fût emporté par la violence de la maladie, ou par l'infidélité de ceux qui le ſervoient, il mourut à l'âge de dix-ſept ans : & ſans avoir égard aux droits de Marie ſa ſœur, il laiſſa le royaume à Jeanne de Suffolck ſa couſine.

Dudley duc de Nortomberland, qui s'étoit acquis une autorité ſouveraine pendant le règne d'Edouard, avoit obtenu cette fille en mariage pour ſon fils, & l'avoit regardée comme un moyen de faire paſſer la royauté dans ſa famille. Mais Marie, après la mort du Roi ſon frère, ne perdit point de temps : elle ſe mit en état de ſoutenir ſes droits ; & par la faveur des peuples, elle ſe rendit en peu de jours maîtreſſe de tout ſon royaume, & ce qui lui étoit preſque auſſi conſidérable, maîtreſſe de ſes ennemis. Car le duc de Nortomberland, la princeſſe Jeanne, & ſon mari Guilford, lui furent mis entre les mains. Le duc, après avoir fait publier la mort d'Edouard, qu'il avoit célée pendant trois jours, pour avoir le temps de diſpoſer tous ſes deſſeins, fit ouvrir le teſtament en préſence des principaux ſeigneurs du royaume : il fit déclarer Jeanne reine d'Angleterre, la conduiſit dans la tour de Londres, ſelon la coutume de la nation, & la mit en poſſeſſion du royaume. Ayant appris enſuite que Marie étoit en campagne, il tira des ſommes conſidérables de l'épargne ; & croyant s'être aſſuré de la fidélité de troupes par les grandes largeſſes qu'il venoit de leur faire, il marcha en diligence contre Marie, à deſſein de l'opprimer, avant qu'elle fût en état de ſe défendre. Mais ſes ſoldats ſe révoltèrent contre lui, & le livrèrent eux-mêmes à la Reine, comme un gage de l'affection & du zèle qu'ils avoient pour ſon ſervice.

Cette Princeſſe ſe trouva dans des états bien différens. Elle nâquit du mariage légitime, mais malheureux, de Henri

VIII & de Catherine. Elle eût un frère qui mourut dans les premières années de son enfance. Toute la cour la regarda depuis, comme l'unique héritière du royaume. Elle étoit les délices de ses parens, qui la faisoient élever en Reine ; & les plus grands Princes de l'Europe la firent demander en mariage. Après que la Reine sa mère eût été répudiée, & que le Roi fut tombé dans ses derniers dérèglemens, elle se vit privée de tous les droits de succession par les arrêts du parlement, & par l'autorité du Roi même ; & fut réduite à servir comme une esclave, les courtisanes de son père. Elle ne fut pas plus heureuse sous le règne d'Edouard. Elle fut abandonnée de tout le monde, reléguée dans une retraite éloignée de la cour ; & ce fut par une providence particulière du ciel, plutôt que par ses soins, & par ses gardes, qu'elle se sauva des piéges que lui tendit plusieurs fois le duc de Northomberland, qui la vouloit perdre.

Elle mena une vie irréprochable, & fut toujours fortement attachée à la religion catholique. Dès qu'elle se vit sur le trône, elle s'appliqua à faire casser tous les édits que son père & son frère avoient faits contre les droits de l'église, & à rétablir le culte ancien. Et comme l'empereur Charles V. lui eût écrit un jour de modérer un peu son zèle, d'attendre des conjonctures favorables, & de ne se déclarer que bien à propos : elle lui répondit avec une constance admirable, que lorsque le monde l'avoit abandonnée, elle avoit mis toute sa confiance en Dieu ; qu'elle n'avoit reçu du secours que de lui ; que c'étoit lui qui venoit de la couronner, & de la mettre sur le trône ; qu'elle étoit résolue de témoigner ouvertement & sans différer, sa reconnoissance à celui à qui elle devoit la vie, & la royauté. En effet, bien qu'elle eût à craindre certains esprits séditieux, qui s'étoient accoutumés à l'impunité & à la révolte, & qui vivant depuis long-temps sans religion, avoient de la peine à se soumettre au joug salutaire & doux de la discipline chrétienne, elle n'abandonna point son dessein. Elle fit punir les auteurs de l'impiété ; & réduisant doucement les peuples à la sainteté & à la pureté de la foi, elle apaisa les troubles de l'Etat, & rétablit la religion avec beaucoup de zèle, & beaucoup de gloire.

CHAPITRE XI.

Commendon passe en Angleterre. Ce qu'il y fit.

POUR reprendre la suite du temps, & de l'histoire que nous avions quittée : après la mort d'Edouard, un bruit confus se répandit d'abord, que le duc de Nortomberland avoit pris les armes, & que les peuples étoient disposés à reconnoître Marie pour leur reine. La guerre qui étoit allumée entre les françois & les impériaux, empêchoit qu'on ne reçût des nouvelles certaines d'Angleterre. Toute la côte étoit soigneusement gardée ; tous les ports étoient fermés ; & dans ce temps de soupçon & de défiance, il n'étoit pas permis de passer dans cette île, ni d'en revenir sans la permission des gouverneurs. On apprit enfin que le duc avoit été abandonné de ses propres troupes, & que les affaires de Marie étoient en très-bon état.

Le cardinal Dandino, qui savoit l'importance qu'il y avoit d'assister cette princesse, & de réduire sous l'autorité du saint siége un royaume que la fureur & la passion d'un prince en avoit séparé, faisoit tous ses efforts pour être informé de ce qui se passoit. Mais voyant que les nouvelles étoient favorables, mais peu certaines, il résolut d'y envoyer quelque personne adroite & intelligente, qui sût reconnoître l'état des choses, & lui en rendre un compte exact. Cependant, le pape qui avoit appris la mort d'Edouard, avoit dessein d'envoyer en Angleterre le cardinal Polus, & lui en avoit déjà écrit. Ce cardinal, qui étoit pour lors aux environs du Lac-de-garde, où il étoit allé chercher la pureté de l'air qui lui étoit nécessaire pour sa santé, ayant jugé à propos de ne rien précipiter, & d'attendre des nouvelles plus assurées ; le pape dépêcha un courrier au légat Dandino, pour l'en avertir, & pour lui ordonner de faire passer promptement quelqu'un en Angleterre.

Le légat qui avoit connu que Commendon avoit de l'esprit & de la résolution, & qu'il ne cherchoit que les occasions de servir, lui proposa son dessein, & l'exhorta d'entreprendre une action digne de sa capacité & de son

adreſſe. Quelque difficulté qu'il y eût à paſſer dans cette île, quelque danger qu'il y eût à y demeurer, Commendon accepta ſans héſiter l'emploi qu'on lui préſentoit. Le légat ayant loué ſon zèle & ſa réſolution, lui donna une inſtruction générale, & ne lui ordonna rien de particulier, ſinon qu'il reconnût exactement l'état des affaires, les ouvertures, les moyens, & les eſpérances qu'il y auroit de recouvrer ce royaume. S'il avoit occaſion de traiter avec la reine, qu'il l'exhortât à rétablir la religion & le culte ancien, & qu'il l'aſſurât de toute ſorte d'aſſiſtance du côté de Rome. Pour le reſte, il laiſſa tout à ſes ſoins & à ſa prudence.

Pour paſſer en ſureté parmi des peuples ennemis de l'égliſe romaine qui profitoient des troubles préſens, & qui craignoient tout pour l'avenir, il partit ſecrètement de Bruxelles, & ſe rendit le même jour à Gravelines, où l'on trouvoit beaucoup de commodités pour paſſer en Angleterre. Là il prit deux valets qui ſavoient fort bien la Langue françoiſe, l'un deſquels ſavoit encore l'angloiſe. Afin qu'ils ne puſſent ſoupçonner qui il étoit, il leur fit entendre adroitement qu'il avoit eu un oncle en Angleterre, qui s'étoit attaché au commerce, & qui lui avoit laiſſé en mourant une ſucceſſion fort embrouillée. Après quoi il s'embarqua, & paſſa le trajet par un temps très-dangereux. Il ſe rendit à Londres, ayant appris par les chemins que la reine y avoit été reçue. Il trouva que tout étoit en déſordre; que les hérétiques, encore fiers du crédit qu'ils avoient eu auparavant, s'oppoſoient au rétabliſſement de la religion catholique; & que Marie étoit reine, mais qu'elle n'étoit pas maîtreſſe dans ſon royaume. Il aſſiſtoit un jour à un ſermon, dans une égliſe de la ville, où le prédicateur s'étant laiſſé emporter à ſon zèle, & ayant eu le courage de déclamer contre les nouvelles doctrines, le peuple qui n'étoit pas accoutumé à cette liberté évangélique, s'émut de colère & d'indignation. Les hérétiques, qui ſont ordinairement fort emportés, l'interrompirent d'abord; & parce qu'il reprenoit le même diſcours, un ſoldat ſe levant du milieu de l'aſſemblée, avec un poignard à la main, le jeta contre le prédicateur. Cette action hardie fit connoître à Commendon la fureur de ce peuple, & le danger où il étoit, ſi l'on venoit à ſoupcon-

ner qui l'avoit envoyé, & quel ſujet il avoit eu d'entreprendre ce voyage.

La crainte, ni la difficulté ne l'empêchèrent pourtant pas de continuer ſon deſſein. Il ſe préparoit même à s'en aller trouver la reine, lorſqu'il rencontra un gentilhomme anglois, nommé Jean Ly, qu'il avoit connu familiérement, & à qui il avoit même rendu d'aſſez grands ſervices à Rome, où il s'étoit réfugié du temps d'Edouard pour le ſujet de la religion. Cet honnête homme, après les civilités ordinaires, s'informa du ſujet de ſon voyage, dans un temps de trouble & de diviſion. Commendon ſe ſervit d'abord du prétexte de ſes affaires, & de la ſucceſſion diſperſée de ſon parent. Mais ayant reconnu depuis, qu'il étoit du conſeil & de la confidence de la reine, & ayant appris de lui les particularités les plus ſecrètes de l'Etat, il crût qu'il pouvoit confier ſon ſecret à un homme, qui lui témoignoit de l'amitié & de la confiance, & qui étoit d'une fidélité éprouvée dans la religion. Il lui découvrit donc le véritable ſujet de ſon voyage, & le pria de le préſenter à la reine. Ce ne fut pas ſans difficulté. On faiſoit garde par-tout; toutes les entrées du palais étoient fermées. On empêchoit que la reine ne parlât à des étrangers. L'empereur & le pape étoient également ſuſpects aux Anglois, qui haïſſoient l'un, parce qu'il traitoit du mariage de ſon fils avec la reine; & craignoient l'autre, comme le vengeur de la religion violée, & des biens uſurpés ſur l'égliſe.

Commendon exhorta la reine à remettre la foi, & les cérémonies dans leur ancienne pureté; à réconcilier ſon royaume avec l'égliſe catholique; & à témoigner ſa reconnoiſſance à Dieu qui l'avoit miſe ſur le trône, & qui l'avoit rendue victorieuſe de ſes ennemis, ſans qu'il en eût coûté du ſang à ſes peuples. Il lui offrit enſuite toute ſorte d'aſſiſtance de la part du pape. La reine l'écouta avec beaucoup de joie; elle lui communiqua toutes ſes bonnes intentions; l'aſſura de ſon zèle & de ſon attachement pour l'égliſe catholique, & pour le ſaint ſiége; le conſulta ſur les moyens d'exécuter ſes grands deſſeins, & le pria de revenir encore une fois. Elle eut même la bonté de le prier de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'avoir ſoin qu'on ne pût ſoupçonner le ſujet de ſon voyage, lui faiſant entendre que dans l'état des troubles préſens, elle-même ne pouvoit

lui répondre de ſa ſureté. Cependant, elle s'appliqua à arrêter les déſordres : elle congédia une multitude de gens armés, qui avoient voulu la conduire, & la mettre eux-mêmes ſur le trône, & déchargea la ville de cette populace errante & déréglée, qu'on avoit peine à réprimer. Elle traitoit ſecrètement avec l'empereur, qui lui offroit ſon fils en mariage, eſpérant que l'alliance d'un prince voiſin & puiſſant, affermiroit ſon autorité. Cependant elle faiſoit faire le procès au duc de Nortomberland ; de jour en jour elle devenoit plus abſolue.

Après qu'elle eut conclu une ligue avec l'empereur, & ſon mariage avec Philippe ſon fils, elle fit venir Commendon, à qui elle avoit déjà donné pluſieurs audiences ſecrètes. Elle lui découvrit ſes deſſeins, & lui donna des lettres écrites de ſa main pour le pape Jule, par leſquelles elle s'engageoit à remettre ſon royaume ſous l'obéiſſance du ſaint ſiége ; & elle ajoutoit, qu'elle avoit inſtruit Commendon de tout le reſte, & que Sa Sainteté pourroit apprendre de lui l'état des affaires. Cette inſtruction étoit, Qu'elle alloit faire aſſembler le parlement ; Qu'elle feroit caſſer tous les édits du roi ſon père, & du roi ſon frère, ſur le ſujet des religions ; Qu'elle envoyeroit promptement des ambaſſadeurs à Rome, pour renouveler en ſon nom, & au nom de tous ſes ſujets, le ſerment de fidélité & d'obéiſſance au ſaint ſiége ; Qu'elle demandoit, cependant, que le pape Jule fit publier une abſolution générale, pour ceux qui avoient abandonné la piété de leurs ancêtres, & qui s'étoient ſéparés de l'égliſe romaine, pour obéir à des princes, qui s'étoient attribué un droit, qui n'appartenoit qu'à Dieu ſeul ; Qu'il envoyât le cardinal Polus en Angleterre, avec plein pouvoir de régler toutes choſes, & de réduire la religion aux formes de la diſcipline ancienne.

Commendon ſe préparoit à partir ſur le champ avec cette inſtruction ; mais la reine l'obligea de demeurer encore deux jours à Londres, afin qu'il fût témoin lui-même du ſupplice du duc de Nortomberland, qui fut condamné par ſes Juges comme criminel de lèze-Majeſté. Il abjura ſon héréſie, qu'il avouoit avoir embraſſée non par aucun aveuglement d'eſprit, mais par un déſir violent de régner ; & après avoir reçu les ſacremens, ſelon la forme des catholiques, & obtenu de la bonté de la reine le pardon pour

ſes enfans, & pour ſa belle-fille, il fut conduit dans une place publique, où il eût la tête tranchée ſur un échafaut.

CHAPITRE XII.

Commendon retourne à Rome. Il rend compte au Pape, & aux Cardinaux, des affaires d'Angleterre.

APRÈS l'exécution du duc de Nortomberland, la reine fit partir Commendon, avec ordre de rendre un compte exact au pape de toutes les affaires, & de ne les communiquer qu'à Sa Sainteté, & au cardinal Polus. Il ſe rendit en diligence à Bruxelles, & fut envoyé à Rome par le légat. Il prit la poſte; & courant nuit & jour ſans relâche, avec une viteſſe incroyable, il arriva en neuf jours à Rome, quoiqu'il ſe fût détourné du chemin, pour aller trouver le cardinal Polus, & lui communiquer les ordres qu'il avoit reçus de la reine, & pour le prier de la part du légat Dandino, de différer ſon voyage en Angleterre, juſqu'à ce que les choſes y fuſſent dans un état plus tranquille.

L'empereur ſouhaitoit avec paſſion que ce voyage fût différé. Il eſpéroit que par le mariage de ſon fils avec la reine, il augmenteroit ſa puiſſance, & joindroit les états d'Angleterre aux ſiens. Mais il ſavoit que les Anglois étoient contraires à ſes prétentions; & il éloignoit avec grand ſoin tout ce qui pouvoit traverſer ſes deſſeins. Il étoit bien informé qu'il y avoit des gens dans Londres, qui vouloient que la reine épouſât le cardinal Polus. On diſoit que la reine même n'avoit pas fort rejeté cette propoſition, & qu'elle avoit demandé à Commendon, ſi le pape pouvoit diſpenſer un cardinal diacre, pour le mariage; ce qui eſt arrivé ſouvent dans l'égliſe: mais que depuis, craignant les forces du roi de France, qui avoit aſſiſté ſous-main ſes ennemis, & ſe défiant des Anglois, elle avoit penché du côté du fils de l'empereur. Depuis ce temps; l'empereur ne voulut point que Polus paſſât en Angleterre, que le mariage de ſon fils ne fût conclu. Ce n'eſt pas qu'il ſe défiât de ce cardinal: mais il craignoit que les hérétiques épouvantés à ſon arrivée, & réſolus de troubler encore l'Etat, ne priſſent des meſures avec la France;

France ; & qu'avec les secours qu'ils en recevroient, ils ne s'opposassent à ses desseins.

Cependant, on étoit en peine à Rome d'apprendre des nouvelles de ce royaume. On savoit que Commendon y étoit passé ; & le pape attendoit avec impatience, quelle seroit l'issue de ces derniers troubles, lorsque Commendon arriva, qui en apporta des nouvelles certaines, & plus heureuses qu'on ne l'avoit osé espérer. Jule le reçut avec une joie extraordinaire ; & fut si touché d'apprendre ce qui s'étoit passé, qu'après avoir lu les lettres de la reine, & considéré les révolutions, les divers événemens & la fortune présente de ce royaume, que Commendon lui racontoit, il ne put retenir ses larmes : & s'adressant à lui : *Et toi, mon fils*, lui dit-il, *tu n'es pas seulement le porteur de ces nouvelles, tu as été le ministre de ce glorieux succès ; & ton esprit nous a plus servi, que je n'avois espéré, & que je n'avois même osé souhaiter.* Il l'embrassa avec beaucoup de tendresse ; & ayant loué son adresse & son zèle, il rendit grâce à Dieu, d'avoir remis, dans le temps de son pontificat, un si beau royaume sous l'obéissance de l'église. Il ne pouvoit modérer l'excès de sa joie : il étoit dans une impatience extrême de la communiquer aux cardinaux. Il ordonna à Commendon de se tenir prêt à faire le lendemain, devant le consistoire, la relation qu'il venoit de lui faire. Commendon lui représenta, avec une liberté modeste, qu'il s'étoit engagé à la reine de tenir ces choses secrètes ; & j'aurai, dit-il, la même exactitude, pour exécuter ses ordres, que j'ai eue pour exécuter ceux de Votre Sainteté. Le pape admirant la fidélité & la constance de ce jeune homme, convint avec lui de ce qu'il falloit dire, & de ce qu'il falloit cacher ; & lui dit, qu'il vouloit lui-même en informer l'assemblée.

Le lendemain, les cardinaux s'assemblèrent : & le pape ayant lu les lettres que la reine lui avoit écrites, & s'étant mis à raconter les choses comme il les avoit appriſes, les mouvemens violens de sa joie, & l'empressement qu'il avoit d'en faire part au consistoire, troublèrent l'ordre de sa relation. Il interrompit son discours, & ordonna qu'on fit venir Commendon, pour faire aux cardinaux assemblés le même récit qu'il lui avoit fait le jour précédent. Un ordre si peu prévu auroit pu embarrasser les plus expérimentés ; à plus forte raison, un jeune homme, que la pré-

ſence de Sa Sainteté, l'aſſemblée de tant de perſonnes éminentes en ſavoir & en dignité, & la majeſté du lieu même, pouvoit confondre. L'obligation indiſpenſable de parler latin, étoit un nouveau ſujet de crainte pour lui, parce qu'il ne s'y étoit pas préparé.

Commendon eut toute ſa vie beaucoup de pudeur. Il rougiſſoit lorſqu'il parloit en public, & commençoit toujours ſon diſcours avec beaucoup de timidité : mais lorſqu'il étoit entré en matière, il avoit une honnête hardieſſe & une agréable liberté. Son eſprit lui fourniſſoit à propos une grande abondance de ſentences & de paroles propres à ſon ſujet. En cette occaſion, il parut d'abord avoir de la crainte, plutôt que de la retenue. Non-ſeulement il reſſentit cette légère émotion qui lui étoit ordinaire ; il trembla même devant l'aſſemblée : mais ſa timidité paſſa pour modeſtie ; car reprenant peu à peu ſes eſprits, il parla avec tant d'ordre, tant de jugement & tant d'éloquence de l'état des affaires d'Angleterre, que tout le conſiſtoire l'admira, & qu'un des cardinaux s'écria, en ſe ſervant des termes de l'évangile : *Que penſez-vous que doive être un jour cet enfant ?*

La réputation qu'il s'acquit ce jour-là, lui facilita les ouvertures pour tous les emplois, & pour tous les honneurs qu'il reçut depuis. Le pape lui donna de grandes louanges ; tous les cardinaux voulurent l'entretenir en particulier, & après l'avoir embraſſé pluſieurs fois, & s'être réjouis avec lui, ils lui promirent leur amitié & leur aſſiſtance. Le cardinal Jean Pierre Carafe, qui avoit été en Angleterre, & qui avoit une grande connoiſſance des affaires de ce royaume, le conſidéra beaucoup depuis ce temps-là. Enfin, cette action le rendit illuſtre même parmi le peuple.

Jule, ſur les lettres de la reine, & ſur la relation de Commendon, ordonna les prières de quarante-heures, célébra lui-même la Meſſe, rendit à Dieu des actions de grâces fort ſolennelles, & fit faire par-tout des réjouiſſances publiques. Toutes les fois qu'on parloit d'un ſuccès ſi heureux, il faiſoit l'éloge de Commendon. Il lui envoya ſouvent des plats de ſa table, & en fit depuis un cas très-particulier. Mais ce jeune homme, quelques grands honneurs qu'il reçût, ne s'en éleva pas davantage ; & lorſque tout le monde lui applaudiſſoit, bien loin de vivre avec moins de gravité &

de retenue, il fut beaucoup plus réglé, & beaucoup plus modeſte qu'auparavant.

CHAPITRE XIII.

Commendon eſt envoyé en Portugal.

ENVIRON ce temps-là, Emanuel, * fils de Jean, roi de Portugal, unique héritier du royaume, mourut. Pour réparer en quelque façon la perte de ce prince, la princeſſe ſon épouſe accoucha d'un fils le même jour. Le pape envoya Commendon pour conſoler le roi de la mort de l'un, & pour ſe réjouir avec lui de la naiſſance de l'autre.

Il traverſa toute la France, depuis les Alpes juſqu'aux Pyrénées. Il viſita en paſſant une partie de l'Eſpagne, & ſe rendit en Portugal, où il fut reçu du roi avec beaucoup d'honneur. Il ſut ſi bien par ſa douceur, par ſon eſprit, & par les entretiens qu'il eut avec lui, ſur le ſujet des affaires d'Angleterre, gagner ſon eſtime & ſon amitié, qu'il voulut le faire chevalier de l'ordre du Chriſt, qui eſt un honneur qu'on ne fait qu'aux princes & aux grands du royaume; & comme Commendon s'en excuſoit, ſur ce que cet honneur ne convenoit pas à ſa profeſſion, ce prince lui préſenta une croix rouge, qui eſt la marque des chevaliers; & lui permit de donner cet ordre à quelqu'un de ſes amis, pourvu qu'il fût né de parens nobles, & qu'il eût fait ſes preuves de nobleſſe devant ſon ambaſſadeur à Rome, en la manière accoutumée. Il choiſit depuis un de ſes amis, qui étoit d'une très-ancienne nobleſſe. Après qu'il eut pris congé du roi, & qu'il eut reçu de lui toutes les marques d'eſtime & d'amitié qu'il eût pu ſouhaiter, il partit, & alla viſiter l'égliſe de ſaint Jacques en Galice, ſi fameuſe par le concours & par les vœux de tant de peuples.

Commendon avoit entrepris ce voyage avec beaucoup de plaiſir, parce que c'étoit une occaſion de voir pluſieurs provinces, & de parcourir en allant, & revenant par divers chemins, toute la France & toute l'Eſpagne. C'étoit une de ſes paſſions, que de voir & de connoître les choſes étrangères. Il obſervoit très-ſoigneuſement les ſituations des

* En 1554.

lieux, les commodités de chaque pays, les côtes, les ports, les fleuves, l'abondance ou la néceſſité, les mœurs & les inclinations des peuples, & les différentes formes de gouvernemens. Il conſidéroit tout, & il avoit la mémoire ſi heureuſe, qu'il ſe ſouvenoit même des noms les plus étranges des hommes, & de tous les lieux par où il avoit paſſé. Ce qui lui fut d'un grand uſage dans les voyages qu'il fit depuis, preſque en toutes les parties de l'Europe.

A ſon retour de Portugal à Rome, le pape Jule III. mourut âgé de ſoixante-huit ans.* Ce pontife avoit les inclinations nobles & bienfaiſantes, beaucoup de probité, & quelque connoiſſance des belles-lettres. Mais il aimoit ſon repos avec excès, & il avoit une extrême négligence pour les affaires. Il menoit une vie oiſeuſe dans cette maiſon de plaiſance, qu'il avoit fait bâtir avec des dépenſes prodigieuſes, ne ſongeoit qu'à ſes divertiſſemens; juſques-là que les Siennois, qui étoient aſſiégés par l'armée de Côme de Medicis duc de Florence, & par celle des Eſpagnols, ayant député vers lui, pour mettre leur ville, leur campagne & leurs biens ſous la domination du ſaint ſiége, il ne voulut pas prendre la peine de donner audience à leurs députés, ni de recevoir cette ville qu'on lui offroit, quoique les François qui la défendoient y euſſent conſenti, & que les Eſpagnols qui l'attaquoient ne s'y oppoſaſſent pas.

Jule étoit venu dans un ſiécle, où la gravité, la pudeur & la modeſtie paſſoient pour mauvaiſe humeur, & pour lâcheté. Un air de plaiſir & d'enjouement s'étoit répandu par-tout, & jamais l'on n'avoit vu plus de relâchement dans la diſcipline. Les revenus de l'égliſe ne ſervoient qu'à entretenir le luxe des eccléſiaſtiques. Ils tenoient, ſans ſcrupule, plus grand nombre de bénéfices qu'il n'eſt permis d'en tenir ſelon les canons; il s'en trouvoit qui poſſédoient en même-temps trois évêchés. On donnoit ces dignités à la faveur plutôt qu'au mérite des perſonnes. L'habit des prêtres, qui eſt inſtitué pour rendre ceux qui le portent plus vénérables, leur paroiſſoit mépriſable; & ils aimoient mieux être vêtus en cavaliers, qu'en eccléſiaſtiques. On n'a jamais vécu d'une manière plus libre, & plus voluptueuſe. Enfin, l'on ne parloit que de bonne chère, de jeux, de comédies; & les hommes les plus graves ne trouvoient pas qu'il

* En 1555.

y eût rien contre la bienséance, à être tous les jours en festins avec les dames, & à se promener par la ville avec elles dans leurs carosses : tant la licence & la coutume avoient corrompu les mœurs & les jugemens des hommes. Jule avoit suivi cet usage du siècle, étant jeune, & l'avoit souffert pendant son pontificat ; & bien qu'il estimât la vertu, il ne prit jamais aucun soin de corriger le vice. Commendon ne se laissa point emporter au torrent du siècle. Il eut la gloire d'avoir été fort modeste & fort réglé parmi tant de dérèglemens ; & sa vertu fut récompensée, aussitôt que le siècle fut réformé.

CHAPITRE XIV.

L'amitié que le pape Marcel, & le pape Paul IV avoient pour Commendon.

LE cardinal Marcel Cervin fut élu en la place de Jule III. & s'appela Marcel II. Il étoit dans une si grande réputation de vertu, & l'on avoit conçu de si grandes espérances de voir sous son pontificat l'ancienne discipline rétablie, & la religion remise dans sa première vigueur, qu'on peut croire que le ciel lui fit grâce, de n'avoir fait que le montrer à la terre, & de l'en avoir retiré vingt jours après son exaltation ; car il falloit une sagesse extraordinaire, pour répondre à la grande opinion qu'on avoit de lui. Dès les premiers jours de son pontificat, il avoit fait venir Commendon, & l'avoit attaché auprès de lui.

Jean-Pierre Carafe qui lui succéda, & qui fut nommé Paul IV. le destina d'abord à être un de ses secrétaires, & l'associa à des personnes très-considérables par leur dignité & par leur savoir, qu'il avoit choisies pour cet emploi, & à qui il avoit partagé le soin de différentes provinces. C'étoient Jean de la Casa archevêque de Benevent, Annibal Borzut archevêque d'Avignon, Antoine Elie évêque de Pola, Ange Massarel qui étoit aussi évêque, & Sylvestre Aldobrandin grand jurisconsulte, qui vit diminuer, quelque temps après, le crédit de tous les autres ; & qui par ses soins assidus & par sa grande capacité, se rendit maître de tous les emplois & de toute la faveur du pontificat.

Paul étoit le chef du ſacré Collége, non-ſeulement par ſa dignité, mais encore par la grande connoiſſance qu'il avoit de la doctrine de l'égliſe, par ſon éloquence, par ſa généroſité, par la pureté de ſes mœurs, & par la ſainteté de ſa vie. Il ſurpaſſoit encore de beaucoup tous les autres cardinaux en âge, c'eſt pourquoi Commendon s'étoit attaché plus particulièrement à le voir, lorſqu'il n'étoit encore que cardinal. Ce vieillard vénérable avoit auſſi tant d'eſtime pour ce jeune homme, qu'il paſſoit ſouvent des heures entières à lire, ou à raiſonner avec lui, tantôt ſur des ſujets particuliers, tantôt ſur les affaires publiques, & toujours avec beaucoup de complaiſance & de familiarité, ne l'appelant jamais que ſon fils. Au dernier conclave on lui avoit préféré Marcel, & il avoit bien voulu donner lui-même ſon ſuffrage à un cardinal moins âgé que lui de vingt-cinq ans. Dès qu'on crut qu'il n'y avoit plus d'eſpérance de le voir pape, ceux qui avoient été les plus aſſidus auprès de lui, le négligèrent ou l'abandonnèrent entièrement, & ne s'appliquèrent plus qu'à faire leur cour à Marcel. Commendon, au contraire, s'attacha à lui avec plus d'aſſiduité, & plus d'affection qu'auparavant. Il le viſitoit, l'accompagnoit ordinairement, & lui rendoit tous les devoirs & tous les honneurs que méritoit un ſi grand homme. Auſſi, dès qu'il fut créé pape, voyant que Commendon, par modeſtie, ne ſe preſſoit point de le venir voir, il le rechercha lui-même, il lui donna un appartement dans ſon palais, il ordonna qu'on lui fournît tout ce qui lui ſeroit néceſſaire, il le recommanda à ſes neveux d'une manière très-obligeante, & continua de l'appeler ſon fils, toutes les fois qu'il voulut lui donner quelque commiſſion.

Il le faiſoit aſſiſter aux conſultations les plus ſecrètes, & le mettoit au nombre de ſes miniſtres les plus confidens. Il ſe ſervoit de lui, & s'entretenoit avec lui plus familièrement qu'avec aucun autre de ſes domeſtiques. Au commencement de ſon pontificat, il le nomma à l'évêché de Zanthe, ſans qu'il l'eût demandé, & ſans qu'il y eût même penſé. Après avoir fait ſon éloge en préſence de l'ambaſſadeur de Veniſe, voyant que Commendon refuſoit cette dignité, comme ne croyant pas la mériter, il l'embraſſa, & le baiſant avec beaucoup de tendreſſe, il l'avertit qu'il y avoit une modeſtie qui empêchoit de refuſer les honneurs,

comme il y en avoit une qui empêchoit de les demander ; & que puisqu'il n'avoit point recherché l'épiscopat par ses sollicitations, ni par ses empressemens, il devoit le recevoir avec soumission, comme une grâce que Dieu lui faisoit par le ministère de ses supérieurs. Sa Sainteté lui donna au même temps un bénéfice, situé dans le territoire de Verone, de cinq cents écus d'or de revenu.

CHAPITRE XV.

Commendon repasse en Flandres avec le cardinal Scipion Rebiba.

CES grâces qu'il venoit de recevoir de Sa Sainteté ; firent croire à tout le monde, que ce nouveau prélat, qui n'avoit aimé ni ses plaisirs, ni ses intérêts ; qui dans un siècle corrompu avoit suivi les lois de l'ancienne discipline ; qui étoit dans la fleur de son âge, qui avoit de l'esprit & de la vigueur, & qui par ses bonnes qualités s'étoit rendu agréable à son maître, seroit bientôt élevé à la dignité de cardinal. Mais il se cachoit à soi-même la bonne opinion qu'on avoit de lui, & il s'efforçoit de fermer la bouche à ceux qui faisoient de ces présages incertains de sa fortune. En quoi il ne ressembloit pas à quelques-uns, qui se flattent d'un peu de réputation, qui veulent qu'on leur mette toujours devant les yeux, tout ce qu'ils peuvent espérer, & qui sont toujours les premiers à croire les bruits avantageux qu'on fait courir d'eux. Un de ces esprits vains & crédules par ambition, ayant ouï dire que le peuple le mettoit au rang de ceux qui devoient être cardinaux à la première promotion, s'adressa lui-même à Sa Sainteté, l'informa du bruit qui s'étoit répandu dans la ville, & lui fit connoître qu'il avoit été averti de plusieurs endroits, que Sa Sainteté avoit dessein de lui faire l'honneur de l'élever à cette dignité. *Ceux qui vous donnent ces avis, ont tort de vous tromper*, lui répondit le pape, *& vous avez tort de les croire.*

Quoique Commendon fût dans une si grande retenue, il ne put éviter l'envie, qui l'attaqua d'autant plus rudement, qu'il y avoit moins de lieu de l'attaquer. Comme la malice des hommes est rusée & artificieuse, ceux qui ne pouvoient l'accuser, tâchèrent de le perdre en le louant. Ils

firent valoir ſon eſprit, ſa fidélité, ſon affection à bien ſervir, ſon adreſſe à ménager les grandes affaires, & ſa ſanté même; & ſous les belles apparences d'honneur, ils l'éloignèrent de la cour, & crurent pouvoir lui rendre plus commodément de mauvais offices, en lui procurant un honnête exil.

Il fut donc envoyé nonce vers l'empereur Charles V. & l'archevêque de Conza, que Jule y avoit envoyé, en fut rappelé. Mais parce qu'il y eut en ce temps-là une ſuſpenſion d'armes entre l'empereur & le roi de France, le pape nomma le cardinal Scipion Rebiba pour ſon légat, & l'envoya en Flandres, pour exhorter l'empereur à conclure une paix entière. Il envoya, pour le même ſujet, le cardinal Charles Carafe, à Henri roi de France. Commendon partit avec le légat. Ils avoient paſſé par Milan, & par les frontières des Suiſſes, & s'étoient déjà rendus dans la Flandres. Mais comme ils entroient dans Maëſtrick, ville ſituée ſur la rivière de Meuſe, & qui étoit ſous l'obéiſſance de Charles V, un courrier, qui venoit de Rome en grande diligence, rendit au légat des lettres de Jean Carafe, neveu du pape, par leſquelles on lui mandoit, que les Impériaux avoient violé la foi de la trève; qu'ils avoient même voulu attenter ſur la vie de Sa Sainteté; que la guerre étoit déclarée; qu'ils repriſſent promptement le chemin de Rome, lui & Commendon; ſur-tout qu'ils pourvuſſent à la ſureté de leurs perſonnes, & qu'ils priſſent garde de ne point tomber entre les mains de leurs ennemis.

Le légat ſurpris de cette nouvelle, ſe trouvant ſur les terres de l'empereur, ne ſavoit par où ſe ſauver, ni où ſe retirer. Sa première réſolution fut de s'expoſer conſtamment à tous les accidens que la fortune l'obligeroit de ſouffrir. Mais Commendon lui repréſenta, qu'outre les incommodités de la priſon, qu'il étoit bon d'éviter, il étoit toujours important à des miniſtres, qui portoient le ſecret des affaires dans leurs inſtructions, de ne tomber pas en la puiſſance de leurs ennemis; qu'avec un peu d'adreſſe & de diligence ils pouvoient ſe ſauver, avant que l'empereur fût averti de leur arrivée; qu'il étoit d'avis qu'il quittât l'habit de cardinal, & toutes les marques de la légation, qu'il laiſsât tout ſon équipage, & qu'avec peu de monde & peu d'embarras, il ſe réfugiât en France. Cet avis fut ſuivi, &

le légat qui ne connoiſſoit point le pays, & qui ne ſavoit ce qu'il alloit devenir, s'abandonna entièrement à la conduite de Commendon. Ils quittèrent leurs habits eccléſiaſtiques, ils prirent ceux de quelques cavaliers de leur ſuite, & ſortirent de la ville avec peu de train. Ceux qu'on y laiſſoit, avoient ordre, ſi on leur demandoit des nouvelles du légat, de dire qu'il devoit bientôt arriver.

Commendon, qui dans ſes voyages avoit accoutumé de s'informer curieuſement de toutes choſes, avoit appris le nom de chaque lieu; quelle diſtance il y avoit juſqu'aux frontières; quelles étoient les premières villes de France qu'on rencontroit: car il étoit extrêmement curieux, & il vouloit être inſtruit de tout, aimant mieux écouter des choſes inutiles, que d'en ignorer qui puſſent être importantes.

Etant donc partis, ils prirent des guides par-tout où ils paſſèrent, & ſe faiſant conduire par des chemins détournés, ils furent en ſureté, avant qu'on s'aperçût qu'ils ſe fuſſent retirés. Commendon ſe trouva lui-même dans un grand danger. Il avoit voulu s'avancer ſeul, & il s'égara dans la forêt d'Ardennes, où il fut errant toute la nuit. Il rejoignit le lendemain, avec beaucoup de difficulté, le légat, qui avoit été fort en peine de lui. Enfin, ils gagnèrent le pays de Liège, ils entrèrent en France, & ayant paſſé Lyon, ils joignirent le cardinal Charles Carafe, qui revenoit de ſa légation. Ils s'embarquèrent tous enſemble dans la flotte de France, & s'en retournèrent à Rome.

CHAPITRE XVI.

Commendon eſt envoyé à la république de Veniſe, & à tous les Princes d'Italie.

CEPENDANT, on entreprit à Rome de faire le procès à Marc-Antoine Colonne, fils d'Aſcagne, ſur ce qu'il faiſoit des cabales contre le Pape, & qu'il aſſembloit ſecrètement du monde chez-lui. Il fut cité, & comme il refuſa de comparoître, on le déclara criminel d'Etat, & on lui ôta les villes qu'il poſſédoit dans l'état eccléſiaſtique. Ce fut un ſujet de guerre entre le Pape & l'Empereur. L'Empereur

croyoit, qu'il étoit important pour le bien de ſes affaires, de ne laiſſer pas opprimer Colonne. Le Pape trouvoit étrange qu'on voulût l'empêcher d'uſer de ſes droits. Commendon arriva à Rome au commencement de ce différent. A peine eût-il trois jours pour ſe délaſſer des fatigues de ſon voyage : il fut obligé d'aller chez tous les princes d'Italie, pour les retenir dans le devoir, & pour empêcher que l'Empereur, par ſon autorité & par ſes promeſſes, n'en attirât quelqu'un à ſon parti. Ils paroiſſoient tous fort attachés aux intérêts du ſaint Siége. Hercule duc de Ferrare, s'étoit ligué avec eux, & faiſoit un grand ravage ſur toutes les terres que l'Empereur avoit dans ſon voiſinage.

Le Pape, qui ſouhaitoit avec paſſion d'engager les Vénitiens à ſon parti, tant à cauſe des ſecours qu'il pouvoit eſpérer de cette république, que pour la conſidération qu'elle pouvoit donner à ſon parti dans l'Italie, eut ſi bonne opinion de Commendon, qu'il lui confia cette négociation, & l'envoya nonce à Veniſe : ce qui n'étoit encore arrivé à aucun citoyen de Veniſe, qu'à Pierre Bembe, qui paſſoit pour le premier homme de ſon ſiècle, & que le pape Leon X choiſit pour aller traiter avec cette république, en une pareille rencontre. Cet emploi fut fort glorieux pour Commendon, & lui acquit beaucoup de réputation dans l'eſprit des Vénitiens. Ils le voyoient avec plaiſir à côté du chef du ſénat, & au-deſſus de tous les autres ſénateurs, pour négocier avec eux les plus grandes affaires qui fuſſent alors. Il arriva qu'Antoine Trivulce évêque de Toulon, qui étoit d'une illuſtre famille de Milan, & qui faiſoit la fonction de nonce apoſtolique à Veniſe, fut fait cardinal environ ce temps-là. Commendon lui donna ſolennellement le bonnet, que Sa Sainteté venoit de lui envoyer ; & lorſqu'il lui mit ſur la tête les marques de ſa dignité, en préſence du Doge & de tout le ſénat, pluſieurs s'écrièrent dans l'aſſemblée : *Souvenez-vous, Trivulce, de rendre un jour le même office à Commendon.* Chacun lui ſouhaitoit & lui prédiſoit les honneurs dont il étoit digne.

Il demeura dans cette ville juſqu'à la fin de ce différerent, & fit des harangues très-éloquentes dans le ſénat, où il ſe plaignit de l'injuſtice du parti contraire, des outrages & des attentats commis contre la perſonne ſacrée du Souverain Pontife ; du danger où ſe trouvoit l'égliſe de Rome ;

de l'avidité des Eſpagnols, qui vouloient ſe rendre maîtres de toute l'Italie, & qui ne tâchoient d'abattre la puiſſance des Papes & de leurs fidelles ſujets, que pour ruiner après plus impunément tout le reſte. Quoique cette république aime le repos, & qu'elle craigne tous les mouvemens & tous les déſordres de la guerre ; quoique le ſénat ne fût point réſolu de s'attacher au parti d'un Pape déjà caſſé de vieilleſſe contre un Prince qui pouvoit régner encore long-temps, & qui avoit de grandes forces ſur pied : toutefois il voyoit avec inquiétude que la puiſſance du Pape alloit être abattue, & que celle des Eſpagnols s'augmentoit tous les jours dans l'Italie.

Commendon tâchoit d'émouvoir ces eſprits politiques, en leur repréſentant, que s'ils ne ſe liguoient pour le ſalut de l'Italie, & pour l'honneur du chef de l'égliſe, s'ils ne défendoient en commun la cauſe commune contre une nation étrangère, qui avoit des forces pour avancer ſes prétentions, & qui alloit aſſujettir tous leurs voiſins, le Pape qui ne pouvoit ſoutenir le poids d'une guerre imprévue, ſeroit bientôt opprimé ; & que s'il étoit une fois vaincu par un ennemi inſolent & impérieux, il ſeroit honteux aux Vénitiens de n'avoir pas écouté le Souverain Pontife, qui recherchoit leur alliance : que c'étoit une choſe éloignée de la piété & de la ſageſſe du ſénat, qui importoit à leur ſureté, & qui pouvoit peut-être un jour les ruiner.

Il diſoit ces raiſons dans cette célèbre aſſemblée, avec beaucoup de zèle & de gravité, & les faiſoit comprendre à ſes parens & à ſes amis, dans les converſations particulières qu'il avoit avec eux. Ils en étoient déjà touchés, & ils appréhendoient que les Eſpagnols, qui aiment à pouſſer leur domination, après avoir attaqué & opprimé le Pape, n'entrepriſſent ouvertement ſur la liberté des autres Princes. Dans cet embarras où ils étoient, ils ne pouvoient ſouffrir que la puiſſance des Eſpagnols s'augmentât dans l'Italie ; mais d'ailleurs ils ne pouvoient ſe réſoudre à entreprendre une guerre dont l'événement étoit fort douteux. Ils choiſirent l'avis qui leur parut le plus ſûr & le plus honnête. Ils offrirent d'être les médiateurs de la paix, & ils envoyèrent François Froment ſecrétaire de la république, au duc d'Albe, qui commandoit pour l'Empereur en Italie, avec ordre de le conjurer de vouloir arrêter ſes armes, & de n'atta-

quer point le Souverain Pontife ; & de lui repréſenter qu'il s'attireroit la haine de toute la chrétienté, & qu'il feroit une action très-éloignée de la piété de l'Empereur, & du Roi ſon fils, s'il continuoit en leur nom une guerre ſi odieuſe : qu'il y avoit des voies d'accommodement plus utiles & plus honnêtes ; & qu'il ſe trouveroit des amis communs, qui prendroient volontiers le ſoin de terminer leurs différents. Ils écrivirent preſque en mêmes termes au roi d'Eſpagne. On pouvoit bien juger, que ſi les prières ne ſervoient de rien, ils pourroient bientôt paſſer aux menaces ; & qu'après avoir offert leur médiation, ils n'étoient pas éloignés de déclarer la guerre : tant ils étoient alarmés, dans la crainte que Commendon leur avoit inſpirée que le Pape étant opprimé, ils ne fuſſent obligés de ſoutenir tout l'effort de ces ſuperbes vainqueurs.

Mais le cardinal Charles Carafe ayant appris que l'armée de France venoit de paſſer les Alpes ; enflé de l'eſpérance de la victoire, autant qu'il l'auroit été de la victoire même, alla promptement à Veniſe, preſſa le ſénat de prendre les armes, de réprimer l'orgueil d'une nation impérieuſe, de pourſuivre des ennemis communs, & de les chaſſer de toute l'Italie. Il aſſuroit que de très-belles troupes d'infanterie & de cavalerie arriveroient au premier jour ; que la plus brave jeuneſſe de France avoit déjà paſſé les Alpes ; que le Pape, animé d'une juſte colère, faiſoit de grands préparatifs de guerre ; que le duc de Ferrare s'avançoit, qui pouvoit lui ſeul occuper les ennemis du côté du Pô ; que la victoire étoit en leur main, & que les avantages des vainqueurs ſeroient très-grands : qu'ils priſſent donc les armes comme les autres, & qu'ils ne laiſſaſſent pas perdre une ſi belle occaſion d'augmenter leur république.

Carafe leur diſoit ces choſes avec beaucoup de fierté & de préſomption. Mais les Vénitiens, qui avoient appréhendé pour eux-mêmes, le danger où ils voyoient que le Pape s'étoit jeté, commencèrent à être un peu plus en repos. Ces belles troupes, & cette jeuneſſe invincible de France, qu'on leur avoit tant vantées, les raſſurèrent. Ils rendirent à ce Cardinal tous les honneurs qu'il pouvoit ſouhaiter ; & après l'i avoir donné de belles eſpérances, ils demeurèrent dans une grande tranquillité dès qu'il fut parti.

CHAPITRE XVII.

Commendon retourne à Rome. Il eſt diſgracié.

LE cardinal Carafe connut qu'il avoit fait une grande faute d'exagérer les forces de France, & d'ôter aux Vénitiens cette crainte qu'on leur avoit imprimée avec tant de ſoin, & qui pouvoit ſeule les émouvoir à prendre les armes. Mais il couvrit malicieuſement ſon imprudence, & il fit entendre que c'étoit la faute de Commendon qu'il n'aimoit point, à cauſe du peu de reſſemblance qu'il y avoit dans leur vie & dans leurs actions. Commendon n'avoit jamais voulu lier une étroite amitié avec lui, quoiqu'il en eût été recherché, & n'avoit jamais pu s'accommoder d'un eſprit malfait, qui avoit fortifié ſes méchantes inclinations par une longue habitude de crimes. Il aima mieux honorer en lui ſa dignité, que de s'attacher à ſa perſonne, & il lui témoigna toujours du reſpect, ſans jamais vouloir lui faire la cour. Il évita même de lui rendre des viſites, & d'avoir aucun entretien avec lui, jugeant qu'il étoit juſte de s'acquitter fidellement de ſes emplois, & qu'il n'étoit pas néceſſaire de rechercher la faveur des méchans. Toutes les fois qu'il le trouva en quelque état peu ſéant à ſon rang & à ſa dignité, il ſe retira modeſtement, & cacha ſon indignation ſous des apparences de reſpect.

Lorſque Carafe étoit à Veniſe, un ſénateur de ſes amis lui fit un magnifique feſtin, où pluſieurs dames de qualité de la ville ſe trouvèrent. Après le repas, il donna le bal à toute l'aſſemblée. Ce Cardinal ayant plus d'égard à la coutume du pays, qu'à la bienſéance de ſa profeſſion, voulut y aſſiſter. Pluſieurs eccléſiaſtiques qui l'avoient accompagné par complaiſance, étoient diſpoſés à ſe divertir auſſi-bien que lui. Commendon fut le ſeul qui eut le courage de le quitter. Il lui demanda congé de ſe retirer, ſous prétexte de quelques affaires : & s'étant aperçu que cette retraite avoit offenſé le Cardinal, & lui avoit paru un reproche ſecret de l'action qu'il alloit faire, il dit à quelques-uns de ſes amis, qu'il venoit de faire une grande faute contre ſa fortune ; mais que ſon honneur lui étoit plus cher que ſes inté-

rêts, & qu'il aimoit mieux suivre son devoir, que son ambition.

Carafe étoit naturellement fier & emporté, & ne parloit jamais du roi d'Espagne & des Espagnols, qu'avec des invectives & des termes fort outrageux. Il y avoit des flatteurs qui s'emportoient comme lui, & qui étoient accoutumés à l'imiter dans ses défauts pour lui plaire. Commendon en usoit avec plus de modération; & quoiqu'il parlât avec beaucoup de force dans le sénat, pour les intérêts de son Prince, il étoit fort retenu dans les conversations ordinaires, & ne parloit jamais de l'Empereur, ni du roi d'Espagne, qu'avec beaucoup de respect, croyant qu'il étoit plus-à-propos d'adoucir les affaires par la prudence, que de les aigrir par des discours passionnés. Carafe n'estima pas cette honnête politique; & lorsqu'il fut de retour à Rome, il publia que Commendon s'étoit acquitté fort froidement de cette négociation; & qu'il étoit aisé à croire qu'il avoit des liaisons secrètes avec les Espagnols, puisqu'il les avoit tant ménagés.

Le Pape qui brûloit d'un violent désir de se venger d'eux, ne trouva point de crime plus grand; & lorsque le nonce revint à Rome, & qu'il se présenta pour lui baiser les pieds, il le reçut fort froidement, & ne lui donna aucun témoignage de cette amitié qu'il avoit toujours eue pour lui. Un accueil si triste fit connoître à Commendon que Carafe, & quelques autres envieux lui avoient rendu de mauvais offices auprès de Sa Sainteté. Il l'avoit prévu, & il ne s'étoit pas fort mis en peine de l'empêcher. Aussi ne chercha-t-il pas les moyens de se justifier; il ne voulut pas même employer ses amis, pour ôter de l'esprit du Pape les fausses impressions qu'on lui avoit données. Il reçut cette disgrace sans se plaindre, & souffrit avec beaucoup de tranquillité, l'injustice qu'on lui avoit faite. On ne toucha pourtant ni à son honneur, ni à sa dignité; on eut toujours de grands égards pour lui; il demeura toujours dans le palais, où il étoit entretenu comme auparavant. Toutes les entrées lui étoient libres; on ne lui refusoit pas même quelques apparences d'amitié. Il sembloit qu'il s'étoit retiré lui-même des affaires; & le cardinal Carafe étoit bien-aise de l'en avoir éloigné; mais il ne jugeoit pas à propos de persécuter un homme de bien,

qui étoit dans l'eſtime, & dans l'approbation de tout le monde.

Tous ceux que le Pape avoit élevés dans les charges & dans les conſeils, furent plus rigoureuſement traités. Les uns furent chaſſés du palais, les autres furent arrêtés priſonniers : quelques-uns furent rélégués en des pays éloignés, au nombre deſquels étoient ceux qui avoient cauſé la diſgrace de Commendon. Carafe, pour ſe rendre maître des affaires, avoit uſurpé toute la faveur, & ne ſouffroit auprès de Sa Sainteté, que ceux qu'il avoit avancés lui-même. Sous des prétextes différens, il ſe défit de tous ceux qui avoient du crédit, & mit en leur place de ſes créatures, qui ne ſe ſoucioient ni de leur réputation, ni du bien public, & qui ne s'attachoient pas à lui par honneur, mais par intérêt, & par une lâche eſpérance de profiter en leur particulier des malheurs de l'état.

Commendon ſe trouvant alors ſans occupation, voulut profiter d'un loiſir qu'il n'avoit oſé ſe promettre. Il reprit avec beaucoup de joie ſes études interrompues depuis long-temps, & ſe remit ſur un grand ouvrage, qu'il avoit autrefois commencé, des droits de l'empire romain transféré en Allemagne ; de la puiſſance des Papes, & de l'autorité des conciles. Pour cela, il étoit continuellement dans la bibliothèque vaticane. Il viſitoit ces vieux écrits, que le temps & la pouſſière ont à demi rongés ; il fouilloit juſques dans la plus obſcure antiquité. Il tranſcrivoit lui-même pluſieurs traités, & en faiſoit tranſcrire d'autres. Enfin, après avoir paſſé plus d'un an dans ces occupations d'étude, il demanda congé à Sa Sainteté de ſe retirer à Veniſe l'année d'après, qui fut l'an 1559 réſolu de paſſer de-là à Zanthe & à Céphalonie, qui ſont deux îles dont il étoit évêque. Mais lorſqu'il attendoit la ſaiſon favorable pour s'embarquer, le pape Paul IV mourut âgé de quatre-vingt-trois ans. * Ce ne fut pas pourtant ſon âge qui l'accabla ; ce fut le chagrin & la colère qu'il eût, d'avoir été trop long-temps à connoître & à punir les crimes du cardinal Carafe, & de ſes autres neveux.

* Le 18 Août 1559.

CHAPITRE XVIII.

Le cardinal Carafe, & ſes frères ſont chaſſés de Rome.

LE cardinal Carafe avoit deux frères, Jean, duc de Palliano, & Antoine, marquis de Montibel. L'un & l'autre avoient uſurpé ces titres, & en jouiſſoient fort injuſtement. Ils avoient chacun leurs vices particuliers, mais ils s'étoient tous rendus inſupportables par leur avarice, & par leur orgueil. Ils vivoient entr'eux ſans amitié & ſans intelligence & ne s'accordoient que pour obſéder les oreilles de leur oncle, & pour empêcher qu'il ne fût averti de leurs déréglemens. Pour-lors, ils ſe ſouvenoient qu'ils étoient frères, & ils s'entendoient tous, parce qu'ils craignoient tous également. Ils ſe compoſoient, lorſqu'ils étoient devant le Pape, & paroiſſoient pleins d'innocence & de probité. Lorſqu'ils revenoient dans le monde, c'étoit à qui feroit plus d'injuſtice. Le Pape trompé par cette fauſſe honnêteté, ſe laiſſoit entièrement gouverner, & les laiſſoit impunément abuſer de ſon autorité, & de leur fortune. Il s'appliquoit à faire de nouvelles ordonnances, pour corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans l'égliſe. Il réformoit les mœurs des étrangers, & il ne voyoit pas les déſordres de ſa famille. Ainſi les vices inſupportables de ſes neveux, & ſes vertus auſtères le rendoient odieux à tout le monde.

Enfin les choſes allèrent ſi avant, qu'il ſe trouva un homme de bien, qui fut touché de voir qu'un Pape, qui d'ailleurs avoit de très-grandes qualités, & de très-bonnes intentions pour le bien public, & à qui l'on ne pouvoit reprocher qu'un peu trop d'aigreur contre ceux qui réſiſtoient à ſes volontés, & une humeur naturellement bruſque & violente, fût décrié parmi tous les gens de bien, ſans qu'il y eût de ſa faute. Ce fidelle ſerviteur, quel qu'il fût, car on n'a point ſu ſon nom depuis, & il n'eſt pas même fort important qu'on le ſache, ſe jeta aux pieds de Sa Sainteté; & après lui avoir demandé pardon, de ne l'avoir pas plutôt avertie des choſes qu'il avoit à lui dire, il lui découvrit toute la vie, toute la conduite, & tous les crimes des trois frères; & lui révélant toute la honte de ſa maiſon, lui fit connoître combien

tous

tous les gens d'honneur en étoient scandalisés, & combien son pontificat en étoit décrié.

Le Pape fut extrêmement surpris ; & après avoir reconnu la vérité des choses qu'on lui avoit dites, il fut vivement touché de colère & de douleur. Il ne savoit comment il devoit punir ces coupables : la honte & la colère confondoient toutes ses pensées. Dans cet embarras il fit dire sur le champ à tous ses parens, qu'il leur défendoit d'entrer dans son palais, & de se présenter jamais devant lui ; & parce qu'il étoit déjà fort tard, il fit avertir tous les Cardinaux de se trouver le lendemain au consistoire. Aussitôt qu'ils furent assemblés, il leur adressa son discours, & commença par des plaintes & des reproches qu'il leur fit, d'une manière fort grave & fort touchante, de ce qu'ils ne l'avoient pas averti de plusieurs choses qui s'étoient passées contre le bien public, & contre sa propre réputation. Puis, il leur dit, qu'il pouvoit bien pardonner à des étrangers, puisqu'il avoit été assez malheureux, pour avoir été trahi lâchement par ses propres parens. Là il s'emporta contre leurs désordres : & après en avoir parlé assez longtemps, en des termes très-piquans, il priva le cardinal Carafe de sa légation de Boulogne, de tous ses honneurs, & de toutes ses charges ; il ôta à Jean le commandement de l'armée, & la charge de général des galères de l'église, il priva Antoine de la garde du Vatican ; & leur commanda, à eux, & à tous ses autres parens ou alliés, excepté le cardinal Alfonse, fils d'Antoine, jeune homme d'une modestie exemplaire, de sortir ce même jour de la ville. Il assigna à chacun le lieu de son exil, menaçant de faire punir rigoureusement tous ceux qui leur donneroient quelque assistance. Il protesta qu'ils méritoient encore de plus grands supplices, & qu'il réservoit à son successeur la gloire de châtier ces criminels, autant qu'ils le méritoient.

Après avoir dit sur ce sujet des choses terribles, dans l'emportement où il étoit, il s'arrêta. Il avoit de la force & de l'éloquence, & le regard effroyable, lorsqu'il étoit une fois échauffé. Aussi son visage, ses yeux, sa voix, épouvantèrent si fort toute l'assemblée, que les Cardinaux qui, par leurs gestes & par leurs actions, sembloient vouloir l'apaiser, & lui demander grâce pour ces misérables, n'osèrent entreprendre de parler en leur faveur. Enfin le

cardinal Ranuce Farneſe, qui étoit un jeune homme d'un eſprit fort doux, & d'un naturel très-honnête, voulut lui repréſenter très-reſpectueuſement, que Sa Sainteté ne les trouveroit peut-être pas ſi coupables, ſi elle avoit la bonté de les entendre ; qu'elle pouvoit leur accorder la liberté de ſe juſtifier, ou pour le moins d'implorer ſa clémence, & différer un peu leur condamnation. Mais le Pape l'interrompit, & lui répondit très-cruellement : Si Paul III votre ayeul eût puni avec la même ſévérité les crimes de Pierre-Louis votre père, les habitans de Plaiſance ne l'auroient pas déchiré, & ne l'auroient pas jeté, comme ils firent, par les fenêtres. Après cela perſonne n'eut le courage de parler.

Le cardinal Carafe & les autres reçurent ordre de ſe retirer de la ville ; & l'on leur fit entendre, que s'il pouvoit y avoir quelque eſpérance de pardon, ce n'étoit qu'en obéiſſant promptement. Pour lors tous ceux qui avoient accoutumé de les accompagner par-tout, & de leur faire ordinairement la cour, ces flatteurs & ces faux amis, qui ſacrifient les droits les plus ſacrés de l'amitié & de l'honneur à leurs intérêts & à leur fortune, les abandonnèrent à leur malheur. Commendon, qui n'étoit pas encore parti de Rome, & qui n'avoit eu aucun commerce avec eux, dans le temps de leurs grandes proſpérités, leur rendit dans leur diſgrace toute ſorte de bons offices ; particulièrement au Cardinal, qui rendit auſſi des témoignages publics de la probité de Commendon. Car comme le cardinal Vitelli le conſoloit au ſortir du palais, & lui donnoit, comme c'eſt l'ordinaire, quelque eſpérance d'une meilleure fortune ; Carafe ſe tourna vers Commendon qui les ſuivoit, & l'embraſſant : *Pourquoi*, dit-il, *ne ſouffrirons-nous pas patiemment notre diſgrace ? Cet homme de bien n'a-t-il pas ſouffert généreuſement la ſienne ? Si nous euſſions ſuivi ſes conſeils, nous aurions évité les écueils où nous avons fait naufrage, & nous n'aurions pas mérité la confuſion qui nous eſt arrivée.*

Ce Cardinal ſe retira à San-Marino ; les autres en divers endroits, ſelon les ordres qu'ils avoient reçus. Le Pape caſſa pluſieurs ordonnances qu'ils avoient faites ; chaſſa tous ceux qu'ils avoient avancés dans les charges publiques ; déchargea le peuple de tous les impôts, & de tous les tributs qu'ils avoient exigés ſans ſon ordre. Quoique ces choſes

fussent avantageuses au public, elles n'étoient pas fort agréables. On estimoit qu'elles venoient plutôt d'un esprit de colère contre ses parens, que d'un mouvement de tendresse pour les autres. Chacun étoit bien aise de voir punir des hommes qui avoient abusé de leur pouvoir ; mais chacun jugeoit aussi ce qu'il avoit à craindre d'un Pontife implacable, qui ne pardonnoit pas même à ses proches.

Pour comprendre la frayeur que cet exemple de sévérité jeta dans les esprits, il suffit de savoir que la femme du duc de Polinian, niéce du Pape, étant arrivée à Rome en ce même-temps, sans savoir ce qui s'y étoit passé, il ne se trouva personne qui osât la recevoir dans sa maison. Elle fut à la porte de tous les princes & de tous les seigneurs qu'elle croyoit de ses amis ; mais ils n'osèrent pas même la connoître. Elle descendit aux hôtelleries publiques ; on refusa par-tout de la loger, chacun craignant d'offenser le Pape irrité. Elle fut obligée de faire le tour de la ville avec tout son train, dans une saison fâcheuse, par un temps de pluie extraordinaire ; & après avoir été comme le jouet de tout le peuple de Rome, elle fut reçue dans une pauvre maison écartée, par un homme si peu curieux, qu'il n'avoit pas ouï parler de la disgrace des Carafes, ni de la colère du Pape. Le lendemain, dès que le jour parut, elle prit le chemin de Naples. Ce qui confirme encore la terreur qui s'étoit répandue dans Rome, c'est que le cardinal Carafe étant malade d'une fièvre violente, que son chagrin lui avoit causée, & ayant envoyé querir des médecins ; aucun ne fut si hardi que d'y aller ; on n'osa pas même en faire la proposition à Sa Sainteté.

Je ne dois point ici passer sous silence la fin malheureuse de ses frères, qui peut servir d'un fameux exemple des révolutions humaines, & faire connoître qu'il n'y a rien de si foible que ceux qui s'appuyent sur leur fortune, & qui se fient aux choses du monde, sans élever leur esprit au Ciel. Ils étoient nés d'une famille assez riche & assez puissante ; ils furent bientôt ruinés par le malheur des partis où ils s'étoient engagés. Ils demeurèrent long-temps en exil, dans une extrême nécessité de toutes choses, jusques-là que Charles fut obligé de porter les armes pour avoir de quoi subsister. Ils étoient depuis montés à un tel degré de puissance, qu'ils osèrent espérer & entreprendre de se

rendre maîtres du royaume de Naples. Ils furent même pendant quatre ans les arbitres de toutes les affaires de l'égliſe. Enfin ils furent chaſſés ignominieuſement par leur oncle, qui les tint dans les lieux de leur exil pendant qu'il vécut. Pie quatrième, qui lui ſuccéda, fit arrêter le cardinal & le duc de Palliano, & les fit condamner à mourir par la main d'un bourreau.

LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Commendon eſt envoyé à l'Empereur & aux Princes d'Allemagne, pour les convier à ſe trouver au Concile de Trente, ou à y envoyer des Ambaſſadeurs.

APRÈS que Paul IV fut mort, Commendon, qui n'étoit plus dans la réſolution de paſſer en Grèce, retourna à Rome, dans la penſée de remettte ſon évêché entre les mains du nouveau Pape. Ses parens l'avoient retenu en Italie; & pour le détourner de ſon voyage de Zanthe, ils lui avoient repréſenté, qu'il auroit peine à vivre dans cette Iſle déſerte & ſtérile, éloigné de tous ſes amis, avec quelques miſérables Grecs, gens ſans honneur & ſans politeſſe; & qu'il devoit appréhender les incommodités d'un ſi fâcheux voyage, & celles d'une ſi triſte ſolitude. Ne pouvant donc aller à ſon évêché, il réſolut de le quitter. Cependant le ſaint Siége ayant été vacant quatre mois entiers, Jean-Ange de Médicis, Milanois, fut enfin élu Pape, & ſe nomma Pie IV. Il eut une eſtime particulière pour Commendon. Il lui permit de ſe choiſir lui-même un ſucceſſeur, ajoutant fort obligeamment, qu'il n'étoit pas juſte qu'un mérite ſi éclatant fût caché dans une Iſle déſerte de la Grè-

ce ; & qu'un homme si capable de rendre des services très-importans à l'église, fût éloigné de la Cour de Rome. En effet, il lui commanda d'y demeurer. Pendant ce temps le cardinal Carafe & le duc de Palliano furent arrêtés par ordre de Sa Sainteté. Tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec eux, & quelque part dans le gouvernement, sous le pontificat de Paul IV, particulièrement ceux qui s'étoient mêlés des affaires de la guerre, furent recherchés avec beaucoup de sévérité. Les uns furent arrêtés, & gardés fort étroitement ; les autres se retirèrent de peur d'être obligés à se justifier de leurs propres crimes, ou à découvrir ceux de leurs complices. On eut si bonne opinion de l'innocence & de la probité de Commendon, que ni Sa Sainteté, ni les juges ne le soupçonnèrent jamais d'être coupable, & ne l'obligèrent pas même à déposer contre ceux qui l'étoient.

Dans ce temps-là, le Pape voyant qu'une partie de la chrétienté étoit infectée des erreurs nouvelles ; que l'Allemagne s'étoit séparée de la communion de l'église ; que le mal croissoit de jour en jour, & qu'il étoit de son devoir de chercher les remèdes nécessaires, & d'arrêter enfin ces désordres ; il prit cette grande & louable résolution d'assembler un concile général. La paix venoit d'être conclue entre la France & l'Espagne, & le temps étoit fort commode. Il fit donc publier ses brefs apostoliques ; il en envoya dans toutes les provinces, & il assigna le concile dans les formes accoutumées, pour être tenu en la ville de Trente. Paul III & Jules III, ses prédécesseurs avoient déjà choisi, pour le même sujet, cette ville, parce qu'elle est située sur la frontière d'Allemagne, & qu'ils avoient voulu pourvoir à la commodité de ceux pour qui principalement se devoit tenir cette assemblée. Sa Sainteté résolut d'envoyer un nonce à tous les Princes d'Allemagne, pour les inviter à se trouver au concile, & pour observer, s'il y auroit quelque apparence de guérir des esprits corrompus par la contagion de tant d'héréfies naissantes. Pour conduire une affaire si importante, il falloit un homme d'un esprit adroit, & d'une fidélité reconnue ; qui fût profond dans la doctrine de l'église, & qui pût soutenir la cause de la religion avec éloquence. Plusieurs s'offrirent ; plusieurs firent agir les personnes les plus puissantes de la cour, pour obtenir cette députation.

Commendon étoit très-capable d'un si grand emploi, tant parce qu'il avoit l'esprit éclairé & insinuant, & beaucoup de connoissance des lettres humaines, & des sciences ecclésiastiques, que parce qu'il menoit une vie irréprochable, & qu'il avoit toujours été plus grave & plus réglé que tous les autres. Aussi, le Pape déclara qu'il l'avoit choisi pour cette ambassade; & l'ayant fait appeler, il lui donna ses lettres de créance & ses instructions, & lui commanda d'aller trouver l'Empereur Ferdinand; de lui exposer le sujet de son voyage, & de suivre les conseils que ce Prince lui donneroit, pour ménager des esprits difficiles & prévenus de leurs erreurs. Commendon fit partir une partie de ses gens, avec ordre de l'aller attendre à Vienne. Il partit lui-même peu de temps après. Il passa par la ville de Trente, & se rendit à la cour de l'Empereur, le premier jour de Janvier de l'année 1561.

Il y avoit deux nonces du Pape près de l'Empereur, Staniſlas Hosius, Polonois, évêque de Warmie, qui y résidoit; & Zacharie Delphin, Vénitien, évêque de Phare, qui y avoit été envoyé depuis peu, pour les affaires de Hongrie, & qui avoit ordre de passer chez les Electeurs & chez tous les Princes qui sont aux environs du Rhin, pour les inviter au concile, pendant que Commendon passeroit plus avant dans l'Allemagne, au-delà de l'Elbe & du Weser. Ces trois prélats conférèrent ensemble de ce qu'ils avoient à faire, & furent conduits le lendemain au palais de l'Empereur. Commendon fut reçu de ce Prince d'une manière très-obligeante; & après lui avoir rendu des lettres que le Pape lui écrivoit de sa main, il exposa avec beaucoup de grâce & d'éloquence les intentions de Sa Sainteté. Il lui représenta, « Que pour arrêter les désordres » que l'hérésie causoit tous les jours de plus en plus, le » Pape Pie IV, après avoir imploré l'assistance du ciel, & » demandé les avis de tous les Princes chrétiens, & particu- » lièrement de Sa Majesté Impériale, avoit enfin résolu » d'assembler un concile général à Trente; afin que les er- » reurs qui partageoient l'Europe en tant de sectes, fussent » dissipées, que la paix de l'église fût affermie, que la foi & » la discipline des chrétiens fussent réduites à leur ancienne » pureté, & que ceux qui s'attacheroient avec opiniâtreté à » leurs opinions condamnées, fussent distingués des vérita-

» bles fidelles : Qu'il avoit déjà convié par ſes brefs apoſto-
» liques, toutes les puiſſances de la chrétienté en général ;
» mais que par une grâce extraordinaire, & par une inclina-
» tion particulière qu'il avoit pour l'Allemagne, il avoit
» bien voulu y envoyer l'évêque de Phare & lui, pour ex-
» horter tous les Princes, toutes les villes libres, & tout
» l'empire, à concourir à la célébration du concile, & à
» l'accommodement des affaires de la chrétienté : qu'afin
» que les choſes ſe fiſſent avec plus de facilité, & que tout
» le monde pût agir ſans aucune défiance, Sa Sainteté en-
» tendoit que chacun pût venir en toute ſureté ſe préſenter
» à cette aſſemblée, ſoit qu'il eût des plaintes à faire, ſoit
» qu'il eût des doutes à propoſer : qu'elle prioit l'Empereur
» d'avoir d'autant plus de zèle que les autres Princes, qu'il
» les ſurpaſſoit en dignité ; d'envoyer au plutôt des ambaſſa-
» deurs qui puſſent aſſiſter à l'ouverture du concile, & de
» ſeconder par ſes ſoins, par ſon autorité & par ſes con-
» ſeils, les bonnes intentions de Sa Sainteté.

L'Empereur loua fort le pieux deſſein du Souverain Pontife. Il proteſta, qu'il ſeroit toujours dans l'obéiſſance & dans le reſpect qu'il devoit au Saint Siége, & qu'il rendroit en cette occaſion tous les offices qu'on pouvoit eſpérer de lui. Il avertit enſuite les nonces, que les Princes proteſtans d'Allemagne avoient été déjà informés de la réſolution que Sa Sainteté avoit priſe de convoquer le concile ; qu'ils avoient d'abord réſolu de s'aſſembler eux-mêmes, pour conférer enſemble de leurs affaires ; & qu'ils devoient ſe rendre le quatorzième jour de Janvier à Naumbourg, qui eſt une ville de Miſnie, ſur le fleuve Sala. Il conſeilla à ces deux Prélats d'aller trouver ces Princes aſſemblés ; de les exhorter tous en général, & de reconnoître ce qu'il y avoit à eſpérer de chacun en particulier ; de ſe ſouvenir ſur-tout, qu'il falloit agir avec douceur & avec adreſſe, de peur d'aigrir, par une ſévérité indiſcrète, des eſprits qui n'étoient déjà que trop révoltés. Il les aſſura qu'il envoyeroit des gens capables de les ſervir dans les occaſions : & il fut d'avis qu'il partiſſent en diligence, parce que le temps approchoit, & que la conférence de Naumbourg ſeroit terminée en peu de jours ; qu'ils viſſent en paſſant le Prince Ferdinand ſon fils, qui étoit à Prague, qui leur donneroit des nouvelles certaines, ſur leſquelles ils pourroient ſe régler.

Commendon n'approuvoit pas ce voyage. Il prévoyoit qu'il seroit difficile d'aborder ces Princes, & de traiter avec eux en particulier, pendant qu'ils seroient assemblés. Il savoit que le seul moyen de les réduire, étoit de les désunir, & qu'il étoit impossible de les diviser, dans une occasion où ils se liguoient eux-mêmes pour des intérêts communs, où ils n'auroient tous qu'une volonté & qu'un pouvoir, & où ceux qui seroient les plus emportés, auroient sans doute le plus de crédit. Néanmoins, comme ses collégues eurent été d'avis de suivre les conseils de l'Empereur, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu du Pape, ils partirent de Vienne dès le lendemain.

CHAPITRE II.

Ce que fit Commendon dans l'assemblée des Princes protestans.

ILS arrivèrent à Prague le septième jour ; & de-là passant par les forêts de Bohême, au mileu des neiges & des glaces, ils se rendirent à Naumbourg, cinq jours après, dans une saison très-incommode. Les Princes qui y étoient déjà assemblés, n'envoyèrent point au-devant d'eux, & ne leur rendirent aucun devoir de civilité, d'amitié ni d'hospitalité. Les nonces passèrent deux jours à reconnoître l'état des choses : après quoi ils furent d'avis que Delphin verroit en particulier le comte Palatin du Rhin, & Commendon le duc de Saxe, qui tenoit là le premier rang, en qualité d'électeur du Saint Empire. Il envoyèrent leur demander audience. Mais ils répondirent l'un & l'autre : *Qu'étant assemblés pour des intérêts communs, ils ne pouvoient rien résoudre en particulier ; qu'ils rapporteroient la chose dans leur assemblée, & qu'ils feroient savoir à ces Messieurs ce qu'on y auroit arrêté.* Cependant ils furent d'avis de leur donner une audience publique, & de n'avoir aucune communication particulière avec des ambassadeurs qui venoient de la part de leurs adversaires.

Cette résolution prise, ils envoyèrent les principaux de leurs amis, avec une compagnie des gardes du duc de Saxe, pour conduire les nonces dans le lieu de l'assemblée. Ces deux prélats délibérèrent quelque temps, s'ils accepte-

roient cette audience publique : mais craignant de n'être pas reçus des autres Princes d'Allemagne, s'ils avoient négligé l'occasion de traiter avec ceux-ci, ils ne jugèrent pas à propos de refuser le parti qu'on leur offroit. Ils montèrent dans un carosse qu'on leur avoit préparé. Les Allemands, qui étoient venus pour les conduire, marchoient devant à pied, ce qui est une marque d'honneur. Lorsqu'ils furent introduits dans l'assemblée, tous les princes se levèrent, mais ls ne leur présentèrent pas la main. C'est parmi eux un témoignage d'amitié, lorsqu'ils rendent cette civilité, & une marque d'aversion & de mépris, lorsqu'ils la refusent.

Les nonces leur rendirent des lettres du Pape, & des copies du bref de la convocation du concile : & après qu'ils eurent pris leurs places, Delphin expliqua ce qui étoit contenu dans le bref apostolique, & s'étendit sur les bonnes intentions de Sa Sainteté, & sur le pieux dessein qu'elle avoit de remédier à tous les désordres qu'avoit causé le changement de religion, ou le renversement de la discipline de l'église, dans toute la chrétienté.

Quand il eut fini son discours, Commendon prit la parole, & représenta à l'assemblée, « que le temps étoit favo» rable pour la célébration du concile, puisque la paix ve» noit d'être conclue entre la France & l'Espagne. Que » Dieu avoit donné à son église un Souverain Pontife, » qui mettoit tous ses soins, & toutes ses pensées à réta» blir le culte divin, & à remettre la religion dans sa pureté. » Que si, par la négligence des Prélats, il s'étoit glissé » quelques abus dans les cérémonies publiques, qui fussent » contraires à la dignité de la foi chrétienne, il étoit dans la » résolution de les abolir. Que pour ce qui concernoit les » relâchemens, & les déréglemens des mœurs, il préten» doit les corriger, & les réduire aux formes de la discipline » ancienne. Que tous les chrétiens devoient se réjouir de » la célébration d'un concile, qui rétabliroit la foi, & la » piété des siècles passés. Que ceux mêmes qui se trouvoient » engagés dans les opinions nouvelles, ou par leur propre » erreur, ou par les persuasions de quelques docteurs, qui » donnoient trop à leur sens, & qui abusoient des saintes » Ecritures, devoient en être fort satisfaits.

» Il leur dit ensuite, que le salut des hommes dépend » de la foi, & des sentimens qu'ils ont de la Divinité ; que

» cette foi ne peut être véritable, si elle n'est une ; qu'elle » ne doit pas être réglée par les passions, & par les capri- » ces de quelques particuliers, mais par le consentement » universel de l'église, fondé sur la révélation des écritu- » res : & que la vérité ne peut être mieux recherchée, ni » mieux expliquée, que dans une assemblée générale, où » se devoient trouver les plus savans, & les plus saints » personnages de l'Europe, qui n'entreprendroient rien, » qu'après avoir imploré le secours du ciel par des prières » & par des sacrifices, & qui n'agiroient que par les prin- » cipes de leur conscience, & par les mouvemens intérieurs » du Saint-Esprit. Qu'il ne falloit point différer les remèdes, » puisque les maux étoient pressans. Que les affaires pre- » noient un cours très-dangereux, depuis que les auteurs » des nouveautés, se donnoient la liberté de dépraver, & » d'expliquer selon leur sens, les instructions & les pré- » ceptes de l'évangile, & que s'insinuant dans les esprits » des peuples grossiers, ils se soutenoient par la faveur, & » par la force de la multitude. Que par ce moyen, ils » ébranloient les fondemens de la religion ; & qu'affoiblis- » sant ainsi l'autorité des lois, & des coutumes de l'église, » ils donnoient lieu à des désordres, dont ils avoient déjà » de très-fâcheuses expériences. Que la religion n'étant pas » une invention des hommes, mais une institution de Dieu » même, on ne pouvoit y toucher, en rien retrancher, y » rien accommoder à son sens particulier, sans se rendre » coupable devant Dieu, du plus grand de tous les crimes, » & sans tomber dans l'aveuglement, dans l'impiété & » dans la révolte. Que s'il étoit permis à chacun, d'inter- » préter les livres sacrés selon son esprit, & de croire ses » pensées véritables, il y auroit autant de sentimens diffé- » rens, que de personnes.

» Il leur rapporta des exemples des premiers siècles, & » leur représenta, que les Saints, qui nous ont enseigné les » vérités qu'ils avoient appriſes de Dieu même, & qui ont » répandu leur sang pour les confirmer, étoient si éloignés » de cet orgueil, que dans les controverses, qui s'élevè- » rent parmi les chrétiens, dans Alexandrie, sur le sujet » des lois de Moyse, saint Paul & saint Barnabé n'osèrent » rien déterminer ; mais qu'ils allèrent à Jérusalem, qu'ils » rapportèrent la chose dans le concile des Apôtres, &

» qu'ils s'arrêtèrent à leurs déciſions. Que de-là venoit la
» foi ſolide & uniforme des chrétiens ; au lieu que celle des
» autres étoit toujours foible & toujours changeante.
» Que le culte de la Divinité, qui eſt fondé ſur des prin-
» cipes d'une immuable ſainteté, s'augmentoit par l'uſage,
» & par le conſentement, & ſe fortifioit par la longueur
» des ſiècles ; mais que les inventions des hommes, qui ne
» plaiſent que par leur nouveauté, & qui ne s'établiſſent
» que par caprice, ſe diſſipent avec le temps. Qu'on avoit
» vu naître des héréſies, qui après avoir ébloui d'abord
» les peuples, avoient comme vieilli dès leur naiſſance.
» Qu'on voyoit tous les jours des eſprits inquiets, qui
» tâchoient de renouveler les anciennes, ou d'en forger de
» nouvelles. Que dans cet excès de licence, il étoit impoſ-
» ſible de donner des bornes à la témérité, & à l'orgueil de
» l'eſprit humain, qui ne craignoit point de ſe plonger
» dans les abîmes de l'impiété : & qu'on pouvoit croire que
» ceux qui alloient impunément d'erreur en erreur, & qui
» s'attachoient à toutes les nouveautés ; après avoir chan-
» gé ſouvent de religion, en peu de temps n'en auroient
» aucune. Qu'il falloit donc mettre ordre à ces diviſions, &
» empêcher que cette contagion ne ſe répandît, & ne s'at-
» tachât à toutes les parties de la chrétienté. Que le ciel
» étoit irrité ; & que l'Europe alloit ſe partager en plu-
» ſieurs ſectes, contraires les unes aux autres, pendant
» que le Turc, cet ennemi irréconciliable du nom chré-
» tien, enflé de ſa puiſſance & de notre malheureuſe déſu-
» nion, menaçoit de ruiner nos plus belles provinces.
» Qu'ils étoient donc priés d'envoyer leurs ambaſſadeurs,
» pour propoſer leurs doutes, & les ſujets qu'ils avoient de
» ſe ſéparer de nous.

Les Allemands écoutèrent ce diſcours avec aſſez d'attention, mais ils n'en furent pas touchés. Ils s'étoient aſſemblés pour penſer à leurs intérêts, plutôt qu'à ceux de la region ; & leur deſſein n'étoit pas de chercher les moyens de rendre la paix à l'égliſe, mais de pourvoir à leur ſureté, en renouvelant leurs alliances, dans la crainte qu'ils avoient que les Princes catholiques ne ſe liguaſſent contre eux, pour les obliger à obéir aux décrets du concile, à rendre les biens qu'ils avoient uſurpés ſur les égliſes, & à ſe remettre ſous l'obéiſſance du ſaint Siége.

Pendant que les nonces parloient, quelques-uns des Allemands, qui assistoient à cette audience, recueillirent toutes leurs paroles, & écrivirent avec beaucoup d'application les deux discours. Les Princes ne répondirent alors autre chose, sinon qu'ils délibéreroient entre eux sur les propositions qu'on venoit de leur faire. Après quoi, ces deux prélats se retirèrent avec la même suite & le même équipage qu'ils étoient venus. Environ une heure après, on vit arriver trois hommes choisis parmi ceux qui ont part aux affaires publiques, qui sont comme les ministres des Princes, & qu'on appelle leurs conseillers. Dès qu'ils furent introduits, ils rendirent aux nonces les lettres que le Pape avoit écrites à leurs maîtres, & leurs parlèrent en ces termes. *Nos Princes ne se sont pas aperçus, lorsque vous leur avez rendu ces lettres, que l'évêque de Rome les appeloit ses enfans. Comme ils ne le reconnoissent pas pour leur Père, ils ont résolu de ne recevoir ni cette qualité qu'il leur donne, ni ces lettres qu'il leur envoie.*

Commendon leur répondit, *Que le Pape les traitoit comme il avoit accoutumé de traiter l'Empereur même, & tous les autres Rois & Princes chrétiens.* A peine eurent-ils entendu la réponse, qu'ils laissèrent les lettres, & se retirèrent. Les nonces jugèrent bien que leur ambassade étoit inutile; puisqu'on ne vouloit pas recevoir leurs lettres de créance: mais parce qu'on avoit gardé les copies du bref de la convocation du concile, ils résolurent d'attendre encore quelques jours quelle seroit l'issue de cette affaire.

Cependant les Princes, après avoir renvoyé les lettres, & examiné le bref du Pape, concertoient entre eux ce qu'ils avoient à répondre. Leurs avis étoient autant d'invectives. Ceux qui parloient avec plus d'emportement & plus de mépris contre la cour de Rome, étoient les plus agréables à l'assemblée, & passoient pour les plus zélés défenseurs de la liberté de l'Allemagne. Nous apprîmes que le duc de Vittemberg avoit témoigné plus d'aigreur & plus d'aversion contre nous, que tous les autres, tant parce qu'il étoit naturellement fier & emporté, que parce qu'il avoit usurpé plus de cent mille écus d'or de revenu sur des églises, dont il avoit chassé les légitimes pasteurs. Tous les autres avoient presque le même intérêt. Mais ce duc qui étoit d'autant plus animé contre nous, qu'il étoit

plus riche des dépouilles de l'égliſe, blâma hautement la hardieſſe indiſcrète du Pape, d'avoir entrepris de les appeler au concile, & de vouloir les toucher & les amollir par des paroles & des eſpérances flatteuſes, juſqu'à ce qu'on pût, ou par force, ou par adreſſe, les remettre encore ſous le joug de leur ancienne ſervitude. Ce fut par ſon avis que les lettres du pape furent renvoyées, & qu'on nous répondit depuis avec tant de fierté.

CHAPITRE III.

Diſcours outrageux des princes proteſtans. Réponſe de Commendon.

LEs nonces attendoient depuis trois jours avec beaucoup d'impatience qu'on les appelât dans l'aſſemblée, pour leur rendre quelque réponſe : lorſqu'on les avertit que dix conſeillers, perſonnes de grande conſidération, accompagnés d'un grand nombre de proteſtans, demandoient à leur parler de la part des princes. Les principaux de ces députés étoient Miſquits & Gregoire Cracovius, confidens, l'un du palatin & l'autre du duc de Saxe. Ils furent tous introduits & reçus avec beaucoup de civilité & de témoignages d'amitié. Cracovius qui ſavoit pluſieurs langues, & qui avoit quelque génie pour l'éloquence porta la parole, & s'adreſſant aux nonces :

« Les princes d'Allemagne, leur dit-il, ne peuvent com-
» prendre les raiſons que le pape a eues de leur envoyer
» des ambaſſadeurs. Les croit-il capables de changer de ſen-
» timens ? Eſpère-t-il pouvoir ébranler leur conſtance ?
» Ignore-t-il quelle eſt la religion & la créance des Alle-
» mands ? Il y a trente ans qu'ils en ont fait une profeſ-
» ſion publique à Ausbourg, adreſſée à l'empereur Charles
» V, écrite dans les formes & confirmée par des témoi-
» gnages évidens des écritures. Ce ne fut pas ſans de gran-
» des raiſons qu'ils ſe retirèrent alors de la juridiction &
» de la puiſſance des papes qu'ils reconnoiſſoient auppara-
» vant : & comme ils ſe ſéparèrent, avec juſtice, de la
» communion de ces eſprits ambitieux, qui, au lieu d'a-
» vancer la gloire du nom de Jeſus-Chriſt, ne travaillent

» qu'à établir leur grandeur & leur puiſſance particulière ; » ils n'ont pas réſolu préſentement d'obéir à Pie IV qui » les invite au concile, parce qu'ils ſont perſuadés qu'il » n'a nul droit de le faire. C'eſt une choſe étrange, qu'il » veuille s'ériger en arbitre des controverſes & des différents de l'égliſe, lui qui eſt la ſource de toutes les diviſions ; & qu'il s'établiſſe lui-même juge de la vérité, lui » qui l'attaque & qui la mépriſe plus cruellement que tous » les autres.

» Qui ne ſait que c'eſt la principale occupation des papes » que d'armer les nations les unes contre les autres, & » que de jeter par-tout des ſemences de diviſion, pour » augmenter leur puiſſance ou leurs revenus, par les troubles des états & par la ruine des peuples. Quelles violences & quelles cruautés n'exercent-ils pas contre ceux » qui paſſent de l'adoration qu'on rend à leurs perſonnes » & à leurs idoles, à une ſolide piété ? Combien de ſuperſtitions ont-ils introduites parmi les chrétiens ? N'ont-ils » pas répandu des ténèbres qui couvrent encore aujourd'hui les lumières de l'Evangile ; & ne ſouffrent-ils pas » des erreurs plus groſſières & plus criminelles, que les » payens n'en ſouffroient autrefois avant la naiſſance de » Jeſus-Chriſt ? Ce qui me paroît encore plus horrible, » c'eſt que vous donnez de beaux noms à de mauvaiſes » choſes ; que vous couvrez l'impiété ſous des apparences » de vertu ; & qu'étant vous-mêmes les corrupteurs des » mœurs & de la religion, vous voulez paſſer pour les auteurs & pour les défenſeurs des lois de l'égliſe.

» Nous ſommes aſſurés qu'il y a dans toutes les nations » des gens d'honneur, zélés pour la paix & pour le bien public, qui ſouhaitent avec paſſion qu'on retranche & qu'on » aboliſſe ces vaines tromperies & ces impuretés qui rendent l'égliſe difforme, & qu'on rétabliſſe cette diſcipline » pure, véritable & conforme aux maximes évangéliques. » Les papes devroient avoir ce ſoin, eux qui prennent depuis tant de ſiècles des titres ſi orgueilleux dans la république chrétienne, & qui ont uſurpé l'autorité ſouveraine ſur les choſes ſaintes. Mais il n'eſt que trop certain » qu'ils ne s'attachent qu'à la paſſion déréglée qu'ils ont de » dominer, & qu'ils ſongent plutôt à entaſſer des ſuperſtitions, qu'à régler ce qui regarde le culte de Dieu.

» Au reſte, vous avez tort de nous accuſer d'être lé-
» gers, de ſuivre tous les jours des opinions nouvelles, &
» de nous jeter aveuglément dans des ſectes qui ſe contre-
» diſent, puiſque nous n'avons qu'une même volonté, &
» que nous ſouſcrivons tous à cette formule de foi que nous
» dreſſâmes à Ausbourg par ordre de l'empereur. Nos prin-
» ces vous déclarent qu'ils ne s'en écarteront point, &
» qu'ils ne ſouffriront jamais que le pape leur donne la loi.
» Les Allemands ne relèvent que de l'empereur ; c'eſt leur
» prince ; c'eſt leur chef ; c'eſt l'arbitre de tous les diffé-
» rents qui s'élèvent dans la chrétienté : & c'eſt à lui ſeul
» qu'appartient le droit d'aſſembler des conciles légitimes.
» Lorſque ſes ambaſſadeurs ſeront arrivés, nos princes s'ex-
» pliqueront avec eux ſur ce ſujet. Mais ils ſont réſolus de
» n'avoir jamais aucune communication avec le pape. Pour
» vous, Meſſieurs, parce qu'ils ont appris que vous êtes
» ſortis des plus illuſtres familles de Veniſe, & que vous
» êtes illuſtres vous-mêmes par votre vertu & par votre
» ſageſſe, ils ont beaucoup d'eſtime & beaucoup de reſ-
» pect pour vos perſonnes ; & vous en euſſiez reçu des
» marques publiques, ſi vous fuſſiez venus comme parti-
» culiers, & non comme ambaſſadeurs du pape. »

Les nonces, après avoir ouï ce diſcours, furent quelque temps à délibérer, & jugèrent à propos d'y répondre. Alors Commendon prenant la parole : « Je loue, leur dit-il, la
» prudence de vos princes, de n'avoir pas voulu qu'on
» nous rendît, en leur préſence, une réponſe ſi déſobli-
» geante & ſi injurieuſe. Mais quelle juſtice y a-t-il de par-
» ler avec tant d'aigreur & d'emportement contre ceux
« qui vous envoient des ambaſſadeurs, juſques dans le fond
» de l'Allemagne, pour vous témoigner l'affection qu'ils
» ont pour vous, & le ſoin qu'ils prennent du bien pu-
» blic. Je vois bien que vous tenez de vos docteurs cette
» injuſte coutume, de combattre par vos médiſances,
» ceux qui vous convainquent par leurs raiſons. Mais la
» vérité eſt invincible ; & les injures & les calomnies, bien-
» loin de l'opprimer, la font éclater davantage. Pour moi,
» Meſſieurs, je ſuis obligé de vous répondre, mais j'ai ré-
» ſolu de ne vous point imiter, afin que vous connoiſſiez
» que j'ai de l'avantage ſur vous, non-ſeulement par
» la juſtice de la cauſe que je défends, mais encore par

la

» la modération que j'observerai dans mon discours.

» Nous avons assez expliqué en présence des princes, » mon collégue & moi, les intentions du pape Pie IV, & » le dessein qu'il a, lorsqu'il invite les Allemands au con- » cile. Il ne pense qu'au salut & au repos de la chrétienté, » & particulièrement de l'Allemagne, quoique tout vous » soit suspect, & que vous interprétiez tous ses sentimens » comme il vous plaît. Nos ancêtres ont reconnu qu'il n'y » avoit point de remède plus juste, plus salutaire, pour » guérir les plaies de l'église, que l'autorité d'un concile. » On a révéré de tout temps la majesté & la sainteté de » ces assemblées ; & ceux même qui par leur erreur, ou » par leur crédulité, s'étoient séparés de l'église, ont re- » gardé leurs décisions comme des oracles, & comme des » ordres venus du ciel. Combien de fois est-il arrivé que » des provinces infectées du venin contagieux des héréſies, » ont été remises dans la saine doctrine par les conciles ; » Y a-t-il quelqu'un qui soit assez présomptueux, pour » se croire plus sage que toute l'église ensemble, & qui » ose s'opposer au consentement de ceux que Dieu nous » a donnés pour être les docteurs & les interprètes de ses » vérités ; à qui il a promis sa présence dans tous les siè- » cles, & de qui il a souvent confirmé les décrets par des » miracles.

» Vous parlez du droit de convoquer les conciles » comme d'une prétention imaginaire. D'où vient que vous » attribuez aux empereurs un pouvoir que Dieu & les hom- » mes ont donné aux pontifes romains, depuis la naissance » de l'église ; & que l'empereur Ferdinand même, à qui » vous le déférez, n'accepte pas ; ce prince est trop éclairé » & trop religieux, pour ignorer, ou pour usurper les » droits du souverain pontife. Il n'est pas nécessaire de vous » les expliquer ici. Tout le monde sait le respect que les » plus grands empereurs ont toujours eu pour le saint siége. » Ferdinand en a beaucoup, & le pape le traite avec une » tendresse paternelle. Peu de gens ignorent aussi la con- » sidération que le saint siége a toujours eue pour les Al- » lemands, & les grâces qu'il leur a faites. D'où vient que » vous avez des empereurs ? D'où vient cet honneur & » ce privilége singulier d'élire vous-mêmes vos princes ? » Est-ce une chose si extraordinaire que Pie IV, à l'exem-

» ple de ſes prédéceſſeurs, en qualité de père commun des » chrétiens, prenne quelque ſoin de l'Allemagne ? Il nous » envoie pour vous avertir charitablement de quitter vos » erreurs. Il ſemble même que vous ayez quelque conſidé- » ration pour nos perſonnes. Trouvez-vous que ce ſoit » un coup ſi hardi, que de vous envoyer des ambaſſa- » deurs ? En êtes-vous auſſi étonnés que vous le dites ? On » connoît bien que vous avez perdu la piété & l'honnêteté » de vos pères. Dans leurs doutes & dans leurs différents, » ils s'adreſſoient avec beaucoup de confiance au ſouve- » rain pontife : & vous rejetez, avec un injuſte mépris, » les offices paternels qu'il veut vous rendre.

» Pour ce que vous dites, que ce ſeroit au pape à ré- » former le ſiècle & à rétablir la diſcipline, nous en ſom- » mes d'accord avec vous. Pie IV, dès les premiers jours » de ſon pontificat, n'a-t-il pas entrepris de le faire ? N'y » travaille-t-il pas inceſſamment ? Il veut remédier à tous » les déſordres. Il exhorte tout le monde à contribuer à » la paix de l'égliſe. Il veut régler & décider toutes choſes » par les ſentimens des pères aſſemblés & par l'autorité » d'un concile. Vous ne pouvez l'ignorer. Vous avez lu le » bref; vous avez pû avoir des nouvelles de Rome, ſi ce » n'eſt que vous ſoyiez réſolus de tourner tout en mau- » vaiſe part, & que vous ne vous arrêtiez qu'aux choſes » qu'il faut corriger, ſans vous informer de celles qui ſont » juſtes & qui ſont louables.

» Faut-il que je réponde à cet endroit de votre haran- » gue, où vous nous accuſez de ſuperſtition, de relâche- » ment, de ténèbres répandues ſur les vérités de l'évan- » gile; il eſt aiſé à juger que la haine de la vérité & le » plaiſir de médire vous ont aveuglés. Nous pourrions dire, » à la gloire de l'égliſe romaine, qu'elle s'eſt rendue plus » illuſtre que toutes les autres, par les ſoins qu'elle a eus » de porter plus loin la gloire du nom de Jeſus-Chriſt, & » la connoiſſance de ſon évangile. Mais nous n'avons ac- » coutumé de nous glorifier qu'en celui qui juſtifie les pé- » cheurs & qui récompenſe les juſtes. Vous pouvez pour- » tant apprendre par toutes les hiſtoires anciennes, que ces » grands évêques, qui ont été ſi célèbres par leur piété & » par leur doctrine, depuis le ſiècle des Apôtres, ont tou- » jours eu recours à l'égliſe de Rome dans les difficultés

» de la religion, & se sont arrêtés à ses décisions. Je pour-
» rois vous citer des rois de toutes les parties du monde
» & des nations les plus éloignées, qui ont député à Ro-
» me, pour se faire instruire de nos mystères. Je pourrois
» vous nommer un nombre presque infini de peuples, que
» cette église a retirés de l'impiété ; & des erreurs hon-
» teuses où ils étoient plongés, pour les réduire sous des
» lois plus pures & sous un culte plus saint. Il n'y a pres-
» que aucune province qui ne lui doive le bonheur d'avoir
» reçu, ou d'avoir conservé la religion catholique.

» Je ne m'arrêterai point aux autres : car pourquoi vous
» chercher des exemples étrangers ? D'où avez-vous tiré
» la connoissance de la foi chrétienne ? Qui sont ceux qui
» ont été vos maîtres ? D'où vous est venue la lumière de
» l'évangile ? Si vous êtes chrétiens, si vous avez cessé
» d'être barbares, pouvez-vous nier qu'après Dieu, vous
» n'en ayiez l'obligation à l'église romaine ? C'est elle qui
» a jeté parmi vous les premiers fondemens de la piété ;
» c'est elle qui vous a instruits des mystères ; c'est elle qui
» vous a donné les lois de la véritable adoration ; c'est elle
» enfin qui vous a honorés de la gloire & de la majesté de
» l'empire. Elle avoit mérité, par tant de grâces qu'elle
» vous avoit faites, d'être considérée comme une bonne
» mère ; & vous vous êtes révoltés contre elle. Depuis
» que vous avez quitté cette règle de la vérité & de la foi,
» en quelles erreurs n'êtes-vous point tombés ? Quels dé-
» tours ! quels égaremens ! quelle confusion !

» Vos princes se plaignent, dites-vous, de ce que nous
» avons osé dire, que l'Allemagne étoit agitée d'une grande
» diversité de religions ; & nous nous plaignons de ce que
» vous osez le nier. Y a-t-il rien de plus certain & de plus
» évident que ce désordre & cette confusion de sentimens
» différens qui vous partagent sur le sujet de la foi & des
» cérémonies ? Vous ne vous accordez que contre nous
» & contre l'église, que vous avez abandonnée. Pour tout
» le reste, rien de plus éloigné, rien de plus contraire.
» Cela n'est-il pas connu de tout le monde ? L'Allemagne
» n'est-elle pas pleine de livres qui se contredisent ? Nous
» croyez-vous si peu curieux que nous n'en sachions quel-
» ques nouvelles ; Luther, que vous tenez pour un autre
» saint Paul, qui a forgé cette belle formule de foi d'Aus-

» bourg, que vous vantez tant, a-t-il été toujours d'un
» même ſentiment ? N'a t-il pas fait de nouvelles profeſ-
» ſions de foi preſque tous les ans ? Ceux qui l'ont ſuivi,
» n'ont-ils pas changé, ou interprété ſes penſées ſelon leur
» caprice ? Quelles diſputes n'y a-t-il pas déjà parmi vous
» touchant ce qu'il a cru ? Qui eſt-ce qui approuve toutes
» ſes opinions ? Melancton n'a-t-il pas ſes partiſans ? Œco-
» lampade les ſiens ? Zuingle ne fait-il pas une ſecte à part ?
» Et combien de gens s'attachent à celle de Calvin ? Il y en
» a une infinité d'autres, qui ne ſont d'accord ni avec Lu-
» ther, ni entre eux. Il n'y a point de ville en Allema-
» gne, point de bourg, point de famille où il n'y ait quel-
» que différent de religion. Les femmes diſputent avec leurs
» maris, les enfans avec leurs pères. Chacun croit avoir la
» véritable foi & l'intelligence des écritures : & ce qui eſt
» déplorable, les plus ignorans, dans leurs entretiens &
» dans leurs repas, décident des points de la religion ; &
» dans les temps de leurs divertiſſemens & de leur intem-
» pérance, ſe mêlent de faire les réformateurs.

» Dans cette aſſemblée même où vous êtes, quel ſoin
» n'avez-vous pas eu de ſauver les apparences, & de faire
» croire que vous étiez tous d'un même ſentiment ? Vous
» n'avez pu y parvenir. Je ne m'en étonne pas : la vérité
» eſt une, & s'accorde toujours avec elle-même. L'erreur
» s'entretient par la déſunion & par les déſordres. Plus on
» s'écarte du port de l'égliſe, plus on eſt agité des flots des
» fauſſes opinions. Cette diverſité & cette inconſtance de
» vos docteurs ne devoit-elle pas vous rappeler à la vérité,
» qui eſt ſimple, & qui ne ſauroit avoir pluſieurs formes ?
» Que ne ſuivez-vous l'exemple de ſaint Paul, qui eſt écrit
» pour notre inſtruction ? Cet apôtre étoit inſpiré du Saint-
» Eſprit : Dieu lui avoit donné une ſageſſe toute céleſte,
» pour l'empêcher de tomber dans l'erreur. Cependant il
» eut ordre de Dieu même, dans une affaire qui paroiſſoit
» douteuſe, de s'adreſſer au concile des Apôtres, de peur
» qu'il n'eût couru en vain, comme ſaint Luc le rapporte.

» Mais c'eſt à vous à examiner toutes ces choſes. Le
» pape, après s'être acquitté de ſon devoir de père envers
» vous ; après avoir fait agir tout ſon zèle, pour remet-
» tre ſes enfans égarés dans la voie de leur ſalut, vous
» fera un jour à vous, & à toute l'Allemagne, le même

» reproche que Jesus-Christ fit à la ville de Jérusalem dans » son évangile : *Combien de fois ai-je voulu rassembler tes en-* » *fans, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes,* » *& tu ne l'as pas voulu ?* Pour les civilités que vous nous » avez faites en notre particulier de la part de vos princes, » nous vous prions, Messieurs, de les en remercier aussi en » notre nom ; mais nous leur déclarons que nous ne méritons » rien, qu'en considération de celui qui nous envoie. »

Après que Commendon eut fini son discours, les Allemands se retirèrent sans rien répondre. Chacun interpréta les paroles du nonce, selon les dispositions où il se trouvoit. Les uns, touchés de la vérité, gémissoient intérieurement ; les autres murmuroient & paroissoient indignés de la hardiesse que Commendon avoit eue, de leur parler si fortement en cette occasion. Bientôt après l'assemblée fut rompue, après avoir renouvelé tous les traités qu'ils avoient déjà faits entre eux, touchant leurs intérêts communs. Ils résolurent de n'envoyer personne de leur part au concile, & d'empêcher les évêques d'Allemagne d'y aller, en leur faisant craindre les désordres & les changemens qui pourroient arriver, en leur absence, s'ils s'éloignoient de leurs églises. Ils travaillèrent particulièrement à concilier leurs opinions différentes dans les matières de la religion. Le palatin, qui étoit entièrement attaché à la doctrine de Calvin, & qui cherchoit les moyens de ruiner le parti de Luther, vouloit qu'on ajoutât à la confession d'Ausbourg l'apologie de Melancton. C'étoit dans ce livre que Melancton, s'écartant insensiblement des sentimens de Luther, à qui il avoit succédé, avoit ouvert le chemin à la doctrine de Calvin. Les autres demandoient qu'on ajoutât encore d'autres choses, chacun suivant ses dispositions particulières, ou suivant ses intérêts. Il y eut de grandes contestations là-dessus. Jean Frederic, duc de Weimar, fils de ce Frederic qui fut vaincu par Charles V, & privé du droit d'élection, s'étoit fait un point d'honneur de soutenir le parti de Luther, que sa famille avoit toujours soutenu ; & quoiqu'il eût épousé la fille du palatin, il eut si peu de respect pour son beau-père, qu'il l'appela publiquement calviniste & déserteur de la confession d'Ausbourg, & se retira dans ses terres fort en colère. Ainsi se termina cette assemblée.

Les nonces donnèrent avis à Sa Sainteté, de tout ce qui s'étoit passé en Allemagne. Toute la cour de Rome loua la fermeté & le zèle de Commendon, & lui fut bon gré d'avoir réprimé l'insolence des Allemands, qui insultoient avec tant de fierté à l'église romaine. On trouva qu'il avoit parlé fort à propos, & qu'il avoit défendu sa cause avec beaucoup de courage & beaucoup de modération. Nous nous sommes un peu arrêtés sur cette assemblée & sur tout ce qui s'y passa, parce que c'est une chose qui mérite d'être rapportée, & que personne n'en peut écrire avec plus de fidélité que nous, qui en avons été les témoins.

CHAPITRE IV.

Commendon visite presque toute l'Allemagne.

LES nonces partirent de Naumbourg, pour aller dans les provinces qui leur avoient été assignées. Commendon obtint d'Auguste, duc de Saxe, la liberté de passer dans ses états. Ce prince avoit l'esprit assez traitable. Il étoit fatigué de cette diversité de sectes qui s'élevoient & qui se dissipoient tous les jours; & il eût bien voulu trouver quelque moyen de se raccommoder avec le pape. Mais dans les divisions & dans les révoltes, les plus hardis & les plus séditieux l'emportent toujours sur les autres. Alors, les plus violens se conduisent par la fureur, & les plus sages cèdent à la nécessité. Commendon passa par Leipsick, & se rendit à Hall le jour d'après, pour voir l'archevêque de Magdebourg, fils de Joachim, duc de Brandebourg, un des sept électeurs de l'empire. Mais n'ayant pas trouvé le fils, il s'en alla trouver le père à Berlin. Il passa la rivière d'Elbe à Vittemberg, ville célèbre par la fureur de Luther, par la victoire de Charles V, & par la défaite de Frederic de Saxe & du Lantgrave.

Joachim avoit été long-temps retenu, par les soins de son père Albert, dans la foi de l'église romaine; mais il se laissa enfin entraîner par le torrent des héréfies du temps. Il avoit pourtant rejeté beaucoup de choses de la discipline de Luther, & conservé plusieurs cérémonies & plusieurs coutumes de l'église catholique. Il reçut Commendon dans

son palais, & lui rendit tous les honneurs que lui auroit pu rendre le prince le plus attaché & le plus soumis au saint siége. Il écouta la proposition de la convocation du concile, & y répondit avec une grande modération, faisant paroître beaucoup de disposition à la paix, & ne parlant jamais du pape, ni de l'église romaine, qu'avec honneur & avec respect. Il pria le nonce de demeurer quelques jours avec lui, pendant lesquels il ne pouvoit se lasser de l'entretenir, protestant après ces longues conversations, qu'il étoit ravi de son esprit & de sa science.

En effet, Commendon avoit de la gravité, de l'éloquence, une grande étendue d'esprit & un entretien sérieux, mais agréable & insinuant; de sorte qu'il ne lui auroit pas été difficile de retirer ce prince de l'erreur, où il s'étoit engagé par une trop grande crédulité. Il lui avoit expliqué bien des choses qu'il avouoit n'avoir point entendues auparavant. Mais ceux qui avoient quelque pouvoir sur son esprit, le retinrent dans le parti qu'il avoit embrassé. Tous les princes d'Allemagne sont ordinairement peu instruits de ce qui regarde la doctrine de la religion, ou les affaires étrangères: ce qui fait qu'ils se confient entièrement à ceux qu'ils ont appelés dans leurs conseils, lorsqu'ils sont une fois prévenus de leur mérite & de leur habileté dans la jurisprudence & dans la politique. Ce furent ces conseillers qui empêcherent le duc de profiter des conversations & des conseils de Commendon.

Après avoir passé quelques jours à Berlin, il alla visiter les ducs de Brunswick & de Lunebourg, tous les princes & tous les évêques des environs, & il tourna du côté du Rhin par la Westphalie. Il eut la curiosité, en passant auprès de Paderborn, de voir ces forêts & ces champs si renommés par la défaite de Varius, par le carnage des Romains & par la victoire d'Arminius, que les Allemands montrent encore, après tant de siècles, comme des témoignages illustres de la gloire de leur nation & de la valeur de leurs ancêtres. Mais en parcourant toutes les villes de Saxe, il étoit très-sensiblement touché, lorsqu'il voyoit tant de peuples égarés, hors d'espérance de leur salut, & plongés dans les ténèbres de l'erreur & de la superstition, par la persuasion de quelques faux docteurs qui avoient abusé de leur simplicité & de leur ignorance. Il ne pouvoit retenir ses lar-

mes, lorſqu'il voyoit tant de célèbres abbayes, tant d'égliſes bâties autrefois avec des ſoins & des dépenſes extraordinaires, tant de monumens de la piété des anciens, les uns dépouillés & déſerts, les autres entièrement abattus & cachés dans leurs ruines; quelques-uns même profanés, & ſervant aux uſages des chiens & des chevaux, qui mangeoient ſur les mêmes autels où l'on avoit offert à Dieu tant de ſacrifices. La fureur de quelques eſprits paſſionnés avoit paſſé juſqu'à ces excès d'inſolence & d'impiété.

Il fut enſuite chez les archevêques de Cologne & de Trèves, électeurs du ſaint empire. Il deſcendit ſur le Rhin juſqu'à l'Océan; & après avoir vu, en paſſant, le duc de Clèves, il ſe rendit par mer à Bruxelles, où il eut quelques conférences avec Marguerite, ſœur de Philippe, roi d'Eſpagne, qui étoit pour lors gouvernante des Pays Bas. De-là, il alla chez l'évêque de Liège, d'où il fut obligé de retourner en Flandres, pour apaiſer un déſordre qui pouvoit avoir des ſuites très-conſidérables.

Louvain eſt une grande & belle ville de la duché de Brabant, où l'on envoie toute la jeuneſſe des Pays-Bas & des provinces voiſines pour apprendre les belles-lettres. Son univerſité étoit alors très-floriſſante, parce qu'il y avoit des profeſſeurs très-habiles pour la théologie ſcolaſtique, & pour l'interprétation des écritures ſaintes. Il s'étoit élevé entre eux un grand différent, ſur quelques queſtions importantes, qui avoit partagé toute la ville, & qui alloit émouvoir toute la jeuneſſe. Ils ne ſe contentoient pas de diſputer avec chaleur, chacun dans ſon parti, dans les écoles; ils alloient publier des écrits & des volumes entiers, pour défendre leurs opinions. Cette diviſion, dans la conjoncture des temps, étoit très-dangereuſe, & pouvoit donner occaſion aux hérétiques d'inſinuer leurs opinions & de troubler les affaires des Pays-Bas. Commendon y accourut. Il fit appeler les chefs de ces factions; il les traita fort civilement; il les reprit ſans aigreur; il raiſonna avec eux ſur les diſputes du temps; & non-ſeulement il apaiſa ce déſordre, mais encore il réconcilia ceux qui en étoient les auteurs. Cette action lui acquit une grande réputation; car ſa prudence, ſa douceur, ſon adreſſe à ménager les eſprits, & ſes diſcours graves & perſuaſifs, arrêtèrent le cours de cette dangereuſe émulation, que toute l'autorité des ma-

giſtrats & tous les commandemens de la gouvernante n'avoient pu réprimer.

Après cela, il reçut ordre du pape d'aller chez les rois de Suède & de Danemarck, pour les exhorter d'envoyer leurs ambaſſadeurs au concile. Il partit en diligence avant la fin de l'été, de peur d'être ſurpris de l'hiver, dans ces régions froides & glacées. Il paſſa en Hollande, s'embarqua à Amſterdam, & traverſant la Friſe, il entra dans la Saxe, & ſe rendit à Lubeck, qui eſt une ville conſidérable ſur le bord de la mer Baltique. Il s'arrêta là, & il envoya des courriers aux deux rois qu'il devoit aller trouver, pour ſavoir leurs volontés, avant que de commettre ſa dignité à des nations ſi inconnues & ſi barbares (1).

Le roi de Danemarck étoit un jeune prince mal élevé, qui n'avoit nulle politeſſe; ſi adonné à l'ivrognerie & à l'intempérance, qu'on ne le trouvoit preſque jamais que plongé dans les vapeurs du vin. Comme il étoit farouche de ſon naturel, & corrompu par les flatteries & par les mauvais conſeils que lui donnoient les compagnons de ſes débauches, il répondit bruſquement, & ſans aucune honnêteté, qu'il n'avoit que faire des ambaſſades de l'évêque de Rome.

Pour le roi de Suède (2), on le trouva prêt à s'embar-

(1) Le Roi de Danemarck, dont Gratiani parle en cet endroit, eſt ſans doute Frédéric II, fils de Chriſtiern III, qui monta ſur le trône après ſon père en 1559. En effet le Pape pie IV. l'invita, comme les autres Princes Proteſtans, à envoyer des Ambaſſadeurs au concile de Trente, ce qu'il refuſa en diſant, qu'à l'exemple de ſon père, il ne vouloit avoir aucune relation avec les Pontifes de Rome; mais les hiſtoriens ſans partialité, ſont bien éloignés de le peindre ſous des traits ainſi défavorables que Gratiani, au contraire, ils le repréſentent comme un prince doux, humain, qui fit refleurir les lettres dans ſes états, qui aima les ſavans, & entre autres, le célèbre Aſtronome Ticho-Brahé dont il honora le mérite & encouragea les travaux, il mourut en 1588, âgé de 54. ans.

(2) C'étoit Guſtave I qui commença par être nommé Prince & adminiſtrateur de Suède en 1520, après l'expulſion du cruel Chriſtiern II Roi de Danemarck, & qui fut enſuite élu Roi en 1523. C'eſt ſous ce Prince que la couronne de Suède eſt devenue héréditaire, il profeſſa & autoriſa la Doctrine de Luther qui s'étoit déjà introduite dans ſes états, il mourut en 1560, peu aimé du peuple, diſent les hiſtoriens, qu'il avoit chargé d'impôts, & haï de la Nobleſſe, qu'il avoit dépouillée de ſes biens, & de ſes priviléges. Il prétendit à la main d'Eliſabeth Reine d'Angleterre, mais cette habile Princeſſe, le flatta, l'amuſa, & le joua, comme tant d'autres.

quer, & à passer en Angleterre avec une grande flotte, sous une vaine espérance qu'il avoit, d'épouser la reine Elisabeth. Quoique ce prince eût été élevé dans la doctrine des Luthériens, & qu'il affectât de paroître attaché à celle des Calvinistes, pour plaire à la princesse, qu'il prétendoit d'épouser; toutefois, il trouvoit que c'étoit une belle chose qu'on lui envoyât des ambassadeurs jusqu'aux extrémités de la terre : & il fit réponse à Commendon, *Qu'il le recevroit avec honneur, & qu'il l'écouteroit avec plaisir, soit qu'il voulût venir dans son royaume, soit qu'il voulût l'aller trouver en Angleterre où il devoit passer dans peu de jours.*

Commendon jugea qu'il n'étoit pas à propos de passer en Suède, puisque le roi en devoit bientôt partir, ni de l'aller trouver dans un royaume étranger. Il résolut d'attendre les ordres de Rome là-dessus, & de repasser cependant en Hollande. Il partit de Lubeck, & deux jours après il arriva à Hambourg, ville fort riche & fort peuplée, située près de la mer, du côté que l'Elbe se décharge dans l'Océan. Ce fleuve est si large, que descendant de Hambourg à Stades, nous étions comme en pleine mer, sans voir ni l'un ni l'autre rivage; & il est si profond, qu'il porte par-tout de grands vaisseaux qui viennent de l'Océan, jusques sous les murailles de la ville, chargés de toute sorte de marchandises. On tient que les Cimbres & les Vandales ont autrefois habité ce pays; d'où vient que les sept villes qui sont confédérées pour le bien public & pour leur liberté commune, s'appellent encore aujourd'hui les villes vandaliques.

Il alla ensuite à Bresme, où il passa le Veser, qui est un des plus beaux fleuves d'Allemagne. Il arriva enfin en Hollande, par la Frise & par la Westphalie; & il s'arrêta à Bruxelles. Là il reçut des lettres du pape, par lesquelles Sa Sainteté approuvoit le dessein qu'il avoit eu d'abandonner l'ambassade de Suède, & lui ordonnoit de retourner en Italie, & de voir en passant les princes & les évêques qui sont aux environs du Rhin, pour les presser de se trouver au concile, ou d'y envoyer quelqu'un de leur part. Il exécuta fort promptement les ordres qu'il avoit reçus. Il alla trouver le duc de Lorraine; il fut à Treves, où il conféra avec l'archevêque. De-là il s'embarqua sur la Moselle; & descendant jusqu'au Rhin, il arriva à Assem-

bourg, où étoit alors l'archevêque de Mayence, qui eſt le premier & le plus conſidérable de tous les électeurs. Après quoi, en s'écartant un peu du Rhin, il alla chez les évêques de Wirzbourg & de Bamberg. Il paſſa par la ville de Nuremberg, qui eſt une des plus riches de la Franconie.

Enfin, après avoir vu l'évêque d'Aichſtadt, & Albert, duc de Baviere à Munik, il prit le chemin d'Italie après dix-ſept mois de voyage; & il arriva à Trente, où pluſieurs évêques d'Italie, d'Eſpagne, & de France s'étoient déjà rendus, pour aſſiſter au concile. Quoiqu'il eût traverſé toute l'Allemagne, depuis la Flandre juſqu'au fleuve d'Oder; depuis la mer Baltique juſqu'aux Alpes; quoiqu'il eût viſité tous les princes, tous les évêques, toutes les villes, & qu'il eût paſſé par tant de nations barbares, ennemies de Rome, & du ſaint ſiége, il laiſſa par-tout une grande opinion de ſon mérite & de ſa vertu, & il ne ſouffrit aucune injure ni aucun mépris, ſoit qu'il ſût prendre ſes meſures, ſoit que la réputation qu'il s'étoit acquiſe le rendît vénérable aux hommes mêmes les plus farouches.

Les Allemands ont naturellement l'eſprit rude & intraitable, particulièrement ceux qui ſont éloignés du commerce des autres peuples, & qui ſont dans le cœur de l'Allemagne. La véritable religion & la diſcipline de l'égliſe les avoient corrigés; & la douceur & la charité chrétienne avoient adouci leur tempérament: mais depuis qu'ils ont ſecoué le joug ſalutaire de la foi & de la piété qu'ils avoient embraſſées, & qu'ils ne ſont plus retenus par les lois divines, ni par les lois eccléſiaſtiques, ils ont repris leur humeur barbare, & ſemblent être retombés dans leur brutalité naturelle.

Commendon étant arrivé à Rome, rendit compte à Sa Sainteté de tout ce qu'il avoit fait en Allemagne. Il lui repréſenta tous les déſordres qu'il avoit remarqués: « Qu'il n'y » avoit rien de ſi ſaint ni de ſi ſacré dans la religion, » qui n'eût été profané & corrompu: Que toutes les » marques de la ſainteté des anciens étoient abolies de- » puis l'établiſſement des nouvelles doctrines: Que l'ordre » eccléſiaſtique avoit abandonné la diſcipline de l'égliſe » & s'étoit jeté dans toute ſorte de licence; & que ceux » qui avoient encore quelque modération étoient retenus » par l'eſpérance & par l'intérêt, plutôt que par le devoir,

» & par le zèle de la religion : Que les évêques attachés » à l'ancienne doctrine, considéroient beaucoup plus leur » fortune que leur ministère ; & qu'ils travailloient plu- » tôt à conserver leur rang & leur dignité, qu'à rétablir » le culte de Dieu : Qu'ils n'étoient plus que les courti- » sans & les flatteurs des princes, dont ils étoient autre- » fois les pasteurs & les pères : Qu'ils étoient d'autant plus » lâches & plus dévoués aux puissances séculières, qu'ils les » voyoient plus portées à usurper ou à retenir les biens » de l'église ; & qu'au lieu de s'opposer aux passions & » aux violences des grands, ce qu'ils eussent pu faire, » s'ils eussent connu leur pouvoir & s'ils eussent été unis » ensemble, ils les craignoient, & tâchoient de gagner » leurs bonnes grâces par toute sorte de bassesses : Qu'il » y en avoit même qui avoient renoncé à la foi de l'é- » glise romaine, & qui s'étoient mis sous la protection des » hérétiques, pour vivre sans ordre & sans dépendance : » Qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût qui vouluſſent venir » au concile ; qu'il y en auroit peu qui vouluſſent y en- » voyer : Que tous ceux qui ne pouvoient entreprendre » ce voyage à cause de la foiblesse de leur âge ou de » leur santé, avoient promis qu'ils obéiroient au pape » & qu'ils se trouveroient à l'assemblée ; que les autres de- » mandoient qu'on les laissât dans leurs diocèses, & pro- » testoient qu'ils ne pouvoient s'éloigner de leurs églises » & de leurs terres, sans être exposés aux outrages de leurs » adversaires, qui ne cherchoient que les occasions de leur » nuire, & qui n'en trouveroient que trop en leur absence.

Après cette relation exacte de l'état de l'Allemagne, il exposa les moyens qu'il croyoit les plus propres, & les plus utiles pour confirmer les catholiques & les ecclésiastiques, pour les unir tous ensemble, afin qu'ils pussent défendre leur liberté & leur religion contre leurs ennemis communs. Il parla de ces affaires avec tant d'ordre, tant de connoissance & une mémoire si présente des lieux, & des personnes, que le pape en fut étonné. Sa Sainteté lui donna de grandes louanges & de grands témoignages d'amitié, & lui commanda de s'en retourner à Trente, pour informer de toutes ces choses, les cardinaux qui présidoient au concile, & pour les assister de ses soins, & de ses conseils dans les affaires importantes.

Il partit auſſitôt, pour aller trouver les légats, qu'il informa fort exactement de tous les déſordres d'Allemagne; & après avoir demeuré quelque temps à Trente, il obtint congé de ſe retirer à Veniſe, pour ſe délaſſer pendant quelque mois, de tous les ſoins & de toutes les fatigues de ſes longs voyages, & pour mettre ordre à quelques affaires de famille, qu'il étoit enfin obligé de terminer. Il y fut reçu avec tout l'honneur & toute l'amitié qu'il pouvoit eſpérer; car il étoit dans une haute réputation, & l'on publioit par-tout les heureux ſuccès de ſes grandes négociations. Les principaux de la république lui rendirent autant de civilités que le peuple; parce que chacun le voyoit en état de parvenir par ſon eſprit & par ſa vertu aux premières dignités de l'égliſe.

CHAPITRE V.

Commendon eſt envoyé vers l'Empereur Ferdinand, par les Préſidens du Concile de Trente.

COMMENDON jouiſſoit d'un agréable repos, & n'étoit occupé que de quelques petits ſoins domeſtiques. Il commençoit à reprendre ſes anciennes études, & il méditoit à loiſir ce qu'il devoit repréſenter dans le concile, ſur le ſujet des religions, ſur la foi des myſtères, & ſur la réformation des mœurs, lorſqu'il reçut ordre d'interrompre ſes études & de faire encore un voyage.

L'empereur Ferdinand, après avoir fait tenir la diète, en laquelle il avoit fait nommer ſon fils Maximilien pour ſon ſucceſſeur à l'empire, étoit venu à Inſpruk. Il s'approchoit ainſi de Trente, afin de voir de plus près tout ce qui ſe paſſoit dans le concile, & d'être informé de tous les deſſeins & de toutes les déciſions de l'aſſemblée, comme s'il y eût été préſent. Ce prince avoit de fort bonnes intentions avec beaucoup de piété & de zèle pour la religion catholique : mais il étoit de ces eſprits tranquilles, qui ne ſe défient jamais de rien; qui ont un ſi grand fond de bonté naturelle, qu'ils ne peuvent ſe réſoudre à croire que les autres puiſſent être méchans, & qui ſe laiſſent fort aiſément prévenir par ceux qui, ſous des appa-

rences de juſtice & de vertu, abuſent de la ſimplicité d'autrui. Ainſi, par les conſeils de quelques perſonnes artificieuſes, il faiſoit ſouvent des propoſitions & des demandes aux préſidens du concile & au concile même, qui pouvoient troubler les affaires plutôt que de les régler comme il prétendoit.

Charles de Lorraine, cardinal & archevêque de Reims, étoit arrivé depuis peu à Trente. C'étoit un prélat de grande autorité, très-conſidérable par lui-même & par ſa famille; capable de rendre de grands ſervices à l'égliſe; d'un eſprit admirable & d'une érudition égale à ſon eſprit; illuſtre par ſa dignité, par ſa naiſſance & par ſa généroſité: mais il avoit une ambition plus grande que toutes ces grandes qualités. C'étoit un eſprit impérieux & entreprenant, qui avoit une paſſion déréglée de dominer par-tout, & de réduire tout le monde à ſuivre ſes opinions. Les évêques de France, qui étoient venus en aſſez grand nombre, tant pour obéir aux ordres du pape, que pour accompagner ce cardinal, étoient entièrement attachés à lui, & n'oſoient jamais s'éloigner de ſes ſentimens. On diſoit même que les ambaſſadeurs de l'empereur lui rendoient des viſites fréquentes, & qu'il les avoit engagés à ne rien faire, ſans en avoir auparavant conféré avec lui.

Ces grandes liaiſons embarraſſèrent les pères du concile, & leur firent craindre qu'il n'arrivât quelque trouble dans une aſſemblée, qui avoit été juſques alors fort paiſible. Ceux qui y préſidoient, furent d'avis de députer quelqu'un de leur corps vers l'empereur, pour l'inſtruire de l'état préſent du concile & des affaires de l'Egliſe, & pour lui ôter de l'eſprit toutes les impreſſions dangereuſes & incommodes qu'on pouvoit lui avoir données; mais particuliérement pour l'informer des propoſitions des François, & de l'eſprit du cardinal de Lorraine, qui avoit toujours de grandes prétentions & une ambition démeſurée.

Ils choiſirent Commendon, comme l'homme le plus capable de ces ſortes de négociations. Ils le rappelèrent de Veniſe, & l'obligèrent de partir promptement. Cette députation fut la plus honorable & la plus importante de ce temps-là; celle qui fit plus de bruit & qui donna plus de jalouſie. L'aſſemblée étoit compoſée des perſonnes de l'Europe les plus éminentes en eſprit & en ſavoir. Il y avoit

à Trente, près de trois cents évêques, illustres par leur vertu & capables des plus grands emplois. Il n'y en avoit aucun qui ne souhaitât d'être employé en cette occasion. Commendon, qui étoit seul, qui étoit absent & qui ne demandoit rien, fut préféré à tant de grands hommes, tant son ambassade d'Allemagne lui avoit acquis de réputation. Il soutint fort bien en cette rencontre, l'opinion qu'on avoit conçue de lui. Car non-seulement il ôta de l'esprit de l'empereur toutes les pensées qu'il pouvoit avoir, d'innover quelque chose, ou d'appuyer les desseins des autres, ce qui auroit pu affoiblir la liberté des avis, ou rompre l'union & le consentement du concile ; mais encore il laissa ce prince si bien confirmé dans les résolutions qu'il lui avoit inspirées, que le cardinal de Lorraine étant allé le voir à Inspruk peu de temps après, ne put jamais l'ébranler : & depuis ce temps le concile se tint sans aucune crainte & sans aucun soupçon de trouble ou de mauvaise intelligence.

CHAPITRE VI.

Commendon est envoyé Nonce en Pologne.

APRÈS avoir terminé cette grande affaire, il fut obligé de repasser à Venise, pour achever de régler celles de sa famille ; mais il n'y demeura pas long-temps. Le pape fut averti que les troubles de Pologne augmentoient de jour en jour ; qu'il étoit dangereux que le parti des hérétiques ne prévalût, & que ces premiers mouvemens de révolte, qui sont toujours violens, ne causassent quelque grand changement dans ce royaume. Commendon, qui sembloit être destiné à fortifier par ses soins & par ses conseils, toutes les parties foibles de la chrétienté, reçut ordre de partir de Padoue, où il étoit alors pour ses affaires particulières, d'aller trouver le roi de Pologne, & d'empêcher autant qu'il pourroit, que la foi de ce royaume ne fût corrompue par la contagion des opinions nouvelles ; de maintenir l'ordre ecclésiastique, qui tient le premier rang dans le Sénat & dans les Etats de Pologne, contre la fureur & la violence des auteurs des nouveautés, & sur-tout de

retenir le roi dans le devoir, & de l'encourager à défendre la cauſe de la religion.

Le pape le preſſoit de partir, afin qu'il pût ſe trouver à la diète qui ſe devoit tenir à Varſovie. Commendon fit tant de diligence, qu'il ſe mit en chemin avec un fort beau train & un équipage fort magnifique, plus promptement que Sa Sainteté n'avoit eſpéré. Il eut toujours grand ſoin de bien choiſir les gens qu'il menoit avec lui, afin qu'il n'y en eût aucun qui ne s'accommodât aux temps, aux lieux & à ſes deſſeins. Mais en cette occaſion, il conſidéra qu'il alloit dans des provinces fort éloignées & fort en déſordre, & il n'épargna rien pour attirer auprès de lui des perſonnes renommées parmi les ſavans; entre leſquels furent Paul Emile Jeannin, homme de grande & vaſte érudition, qui fut depuis évêque de Montalto, dans la Marche d'Ancone, & Federic Pandaſio, un des plus habiles philoſophes de ſon ſiècle, qui ayant été depuis rappelé de Pologne par le ſénat de Veniſe, avec des conditions très-avantageuſes, pour profeſſer publiquement la philoſophie à Padoue, & quelque temps après à Boulogne, paſſa pour le plus ſubtil & pour le plus célèbre profeſſeur de ſon temps.

Commendon partit de Padoue dans le mois de Novembre, & arriva à Varſovie fort à propos, après avoir fait toute la diligence que la rigueur de la ſaiſon & la difficulté des chemins lui purent permettre. Le bruit de ſa prudence & de ſa vertu s'étoit déjà répandu par-tout; il étoit déjà connu par les diſcours & par les lettres de pluſieurs perſonnes de ce royaume, qui avoient été liées d'amitié avec lui, & particuliérement par les témoignages du cardinal Staniſlas Hoſius, un des préſidens du concile, qui étoit de ſes plus intimes amis. Auſſi, le jour qu'il arriva, l'évêque de Chelm & le Palatin de Ploſco, deux des premiers ſeigneurs du royaume, vinrent au devant de lui par ordre du roi, accompagnés d'une troupe nombreuſe de gens vêtus magnifiquement, & le reçurent à trois lieues de Varſovie, avec toutes les démonſtrations d'eſtime & d'amitié qu'il eût pu ſouhaiter. Le roi l'honora toujours beaucoup, & fit tant de cas de l'honnêteté, de la modeſtie & de la force d'eſprit du Nonce, que quoiqu'il ſe laiſſât emporter ordinairement à ſes paſſions & à ſes déréglemens

glemens, il eut toujours de l'admiration pour sa vertu, & ne manqua jamais de respect ni de déférence pour lui.

CHAPITRE VII.

Le nonce trouve la discipline de l'église renversée dans la Pologne.

SIGISMOND roi de Pologne, père de Sigismond-Auguste, à qui Commendon étoit envoyé, avoit régné longtemps avec beaucoup de justice & de modération, & avoit laissé à son fils en mourant, le royaume paisible & bien affermi. C'étoit un Prince d'une grande probité, fort prudent & fort entendu dans ses affaires, & sur-tout ferme dans la foi & dans la religion catholique. Quoiqu'il fût ami & allié de quelques Princes d'Allemagne, qui renversoient toutes les lois de l'église, bien loin de se liguer avec eux, il les reprit fort sévérement. Il leur envoya des ambassadeurs, & tâcha de les détourner de leurs pernicieux desseins, & de leur faire comprendre que cette confusion de religions alloit affoiblir & ruiner tout l'empire, quelque puissant & quelque ferme qu'il pût être.

Lorsque Fréderic & le Lantgrave, révoltés contre Charles V, prirent les armes, & qu'ils entraînèrent avec eux une grande partie de l'Allemagne, ils sollicitèrent Sigismond d'entrer dans leur ligue : mais il rejeta toutes les propositions avantageuses qu'ils lui firent, & leur prédit leur défaite, & leur entière ruine. Il sut si bien se ménager & profiter des malheurs d'autrui, qu'il ne se trouva point mêlé dans ces différents de religion : il ne permit pas même, que ses sujets prissent parti dans cette guerre; ce qui étoit fort délicat & fort difficile dans un royaume qui se pique de liberté, & qui se gouverne plus par ses lois que par les volontés de ses Princes. Il ne voulut pas laisser à ses peuples toute la liberté du commerce avec les Allemands; & bien qu'il n'eût pas interdit l'entrée de ses états à tous les marchands étrangers, il fit des ordonnances très-sévères, contre ceux, qui sous prétexte de débiter leurs marchandises, semoient des opinions nouvelles. Il fit même publier un édit, par lequel il défendoit à tous ses sujets d'envoyer leurs enfans dans au-

cune ville d'Allemagne, pour y apprendre les lettres humaines; si ce n'étoit dans celles qui avoient conservé la foi & la discipline de l'église.

Il fut fort traversé par Albert de Brandebourg, grand-maître des chevaliers Teutoniques, qui ayant quitté honteusement la religion de ses pères, travailloit à répandre dans la Pologne le même venin qu'il avoit répandu dans son ordre. Mais Sigismond agit avec tant de soin & tant de zèle, qu'il retint ses peuples dans les sentimens de la saine doctrine. Il en fit sa principale affaire jusqu'au dernier soupir de sa vie; & il eut cette consolation, en mourant dans une extrême vieillesse, que s'il n'avoit pu empêcher l'entrée des religions étrangères dans ses états, il en avoit au moins empêché le progrès & l'établissement.

Après sa mort, son fils Auguste n'eut pas la même prudence ni la même application : ce qui releva les espérances de ceux qui cherchoient, depuis long-temps, les occasions de profiter de quelque désordre. La mésintelligence du Roi & de la Reine sa mère acheva d'affoiblir l'autorité des lois & celle du Roi même, & donna l'entrée libre aux hérétiques, qui n'attendoient que le moment favorable; & d'abord une foule d'erreurs se répandit dans ce royaume.

Auguste, après la mort de la Reine Isabelle sa femme, étoit devenu amoureux de Barbe Radzivil, qui étoit une dame d'une des plus nobles & des plus illustres familles de Lithuanie, mais qui menoit une vie fort déréglée. Quelques personnes de la cour, qui la connoissoient particulièrement, & qui louoient sa beauté, son enjouement & ses manières libres, dont ils n'étoient que trop informés, engagèrent le Roi à la voir. Dès qu'il l'eut vue, il en devint si éperdûment amoureux, qu'il souffroit qu'elle prît l'autorité & le titre même de Reine. En effet, il souhaitoit de l'épouser, avec d'autant plus de passion, qu'il y trouvoit plus d'obstacles; comme c'est l'ordinaire de l'esprit humain de s'attacher plus fortement à ce qui est, ou plus difficile, ou plus défendu. Mais la Reine sa mère & les Princesses ses sœurs regardoient ce mariage, comme un sujet de honte pour le Roi, & comme un déshonneur pour la maison royale.

La Reine s'appeloit Bone Sforce, fille de Galéas & de cette Isabelle d'Arragon, qui fut le funeste sujet de la longue & cruelle guerre qui désola toute l'Italie. Elle avoit du

courage & de la fierté ; & faisant valoir son autorité de mère, elle s'appliquoit à des soins qui étoient au-dessus de son sexe. Outre ce naturel agissant & impérieux, elle avoit accoutumé d'être maîtresse, parce que le Roi son époux, à cause de son grand âge & de son tempérament doux & tranquille, lui avoit abandonné la conduite des affaires ; ensorte que non-seulement elle partageoit le pouvoir avec lui, mais elle étoit souvent l'arbitre absolue de toutes choses. Elle avoit tenu le Roi son fils dans une grande dépendance, & elle avoit peine à souffrir qu'il perdît ce respect & cette soumission qu'elle lui avoit inspirée avec tant de soin. Comme les dames ont ordinairement plus de curiosité que les hommes, elle étoit informée de toutes les actions de Radzivil qu'elle haïssoit : elle avoit appris ses plus secrètes intrigues, & les racontoit souvent à son fils, pour lui en faire des plaintes & des reproches. Ainsi cette Princesse, qui auroit eu de la peine à souffrir pour sa belle fille une personne sage, modeste & bien élevée, étoit au désespoir de voir qu'une courtisane décriée osât prétendre de monter sur le trône & de devenir aussi absolue qu'elle. Elle en murmuroit hautement & protestoit qu'il n'étoit déjà que trop honteux quelle y eût pensé.

Tout cela ne fit qu'allumer la passion du Roi, qui l'épousa peu de temps après. Mais parce qu'il ne pouvoit lui donner, en l'épousant, ni le nom, ni les droits, ni les marques de la royauté ; & que sa mère de son côté ne pouvoit s'y opposer que du consentement du sénat, sans lequel on ne peut rien conclure d'important, selon les lois du royaume ; chacun tâcha d'attirer les principaux sénateurs à son parti, & de s'assurer de leurs suffrages. Auguste représentoit, *Que chacun avoit droit de se choisir une femme ; Qu'un Roi n'avoit pas moins de liberté que ses sujets, & qu'il seroit étrange qu'on refusât les honneurs & le nom de Reine à celle, qui par les droits sacrés du mariage, devoit partager avec lui sa fortune, son rang & toutes les avantages de la royauté.*

La Reine opposoit à ces raisons, la passion déréglée de son fils & la mauvaise conduite de sa nouvelle femme. *Que si ce jeune Prince s'étoit laissé emporter par foiblesse, à déshonorer sa famille & sa dignité, il n'étoit pas juste que sa faute fût appuyée par des personnes graves comme eux : Qu'ils ne de-*

voient pas se rendre les partisans & les complices de l'incontinence d'autrui : Qu'il feroit beau voir qu'on traitât de Reine, celle que des particuliers, à qui il restoit quelque honneur, auroient eu honte de recevoir dans leurs familles. Toutefois, le Roi l'emporta, & le sénat déclara que Radzivil étoit l'épouse légitime du Roi & leur légitime Reine.

Pendant ces divisions, l'autorité royale étoit diminuée, l'impunité & la licence s'augmentoient insensiblement, & en peu de temps le royaume se trouva exposé à toutes les nouvelles sectes. Chacun se fit une religion selon son caprice ; & comme il y a toujours des gens qui profitent des erreurs & de l'aveuglement des autres, plusieurs docteurs travailloient à établir & à répandre leurs opinions. On se moquoit ouvertement du culte & des cérémonies de l'église. On professoit publiquement les maximes nouvelles : il se faisoit tous les jours des assemblées & des cabales ; les prières publiques & le saint sacrifice se faisoient selon les formes nouvellement inventées : la religion ancienne, que nos pères avoient observée si saintement, passoit pour un amas de cérémonies ridicules : le culte étoit aboli en plusieurs endroits, on se saisissoit des temples, tous les trésors de l'église tomboient entre les mains des séculiers : les prêtres étoient chassés de leurs maisons, & dépouillés de tous leurs biens : tous les droits de la piété chrétienne étoient confondus : les principaux de la cour, & une partie du sénat étoient, ou suspects, ou frappés de cette malheureuse contagion ; & le parti étoit déjà assez fort pour ne craindre, ni le pouvoir des lois, ni l'autorité du Roi même.

Lorsque Commendon arriva en Pologne, le temps avoit déjà fortifié le parti : les hérétiques étoient sur le point de ruiner l'ordre ecclésiastique ; ils avoient obtenu, comme par force, l'année d'auparavant, un édit contre les droits de l'église & contre les priviléges du clergé : & devenant toujours plus fiers, ils cherchoient les moyens de faire abroger les anciennes lois, qui ont été établies parmi eux ; contre ceux qui violent la religion. Ainsi ils avançoient leurs affaires ; & quoiqu'ils fussent divisés entre eux, ils étoient tous d'accord contre nous : ce qui est le propre caractère des hérétiques.

CHAPITRE VIII.

Commendon trouve les évêques de Pologne divisés entre eux. Il rejette les conseils artificieux de quelques-uns.

LES catholiques n'étoient pas assez fermes pour soutenir leurs prétentions ; ni assez agissans pour découvrir celles de leurs adversaires. Ils se fioient à la justice de leur parti ; ils demeuroient dans l'oisiveté ; & rien ne donnoit tant de courage aux impies, que cette langueur & cet abattement des gens de bien.

Les évêques qui ont toujours eu beaucoup d'autorité dans le sénat & dans le gouvernement de l'état, eussent été capables de résister aux hérétiques, & de les ranger même à leur devoir, mais ils étoient si désunis, qu'il ne s'en trouvoit aucun, qui ne fût ennemi de tous les autres. Les défiances, les haines & les jalousies secrètes les avoient réduits à n'avoir aucune communication entre eux. Ils s'accommodoient au temps, & à la faveur ; & ne songeant qu'à leurs intérêts particuliers, ils laissoient opprimer la justice & la religion. Il y en avoit deux qui avoient plus de crédit que tous les autres, & dans le sénat, & dans le clergé ; Jacques Ucange archevêque de Gnesne, & Philippe Padnevi évêque de Cracovie. L'un étoit considérable par ses dignités & par ses honneurs ; l'autre par son esprit & par ses richesses. Quoiqu'ils fussent brouillés ensemble, & qu'ils eussent des inclinations & des prétentions différentes, ils avoient un même désir de troubler l'état, & d'apporter quelque confusion dans les affaires.

Ucange avoit de grandes liaisons avec les protestans. Son esprit naturellement inquiet & changeant, attendoit toujours quelque révolution ; & comme on se flatte ordinairement sur ce qu'on souhaite, il s'étoit imaginé que si les sectes eussent prévalu, il auroit pu rejeter l'autorité du saint Siége, & se faire déclarer chef de l'église de Pologne. Les hérétiques, pour l'engager plus avant dans leur parti, l'entretenoient dans cette espérance. Cependant il voyoit souvent Commendon, & feignant d'être ferme dans la religion de ses pères, il déploroit le mauvais état du parti des catholi-

ques. Il se plaignoit de la désunion des évêques, de la langueur & de la lâcheté des gens de bien, & de la facilité du Roi à accorder tout ce que les protestans lui demandoient. Il étoit d'avis qu'on parlât fortement à ce Prince, & qu'on le menaçât des excommunications, & des censures de l'église. Il assuroit que les catholiques, irrités du refus qu'on faisoit souvent de les recevoir dans les charges, & de la bonne volonté qu'on témoignoit pour le parti contraire, se joindroient tous au nonce, s'il vouloit se rendre leur chef sous le nom & sous l'autorité du Pape : que le Roi étoit d'un naturel si timide, qu'on le réduiroit à la raison avec un peu de courage, & qu'on le retiendroit dans l'équité par la crainte. Il vouloit, par ces conseils artificieux, tourner le Roi du côté des protestans, en l'irritant contre le Pape, & venir ainsi à bout de tous ses desseins.

Padnevi étoit aussi d'avis d'épouvanter le Roi, quoique ce fût pour une autre raison. Ils ne considéroient ni l'un ni l'autre le bien public. Ils avoient leurs vues particulières, & ne songeoient qu'à accommoder les affaires à leurs desseins. Ce dernier avoit été si puissant auprès du Roi, quelque temps auparavant, qu'il avoit gouverné absolument tout le royaume. Il étoit déchu de cette grande faveur : & comme la haine est plus forte après une grande amitié, il étoit haï de son Prince, & son cœur étoit cruellement agité de dépit, de colère, & de jalousie. Cet esprit altier & inflexible, accoutumé à dominer, se confioit en ses grandes richesses, & ne pouvoit demeurer en repos. Il vouloit adroitement jeter le Roi en quelque grand danger, ou pour le moins, en quelque grande crainte; s'imaginant, ou qu'on seroit obligé de se servir de lui, ou qu'il trouveroit quelque occasion de se venger. Il accusoit donc le Roi, & tâchoit de le faire passer dans l'esprit de Commendon, pour un Prince injuste & mal intentionné; assurant toujours qu'on n'avanceroit rien par la douceur; qu'il falloit lui faire voir quelque danger prochain; & que c'étoit la seule voie de retenir cet esprit foible, & inquiété par sa propre conscience, dans la fidélité qu'il devoit à la religion & au saint Siége.

Commendon ne se laissa point surprendre par ces conseils. Son esprit pénétrant avoit déjà assez reconnu les intentions de ces deux prélats, & il s'étoit d'abord informé de

leurs intérêts divers : ce qu'il avoit accoutumé de faire dès qu'il entroit dans une province. Il prit aussi une voie toute différente de celle qu'on lui proposoit, ne voulant pas irriter le Roi par des menaces, qui sont vaines & dangereuses lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force, & qui retombent souvent sur ceux qui les font mal-à-propos. Il ménagea son esprit, tantôt en le rassurant contre certaines craintes qu'on lui donnoit malicieusement ; tantôt en l'avertissant, « Qu'il s'exposoit lui & son royaume à de grands dan» gers, par sa dissimulation & par sa condescendance. Que cet» te licence téméraire de quitter Dieu & sa foi, ne pouvoit » produire que le mépris & la ruine de la justice, des coutu» mes & des lois publiques. Que ce renversement de reli» gion étoit presque toujours suivi du renversement des états. » Que par-là l'autorité des Rois passoit à la multitude. Qu'en » ces occasions, les plus hardis, & les plus séditieux deve» noient les plus puissans. Qu'il avoit raison de se plaindre, » de ce qu'il y avoit des particuliers dans son royaume qui » gouvernoient la noblesse, & qui avoient plus de pouvoir » sur les esprits, que le sénat & que lui-même. Que cela » devoit l'obliger à prendre garde à lui, & à réprimer l'in» solence de ceux, qui contre toutes les lois, forment des » partis, font des assemblées, retirent par leurs harangues » séditieuses des peuples attachés au culte de Dieu, & les » précipitent dans l'erreur & dans le mensonge. Que ces » hommes égarés étoient venus à un tel excès d'arrogance » & d'impiété, qu'on ne pouvoit ni les souffrir, ni les » corriger.

Quelquefois il retenoit ce Prince par la crainte des jugemens de Dieu, & lui faisoit comprendre, « qu'il y a un » Dieu vengeur de la religion violée, ou négligée, qui pu» nira ceux qui doivent être les protecteurs des lois & de » la piété chrétienne, avec d'autant plus de sévérité, qu'il » les a élevés au-dessus du reste des hommes. Qu'en matière » de profanation ou de relâchement dans la loi, dans les » cérémonies & dans les commandemens de Dieu, ceux » qui n'empêchent pas les désordres, quand ils le peuvent, » sont plus criminels, que ceux qui sont entraînés dans l'erreur, par la persuasion des autres. » Souvent il l'encourageoit par l'exemple du Roi son père, qui avoit employé tous ses soins & tout son zèle à éloigner cette peste de

ſes états. Il lui mettoit devant les yeux les troubles & les révolutions d'Allemagne, ou les ruines & les guerres civiles de la France, qui étoit alors dans le feu de la diviſion, le conjurant de profiter de ces malheurs étrangers.

Il s'appliqua entièrement à réconcilier les évêques. C'étoit une affaire de très-grande difficulté, parce qu'il falloit démêler leurs intérêts différens. Ils gardoient ouvertement toutes les apparences d'amitié & d'intelligence; & leurs haines & leurs jalouſies étoient ſecrètes. Il les avertit; il les conjura; il les preſſa, chacun en particulier; il les aſſembla pluſieurs fois tous enſemble, & les exhorta gravement de s'unir pour la cauſe commune, de ne pas trahir leur dignité par une méſintelligence obſtinée, & de ne pas donner eux-mêmes aux hérétiques les occaſions de les mépriſer & de les détruire. Il leur fit entendre, « Que s'ils agiſſoient de » concert, il ſeroit aiſé de remédier aux déſordres de ce » royaume. Que le nombre des eſprits pervertis n'étoit pas » grand. Qu'on pouvoit remettre en leur vigueur les lois » que leurs ancêtres avoient ſi ſagement établies, pour main. » tenir la religion, & pour rendre l'état eccléſiaſtique plus » vénérable. Qu'il falloit rappeler avec douceur, ceux qui » s'étoient égarés par une crédulité malheureuſe; & ran- » ger à leur devoir ceux qui par ambition ou par intérêt, » s'étoient trop élevés dans la cour. Que plus les évêques » étoient éminens en dignité, en honneurs, en crédit » par-deſſus les autres, plus ils devoient être prompts à » quitter leurs animoſités privées, pour le ſalut de leur re- » ligion & de leur patrie, qui n'étoient pas moins oppri- » mées par leur déſunion, que par la violence & par l'in- » fidélité des autres. Que leur devoir, & leur caractère les » obligeoit à ſe réunir. Que le Roi & le ſénat le ſouhai- » toient; & que tous les gens de bien les en conjuroient » inſtamment. Qu'ils avoient tort de ſe plaindre de la facilité » du Roi, puiſqu'ils ſe laiſſoient accabler, & qu'ils ſe met- » toient eux-mêmes ſous le joug de leurs adverſaires, qui ne » paroiſſoient vigilans, que parce que les catholiques étoient » endormis, & qui étoient plus à craindre par l'union qui » étoit entre eux, que par leurs forces.

Par tous ces diſcours, il ne put guérir des eſprits, qui étoient prévenus d'une fauſſe émulation & d'une envie enracinée. Mais il en gagna quelques-uns : il en engagea

d'autres par honneur, & il se servit de ceux qui étoient les plus raisonnables & les plus agissans. Par ce moyen il s'aquit beaucoup de réputation dans l'esprit du Roi & de toutes les personnes de bon sens ; & par ses conseils ou par ses sollicitations, il fit ordonner des choses très-utiles à l'état, & il en empêcha beaucoup d'autres qui eussent pu causer de grands changemens.

En ce temps-là, le Roi se trouvant engagé à la guerre contre les Moscovites, au-delà du Boristène, vouloit faire ordonner par le sénat, qu'on fit une levée extraordinaire de deniers, pour fournir aux frais de la guerre. Les hérétiques l'empêchoient, & faisoient agir quelques esprits populaires & factieux, dont ils disposoient. Ils se servoient de cette adresse, afin qu'en accordant après ce que le Roi souhaitoit, ils pussent obtenir en récompense un édit qui cassât les ordonnances qu'on avoit publiées contre ceux qui introduisoient de nouvelles doctrines, ou qui changeoient quelque chose de l'ancienne. C'est leur plus dangereux artifice, qui leur a réussi en plusieurs endroits. Ils ont souvent acheté la liberté d'être opiniâtres dans leurs erreurs, d'user des cérémonies qu'ils s'étoient imaginées, & de croire & de parler de Dieu comme ils l'entendoient : & les Princes, contre leur devoir & contre leur conscience, ont fait un infame trafic du culte & de la piété. De-là vient que nous avons vu des peuples, qui par un juste jugement de Dieu, ont été ruinés par leurs guerres, & par leurs révoltes ; & des Rois, qui après avoir ainsi accordé aux peuples la liberté de se soulever contre Dieu, n'ont pas été assez puissans pour les réprimer, quand ils se sont soulevés enfin contre eux-mêmes.

L'adresse & la vigilance de Commendon empêchèrent ce désordre ; le roi obtint ce qu'il demandoit, on reconnut les artifices des hérétiques ; & depuis ce temps-là, le roi & ceux qui étoient chefs des catholiques se défièrent toujours de leurs mauvaises intentions.

CHAPITRE IX.

Commendon fait chaſſer de Pologne Bernardin Okin, & quelques autres hérétiques.

LA Pologne n'étoit pas ſeulement expoſée à la licence de ſes citoyens, mais encore à celle des étrangers, qui vivoient tous également dans une grande impunité. Ceux qui pour leurs crimes, ou pour leurs erreurs étoient chaſſés de leurs pays; ceux qui cherchoient une retraite libre où ils puſſent vivre ſans lois & ſans religion, ſe réfugioient en Pologne, comme dans un aſyle ouvert aux hérétiques, & aux libertins. Le plus miſérable y trouvoit de puiſſans protecteurs, pouſſés, ou par une vanité naturelle d'aſſiſter des malheureux, ou par l'inclination que les hommes ont de donner dans les nouveautés. Il étoit venu d'Allemagne, de France & d'Italie, une troupe de faux docteurs, qui ſans aucune contradiction, & même avec l'applaudiſſement de pluſieurs, débitoient hardiment leurs rêveries. Ils aſſembloient les plus curieux & les plus zélés ſectateurs des nouvelles doctrines; & ils ſe donnoient toute la liberté de médire de la véritable religion.

Bernardin Okin s'y étoit retiré, & l'on l'écoutoit avec plus de concours & plus d'approbation que tous les autres. Il étoit natif de Sienne en Toſcane. Il avoit paſſé ſa jeuneſſe parmi les religieux de l'ordre de ſaint François, qu'on nomme ordinairement les frères Mineurs. Mais ayant reconnu depuis que cet ordre s'étoit relâché, & qu'il étoit fort éloigné de la pureté de la règle, des mœurs de leurs premiers pères, & de l'eſprit du fondateur, qui étoit de mépriſer entièrement les choſes humaines; il s'étoit ſéparé de ſes frères. La grande opinion qu'on avoit de ſa vertu, & le zèle de la religion, lui avoient fait trouver des partiſans de ſa réforme: de ſorte qu'il avoit remis l'inſtitut de ſaint François dans ſa première vigueur, en fondant l'ordre des Capucins, avec Matthieu d'Urbin, homme d'une exacte régularité, d'une ſimplicité évangélique & d'une grande pureté de vie.

Cet ordre, qui s'eſt répandu depuis dans toute l'Italie, eſt aujourd'hui dans une grande réputation, compoſé

d'un grand nombre de religieux d'une vertu & d'une ſainteté tout-à-fait exemplaire. Toute leur vie n'eſt que pénitence & pauvreté. Ils recueillent, des ſeules charités des fidelles de quoi vivre pour la journée, & n'uſent que de viandes ſimples, ſans aucun aſſaiſonnement. Ils mangent, pour ſoulager leur faim & non pour l'irriter, & s'arrêtent à la néceſſité, ſans vouloir aller juſqu'au plaiſir. Ils domptent leurs corps par leurs jeûnes, & par les veilles fréquentes; & le tiennent aſſujetti, afin que l'ame plus épurée & plus dégagée des ſens, vaque avec plus de liberté à la contemplation des choſes céleſtes. Leur habit eſt conforme à leur vie auſtère & humble. Ils ſont couverts d'une longue tunique & d'un manteau court, qui ne ſont guères moins rudes que des cilices. Vêtus de la ſorte l'hyver & l'été, ſans aucune différence, ils marchent pieds-nuds par les rochers, dans les neiges & dans les épines; & ne ſont chauſſés, que lorſqu'ils vont à l'autel, pour offrir le ſaint ſacrifice. Ils couchent ſur la terre ou ſur un lit fort dur & fort étroit, lorſqu'ils veulent prendre un peu de repos, couverts ſeulement de cet habit groſſier, qu'ils portent la nuit & le jour. Ils demeurent rarement dans les villes, & la plupart de leurs cloîtres ſont dans des ſolitudes éloignées du commerce des hommes. Enfin, toute leur diſcipline ne tend qu'à détacher l'eſprit de la matière, afin qu'il s'uniſſe plus fortement à Dieu par la contemplation des choſes ſaintes.

Okin paſſa quelques années dans cette auſtérité & dans cette pauvreté évangélique. Cet eſprit naturellement léger & plein d'amour-propre, étoit animé par ſon orgueil à la patience, ſe nourriſſoit de louanges & d'une certaine réputation de ſainteté, qu'il s'étoit acquiſe par cette manière de vie extraordinaire. On peut dire qu'il avoit quelque ſavoir, mais il s'étoit plus attaché à l'éloquence & à la beauté des paroles, qu'à la doctrine ou à la force du raiſonnement. A peine avoit-il appris le Latin; mais lorſqu'il parloit ſa langue naturelle, il expliquoit ce qu'il ſavoit avec tant de grâce, tant de politeſſe & tant d'abondance, que la douceur & la pureté de ſon diſcours raviſſoient tous ſes auditeurs.

La plupart de ceux qui aſſiſtent aux ſermons ne cherchent pas tant à remplir leurs eſprits des vérités & des maximes

de l'Evangile, qu'à ouïr des discours fleuris & étudiés : aussi en sortent-ils aussi peu touchés & aussi imparfaits qu'ils y étoient venus. Il y a même des prédicateurs, qui pour se faire suivre, ne s'étudient qu'à plaire & à flatter les oreilles ; & ayant plus d'égard à leur orgueil & à leur ambition, qu'au profit & à l'édification des peuples qu'ils ont entrepris d'instruire, ils ne considèrent ni la bienséance des personnes, ni la sainteté du lieu, ni l'importance des sujets qu'ils traitent. A quoi bon ce soin inutile des paroles, cette variété recherchée, ce fard & ces ornemens profanes, & cet art de plaire & de se faire louer de ses auditeurs, lorsqu'il ne faudroit penser qu'à les toucher & à les convaincre ? Quelques-uns péchent en cela avec tant d'excès, que pour se rendre plus agréables, ils mêlent dans leurs sermons des termes passionnés, & pleins d'une tendresse séculière, qui bien loin d'élever l'esprit au ciel, ne font que flatter les sens, & amollir l'ame de ceux qui les entendent. La diction des prédicateurs doit être comme leur vie, modeste, chaste, simple. Leurs termes peuvent être choisis, mais ils ne doivent pas être trop recherchés ; il faut qu'il paroisse qu'ils ont plus de soin de la bienséance & de la dignité de leur ministère, que de leur propre réputation. Leurs sentimens doivent plaire par une sainte gravité & par une sévérité salutaire, plutôt que par des agrémens inutiles, & par une fausse délicatesse. Ils doivent inspirer la crainte plutôt que le plaisir ; arracher les passions, & non pas les entretenir par cette molesse de discours ; montrer enfin aux hommes la solide piété, plutôt que la vanité de la science mondaine & leur propre légéreté.

Pour revenir à Okin, outre cette éloquence & cette politesse de discours, il avoit encore de grands avantages pour la réputation. Son âge, sa manière de vie austère, cet habit rude de Capucin, sa barbe qui descendoit jusqu'au-dessous de sa poitrine, ses cheveux gris, son visage pâle & décharné, une certaine apparence d'infirmité & de foiblesse affectée avec beaucoup d'art, & l'opinion qui s'étoit répandue par-tout de sa sainteté, le faisoient regarder comme un homme extraordinaire. Lorsqu'il devoit prêcher quelque part, le peuple y accouroit ; les villes entières venoient pour l'entendre : il n'y avoit point d'église assez vaste pour contenir la multitude. Le nombre des femmes étoit ordinai-

rement plus grand que celui des hommes. Lorſqu'il devoit paſſer par quelque ville, une infinité de gens alloient au-devant de lui, pour écouter ſes inſtructions.

Ce n'étoit pas ſeulement le peuple; les plus grands ſeigneurs, & les princes ſouverains le révéroient comme un ſaint. Lorſqu'il venoit chez eux, ils alloient au-devant de lui, ils le recevoient avec tout l'honneur & toute l'affection imaginable, & le reconduiſoient de même lorſqu'il partoit. Pour lui, il ſe ſervoit de tous les artifices qui pouvoient confirmer les bons ſentimens qu'on avoit de lui. Il alloit toujours à pied dans ſes voyages, & quoiqu'il fût d'un âge & d'une complexion fort foibles, on ne le vit jamais monté à cheval. Lorſque les princes le forçoient de loger chez-eux, la magnificence des palais, le luxe des habits & toute la pompe du ſiécle, ne lui faiſoient rien perdre de la pauvreté, ni des auſtérités de ſa profeſſion. Dans les feſtins, il ne mangeoit jamais que d'une ſorte de viande, la plus ſimple & la plus commune, & ne buvoit preſque point de vin. On le prioit de coucher dans de fort bons lits, & fort richement parés, pour ſe délaſſer un peu plus commodément des fatigues du voyage; mais il ſe contentoit d'étendre ſon manteau, & de ſe coucher ſur la terre. On ne ſauroit croire la réputation qu'il s'acquit, & les honneurs qu'il s'attira par toute l'Italie.

Mais on n'arrive point à une gloire ſolide par des ombres & par des apparences de vertu; & l'on ne ſoutient pas longtemps le perſonnage d'un ſaint, quand on n'a pas la ſainteté dans le cœur. Cet homme ſi humble aux yeux du monde, s'enfla de ces honneurs & de cette approbation populaire; & ſon eſprit naturellement inquiet & inconſtant, eut tant de complaiſance pour lui-même, ſe remplit ſi fort de ſon mérite & de ſa vertu, & fut ſi touché de ſa fortune, que tout pauvre, tout humble Capucin qu'il étoit, il oſoit aſpirer à une élévation extraordinaire. Mais comme il vit que le pape n'étoit pas auſſi perſuadé que lui de ſa vertu & de la grandeur des ſervices qu'il croyoit avoir rendus à l'état & à l'égliſe, & que l'opinion qu'on avoit de lui à Rome ne répondoit pas à ſes grandes eſpérances, il fut piqué de dépit, d'orgueil & de colère; & ne pouvant ſe contenir, il lâcha fort adroitement dans ſes ſermons, quelques paroles & quelques ſentimens qui tendoient à décrier ou

à diminuer l'autorité du saint siége. Dès qu'on s'aperçut qu'il cachoit sous cette apparence de sainteté un esprit de révolte & d'ambition, la foule de ses admirateurs ne fut plus si grande ; il étoit beaucoup moins visité ; sa réputation diminuoit tous les jours ; & le crédit qu'il avoit par-tout, se perdoit insensiblement.

Enfin, le pape ayant été informé de tout, lui commanda de venir à Rome, & pour rendre raison de sa conduite, & pour se justifier des choses dont on l'accusoit. On ne l'arrêta point, on ne lui donna point de gardes, soit parce qu'on n'ajoutoit pas assez de foi aux accusations, soit parce qu'on avoit encore quelque considération pour son mérite. Lorsque l'ordre du pape lui fut signifié, il étoit à Vérone chez Matthieu Giberti, qui en étoit pour lors évêque. Ce prélat, qui étoit fort renommé pour sa piété, & pour ses vertus épiscopales, & fort ami d'Okin, à cause de l'opinion qu'il avoit de l'innocence de sa vie, le voyant ému & incertain, l'exhorta d'aller à Rome en diligence, de se confier en la vérité & en la justice de sa cause, de se jeter aux pieds de Sa Sainteté, de rendre raison de sa conduite & de ses sentimens devant les commissaires qu'on lui donneroit, & de se justifier modestement & avec constance des crimes qu'on lui imposoit. Il écouta ce conseil, mais il eut de la peine à l'exécuter. D'un côté, il etoit troublé des remords de sa conscience, & il ne jugeoit pas à propos d'obéir ; de l'autre, il craignoit de perdre toute l'estime qu'on avoit pour lui dans le monde, s'il refusoit de se soumettre.

Il partit de Vérone dans cette incertitude, & s'avança jusqu'à Boulogne, où étoit alors le cardinal Gaspar Contarini, qui en étoit légat. Il fut reçu chez lui fort civilement, comme un de ses anciens amis ; mais il ne put l'entretenir de ses affaires, comme il souhaitoit, parce qu'il le trouva extrêmement abattu d'une maladie, dont il mourut peu de temps après. Ce cardinal le fit prier d'attendre encore quelques jours, espérant qu'il pourroit reprendre un peu de force. Mais comme ceux qui se sentent coupables, sont ordinairement soupçonneux, observent tout, craignent tout, & ont toujours devant les yeux l'image de la peine qu'ils ont méritée ; Okin s'imagina que le légat feignoit d'être malade pour le tromper, & pour le faire conduire à Rome par des archers malgré qu'il en eût. Dans cette ap-

prehenſion, il pria & preſſa avec tant d'inſtance, qu'on le fit entrer dans la chambre du légat, qu'on ne put le lui refuſer. Il le trouva avec une fièvre très-ardente; il ne fit que le ſaluer & réſolut de s'enfuir. Cette même nuit il jeta ſon froc, prit un habit ſéculier, ſe réfugia vers les hérétiques, & fut le premier déſerteur d'un inſtitut dont il avoit été le fondateur. Voilà comme il ceſſa de contrefaire le ſaint.

Dès qu'il fut arrivé dans ces lieux, où chacun vivoit ſelon ſon eſprit & ſelon ſes paſſions, dans une grande impunité; il s'accommoda ſi bien en peu de temps aux mœurs & aux coutumes du pays, que ſans conſidérer ni ſon âge, ni ſa profeſſion, ni le vœu de continence qu'il avoit fait, prêtre, capucin & ſexagénaire, il épouſa d'abord une jeune fille: il perdit bientôt l'habitude de jeûner, de prier, de veiller & de mortifier ſon corps; & il ne ſongea qu'à vivre avec ſa jeune femme, avec autant de licence que les autres. Ainſi, l'on jugea, avec raiſon, que la régularité & les auſtérités de ſa vie paſſée venoient de ſon orgueil & de ſon ambition, & que ſon intempérance préſente venoit de ſon naturel. D'abord il fut reçu dans le parti avec honneur. Quelque temps après, comme il arrive ordinairement à ces déſerteurs, il ſe vit mépriſé de ceux qui devoient apparemment avoir plus de conſidération pour lui.

Pour s'accréditer parmi les peuples, il entreprit de changer toute la religion; & ſans s'arrêter à aucune des ſectes qui étoient déjà établies, il voulut en inventer une nouvelle. Il publioit ſes opinions par des libelles qu'il compoſoit en Italien, & que quelques-uns de ſes amis traduiſoient en Latin. Il ne diſputa point, comme les autres, du renverſement de la diſcipline ancienne de l'égliſe, de la défenſe des viandes, de la continence des eccléſiaſtiques, de la communion ſous une ou ſous les deux eſpèces, ni de tous les autres points, qui étoient déjà reçus; quoiqu'ils fuſſent contraires à la créance des Catholiques. Il ſe jeta dans les abîmes, & dans les queſtions les plus profondes de la foi; & de peur qu'on ne crût qu'il avoit ſuivi les traces de Luther, il s'attaqua directement à Dieu même, afin d'avoir l'honneur de paſſer pour chef de parti. Il déchira la doctrine de l'égliſe avec une témérité incroyable. Il renouvela les erreurs d'Arius; il en inventa de plus pernicieuſes; & con-

fondant les perſonnes & les propriétés de la Trinité, il tomba dans un extrême aveuglement d'eſprit, & dans des excès inſupportables de malice & d'impiété.

Il s'arrêta d'abord chez les Suiſſes, mais il en ſortit; & changeant auſſi ſouvent de lieu que de créance, il courut toute l'Allemagne & toute l'Angleterre: & ſe voyant partout également mépriſé, il ſe retira en Pologne; & il prêchoit avec applaudiſſement dans Cracovie, comme nous avons déjà dit.

Il n'eſt point hors de propos de rapporter ici quelques paroles du premier diſcours qu'il fit aux marchands Italiens, qui ſe trouvoient alors en aſſez grand nombre à Cracovie, & qui étoient allés chez lui par curioſité pour le voir, & pour l'entendre. Ceux qui les avoient ouies, nous les rapportèrent eux-mêmes. *Gardéz bien, mes frères, de vous tromper*, diſoit-il *; vous êtes venus voir aujourd'hui un véritable apôtre de Jeſus-Chriſt. Ne croyez pas que je me flatte. J'ai ſouffert plus de peine & plus de travaux pour le nom & pour la gloire de Jeſus-Chriſt, & pour éclaircir la vérité des myſtères de la religion, qu'un homme n'en peut ſouffrir naturellement, & qu'aucun des apôtres n'en a jamais ſouffert. Que ſi Dieu ne m'a point donné, comme à eux, la grâce de faire des miracles, vous ne devez pas pour cela moins croire à ma doctrine qu'à la leur, parce que nous l'avons tous également reçue de Dieu: & croyez-moi, c'eſt un aſſez grand miracle que j'aie pu ſouffrir ce que j'ai ſouffert.* Voilà comme il parloit de lui-même, d'où l'on peut connoître l'orgueil, & le déréglement de cet eſprit.

Il avoit ajouté à toutes ces rêveries ſacriléges & monſtreuſes, quelques dialogues, qu'il avoit intitulés de la Poligamie, dans leſquels, parlant avec quelques-uns de ſes amis, il tâchoit de prouver par des exemples, & par des raiſons tirées de l'écriture ſainte & de la politique, qu'il eſt à propos que chacun travaille à peupler le monde, & à ſe faire une famille nombreuſe; & que non-ſeulement il eſt permis, mais qu'il eſt même ordonné aux Chrétiens d'épouſer autant de femmes qu'il leur plaît. Il vouloit introduire parmi des peuples fidelles & polis, la coutume des barbares, qui n'ont nul amour conjugal, nulle foi, nulle amitié pour leurs enfans, nulle liaiſon du ſang & de la nature avec leurs proches; parce qu'ils ont leurs cœurs partagés entre pluſieurs femmes, dont le nombre n'eſt réglé que par les biens,

&

& par la passion de chacun. Ce Capucin apostat se repentit si fort de sa continence passée, qu'après avoir contracté lui-même, contre toutes les lois, un mariage incestueux & illégitime, il devint le docteur de l'impureté, & voulut détruire la sainteté du mariage, qui ne fait qu'un corps & qu'une ame de deux personnes, & qui unit leurs volontés d'un lien éternel & indissoluble, de sorte que le vicaire de Jesus-Christ sur la terre, ne sauroit rompre ni délier un mariage légitime.

Commendon attaqua celui-ci & les autres, qui semoient des opinions pernicieuses dans le royaume; & après les avoir accusés plusieurs fois en présence du roi, & des principaux seigneurs de sa cour, il obtint une ordonnance du sénat, qui portoit que tous les hérétiques étrangers eussent à sortir du royaume. Ainsi Okin fut obligé de quitter la Pologne. Errant, & chassé de tous côtés, il se retira chez un de ses anciens amis, dans un petit village de Moravie, où il mourut de la peste, dans une extrême vieillesse, avec sa femme, deux filles, & un fils qu'il avoit.

CHAPITRE X.

Commendon rejette la proposition d'assembler un Concile national.

APRÈS avoir purgé le royaume de ces docteurs étrangers, qui inspiroient l'erreur & la révolte, il fut plus aisé de réprimer la licence de ceux du pays, & d'empêcher qu'on n'entreprît rien d'injuste ni de violent contre les prêtres & contre les églises. Mais les chefs des hérétiques, qui étoient des principaux de la noblesse, se sentant puissans par eux-mêmes, & ayant beaucoup de crédit à la cour & parmi le peuple, travailloient d'autant plus à fortifier leur parti, qu'ils voyoient que le nonce agissoit fortement pour celui des catholiques. Ils faisoient tous leurs efforts pour faire assembler un concile national, dans lequel ils pussent déterminer les matières de la religion, & la régler selon les usages & les intérêts de l'état, sans la participation & sans l'autorité du pape. Ils disposoient d'un archevêque, que sa dignité rendoit également puissant dans le clergé & dans le sénat. Ils le ménageoient, ils entretenoient ses espérances par leurs

promeſſes, & ils croyoient qu'il les ſerviroit dans ce deſſein d'aſſembler le concile.

L'archevêque Ucange, pour les raiſons que nous avons dites, avoit la même paſſion. Il rouloit jour & nuit dans ſon eſprit cette penſée; il en conféroit en ſecret avec un de ſes intimes amis, qui étoit d'une naiſſance obſcure, mais qui s'étoit fait connoître par ſes invectives contre l'égliſe Catholique, contre laquelle il avoit écrit pluſieurs volumes. Commendon avoit découvert les deſſeins & les intrigues d'Ucange & des hérétiques; & comme il s'appliquoit à rompre toutes leurs meſures, il avoit réſolu de diſſimuler tout ce qu'il en avoit appris, parce qu'il ne jugeoit pas à propos, dans l'état préſent des affaires, d'irriter un homme qui étoit conſidérable par ſes richeſſes, par ſa dignité & par les liaiſons qu'il avoit avec les adverſaires, & qui ſe fût déclaré ouvertement pour eux, s'il eût cru que ſes deſſeins euſſent été découverts. Il étoit d'autant plus à craindre, que le roi étoit fort porté à faire aſſembler le clergé, ſuivant les impreſſions qu'on lui avoit données, & qu'on eut bien de la peine à lui ôter.

« Le nonce y employa tous ſes ſoins & toute ſon » adreſſe. Il avertit ſouvent le roi, Qu'il y alloit du re- » pos public & de ſon autorité; Que tous les droits qu'il » accorderoit aux hérétiques, & à la multitude aveugle & » ſéditieuſe, ſeroient autant de droits perdus pour lui. » Que ſi avec tout le pouvoir des lois, toutes les ordon- » nances & tous les exemples des anciens, on ne pouvoit » preſque les réprimer, quels troubles ne devoit-on pas » craindre, ſi l'on ajoutoit à leurs mauvaiſes intentions » quelque apparence de juſtice? Qu'il y avoit deux ans » que le roi de France, qui n'étoit encore qu'un enfant » par la foibleſſe de la reine ſa mère, ou par les conſeils » peu ſincères de quelques-uns de ſes miniſtres, avoit eu » la même condeſcendance, & qu'il avoit voulu aſſiſter » lui-même avec la reine au colloque de Poiſſy, comme » s'il eût été l'arbitre des différents & des controverſes de » l'égliſe. Que cette aſſemblée n'avoit été qu'une ſource » de diviſions; que ç'avoit été comme la trompette qui » avoit excité les eſprits à la révolte; & que cette diſpute » n'avoit abouti qu'à la violence & à la fureur des guer- » res civiles.

Par ces avis, il détourna le roi du deſſein de faire aſſembler le concile. Ce prince aimoit le repos, & ne craignoit rien tant que les mouvemens & les révoltes dans ſes Etats : auſſi, lorſqu'on voulut parler de cette affaire dans le ſénat, il en interrompit la propoſition, proteſtant que ce n'étoit point à lui à déterminer quelque choſe ſur les matières eccléſiaſtiques. Pluſieurs évêques, & pluſieurs ſénateurs défendirent avec beaucoup d'ardeur & de zèle, la cauſe de la religion. Staniſlas Volski châtelain de Rava, opina vigoureuſement, Qu'il n'appartenoit pas à des aſſemblées particulières d'un peuple, ou d'une nation, de décider des devoirs de la religion & de régler les droits de la piété chrétienne, qui regardent le ſalut de tous les chrétiens. Qu'il falloit que les choſes fuſſent établies ſelon les canons anciens dans des conciles généraux ; & s'adreſſant au roi : *Pour moi, Sire*, lui dit-il, *je vous reconnois de bon cœur pour mon roi ; mais je ne fais point de difficulté de vous déclarer, que je ne vous reconnois point pour Souverain Pontife.*

Ucange n'oſoit agir ouvertement pour les hérétiques, de peur d'être expoſé à l'autorité & aux juſtes reſſentimens du pape, & de s'attirer la haine de tous les gens de bien. Auſſi Commendon le retenoit dans le devoir, ou en l'exhortant, ou en lui oppoſant des évêques & d'autres catholiques qui lui réſiſtoient. Cet archevêque propoſoit quelquefois des avis très-utiles dans le ſénat ; & pour mieux cacher ſes ſentimens, & pour faire valoir ſon zèle apparent pour l'égliſe, il affectoit d'avoir de temps en temps quelque démêlé avec les hérétiques : ce qui fit qu'ils commencèrent à ſe défier de lui. Le nonce entretenoit ſecrètement ces ſoupçons & ces défiances, & ſe ſervoit avec grande prudence de toutes les conjonctures du temps & des affaires.

Environ ce temps, le concile de Trente avoit ordonné à tous les archevêques, d'aſſembler les évêques de leurs provinces pour conférer avec eux, & pour ordonner enſemble ce qu'ils jugeroient néceſſaire pour la conduite de leurs égliſes. Ucange ſe ſervit de cette occaſion, qui étoit favorable à ſes deſſeins ; & ſous prétexte d'obéir au décret du concile, il réſolut de convoquer le ſynode, & communiqua ſa réſolution à Commendon. Tous les autres évêques, &

tous les gens de bien souhaitoient fort ces assemblées ; le nonce même auroit été de cet avis, s'il n'eût soupçonné l'esprit & les intentions d'Ucange. Mais afin qu'on ne pût lui reprocher de s'être opposé à un dessein très-salutaire, & approuvé de toutes les personnes sages, lui qui étoit obligé par le devoir de sa charge de s'y intéresser plus que tous les autres, il consentit que le synode s'assemblât à Petricow. Cependant il observa toutes les démarches d'Ucange ; il sonda toutes ses intentions avec un soin & une diligence extrême ; & sachant qu'il recherchoit secrètement les hérétiques, & que les chefs de ce parti devoient se trouver à cette assemblée, il donna avis au roi de tout ce qui se passoit par Nicolas Volski, évêque de Chiow, qui étoit fort attaché à ce prince ; lequel craignant que ce ne fût un commencement de guerres civiles, écrivit à Ucange & à Commendon, qu'il falloit différer le synode jusqu'à un temps plus tranquille. Ainsi le dessein du concile national fut rejeté : toutes les intrigues d'Ucange furent sans effet ; & cette importante affaire fut terminée heureusement, par la vigilance & par l'adresse de Commendon.

CHAPITRE XI.

Le Roi & le Sénat de Pologne, reçoivent les Décrets du Concile de Trente.

CEPENDANT le concile assemblé à Trente, composé d'un grand nombre d'évêques, des ambassadeurs de l'empereur, de ceux de tous les princes chrétiens, vingt ans après qu'il eût été convoqué par le pape Paul III, & trois ans après que Pie IV l'eût assemblé de nouveau, avoit été terminé, & avoit défini toutes les choses qui concernent la foi & la discipline de l'église. Le pape approuva & confirma les actes & les décrets du concile, les fit rédiger en un volume, & les envoya dans toutes les parties de la chrétienté, avec ordre à tous les fidelles d'obéir à ces saintes ordonnances. Commendon reçut ce livre avec des lettres de Sa Sainteté, qui lui ordonnoient d'employer tous ses soins à faire recevoir publiquement ce volume de décisions, qui devoient être la règle de la

foi & de la discipline de l'église. Il chercha d'abord tous les moyens d'y réussir ; mais il y trouva de grandes difficultés, tant du côté des hérétiques, dont le parti étoit puissant & redoutable au roi même, que du côté de l'archevêque de Gnesne, qui ne demandoit que des occasions de brouiller les affaires. Il étoit plus sûr de traiter en particulier avec le roi, & de lui présenter le livre à lui seul, mais il n'étoit pas si honorable ; & l'on pouvoit douter si le royaume recevroit sans difficulté, ce qui n'auroit été présenté qu'au roi, sans aucune participation du sénat. D'ailleurs, il étoit dangereux, si l'affaire se passoit dans le sénat, qu'il n'y eût bien des oppositions ; & que les hérétiques, emportés comme ils étoient, ne fissent rendre quelque réponse ambigue ou fâcheuse, pour éluder, ou pour mépriser l'autorité du concile & celle du pape.

Le nonce reçut cet ordre de Sa Sainteté dans la Prusse, où il étoit allé pour voir le cardinal Staniſlas Hosius, qui étoit revenu depuis quelques jours de Trente. Ce grand homme, élevé au cardinalat à cause de sa vertu & de sa doctrine, avoit été choisi pour présider au concile au nom du pape, avec quatre de ses collègues. Le concile fini, il s'étoit rendu promptement à son église de Warmie, pour y exercer les fonctions de son ministère. Comme les cœurs se lient ordinairement par la ressemblance des mœurs & des inclinations, Commendon & lui étoient unis par tous les liens de l'amitié & de la charité chrétienne. Ils conclurent entr'eux qu'il falloit présenter le livre au roi & au sénat tout ensemble, ou ne le pas présenter du tout. Cette résolution prise, le nonce partit en diligence pour aller trouver le roi à Varsovie, vers les frontières de la Lithuanie, où il avoit assemblé les Etats de son royaume. Dès qu'il y fut arrivé, avant que d'entreprendre l'affaire, & d'en communiquer avec qui que ce soit, de peur de donner le temps à Ucange & aux hérétiques de se liguer ensemble contre lui, il alla trouver le roi, l'entretint en particulier, le fit entrer dans ses sentimens, & le disposa à lui donner ce jour-là même une audience publique dans le sénat.

Le roi le pria d'attendre quelques momens dans sa chambre ; il entra ensuite dans le sénat, & peu de temps après il lui envoya deux sénateurs pour le conduire dans l'assemblée qui étoit déjà fort nombreuse. Il y fut introduit,

& l'on écouta avec beaucoup d'attention le discours qu'il y fit. Il commença par les raisons que le pape avoit eues d'assembler un concile universel ; il parcourut en peu de mots l'ouverture, les commencemens, les suites & la conclusion de cette célèbre assemblée, montrant « Que tout » s'y étoit passé selon les formes anciennes & selon les » canons apostoliques. Qu'on n'y avoit rien oublié de tout » ce qu'on pouvoit souhaiter pour l'explication des vérités » chrétiennes, & qu'on y avoit réglé tous les points de la » discipline. Que le pape avoit approuvé les décrets de » cette assemblée, qu'il les avoit fait publier, & qu'il les » envoyoit dans tous les royaumes pour les faire recevoir » à tous les princes chrétiens. Qu'il avoit ordre de présen- » ter au roi un volume de ces décisions & de ces ordon- » nances ecclésiastiques, afin qu'il les fit observer dans son » royaume, & qu'il témoignât sa soumission pour ce con- » cile où ses ambassadeurs avoient assisté. Que ce livre » étoit rempli d'instructions célestes ; qu'il seroit utile aux » catholiques, salutaire aux provinces infectées des nou- » velles hérésies, & capable de retenir dans la véritable » créance de l'église les esprits flottans & indéterminés. » Que ce seroit une présomption & une opiniâtreté insup- » portable, de rejeter ces décrets dressés par l'avis de trois » cents évêques, & de tout ce qu'il y a de gens savans dans » l'Europe qui avoient pesé & examiné toutes les raisons. » Qu'il ne croyoit pas que personne refusât de se sou- » mettre aux ordres d'un concile universel, qui avoit été » conduit par le saint-Esprit, & qui n'avoit rien décidé » qui ne fût fondé sur la doctrine de JESUS-CHRIST, & sur » l'autorité de Dieu même.

Après cela, il s'étendit sur la nécessité, & sur l'utilité des conciles dans l'église pour maintenir la foi & la piété, de peur que la foiblesse de l'esprit humain ne s'égare & ne quitte le droit chemin de la vérité. Il réfuta les opinions grossières de ceux qui s'étoient révoltés contre l'église, & qui s'étant éloignés du port de salut, se trouvoient agités des flots de l'erreur & de la rebellion.

« Quel aveuglement, disoit-il, que chacun se forme » une idée de sa religion selon son propre sens ; que cha- » cun devienne le juge & l'arbitre des vérités éternelles ; » que des particuliers se fassent un culte & des cérémo-

» nies, pour adorer la grandeur de Dieu ou pour apaiſer
» ſa juſtice ; qu'ils entreprennent de réformer, d'interpré-
» ter, & de renverſer même les préceptes de la loi & de
» la morale chrétienne, que Dieu a révélés à ſon égliſe
» & que des hommes divins nous ont laiſſés par écrit. Les
» hérétiques ont compris cette injuſtice, quoiqu'ils aient
» eu de la peine à l'avouer. Car après avoir refuſé d'obéir
» au légitime ſucceſſeur de ſaint Pierre, pour qui JESUS-
» CHRIST a prié afin que ſa foi ne manquât point, &
» qu'il confirmât ſes frères après ſa converſion ; après
» avoir animé les peuples à la révolte ; avoir ruiné des
» provinces par leurs ſéditions & par leurs violences : ils
» ont été obligés d'établir des chefs de leurs ſectes, & de
» fonder de nouveaux pontificats à Genève & à Vittemberg.
» Ils ont créé une nouvelle eſpèce de magiſtrats dans je
» ne ſais quelles villes obſcures de leurs parti. De ſorte
» qu'ils cherchent dans leurs ſynodes, qu'ils tiennent ſans
» aucun droit & ſans aucune forme ancienne, la même
» puiſſance qu'ils ne peuvent ſouffrir dans l'égliſe catho-
» lique ; & ils reconnoiſſent les Calvins, les Luthers &
» quelques autres petits docteurs, pour les maîtres & pour
» les interprètes de leur religion.

» On a permis à tout le monde d'aſſiſter au concile ; on
» y a convié tout le monde en général & en particulier ;
» on a donné des ſuretés publiques à tous ceux qui euſ-
» ſent voulu, ou diſputer, ou s'éclaircir du point des con-
» troverſes, ou donner des avis, ou faire même quelques
» plaintes : & cependant les hérétiques murmurent encore
» contre cette ſainte aſſemblée. N'eſt-ce pas une choſe
» injuſte, que de ne vouloir ſe ſoumettre ni aux décrets
» des papes ni à ceux des conciles, & de rejeter ce con-
» ſentement & cette conformité de créance que toute l'an-
» tiquité a révérée ? Cependant ces gens qui n'écoutent
» que leurs paſſions & qui veulent vivre ſans lois, ſe cou-
» vrent du nom de l'Ecriture & de la parole de Dieu ; ils
» ſe retranchent là comme dans leur fort : ils ne veulent
» point d'autre juge. Ils ſe moquent des jugemens des hom-
» mes fragiles, qui peuvent tromper & être trompés ; com-
» me s'ils n'étoient pas hommes eux-mêmes ; comme s'ils
» avoient le privilége d'être infaillibles ; comme s'il n'y
» avoit rien de ſaint & de véritable que ce qu'ils ont bien

» voulu s'imaginer ; ou comme s'il n'y avoit point de juste
» interprétation des écritures, que celle qu'ils trouvent
» conforme à leurs sens.

» Personne ne peut nier qu'il ne faille puiser la vérité
» dans la source pure des écritures : mais on ne peut nier
» aussi qu'elles n'aient été interprétées diversement. Quel-
» les disputes n'y a-t-il pas eu sur la force & sur l'intelli-
» gence de quelques passages ? Quels différents n'ont pas eu
» sur ce sujet les catholiques & les hérétiques dans tous les
» siècles ? Puis donc qu'il se trouve des endroits obscurs
» & douteux dans les livres canoniques que ces saints &
» savans personnages de l'antiquité, les Augustins, les Jé-
» rômes, les Bernards, les Basiles, les Chrysostomes & les
» Gregoires ont eu tant de peine d'entendre ou d'expli-
» quer, les croirons-nous clairs & faciles à comprendre,
» nous qui n'approchons ni de leur sainteté, ni de leur sa-
» gesse ? Oterons-nous cette autorité à l'église, pour nous
» l'attribuer ou pour la déférer à Calvin & à Luther, hom-
» mes séditieux, qui, selon la coutume des hérétiques, ren-
» versant les paroles de Dieu, & les accommodant à leur
» sens, ruinent l'ordre & la discipline de l'église ? La grande
» controverse des hérétiques anciens a toujours été sur le
» sujet des livres sacrés. Ceux d'aujourd'hui ont toujours
» la parole de Dieu sur les lèvres. Ils crient avec une ef-
» fronterie insupportable, qu'il n'est pas permis de s'en
» écarter, comme si nous refusions de la recevoir, ou
» comme si nous ne savions pas qu'il n'y a point de loi,
» ni de maxime dans la religion, qui ne soient fondées
» sur cette parole.

» Cependant lorsqu'on les presse, ils en reviennent tou-
» jours-là : ils nous opposent incessamment la parole de
» Dieu, comme ils l'ont entendue, & comme ils l'ont tour-
» née ; & ne veulent écouter aucun sens, que celui qu'ils
» ont trouvé ou qu'ils ont approuvé. Calvin, Luther &
» leurs semblables seront-ils donc les seuls qui auront dé-
» couvert la vérité ? Seront ils les seuls que Dieu nous
» aura envoyés pour expliquer ses lois & ses volontés ?
» Si ces hommes miraculeux n'étoient point nés, tout le
» genre humain seroit enseveli dans les ténèbres éternel-
» les de l'erreur. Quel aveuglement & quel malheur du
» siècle, s'il faut que notre salut dépende des rêveries de

» ces nouveaux docteurs, & que la chose du monde la
» plus importante se décide par les sentimens de quelques
» esprits ignorans ou malicieux !

» On mépriſera donc l'autorité de l'église, à qui Dieu
» a promis qu'il ſeroit avec elle juſqu'à la conſommation
» des ſiècles, & que les portes de l'enfer ne prévaudroient
» point contre elle. Il ne faudra qu'écouter ces uſurpa-
» teurs du nom & de la parole de Dieu, qui en abuſent
» pour tromper les foibles, & qui ſe donnent la liberté
» de tourner ou de plier, ſelon leur caprice, le texte ſa-
» cré des écritures ? Ceux-ci ne ſe croiront pas obligés de
» s'en tenir à ce que pluſieurs, à ce que tous d'un com-
» mun accord, auront déterminé de Dieu & de ſa parole.
» Nous rediront-ils toujours la même choſe ? Nous veu-
» lent-ils forcer de nous arrêter à ce qu'ils ont penſé ?
» & refuſeront-ils inceſſamment de reconnoître leurs
» juges naturels ? Comme ſi l'on diſoit, qu'il ne faut
» obéir ni au roi, ni au ſénat, ni aux juges, mais qu'il
» faut obéir aux lois que chacun fera, ou que chacun
» interprétera après ſuivant ſes paſſions. N'eſt-ce pas
» là confondre toutes les lois & toutes les règles de la
» ſociété humaine ? Ne veulent-ils point enfin terminer
» ces controverſes ?

» Il eſt aiſé de juger que ces nouveaux docteurs les en-
» tretiennent par leurs artifices, pour retenir les affec-
» tions des peuples. Ils ne veulent point entendre parler
» de paix, parce qu'il leur eſt avantageux que la multitude
» ſuive leurs erreurs, & qu'ils ſeroient bien peu de choſe,
» ſi les troubles étoient apaiſés. Ce ſont eux qui ſèment
» ces diviſions & qui les font ſubſiſter ; & ils ſont ſi fiers
» de cette licence qu'ils ont de troubler & de médire, qu'ils
» ſoutiennent effrontément que Dieu n'a laiſſé aucun chef,
» aucun magiſtrat, ni aucun juge dans ſon égliſe, à qui
» l'on puiſſe s'adreſſer dans les choſes obſcures ou douteu-
» ſes. Ces impies reprochent à Dieu & à ſa providence,
» un défaut qui ne ſeroit pas ſupportable aux légiſlateurs
» & aux fondateurs de la plus barbare république. Ils veu-
» lent enfin que l'égliſe, qui a été ſauvée par le ſang & par
» la mort de Jeſus-Chriſt, & qui a été fondée, non par
» les conſeils des hommes, mais par la ſageſſe de Dieu mê-
» me, ſoit un navire ſans pilote, une aſſemblée ſans chef

» & un corps ſans ame : ce qui ſeroit auſſi indigne de » Dieu, que pernicieux pour les hommes. »

Il leur repréſenta enſuite le renverſement de pluſieurs états, & les déſordres qu'il avoit vus lui-même dans ſes derniers voyages. Il leur fit une peinture vive & naturelle des révoltes, des mouvemens, des meurtres, des pillages, des ſacriléges, des violences exercées contre les prêtres, des ruines des temples & des autels, des guerres civiles & des révolutions étranges que ces nouvelles opinions avoient cauſées. Il tomba ſur les déſordres de la Pologne. Il fit une comparaiſon de la tranquillité ancienne de ce royaume, de ſa religion, de cette union de ſentimens, qui fait la force & la ſureté des états, avec les troubles & les diviſions préſentes. Il les exhorta à maintenir l'honneur de leur nation, & la gloire que leurs ancêtres leur avoient laiſſée d'être vaillans, & d'être pieux; à recevoir les ſaints décrets d'un concile univerſel qui remédioit à toutes les maladies de l'état & des particuliers; & à renoncer à ces opinions ſi incertaines, ſi diverſes, ſi contraires entre elles mêmes, que la malice de quelques-uns avoit introduites, & que la légéreté & le libertinage de pluſieurs avoient entretenues. Il finit en proteſtant devant Dieu, qu'il les avoit avertis pluſieurs fois en public & en particulier, par l'ordre du pape; & qu'au jour que les hommes ſeront préſentés au redoutable tribunal de Dieu, avec tous leurs vices, & toutes leurs fauſſes vertus, il feroit des reproches à ceux qui auroient été obſtinés, & rendroit témoignage contre eux.

A ces mots il préſenta le livre au roi. Il avoit parlé avec tant de gravité, tant de zèle & tant d'efficace, que non-ſeulement il toucha le ſénat, & particulièrement les anciens ſénateurs, qui ſe ſouvenoient de l'état paiſible du royaume & de la naiſſance des troubles, mais encore il étonna les hérétiques. J'aſſiſtai à cette action, & j'étois derrière lui, tenant le livre qu'il devoit préſenter; & je puis aſſurer que je vis pluſieurs perſonnes de l'aſſemblée qui fondoient en larmes.

Après que Commendon eut achevé ſon diſcours, il voulut ſortir du ſénat; mais le roi l'arrêta, & lui dit en ſouriant : *Vous ſavez ſi peu notre langue, que nous opinerons devant vous auſſi librement que ſi vous étiez ſorti.* D'abord on alla aux opinions. L'archevêque de Gneſne, qui parla le

premier, loua fort amplement le zèle du pape & la sagesse des pères du concile, suivant son esprit ordinaire; & après tous ces éloges, il fut d'avis qu'on reçût le livre fort civilement, mais qu'on ne rendît aucune réponse positive, qu'après que le roi l'auroit lu & examiné à loisir dans son conseil.

Il s'éleva un grand murmure du côté des évêques & des catholiques contre cet avis, par lequel il sembloit soumettre les décrets du concile au jugement du roi & du sénat. Alors le roi, sans attendre les avis des autres qu'il avoit assez compris par ce murmure, prit la parole, & dit: « Que » le nonce avoit parlé avec tant d'ordre, tant de jugement & tant de force, qu'il se sentoit persuadé de ses » raisons; d'autant plus qu'il n'avoit pas prévu qu'on lui » dût donner une si prompte audience, & qu'on pouvoit » croire que ce discours lui avoit été inspiré de Dieu: que » pour lui, il se croyoit obligé de recevoir les décrets du » concile, & d'obéir, comme il étoit juste, à toutes ses » ordonnances. » Le vice-chancelier, selon la coutume, rendit réponse à Commendon, conformément à l'avis du roi. Ainsi le nonce se retira fort satisfait, & donna depuis de grandes louanges au roi & au sénat.

CHAPITRE XII.

Le nonce visite toute la Pologne.

COMMENDON avoit résolu de visiter toute la Pologne, dès le temps que la diète de Varsovie fut terminée.

Outre l'inclination naturelle qu'il avoit à voyager, il jugeoit à propos, pour le bien des affaires publiques, de passer par toutes les provinces, de conférer avec tous les évêques, de reconnoître les nécessités particulières des églises, pour y mettre ordre, & de se montrer à des peuples éloignés, qui n'avoient jamais vu de nonces apostoliques. Il descendit par la Vistule, vers la mer Baltique. Il s'arrêta en passant à Plocsko, à Uladislaw & à Culm, qui sont des évêchés situés sur les bords de la rivière, & de-là il se rendit à Dantzic.

C'est une ville fort peuplée & fort célèbre par le commerce de tout le Septentrion & par son port, que la Vis-

tule fait naturellement, en se déchargeant dans la mer par une large embouchure, où l'on voit quelquefois jusqu'à six cents des plus grands vaisseaux, qui y abordent de Livonie, de Suéde, de Danemarck, d'Allemagne, de Hollande, d'Angleterre, de France & d'Espagne, chargés de toutes sortes de marchandises. Il y a encore deux ports dans la Prusse; celui d'Elbing, qui est estimé le plus commode, & celui de Konisberg; mais ils ne sont pas comparables à celui de Dantzic. De tous les royaumes de l'Europe on y apporte des vins, des huiles, du sucre, des parfums & des senteurs, des draps de laine & des étofes de soie; on en rapporte des bleds, des vins, des huiles, & une grande quantité de miel & de cire.

Les chevaliers Teutoniques, envoyés autrefois par le pape pour dompter les peuples barbares de la Prusse, abordèrent en cet endroit, & le trouvèrent si commode, qu'ils y firent bâtir cette ville peu de temps après. Ses habitans se rendirent considérables, mais on les traita depuis si tyranniquement, qu'ils furent obligés de penser eux-mêmes à leur repos, & de se mettre sous la puissance des Polonois. Ces nouveaux maîtres les reçurent avec joie, les traitèrent avec douceur; & pour les récompenser de s'être donnés de si bonne grâce, ils leur accordèrent la liberté de vivre selon leurs lois & selon leurs coutumes.

Pendant les guerres civiles, cette ville s'est trouvée engagée en des partis différens: aussi a-t-elle souvent changé de fortune. Tantôt elle a augmenté ses droits, tantôt elle les a perdus entièrement; mais elle a un secret infaillible de réparer toutes ces pertes. En donnant de grandes sommes d'argent, elle rachète sa liberté & ses priviléges; & se défend mieux par les présens & par les richesses, qu'elle ne feroit par les armes & par la valeur. Lorsque les Polonois viennent y débiter leurs denrées, il y a une loi qui leur défend de les vendre à des étrangers. Ainsi les marchands de Dantziz, qui leur ont imposé cette nécessité, achètent chez eux à fort bon marché ce qu'ils vendent après fort cher. C'est de-là que viennent leurs grandes richesses, tant communes que particulières, par lesquelles ils se maintiennent dans leurs anciens droits, & rendent leur ville célèbre par des édifices publics, & par des maisons de particuliers qui sont très-magnifiques.

Toute la Pruſſe eſt bâtie plus agréablement que la Pologne, où l'on ne voit ordinairement que des maiſons faites de bois, tant à cauſe de la commodité de leurs grandes forêts, que parce qu'on y a peu de ſoin & peu de curioſité d'être bien logé. Les peuples qui habitent la Pruſſe ſont preſque tous venus d'Allemagne : auſſi y garde-t-on toutes les coutumes des Allemands. Il n'y a que les bergers & les gens de la campagne qui vivent d'une façon particulière, & qui n'entendent pas même la langue allemande. On dit que ce ſont les reſtes des anciens peuples de la Pruſſe qui qui n'ont pas ſuivi, comme les autres, l'héréſie de Luther ; ſoit parce qu'ils n'ont aucun commerce avec les villes, ſoit parce qu'ils ont un langage particulier, & qu'ils n'entendent pas celui qu'on parle communément dans le pays, ſoit enfin parce qu'ils ont retenu avec plus de fermeté la religion en laquelle ils avoient été élevés.

Le ſeul cardinal Hoſius, par ſes ſoins & par ſa prudence, empêcha que toute cette province ne ſe jetât dans les ſectes nouvelles. Quoique ſon diocèſe ſoit de grande étendue, il n'y laiſſa point entrer cette contagion, qui s'étoit répandue dans tout le voiſinage. Il fonda à Brunsberg un collége, où il établit les pères Jéſuites, comme des ſentinelles, pour veiller ſur ſon troupeau, & pour le défendre contre les hérétiques. La ſainteté & le ſoin paſtoral de ce grand prélat retinrent pluſieurs perſonnes dans l'obéiſſance de l'égliſe ; & quoique le torrent de ces nouveautés profanes ait inondé toute la Pruſſe, il s'y trouve pourtant des familles conſidérables parmi la nobleſſe qui ſont demeurées dans la foi & dans la diſcipline ancienne.

On ne ſait point comment on appeloit anciennement les Pruſſiens ; ils ne le ſavent pas eux-mêmes. Tantôt on les confond avec les Allemands, tantôt avec les Polonois. Ils ſont aujourd'hui mêlés des uns & des autres, mais autrefois ils n'avoient aucun commerce avec ces peuples : auſſi ne ſont-ils preſque point connus. On rapporte comme une merveille, que ſous l'empire de Neron, un chevalier romain paſſa de Hongrie juſques dans cette province, pour y acheter de l'ambre. Ils ont tiré leur nom des Boruſſiens, qui étant partis de la Scytie & des extrémités de l'Europe, où eſt la ſource du fleuve Tanaïs, s'arrêtèrent dans cette province qui avoit été ravagée & abandonnée par les Goths.

Ils y vécurent à la manière de leur pays. Ils n'avoient point de maisons, & ils ne connoissoient d'autres fruits, que ceux que la nature produit sans culture. Ils n'avoient ni religion, ni respect pour les dieux & pour les hommes; & ils vivoient sans aucune loi & sans aucune forme de gouvernement. Ils se nourrissoient de miel sauvage qu'ils recueilloient dans les forêts, de lait, ou de sang de cheval, & de la chair de bêtes fauves. Ils étoient si sauvages, qu'ils ignoroient toutes les formalités & le nom même du mariage, habitant avec les femmes sans nul choix & sans nulle distinction, selon que le hasard ou leurs passions brutales les y engageoient. De cet amas de mariages fortuits & confus, le peuple se multiplia de telle sorte, & en si peu de temps, que leur grand nombre leur fut à charge. Dans l'appréhension d'en être trop incommodés, ils résolurent de faire mourir toutes les filles qui naîtroient, & de n'élever que les mâles. Ils exécutèrent leur résolution, & pendant deux ans ils ne sauvèrent pas une fille. Ils donnoient beaucoup de peine à leurs voisins; car ils faisoient tous les jours des courses sur eux, & ravageoient toute la campagne: & il étoit difficile de régler de jeunes gens, qui n'avoient aucune politesse, & qui vivoient sans lois & sans magistats.

Ils s'assemblèrent un jour pour se régler entre eux, & pour y établir quelque forme de république; & un de ces barbares nommé Vidvut, qui n'avoit pas l'esprit si grossier que les autres, & qui, par ses pirateries, avoit amassé quelques biens, leur tint ce langage. *Pourquoi nous contentons-nous de tirer des abeilles de quoi nourrir nos corps tous les jours? Que ne prenons-nous des instructions & des exemples d'elles, pour régler aussi notre vie? Ne voyons-nous pas qu'elles ont un roi à qui elles obéissent? Elles sont gouvernées avec équité. Celles qui sont oiseuses sont forcées de travailler; celles qui sont plus ménagères, plus industrieuses & plus occupées, sont dans les places les plus honorables de leurs ruches.*

Ce discours plut à toute l'assemblée, & d'un commun consentement, ils élurent ce sage barbare pour leur Broter; c'est ainsi qu'ils nommoient en leur langue le roi des abeilles. Cet homme eut un esprit & un cœur de roi. Il régla les mariages & la différence des enfans, & il abolit cette confusion & ce mélange de brutalités passées. Il donna quelques lois à ses sujets. La première chose qu'il fit, fut de

leur imprimer quelque opinion & quelque crainte des dieux, & de leur faire une espèce de religion ; ce qui retient les peuples dans le devoir, plus que toutes les lois ensemble. Il leur apprit à adorer des serpens, qui sont fort rares dans ces régions froides, & leur donna l'exemple des Samogites & des peuples de Lithuanie. Quelque temps après, afin qu'on ne dépeuplât point les forêts de bêtes qu'on alloit chasser tous les jours, il leur persuada que les bêtes étoient les divinités des bois & des forêts. Il consacra même quelques forêts, & partagea la campagne à ses sujets, les obligeant à la cultiver. Ces barbares se rendirent d'autant plus redoutables à leurs voisins, que vivant sous un roi, ils avoient ajouté à leur force & à leur valeur, de l'ordre & de la discipline. Ils ravagèrent la province des Mazoviens, qui sont des peuples de Pologne ; ils défirent plusieurs fois leurs armées, & leur firent appréhender leur entière ruine : ce qui obligea Conrad, qui étoit leur roi, d'aller à Rome, pour obtenir du pape quelque secours, & pour le solliciter en son nom & au nom des Allemands & des Saxons, qui avoient aussi de la peine à se défendre des irruptions fréquentes de ces barbares.

Comme c'étoient des chrétiens qui demandoient du secours contre des infidelles, le Pape envoya dans la Prusse les chevaliers Teutoniques, qui ayant été chassés de Syrie par les Sarrazins, demandoient à Sa Sainteté une retraite & un asyle pour leur ordre. Ils étoient au nombre de trente mille, tous Allemands de nation, selon les règles de leur institut, qui n'admettoit aucun étranger. Cette société militaire avoit eu de très-petits commencemens, & s'étoit augmentée peu à peu ; & ayant été confirmée par l'autorité des souverains Pontifes, elle avoit acquis de grands honneurs, & de grandes richesses. Les chevaliers se rendirent dans la Prusse, se campèrent au-deçà de la Vistule, dans le territoire de Culm, & combattirent ces peuples, durant plusieurs années, sans aucun avantage considérable. Enfin ils les défirent en quelques batailles, ils en tuèrent une multitude prodigieuse, & se rendirent maîtres de toute la Prusse. On obligea ceux qui restèrent de ces infidelles à recevoir la foi & la religion chrétienne. Le Pape leur envoya des personnes de grande piété, & fort zélées, pour les instruire ; mais ils eurent tant d'aversion pour leurs maîtres, qu'ils attaquè-

rent même l'archevêque Audebert, que sa vie innocente, & ses miracles ont rendu vénérable à toute l'église, & lui coupèrent la tête, comme il offroit à Dieu le saint sacrifice de la messe. Ils ont souvent quitté la religion, qu'ils n'avoient embrassée que par contrainte. Mais les Papes ayant divisé cette province en évêchés, ces hommes cruels & grossiers se sont enfin adoucis par les soins & par les instructions de leurs évêques, qui les ont réduits à abolir leurs forêts sacrées, à tuer leurs serpens & leurs idoles, & à recevoir les lois de la piété chrétienne.

La Prusse demeura donc sous la domination des chevaliers Teutoniques, & sous l'autorité du saint siége, jusqu'à ces derniers siècles. Cet ordre étoit devenu si puissant, qu'on avoit vu un corps d'armée de soixante mille de ces chevaliers. Des Princes du sang royal, & des Souverains, se tenoient fort honorés de les commander, & croyoient avoir mis une grande gloire, & un grand titre dans leurs familles; lorsqu'ils avoient été élus chefs d'une si vaillante & si nombreuse noblesse. Celui qui les gouvernoit, s'appeloit grand-maître. Il avoit une autorité souveraine, & l'on lui rendoit les mêmes honneurs que l'on rend aux Rois. Tant qu'ils eurent à s'exercer contre de si fiers ennemis, ils observèrent leurs lois & leur discipline, par une crainte raisonnable, & pour une honnête émulation. Mais après qu'ils les eurent soumis, ils tombèrent dans de grands déréglemens & dans un licence extrême. Enflés de leurs prospérités & de leurs victoires, ils ne furent pas contens de s'être rendus maîtres de la Prusse, ils portèrent plus loin leurs prétentions ambitieuses, & firent plusieurs efforts pour s'emparer des terres des Samogites, & de la Lithuanie. Ils firent une très-longue & très-cruelle guerre aux Polonois, qui leur avoient obtenu cette retraite, lorsqu'ils étoient errans; & durant plus de cent cinquante ans, ils disputèrent ensemble la gloire de vaincre & de commander. Enfin ils se révoltèrent contre l'église, & perdirent leur souveraineté, en perdant la foi catholique.

La doctrine de Luther s'étant répandue, comme un embrasement violent, dans toutes les parties de l'Allemagne, ces chevaliers qui étoient dans la Prusse & dans la Livonie, où ils avoient aussi été envoyés pour s'opposer à la fureur de quelques peuples barbares, s'engagèrent dans la nouvelle

doctrine

doctrine avec des emportemens incroyables; tant par une passion naturelle à l'esprit humain d'aimer le changement, que par des intérêts particuliers, & par un lâche désir d'usurper les commanderies qu'ils possédoient, & de les rendre héréditaires. Ils ne se contentèrent pas de quitter toutes les marques de leur profession, ils devinrent eux-mêmes ennemis de la religion qu'ils étoient obligés de défendre. Non-seulement ils jetèrent les croix qu'ils portoient pendues à leur col par un statut particulier de leur société; mais par un mépris extrême de la piété chrétienne, ils les attachèrent contre une muraille, & s'en servant comme de blanc, ils y tirèrent leurs flèches & leurs mousquets, jusqu'à ce qu'ils les eussent brisées en mille pièces.

Il arriva, par une juste vengeance de Dieu, que tous ces titres de noblesse, qui étoient des récompenses de vertu, qu'on donnoit aux Allemands, furent entiérement abolis. Car Albert, marquis de Brandebourg, qui étoit grand-maître de l'ordre, sous prétexte de finir les différents qu'il avoit avec la Pologne, & de terminer une guerre qu'il ne pouvoit plus soutenir, ayant ruiné tous les droits & tous les priviléges de la société, qui l'avoit élevé à cette dignité par ses suffrages, réduisit à ses usages particuliers les richesses communes de l'ordre; & méprisant l'autorité du Pape, & celle de l'Empereur, il partagea la Prusse avec les Polonois, & se mit sous leur protection, à condition qu'il porteroit la qualité de duc de Prusse, & que ses héritiers & ses descendans succéderoient à la duché. Pour lui, il renonça à l'église & à tous les vœux qu'il avoit faits; il embrassa la doctrine de Luther, & suivant le libertinage du parti, il se maria, & eût un enfant à l'âge de soixante & dix ans.

Comme je passai par cette partie de la Prusse, qui est demeurée sous son obéissance, pendant que Commendon s'arrêta chez le cardinal Hosius, je le vis à Konisberg. Il me reçut avec beaucoup de civilité, comme un étranger qui passoit dans ses états, & comme un homme qu'il avoit vu autrefois à la suite du nonce du Pape. Il me pria à dîner avec lui. Il se mit à table entre deux dames, qui lui donnoient à manger, & qui lui portoient quelquefois le morceau à la bouche, car il étoit tout cassé de vieillesse, & il avoit pour le moins quatre-vingt-dix ans. Il avoit beaucoup de douceur & d'honnêteté, & sa conversation étoit agréable.

Il m'entretint, selon la coutume des gens de son âge, de plusieurs choses de son temps, qu'il vouloit me faire entendre, & dont il vouloit s'éclaircir avec moi. Il parloit latin, mais d'une manière si barbare & si grossière, qu'il disoit bien des mots que je n'entendois pas; outre qu'il ne parloit pas fort nettement, & qu'il traînoit ses paroles, comme c'est l'ordinaire des vieillards.

CHAPITRE XIII.

De quelques animaux de la Prusse.

APRÈS que j'eus pris congé de ce Prince, il me donna quelques-uns de ses gens pour me conduire dans une maison qu'il avoit fait bâtir depuis peu, qui est à cinq mille pas de Konisberg, & pour me faire voir les animaux qui sont dans son parc; car c'étoit pour cela principalement que j'étois venu. Je me contenterai de parler de quelques bêtes que j'y vis, puisque ce n'est pas mon dessein de faire ici l'histoire de toutes celles de ce pays-là, & qu'il s'est trouvé des auteurs qui en ont fait des traités entiers. On y voit deux espèces de bœufs sauvages, qu'ils appellent des ures, & des busses, dont le naturel est presque le même, quoique l'espèce en soit diverse. La force, la viteſſe, la férocité, la grandeur, sont presque semblables dans les uns & dans les autres, & la forme a beaucoup de rapport avec celle de nos bœufs ordinaires, si l'on en excepte que le poil en est plus hérissé & plus noir, & que la masse en est plus grande. Jules César la met un peu au-dessous de celle des éléphans.

On en trouve des troupeaux dans les forêts de Mazovie; & ce n'est qu'aux environs de Rava qu'on prend des ures, soit que la nature du lieu leur soit propre, soit qu'ils s'y retirent, comme dans un asyle, parce qu'il est défendu, sur peine de la vie, d'y aller chasser sans la permission du Roi. J'en ai vu dans la Prusse de fort jeunes, qu'on lâchoit quelquefois devant nous, qui bondissoient & qui couroient d'une viteſſe extraordinaire. Les Polonois se nourrissent de leur chair, & l'on en sert aux meilleures tables, après qu'on les a laissés mortifier quelque temps au froid. Nous en avons

mangé plusieurs fois, & je ne trouvai pas que le goût en fût différent de celui des bœufs ordinaires. On rapporte que ces animaux sauvages s'accouplent quelquefois avec des vaches qui paissent dans la campagne ; mais outre que les veaux qui en viennent, ne vivent pas, ceux qui se sont ainsi mêlés à des bêtes étrangères sont chassés de leurs troupeaux. On coupe leur cuir, & l'on en fait des ceintures, qu'on dit être d'un grand secours pour les femmes qui sont en travail.

Les buffles ont plus de force, & leur figure est plus terrible. Ils ont la tête large & courbée, des cornes longues, plus grandes que celles des ures, tortues comme celles des taureaux, dressées & prêtes à frapper, aigues & de couleur noire, fort polies, & creuses au-dedans ; les oreilles petites ; les yeux grands, rouges & pleins de feu ; le regard farouche & menaçant. Lorsque cet animal est irrité, il souffle d'une manière horrible. Une touffe de poil lui pend au menton en façon de barbe ; un crin noir & hérissé lui couvre le col, les flancs & les jambes de devant ; son dos va en penchant depuis le col jusqu'aux épaules ; le derrière est fort menu & d'une peau fort sèche & fort ridée ; sa queue est comme celle d'un taureau, il la dresse, il la secoue en courant, lorsqu'il est en colère. Les buffles sont plus rares que les ures. J'en vis un fort jeune dans le parc du duc Albert : & comme je fus entré dans le lieu où il étoit enfermé, & que je voulus m'approcher inconsidérement pour le voir de plus près ; celui qui me conduisoit, m'avertit de me retirer en diligence, & de me mettre en sureté, quoique j'eusse à peine avancé vingt pas, & que cet animal fût éloigné d'un jet de pierre, tant il disoit qu'il étoit léger & prompt à la course. Il y avoit un troupeau de bœufs qui paissoient avec lui ; il ne les quitta point, mais il se tourna vers nous, & nous regarda fixement avec beaucoup de férocité.

Il n'est pas facile de prendre ces deux sortes d'animaux. On assure que le buffle est si fort, que d'un coup de corne il renverse un homme à cheval, jetant en l'air le cheval & le cavalier ; & qu'il est si vîte, que lorsqu'il poursuit quelqu'un avec ardeur, le cheval le plus léger ne sauroit se sauver. Ceux qui veulent les prendre en vie, ce qui arrive rarement, les trompent & les font tomber dans des creux qu'ils font exprès, & qu'ils couvrent adroitement : mais on ne les pousse pas comme on veut.

Il y a deux manières de les attaquer, tout furieux qu'ils sont. On met en des endroits commodes, des hommes à cheval, fort adroits à tirer de l'arc, qui fuyant à toute bride, savent tirer des flèches derrière eux, à la manière des Scytes. On lâche des chiens qui relancent la bête; elle trouve les chasseurs qui l'attendent; le premier sur qui elle s'élance, lui tire sa flèche & prend la fuite. Comme elle le poursuit, un autre cavalier l'arrête, & lui tire son coup tout de même : ce qui fait qu'elle abandonne le premier, pour se jeter sur le dernier qui l'a blessée. Ainsi plusieurs viennent à la charge successivement, & la bête attaquant toujours celui qui vient de la frapper, elle tombe enfin fatiguée, & percée de coups.

Il y a une autre adresse pour les attaquer & pour les prendre. Les chasseurs choisissent des arbres qui ne soient pas d'une grosseur extraordinaire, mais qui soient propres à couvrir leurs corps contre la fureur de cet animal irrité. Ils se postent donc assez près les uns des autres. Le buffle pressé des chiens, & animé par les flèches qu'on lui tire, se jette sur le premier qu'il rencontre. Celui-ci se couvre de l'arbre, & tournant agilement selon la nécessité, évite le coup, & l'attaque avec son épieu. La bête s'acharne contre l'arbre, comme contre un ennemi, & dans l'excès de sa rage, baissant les cornes comme si elle vouloit arracher l'arbre par ses racines, elle devient d'autant plus furieuse, qu'elle est frappée plus rudement par le chasseur. L'on assure que dans cette chaleur du combat, ses cornes ne sont pas plus à craindre que sa langue : & que sa queue, qu'elle dresse, & qu'elle lance de temps en temps, est si rude, que si elle touche l'habit du chasseur, elle l'accroche, & l'entraîne infailliblement. Ceux qui se trouvent fatigués d'un exercice si violent, & si dangereux, & qui veulent se retirer, ou écarter cette bête d'auprès de l'arbre, pour prendre un peu de repos, n'ont qu'à jeter un bonnet rouge qu'ils portent sur leur tête. D'abord elle s'élance & se jette dessus avec une impétuosité incroyable. On l'attire par des cris & par des flèches qu'on lui tire d'un arbre à l'autre, jusqu'à ce qu'elle tombe accablée de lassitude, ou des blessures qu'elle a reçues.

On prend dans les mêmes forêts une autre bête, dont la figure est semblable à celle d'un cerf, excepté qu'elle est

un peu plus puiſſante. Ses cornes ſont grandes & rameuſes ; elles ne ſont ni élevées, ni droites, mais tortues & recourbées par derrière. Leurs branches ne ſont ni polies ni arrondies, mais larges & jointes enſemble, & d'une forme à peu près ſemblable à une patte d'oye : auſſi ne s'en ſert-elle point pour ſa défenſe contre les chiens qui la pourſuivent. Toute ſa force eſt en ſes pieds, dont les coups ſont ſouvent mortels. On la prend dans des filets très-forts, dans leſquels elle ſe précipite & s'embarraſſe elle-même, lorſquelle eſt preſſée par les chiens qui l'attaquent, & par les chaſſeurs qui l'épouvantent avec leurs cris. Quand on a ſoin d'élever ſes ſans, ils deviennent privés, & s'accoutument avec les hommes comme les biches.

C'eſt une opinion commune que la corne de ſon pied guérit de l'épilepſie, quelques-uns tiennent qu'elle a la même vertu en quelque temps & en quelque manière qu'on la coupe ; les autres croient qu'il faut que ce ſoit la corne du pied droit ; que l'animal ſoit vivant, & que ce ſoit dans le temps qu'il eſt plus en chaleur. Mais ils ſont tous perſuadés qu'il ſuffit d'appliquer une partie de cette corne, quelque petite qu'elle ſoit, ſur le corps du malade, lorſqu'il eſt dans le fort de ſes accès, hors de tout ſentiment, pour le faire revenir, & pour lui faire reprendre ſes eſprits. On en fait communément des bagues ; & l'on tient pour certain que ceux qui en portent ne ſont jamais atteints de ce mal. Quoiqu'il en ſoit, les Italiens appellent cet animal la grande bête à cauſe de la grandeur de ſon corps. Les Polonois lui donnent le nom d'âne ſauvage ; & les écrivains modernes celui d'Elan. Les ânes ſauvages d'Aſie & d'Afrique, particulièrement ceux de Phrygie & de Lycaonie, ne lui reſſemblent pourtant en rien.

Jules Céſar attribue aux élans la forme & la variété des chèvres. Il dit qu'ils ont des cornes tronquées & des jambes ſans jointure, & qu'ils ne ſe couchent jamais pour dormir, mais qu'ils s'appuyent contre des arbres que les chaſſeurs ont accoutumé de déraciner, afin de les faire tomber tout d'un coup avec ces arbres à demi-coupés, lorſqu'ils ſe jettent contre un peu rudement pour s'y appuyer. Mais toutes ces particularités ne conviennent point à l'élan que j'ai vu. Pline rapporte que l'élan ſe nourrit dans les terres ſeptentrionales, & qu'il reſſemble aux jumens, hormis qu'il

a le col plus étendu & les oreilles plus longues. Je vis dans le même parc du duc Albert des chevaux ſauvages qu'on prend dans les grands bois de la Pruſſe & de la Samogitie, qui ne ſont d'aucun uſage. Car outre qu'ils ſont petits & difformes, ils ne peuvent être domptés, & ne portent point de fardeaux, à cauſe de la foibleſſe de leurs jambes. Ils fuyent dès qu'ils aperçoivent un homme. Les habitans ſe nourriſſent de leur chair, comme de celle des autres bêtes.

CHAPITRE XIV.

De l'Ambre.

PARMI les impuretés que la mer jette ſur les côtes de la Pruſſe on recueille l'ambre. Ceux qui ont cette paſſion, le vont chercher dans les flots & dans les ſables, & le tirent même des bourbiers. On vend la permiſſion de le recueillir, & ſouvent ceux qui en font trafic l'achètent fort chèrement, parce qu'ils enchériſſent l'un ſur l'autre. Le profit en eſt aſſez conſidérable; mais il n'eſt pas ſi grand qu'autrefois.

Il étoit ſi eſtimé dans le temps du luxe & de la magnificence des Romains, qu'on a écrit que l'Empereur Domitien voulut faire la guerre à ces peuples par cette ſeule raiſon qu'ils avoient de l'ambre; & que ces barbares, ſurpris de ce que les Romains faiſoient tant d'état d'une choſe de nul uſage, leur offrirent aſſez plaiſamment de leur donner ſans peine, ce qu'ils étoient réſolus de venir chercher ſi loin avec tant de bruit, & qu'ils achetèrent leur repos à ce prix-là. La compoſition leur parut très-avantageuſe, & jamais traité de paix ne fut conclu plus volontiers. Pline rapporte que la plus petite figure d'homme faite d'ambre, étoit plus eſtimée que des hommes vivans, & qui avoient même du mérite. La piété qui eſt diminuée dans ces derniers ſiècles, en a auſſi diminué le prix. On a ceſſé d'en faire des figures de Jeſus-Chriſt & des Saints, que des perſonnes pieuſes achetoient fort cher. On ne débite plus ce grand nombre de chapelets & de couronnes dont les dames ſe ſervoient pour leurs prières, & même pour leur ornement, faiſant ainſi d'une même choſe une matière de luxe & de piété tout enſemble.

Aujourd'hui ce peuple engagé dans l'erreur & dans les déréglemens des héréſies, ne ſe ſert plus de cette précieuſe matière, que pour des uſages profanes; & l'on ne travaille plus qu'à en faire des échecs, des dames, des cuillers, mille ſortes de petits vaſes & des cages même tournées très-agréablement, mais de nul uſage à cauſe de leur fragilité. De-là vient qu'on n'en eſt plus ſi curieux, & qu'on ne vend plus l'ambre comme auparavant.

Pluſieurs ont recherché avec beaucoup de ſoin & d'étude la nature & les cauſes de l'ambre : perſonne ne les a encore bien connues; & les auteurs anciens & modernes ont des ſentimens fort différens là-deſſus. Il eſt croyable que dans les iſles du Septentrion il ſe forme ſur les arbres ou ſur les rochers une certaine liqueur, comme cette gomme qu'on voit quelquefois ſur les ceriſiers; que cette liqueur ſe congèle en coulant, & que tombant dans la mer, elle ſe durcit dans les eaux, & eſt entraînée par les flots, & rejetée ſur les rivages oppoſés.

L'on conjecture qu'il ſe forme ainſi, par des pailles & par de petits animaux qui ſe trouvent quelquefois comme enchaſſés dans cette matière tranſparente. Nous y avons vu des moucherons, des abeilles, des mouches & des araignées qui s'étoient priſes à cette humeur gluante, & qui s'y étoient trouvées renfermées lorſqu'elle durciſſoit, ſans en être bleſſées ni corrompues en aucune de leurs parties. Martial, qui avoit accoutumé de faire des vers plaiſans ſur tous les ſujets qui ſe préſentoient, a fait des épigrammes fort ingénieuſes ſur une abeille, ſur une fourmi, & même ſur une vipère, qui avoient été ſurpriſes dans de l'ambre.

CHAPITRE XV.

Du voyage de Commendon dans la Ruſſie.

COMMENDON paſſa de Dantzic à Elbing; de-là à Warmie, où il fut quelque temps avec le cardinal Hoſius. Après avoir viſité la Pruſſe, il parcourut diverſes provinces du côté du midi, & il entra dans la Ruſſie. Il fut obligé d'aller trouver le Roi à Varſovie comme nous avons dit; & lorſqu'il eût achevé ſes affaires, il prit congé de Sa Ma-

jesté, & s'en alla à Lublin. Il passa par Chelm & par Belz; & il arriva à Lembourg, qui est la capitale de la Russie Polonoise, fort considérable par son archevêché. Il y a même deux archevêques dans cette ville, ce qui est fort extraordinaire; car outre celui des catholiques, qui reconnoît l'église Romaine, & qui est seigneur temporel & spirituel de la ville, les Arméniens y en ont aussi un qui y réside.

Ces Arméniens se voyant opprimés sous la tyrannie insupportable des Turcs, abandonnèrent autrefois leur pays, passèrent la mer noire jusqu'à l'embouchure du Danube, traversèrent la Valachie, se retirèrent chez les Russiens, & par la permission des Rois, allèrent s'établir à Lembourg. Ils ont apporté de grandes commodités dans cette province, parce qu'ils ont un commerce réglé avec les Turcs, avec les Persses & avec tous les peuples qui sont sur les côtes de la mer noire. Outre le grand trafic qu'ils font des marchandises étrangères, ils ont encore dans tout l'empire Ottoman des priviléges & des droits particuliers de franchise, que Mahomet, qui passe parmi les Turcs & parmi plusieurs nations d'Orient pour un homme céleste, leur a accordés. On tient que ce faux prophète, qui avoit été élevé dans l'Arménie, & qui avoit été fort bien traité de cette nation, après qu'il eut établi son empire & sa religion, avoit défendu qu'on prît aucun droit sur les Arméniens pour le transport des marchandises.

Ils ont donc à Lembourg un archevêque qui est le chef de leur église, pour qui ils ont un respect & une obéissance extrême. Ce prélat vint au-devant du nonce jusques hors des portes de la ville; il le reçut avec de grands témoignage de joie & de vénération, & le salua très-profondément. Les Arméniens déclarent hautement qu'ils sont unis à l'église Romaine, & ils reconnoissent le Pape pour le successeur du Prince des Apôtres, & pour le Vicaire de Jesus-Christ parmi les hommes. Ils s'adressent pourtant à leur patriarche pour tout ce qui concerne leur religion; & ils tiennent qu'il n'est pas nécessaire que le patriarche s'adresse au Pape, parce que les souverains Pontifes lui ont accordé le privilége de gouverner l'église d'Arménie par lui-même, tant à cause de la difficulté & de l'éloignement des lieux, qu'afin de n'irriter pas les Turcs par la communication qu'ils auroient avec Rome. Je leur en ai ouï parler de la sorte, & je les ai vus

s'offenser lorsqu'on leur disoit qu'ils s'étoient séparés de l'église Romaine, à laquelle ils font profession d'être soumis. Mais il est à croire, que comme ils ont des usages & des cérémonies différentes, ils ont aussi dégénéré de la pureté de la religion, & qu'il s'est glissé bien des erreurs parmi eux. Ils traitent avec beaucoup de vénération le sacrement de mariage.

J'assistai à la messe de leur archevêque. Il la célébroit presque avec les mêmes cérémonies que nous, avec le même appareil de lumières, & avec des habits dont la forme est semblable à celle des nôtres. Ils consacrent comme nous du pain sans levain; ils lèvent l'hostie & la montrent au peuple pour l'adorer. Ils font l'office avec une grande modestie & une grande attention. Ils ont les préceptes de la loi chrétienne, & les pseaumes qu'on chante à l'église écrits en langage & en caractères Arméniens: mais il n'y a presque que les prêtres qui les entendent. Ils parlent ordinairement Turc ou Tartare. Ils ne savent pas le Latin; mais ils ont traduit quelques-uns de nos auteurs, qui ont interprêté l'écriture sainte, qu'ils estiment & qu'ils louent extrêmement. Ils révèrent fort saint Ephrem natif d'Arménie, & ils ont beaucoup de créance en ses écrits.

Outre les Arméniens, qui sont presque tous dans Lembourg ou dans Caminiecz, il s'est répandu par toute la Russie un grand nombre de gens qui suivent la foi, la discipline & les cérémonies des Grecs. On les nomme Ruthéniens, & ils ont leur métropolitain dans Chiow, ville située sur le bord du Boristène, qui étoit autrefois la capitale de tout le pays. Ce prélat règle absolument toutes les affaires de la religion; & il a plusieurs évêques sous lui dans la Valachie & dans la Lithuanie, & quelques-uns mêmes dans le pays des Moscovites. Ils relèvent du Patriarche de Constantinople, comme tous les autres de la même secte.

L'histoire fait mention d'un métropolitain de Chiow, nommé Isidore, qui partit autrefois de Russie avec un équipage très-magnifique, accompagné de cent hommes à cheval, & qui se rendit à Florence où le pape Eugène IV l'avoit invité de se trouver. Il assista à ce concile célèbre, où tous les évêques de la chrétienté furent appelés; & où non-seulement les Grecs & les Arméniens, avec leurs patriarches & leurs évêques, mais encore le Pape & l'Empereur de Cons-

tantinople se trouvèrent en personne. On agita long-temps & avec beaucoup d'ardeur dans cette assemblée, toutes les controverses que nous avons avec les Grecs sur le sujet de la religion. Ils furent convaincus de nos raisons, & ils reçurent les opinions de l'église d'Occident.

Le pape Eugène, pour leur faire honneur, donna le chapeau de Cardinal à deux hommes de leur nation, qui étoient illustres par leur doctrine & par leur dignité. L'un fut Bessarion archevêque de Nicée, qui étoit un des plus grands hommes de son siècle; l'autre fut Isidore archevêque de Chiow. Mais comme les Grecs qui avoient approuvé les décrets du concile, quelque temps après ne voulurent plus les recevoir ni les exécuter : Isidore fut ferme dans ses sentimens, & il prêcha toujours aux Moscovites la foi, la piété & la communion de l'église universelle. Ce qui irrita si fort ces barbares, qu'ils le dépouillèrent de tous ses biens, & l'obligèrent, par les outrages & par les violences qu'ils lui firent, de sortir de sa province, après avoir saisi tous ses revenus. Il se retira à Rome, où par la libéralité des Papes, il passa honnêtement le reste de sa vie.

Les Rutheniens n'entendent jamais aucun sermon, ni aucune exhortation dans leurs églises. Le prêtre qui célèbre la messe, se tourne vers les assistans, & sans quitter l'autel, où il offre le saint sacrifice, il récite quelques lignes de l'écriture. C'est une maxime établie parmi eux, qu'il ne faut point entretenir le peuple des matières de la religion, & qu'il faut que les esprits vulgaires soient attachés sincérement à la foi qu'ils ont reçue de Dieu, sans s'embarrasser des difficultés & des questions qui sont au-dessus de leur intelligence. De-là vient qu'ils sont demeurés dans leur ancienne créance, & qu'ils n'ont reçu aucune des opinions nouvelles, quoique tous leurs voisins, & ceux avec qui ils ont de grands commerces, aient été pervertis par les hérétiques.

On trouve encore en ces provinces une grande quantité de Juifs, qui n'y sont pas mépriſés comme en plusieurs autres endroits. Ils n'y vivent pas misérablement des lâches profits de leurs usures & de leurs services, quoiqu'ils ne refusent pas ces sortes de gains; mais ils possèdent des terres, s'occupent au commerce, & s'appliquent même à l'étude des belles-lettres & des sciences, particulièrement

à la médecine & à l'aſtrologie. Ils ont preſque par-tout la commiſſion de lever les droits des entrées & du tranſport des marchandiſes. Ils peuvent prétendre à une fortune aſſez conſidérable ; & non-ſeulement ils ſont au rang des honnêtes-gens, mais quelquefois même ils leur commandent. Ils n'ont aucune marque qui les diſtingue des chrétiens ; il leur eſt même permis de porter l'épée & d'aller armés. Enfin, ils jouiſſent de tous les droits des autres citoyens.

Commendon paſſa de Lembourg à Caminiecz ; de-là à Choczin, qui eſt une ville de la Valachie, ſituée ſur le bord du fleuve Nieſter, & tirant du côté d'Orient. Il viſita les frontières de Pologne, & ces lieux voiſins du Boriſtène, qui avoient été depuis peu déſolés & ravagés par les Tartares ; puis il laiſſa Chiow à droite. Il vit en paſſant les ruines qu'on montre encore de quelque ville ancienne, qui étoit ſans doute conſidérable, & il retourna à Lembourg. Il fut eſcorté par Albert Laski, jeune ſeigneur, le mieux fait & le plus honnête de tout le royaume, accompagné d'une troupe fort leſte de cavaliers. Il alla enſuite à Jaroſlaw, à Premiſlie & à Tarnow ; & ayant été reçu par-tout avec toute l'affection, toute la civilité & tout l'honneur qu'il pouvoit ſouhaiter, tant en public, qu'en particulier par les Princes & par les Seigneurs qu'il viſita, il s'en retourna en Pologne, & ſe rendit à Petercow, où le Roi avoit convoqué la diète générale, & où tous les principaux du royaume avoient ordre de ſe trouver.

CHAPITRE XVI.

De la Podolie & de l'avis que Commendon donne au Roi de peupler cette province.

LE Roi reçut le nonce avec beaucoup de témoignages d'amitié, & lui fit pluſieurs queſtions ſur l'état des provinces qu'il avoit vues. La Podolie eſt ſituée entre le fleuve Nieſter, qui la ſépare des Valaches ; & le Boriſtène, qui la ſépare des Moſcovites & des Tartares. C'eſt une partie de la Ruſſie, dont la campagne eſt d'une grande étendue & d'une grande fertilité. Les peuples de cette province ne font que remuer la terre fort doucement, & y ſemer du grain

avec assez de négligence, après quoi ils n'y reviennent plus, que lorsqu'il faut couper les blés : tant le fonds est fertile, sans qu'on prenne aucun soin de le cultiver. Pour un septier de froment, on en recueille ordinairement plus de cinquante. L'on rapporte même, que pour peu qu'on secoue les épics, quand on les coupe, les grains qui tombent fourniſſent une ample moiſſon l'année suivante ; & celle d'après, sans aucune néceſſité de labourer ou de cultiver la terre. Ces vaſtes plaines produiſent, sans aucun secours de l'art ou de la culture, une grande abondance de fruits. Les herbes y sont si bien nourries, qu'elles croiſſent jusques à la hauteur d'un homme, & répandent dans tous les champs une odeur très-agréable : de sorte que les habitans, qui ne sont pas si attachés à travailler à la terre qu'à nourrir des beſtiaux, sont obligés de les chaſſer des pâturages, de peur qu'ils ne meurent de trop manger.

C'eſt une choſe admirable de voir la quantité de miel qu'on recueille en ces quartiers-là, sans aucune peine. Des eſſaims d'abeilles, épars dans toutes les forêts, vont se percher sur des arbres, ou demeurent cachés dans tous les lieux creux qu'ils ont pu trouver. Ils y expoſent par-tout leur miel, ils entrent même dans les trous & dans les fentes de la terre, & y laiſſent une grande quantité de cire & de miel. Quand on voit arriver des eſſaims nouveaux, les laboureurs les chaſſent, de peur qu'ils ne viennent dépoſſéder les anciens de leurs ruches héréditaires. Car c'eſt la coutume des abeilles de s'entrechaſſer, & de se donner des combats, qu'on prend pour des batailles rangées. Voilà tout le soin qu'elles donnent. Il se perd une grande quantité de miel, qu'on ne trouve pas ou qu'on néglige. Ceux du pays en font une certaine eſpèce de liqueur, dont ils tempèrent la douceur par quelques racines amères ; & les Podoliens & les Ruſſiens en boivent avec plaiſir, & même avec intempérance. Ils ne se servent que du miel du printemps, qu'ils eſtiment beaucoup meilleur que tout autre. Ils ne sement du blé qu'autant qu'il en faut pour leur subſiſtance.

Il y a pluſieurs lacs dans la Podolie & dans la Ruſſie. Il y en a qu'on a creuſés avec beaucoup de travail, parce qu'on en retire de grands profits. Il semble que les eaux diſputent avec la terre de la fertilité & de l'abondance, tant elles fourniſſent de poiſſons. Les brochets y sont de très-

bon goût & d'une groſſeur extraordinaire. On les ſale & on les débite dans les pays voiſins, & c'eſt leur meilleur trafic & leur principal revenu.

Ils ont pluſieurs viviers, qui ne ſont pas éloignés les uns des autres. Ceux à qui ils appartiennent ſéparent les poiſſons ſelon leurs eſpèces, peut-être afin que vivant entre eux avec plus de tranquillité, ils multiplient davantage.

Leur grande pêche ſe fait en hiver, lorſque toutes les rivières ſont priſes, & que les lacs durcis comme des marbres, portent non-ſeulement des hommes & des chevaux, mais encore des chariots chargés. Alors ils percent la glace à droit & à gauche, & font quantité de trous comme des fenêtres à diſtance égale: puis ſe mettant les uns d'un côté, les autres de l'autre; ils font couler ſous la glace des perches où ſont attachés des filets; & les pouſſant depuis l'entrée du Lac; juſqu'au premier trou, & de celui-là à l'autre ſucceſſivement, ils vont les joindre à un endroit fort éloigné, où ils tirent les perches avec les filets qui ſe déploient, & qui s'étendent par tout le lac, ou par tout l'eſpace qu'on a voulu percer; & ramaſſant ainſi tout ce qui eſt au-deſſous, ils entraînent tout ce qu'il y a de poiſſons. Cette pêche ſe fait à pied-ſec & ſans aucune difficulté.

Je n'oſerois aſſurer ici une choſe, qui eſt preſque incroyable, ſi je ne la tenois de pluſieurs perſonnes dignes de foi & du Roi même, qui m'ont juré qu'ils l'avoient vue de leurs propres yeux. Il arrive quelquefois en hiver, lorſqu'on fait cette pêche, qu'on tire du fond des lacs je ne ſai quelle maſſe molle & informe, qu'on prend pour un amas de plumes mouillées & ramollies depuis long-temps dans les eaux, mais qu'on ne ſauroit diſcerner qu'avec peine. On diroit que c'eſt la chair d'un petit ours que l'ourſe n'a pas encore léché, excepté que cette maſſe eſt plus grande & plus noire. Si l'on la remue ou ſi l'on la jette, on diroit qu'il n'y a rien de vivant & d'animé: mais dès qu'on l'a portée dans des lieux échauffés par des poëles, où les Polonois demeurent ordinairement tout l'hiver à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, on voit que cette maſſe ſe détache inſenſiblement, & ſe diviſe par égales parties. Ce ſont des hirondelles qui ſentant la chaleur, ſe réveillent, & s'envolent peu de temps après.

On dit que ces oiſeaux, quand l'hiver approche, s'aſſem-

blent ; & que s'attachant les uns aux autres par le bec & par les ongles, ils se plongent dans l'eau ; que lorsqu'ils sont tombés dans le fond, ils sont échauffés par une vapeur tiéde qui sort de la terre, qui les défend du froid insupportable de ces climats glacés : qu'ils se nourrissent pendant l'hiver, ou d'une certaine humidité grossière, ou même de leur assoupissement : qu'ils sortent enfin au printemps ; & que se démêlant les uns des autres, ils s'envolent. Je laisse à ceux qui ont la curiosité de sonder les secrets de la nature, à disputer si les oiseaux peuvent respirer dans l'eau, ou s'ils peuvent vivre sans respirer : je me contente de rapporter une chose qui passe pour certaine parmi les Polonois.

Il y a un lac dans les extrémités de la Podolie, auprès de Ciazovie, dont les eaux séchées par les chaleurs de l'été, se convertissent toutes en sel. Les Russiens en chargent tous les ans une grande quantité de chariots : mais il arrive souvent que les Tartares prennent leur temps, & que se mettant en embuscade pour enlever les hommes & les chevaux, ils attaquent ceux qui conduisent ces voitures, mettent les gardes en fuite, & se rendent maîtres de tout le butin.

Je ne veux pas oublier ici une chose qui passe pour une des merveilles de la Tartarie. Je ne l'ai appriſe d'aucune personne qui assure l'avoir vue ; les historiens pourtant la racontent, & plusieurs la croient véritable. Dans les fleuves, & particulièrement dans le Boristène & dans le Bog, il s'engendre pendant l'été, presque toutes les nuits, une grande quantité de vermisseaux qui nagent le matin comme des poissons ; qui volent sur le midi comme des oiseaux, & qui meurent tous le soir. On trouve encore aux environs de Belz & de Chelm, & même dans toutes les forêts de Pologne, une espèce de pins sauvages, qui étant coupés ou tombés de vieillesse, se pourrissent, & deviennent pierres en moins de deux ans.

Mais nous nous sommes un peu trop arrêtés sur ces particularités. Une grande partie de la Podolie, du côté de la Mer-Noire, qui seroit peut-être la plus fertile, n'est qu'un stérile désert & une grande solitude ; parce qu'elle est exposée aux courses des Barbares, & que les habitans ne sauroient faire transporter leurs denrées ni par la Vistule, ni par aucune autre rivière jusqu'à Dantzic, ni les envoyer par la mer Baltique dans les pays étrangers. En quoi ils

n'ont pas la commodité des autres peuples de Pologne, parce que tous les fleuves du royaume vont des extrémités de la Ruſſie vers le Midi, ſe décharger dans la Mer-Noire.

« Commendon, qui avoit examiné tous les lieux, répon-
» dit au Roi fort exactement ſur toutes les queſtions qu'il
» lui fit, & prit occaſion de lui remontrer : que ces terres
» qui demeuroient ſtériles & déſertes, pouvoient devenir
» la partie la plus fertile de ſon royaume. Qu'on pouvoit
» les rendre très-agréables & très-riches, ſi l'on vouloit
» prendre quelque ſoin de les habiter & de les cultiver. Que
» c'étoit une action digne du Roi, de pourvoir aux commo-
» dités & à l'abondance de ſes provinces. Que les Vénitiens,
» dont l'empire s'étendoit bien loin ſur la mer, & qui avoient
» une grande connoiſſance & un grand uſage de la naviga-
» tion, ſeroient ſans doute bien-aiſes d'établir leur com-
» merce en Pologne. Que Veniſe eſt une ville fort grande,
» ſituée dans la mer même, qui renferme plus de deux
» cents mille habitans, ſans avoir aucune campagne à cul-
» tiver aux environs ; & que toute la fertilité des pays voi-
» ſins ne ſuffit pas quelquefois à la ſubſiſtance d'une ſi
» grande multitude. Qu'il y avoit moyen de tranſporter
» des blés de la Ruſſie à Veniſe ; qu'il ne falloit ſe rebuter
» ni de la longueur, ni des difficultés du trajet, qui paroî-
» troient inſurmontables. Que rien ne ſeroit impoſſible à
» un Roi puiſſant comme lui, s'il étoit ſecondé par des per-
» ſonnes d'eſprit, affectionnées à ſon ſervice & au bien
» public. Qu'il falloit d'abord traiter avec les Turcs, &
» les engager à réprimer par leur autorité, l'inſolence des
» Valaches & des Tartares, qui font des courſes ſur ces
» terres. Qu'il y avoit apparence qu'on écouteroit volon-
» tiers cette propoſition à la cour de Conſtantinople, parce
» que cette nouvelle ouverture de commerce rendroit les
» ports des Turcs plus fréquentés, & augmenteroit les
» droits & les revenus du Grand-Seigneur. Que l'occaſion
» étoit favorable, puiſque les Turcs étoient en paix avec
» les Vénitiens & les Polonois. Qu'après cela, il falloit
» choiſir un lieu propre ſur le bord du Nieſter, pour y faire
» bâtir une ville, où les marchands puſſent ſe retirer en ſu-
» reté, contre les courſes & les brigandages de leurs voi-
» ſins. Que quelques petites fortifications, & quelques mu-
» railles de bois, ſelon l'uſage du pays, ſuffiroient pour

» arrêter ces barbares qui n'ont point d'armes, ni de ma-
» chines de guerre propres à forcer des lieux tant soit peu
» fortifiés ; qui n'entendent pas l'art des siéges ; & qui
» n'étant accoutumés qu'à faire des irruptions & des cour-
» ses en pleine campagne, après une légère attaque, ou
» fuient eux-mêmes, ou mettent en fuite les ennemis.
» Qu'on verroit arriver grand nombre de navires, qui pren-
» droient port à Bialogorod, située à l'embouchure du
» Nieſter ou ailleurs, selon ce qui seroit le plus commode ;
» & qui, après avoir chargé leurs blés, entreroient par le
» fleuve dans la mer Egée, & de-là dans la mer Adriatique,
» & se rendroient à Venise. Que cette mer n'étoit pas in-
» connue aux Vénitiens, qui avoient entrepris depuis quel-
» ques années une navigation bien plus longue, & qui ve-
» noient d'établir un grand commerce en la ville de Tana,
» située à l'embouchure du fleuve Tanaïs, où ils alloient
» faire échange de leurs marchandises. Qu'ils pourroient
» charger leurs vaisseaux de certaine semence propre à
» teindre des laines, & en faire un trafic considérable,
» comme ils faisoient autrefois. Qu'on venoit à bout de
» tout par le désir & par l'espérance du gain ; que le temps
» & l'expérience découvroient des moyens de rendre les
» choses plus aisées & plus agréables. Que lorsque ce com-
» merce seroit un peu établi, on n'emporteroit pas seule-
» ment leurs blés ; mais encore une grande quantité de
» miel, de cire, de poissons, de cendres & de peaux qu'on
» négligeoit, & qui pouvoient être d'un grand revenu ; &
» qu'on leur apporteroit de Venise plusieurs marchandises
» qui ne sont point connues en Pologne. Qu'ainsi, il ne
» falloit point douter que cette nouvelle ville ne fût bien-
» tôt peuplée, à cause de la commodité du trafic, & de la
» passion que les hommes ont ordinairement d'acquérir du
» bien. Qu'enfin, cette facilité d'acheter des marchandises
» étrangères & de débiter les leurs, leur donneroit une
» communication avec des peuples civilisés, qui adouci-
» roient l'esprit grossier des Podoliens, & leur apporteroient
» non-seulement l'abondance, mais encore la politesse ; &
» que par ce moyen l'on rendroit doux & habitable, un
» pays dont l'air étoit déjà fort sain, la terre fertile & la
» situation commode, & qui pouvoit être une source de
» richesses pour tout le royaume. »

Le

Le Roi trouva cet avis très-important. Il en fit lui-même la propoſition à ſon conſeil ; & tout le monde l'approuva. On en fit des remercimens à Commendon. Les Polonois augmentèrent l'amitié qu'ils avoient pour lui, & le regardèrent comme un homme affectionné à leur nation, & zélé pour les intérêts & pour les commodités du public. Les hérétiques mêmes avoient du reſpect pour lui, & ne lui rendoient pas moins de civilité que les catholiques. Ils le viſitoient aſſez ſouvent : quelques-uns même touchés de ſes diſcours rentrèrent dans leur devoir, & tous généralement furent moins emportés contre l'égliſe.

Pour ce qui regarde ce commerce de la Podolie, le Roi envoya des ambaſſadeurs au Grand-Seigneur, qui accorda tout ce qu'on lui demandoit. Les Vénitiens témoignèrent au Roi & à Commendon, les obligations qu'ils lui avoient. Mais le Palatin de Ruſſie, & quelques autres qui eurent ordre de viſiter toute cette côte, & particulièrement de ſonder le fleuve Nieſter, rapportèrent, qu'après s'être avancés quelques jours aſſez heureuſement dans le fleuve, ils avoient rencontré des ſables, & de grands rochers, qui fermoient le paſſage aux navires, enſorte qu'ils ne pouvoient aller plus avant, ſi l'on ne tiroit ces ſables, & ſi l'on ne briſoit ces rochers ; ce qui n'étoit pas une affaire facile. Et quoique Commendon repréſentât que ce n'étoit pas une choſe impoſſible, & que ces obſtacles, qui venoient de la nature des lieux, pouvoient être ſurmontés par l'eſprit des ingénieurs, & par les inventions de l'art : néanmoins l'affaire fut différée ſur cette difficulté, & depuis, elle fut entièrement abandonnée, contre l'eſpérance de tout le monde.

CHAPITRE XVII.

Le Roi a deſſein de répudier la Reine ſa femme. Il veut prevenir l'eſprit de Commendon.

PARMI tous les déſordres qui déſoloient alors ce royaume, il arriva encore un malheur qui étoit capable de le ruiner entièrement. On fut ſur le point de voir renouveler dans la Pologne ces tragiques mouvemens qu'on avoit

vus en Angleterre. L'affaire étoit auſſi difficile, & l'on en pouvoit craindre des ſuites auſſi dangereuſes, ſi Commendon eût eu moins de prudence, & moins de courage.

Le Roi, qui étoit fort emporté & fort opiniâtre dans ſes paſſions, avoit pris la réſolution de répudier la Reine ſa femme, avec laquelle il étoit marié depuis dix ans. Il avoit épouſé en premières noces Iſabelle fille de l'empereur Ferdinand. Ils vécurent fort peu de temps enſemble & avec peu de douceur & d'intelligence. La Reine mourut ſans enfans; & le Roi, quelque temps après, touché de la beauté & des attraits de Barbe Radzivil, dont nous avons déjà parlé, en devint paſſionnément amoureux, & l'épouſa contre le ſentiment & contre la volonté de la Reine ſa mère. Il ne la poſſéda pas long-temps, car cette Dame, qui avoit mené une vie fort déréglée, voulant par des breuvages & par des médicamens, eſſayer d'avoir des enfans, ſe rendit malade & mourut bientôt après. Il en fut extrêmement affligé, l'on ne pouvoit le conſoler de cette perte: & ce fut plutôt par les inſtantes prières de ſes amis, & par le déſir de laiſſer des ſucceſſeurs, que par aucune inclination, qu'il ſongea depuis à ſe marier.

Pour réparer en quelque façon le déshonneur de ſon dernier mariage avec une fille décriée, & d'une naiſſance au-deſſous de la ſienne, il envoya des ambaſſadeurs à l'empereur Ferdinand, pour demander avec les ſolennités accoutumées, une ſœur d'Iſabelle ſa première femme. L'Empereur avoit onze filles vivantes; & il n'étoit pas aiſé, dans un ſi grand nombre, de leur trouver des maris qui fuſſent d'une naiſſance, & d'une fortune digne d'elles. Comme les mariages en un degré ſi proche ſont défendus par les lois & par les ordonnances de l'égliſe, on eût recours au Pape Jule III pour en obtenir la diſpenſe. On fut fort long-temps à la ſolliciter, & le Pape eut de la peine à ſe réſoudre d'accorder une choſe qui n'eſt pas ordinaire, & qui eſt preſque toujours malheureuſe. Mais enfin les deux Princes preſſèrent ſi fort, & firent ſi bien entendre qu'il étoit très-important pour leurs intérêts & pour le bien de leurs états, de renouveler leurs alliances, que Sa Sainteté leur accorda ce qu'ils demandoient. Ainſi la princeſſe Catherine, qui étoit veuve de Féderic duc de Mantoue, fut conduite en Pologne.

C'eſt une erreur commune dans les mariages, qu'on n'examine point l'eſprit ni l'humeur des perſonnes avec qui l'on s'engage, & qu'on ne regarde qu'un foible intérêt ou une paſſion aveugle & légère. De-là viennent tous les déſordres des familles. Mais c'eſt le malheur ordinaire des Rois, qui épouſent preſque toujours des Princeſſes qu'ils n'ont jamais vues, & qu'ils ne connoiſſent que par les yeux d'autrui, ou par une réputation flatteuſe. On leur amene des provinces les plus éloignées, leurs épouſes, dont l'éducation, les mœurs & le langage même n'ont rien de ſemblable aux leurs : de ſorte qu'il ne faut pas s'étonner, ſi n'ayant aucune conformité d'habitudes, ni de naturel, ils n'ont aucune liaiſon d'eſprit & de volonté. Auſſi arrive-t-il ſouvent, que ces alliances au lieu de produire l'union & l'amitié qu'on s'en étoit promiſes ne cauſent que des diviſions, des haines, & quelquefois des guerres très-cruelles.

Le roi témoigna d'abord beaucoup de joie, & ſe loua fort de la tendreſſe & de la déférence que cette princeſſe avoit pour lui. Mais dès que ces premières douceurs furent paſſées, ils eurent quelque dégoût & quelque froideur l'un pour l'autre. Ils connurent que leurs humeurs étoient différentes, & chacun voulut vivre ſelon la ſienne. Ils ſe retirèrent peu-à-peu, & ſe virent plus rarement. L'incontinence du roi & la jalouſie de la reine achevèrent de troubler leur repos. Elle ne put s'empêcher de ſe plaindre des amours illicites de ce prince ; & elle lui devint non-ſeulement indifférente, mais incommode & odieuſe, juſques-là qu'il la tint à Radom éloignée de lui, & abandonnée de tout le monde, & ne lui donna aucune part, ni dans ſes affaires, ni dans ſes divertiſſemens, ni dans ſes voyages. Il y avoit déjà trois ans qu'ils étoient ſéparés, & l'animoſité s'augmentoit tous les jours, ou par les plaintes de la reine, ou par l'opiniâtreté du roi. L'empereur ſe plaignit de la manière outrageuſe avec laquelle il traitoit ſa fille. Il écrivit à ſon gendre des lettres menaçantes, & lui envoya même des ambaſſadeurs pour ce ſujet ; mais au lieu de toucher cet eſprit, eſclave de ſes paſſions, il ne fit que l'aigrir davantage.

On rapporte pluſieurs raiſons de cette averſion extrême. Quelques-uns diſoient, que le roi ayant fait préſent à ſa nouvelle épouſe de la toilette, & des habits magnifiques de ſa dernière femme, qui lui tenoit encore au cœur, elle avoit

reçu cette civilité de mauvaise grâce ; qu'elle avoit répondu fièrement, que la toilette & les ajustemens d'une courtisanne n'étoient pas propres à une reine ; & qu'elle avoit refusé ce présent quoique très-précieux : Que le roi en avoit été fort offensé ; & que ç'avoit été la source & le principe de leur divorce. Plusieurs croyoient que ce désordre venoit de la différence de leurs esprits, & de l'opposition naturelle qui se trouve entre les Allemands & les Polonois.

Les Polonois, hors de leur pays, s'accommodent fort bien aux coutumes, à l'habillement, à la manière de vivre & au langage des étrangers, & se dressent en peu de temps à tous les usages & à toutes les modes de ceux avec qui ils vivent ; mais ils s'offensent aussi lorsque les étrangers ne s'accoutument pas aux leurs : & comme ils oublient leur pays lorsqu'ils en sont éloignés, pour ne se rendre pas ridicules ; ils trouvent ridicules ceux qui n'oublient pas le leur, lorsqu'ils viennent vivre parmi eux. Le roi protestoit qu'il auroit aisément souffert toutes les bizarreries de la reine, mais qu'il ne pouvoit souffrir une maladie fâcheuse qu'elle avoit, qui lui ôtoit l'usage des sens, & qui la rendoit très-désagréable, en lui faisant faire des contorsions effroyables ; que non-seulement il ne pouvoit la voir en cet état, mais qu'il avoit horreur d'y penser. Outre cela, on la soupçonnoit, & on lui reprochoit même d'avoir voulu faire semblant d'accoucher, pour supposer un enfant étranger, & le faire nourrir comme sien. D'autres l'accusoient de s'être servie de breuvages, pour s'empêcher d'avoir des enfans, par une grande aversion qu'elle avoit pour le roi & pour le royaume. Le roi assuroit pourtant qu'il n'en avoit aucune preuve, & la probité & la vie innocente de la reine la justifioient assez là-dessus. Le bruit le plus certain & le plus commun, étoit celui de sa maladie. Pour son honneur & pour sa vertu, elle fut tellement à couvert des mauvais bruits, que le roi & toute la cour la regardèrent toujours comme un exemple d'honnêteté. Mais ou par ces raisons, ou par quelque fatalité, ou plutôt par un juste jugement de Dieu, qui punissoit leurs péchés par leur désunion, le roi avoit conçu une telle aversion contre elle, qu'il avoit tenu des conseils secrets pour délibérer des moyens de la répudier.

Les cours ſont toujours pleines de ces lâches eſprits, qui flattent les paſſions des princes, qui les allument par une baſſe complaiſance, & qui ſont bien aiſes d'entretenir leurs vices pourvu qu'ils gagnent leur faveur. Il y en a d'autres qui tâchent de les jeter dans des difficultés & dans des affaires fâcheuſes, pour les retenir par la crainte & pour ſe rendre plus néceſſaires. Auguſte avoit communiqué ſon deſſein à ſes plus intimes amis, qui l'avoient exhorté d'en conférer avec l'archevêque de Gneſne & l'évêque de Cracovie, qui ne cherchoient que des intrigues & des troubles pour venir à bout de leurs deſſeins. Ucange, qui attendoit avec impatience quelque changement dans l'état, entretenoit les eſpérances du roi, & le pouſſoit à demander que ſon mariage fût caſſé. On prit des meſures pour cela. Il fut arrêté que le roi feroit agir ſous main quelques-uns de la nobleſſe qui avoient beaucoup de crédit, leſquels s'adreſſeroient à lui dans le ſénat, & le prieroient publiquement, puiſqu'il étoit de la dernière importance pour l'état qu'il eût des enfans, ou de ſe réconcilier avec la reine & de ſonger à ſa poſtérité, ou d'expoſer les raiſons qu'il avoit d'être ſi long-temps ſéparé d'elle : Que le roi répondroit, qu'il étoit obligé en conſcience à cette ſéparation ; qu'il avoit fait réflexion ſur ce que ſon mariage avec une ſœur de ſa première femme ne pouvoit être légitime : Qu'alors, par l'autorité du ſénat, on envoyeroit une ambaſſade à Rome, au nom de tout le royaume, pour faire caſſer ce mariage. Cette intrigue ſe conduiſoit fort ſecrétement, afin qu'on n'en pût avoir aucun ſoupçon, juſqu'à ce que la choſe fût en état d'éclater. Néanmoins la reine en étoit avertie, & Commendon en ſavoit juſques aux moindres particularités.

Il prévoyoit les mêmes troubles que ceux d'Angleterre ; & connoiſſant l'importance & les difficultés de cette affaire, il s'appliquoit entièrement à détourner l'orage qui menaçoit ce royaume. Tous ſes ſoins alloient à empêcher que l'affaire n'éclatât, & qu'on ne conclût pas d'envoyer des ambaſſadeurs à Rome. Il jugeoit bien que ſi le roi s'étoit une fois déclaré, & ſi l'autorité du ſénat étoit engagée, les hérétiques ne perdroient pas l'occaſion d'irriter le mal, d'augmenter leur crédit, & de s'inſinuer dans l'eſprit du roi, pour le détacher de l'obéiſſance, & du reſpect qu'il de-

voit au Saint Siége, & qu'il seroit difficile d'arrêter l'affaire si elle prenoit une fois ce cours-là.

Le roi, qui craignoit le nonce, prévoyoit bien qu'il s'opposeroit à ce dessein, & savoit déjà par expérience, qu'il avoit affaire à un homme ferme & agissant. Il n'osa donc tenter ouvertement sa fidélité & sa constance: il tâcha d'amollir un peu sa fermeté, & de le gagner par toutes sortes de témoignages d'amitié, & par ses grâces & ses bienfaits. Le nonce n'écouta aucune proposition, remercia toujours fort honnêtement, & renvoya toujours la chose avec beaucoup de générosité, & toutefois de bonne grâce. Le roi ne se rebuta point, & envoya Pierre Miskow, nommé à l'évêché de Ploscko, qui étoit son ministre le plus confident, pour offrir de sa part au nonce, sa recommandation & ses sollicitations très-pressantes auprès du pape pour lui obtenir le chapeau de cardinal. Ce ministre ajoutoit, pour le persuader, que d'autres rois avoient obtenu cet honneur pour des personnes étrangères & inconnues à la cour de Rome, & qu'il y avoit apparence que le pape ne le refuseroit pas pour une personne qui étoit estimée, & qui avoit rendu de si grands services; d'autant plus que le roi y employeroit tout son crédit, & qu'il n'avoit encore demandé cette grâce pour personne.

Commendon fut aussi ferme à refuser les honneurs, qu'il l'avoit été à refuser les présens, & répondit modestement, Qu'il n'avoit jamais recherché de patrons à Rome même, & qu'il remercioit très-humblement le roi de la puissante recommandation qu'il avoit la bonté de lui offrir, pour lui procurer un honneur dont il ne s'estimoit pas digne. Que puisqu'il s'étoit entièrement dévoué au service du pape, il ne devoit s'attacher qu'à mériter l'estime de Sa Sainteté. Il supplia qu'on n'écrivît pas un seul mot à Rome sur ce sujet, il fut toujours si ferme, que Miskow, qui l'honoroit beaucoup, & qui étoit de ses amis particuliers, s'est plaint très-souvent à moi, que Commendon étoit trop insensible; qu'il avoit tort de rejeter les occasions de s'avancer, & de refuser avec trop de fierté la fortune qui se présentoit elle-même.

C'est un exemple d'une modération & d'une générosité extraordinaire. L'espérance n'étoit point douteuse; la coutume n'étoit point contraire; il y avoit des exemples fort

récens de quelques prélats qui étoient parvenus à ce rang & à cette dignité par la faveur des rois, & quelques-uns s'efforçoient même alors d'y parvenir par cette voie-là. Mais Commendon trouvoit cette coutume si peu honnête & si dangereuse, qu'il disoit qu'il n'y avoit rien eu de si pernicieux ni de si funeste à la cour de Rome. Car lorsque les nonces sont plus attachés aux princes à qui ils sont envoyés, qu'à celui qui les envoie, & qu'au lieu de songer aux affaires publiques, ils songent à leurs intérêts particuliers, ils ne peuvent s'acquitter avec liberté, ni avec honneur de leur emploi. Ils se relâchent insensiblement, & s'étant une fois abandonnés à leur ambition, ils abandonnent leur devoir, & sans s'acquitter des fonctions de leur charge, ils ne pensent qu'à en profiter.

Le pape Pie IV le reconnut, mais un peu trop tard. Car après avoir donné le chapeau à quelques-uns, qui étoient soupçonnés de ces infidélités, dès qu'il le fut, il ordonna, par un décret qu'il fit publier, qu'aucun nonce ne pourroit se servir de la recommandation des rois ou des princes, à qui il auroit été envoyé, pour arriver aux dignités ecclésiastiques, sans se rendre criminel.

Le roi connoissoit bien que l'esprit inflexible du nonce, qui ne se laissoit toucher ni à la faveur, ni à l'ambition, s'opposeroit avec courage à ses desseins. Il s'attacha à le louer continuellement de sa prudence, de ses soins & de sa piété. Il cherchoit les occasions de favoriser tous les gens que Commendon lui avoit donnés ou recommandés. Il donnoit des charges à ses amis; il faisoit publier des déclarations & des édits contre les hérétiques; il traitoit avec lui des affaires de son royaume, comme avec un des principaux sénateurs; il lui demandoit ses conseils, & les suivoit très-souvent. Tous ces témoignages publics d'estime & d'amitié, faisoient appréhender à la reine, que le nonce ne fût d'intelligence avec le roi contre elle; & quelques esprits brouillons lui avoient déjà donné ces impressions.

Commendon, au retour de ses voyages de Russie, se détourna pour aller voir cette princesse à Radom, où elle étoit, quoiqu'il jugeât bien que sa visite pourroit être suspecte au roi. Elle le reçut avec beaucoup de civilité; & après qu'on fut sorti de table, & que chacun se fut retiré, la reine lui raconta toute l'intrigue & tous les desseins du roi, & se

juſtifia de tout ce qu'on pouvoit lui reprocher. Enfin elle lui repréſenta, avec beaucoup de larmes, la manière indigne & outrageuſe avec laquelle on la traitoit, ne parlant jamais du roi, qu'avec des termes pleins de reſpect, & rejetant la faute de tout ſur quelques eſprits de la cour, qui abuſoient de la faveur qu'ils avoient acquiſe par des voies injuſtes.

Commendon la conſola, & lui fit tout eſpérer de la protection du ciel & de la juſtice de ſa cauſe. Il l'aſſura, *Qu'il avoit appris tous les deſſeins du roi, & qu'il y avoit des gens de bien parmi les Catholiques, qui ſeroient toujours pour le parti de la juſtice & de l'innocence, & qui s'oppoſeroient courageuſement aux hérétiques, s'ils entreprenoient jamais quelque choſe contre elle: Que pour lui, il lui rendroit toujours tous les offices dont il pourroit être capable.* La reine, touchée de ce diſcours, lui déclara ſincèrement, *Qu'on avoit voulu lui perſuader, que c'étoit lui qui agiſſoit à la cour de Rome pour faire caſſer ſon mariage; qu'il flattoit le roi pour gagner ſon amitié; que s'il étoit d'un ſentiment contraire au ſien, il n'auroit pas tant de crédit à la cour, & ne ſeroit pas ſi conſidéré par un prince violent dans ſes paſſions; qu'elle n'avoit pas cru des choſes qui ne s'accordoient pas avec la réputation qu'il s'étoit acquiſe, d'une grande probité & d'une vertu éprouvée; qu'elle avoit voulu pourtant lui découvrir ſon cœur.*

Le nonce ſe juſtifia de ces ſoupçons en peu de mots. Il aſſura la reine fort religieuſement, *Que le roi ne lui avoit jamais rien communiqué de cette affaire; que pour lui, il avoit toujours vécu d'une manière à s'arrêter plutôt aux principes de l'honneur & de la conſcience, qu'aux jugemens & aux opinions des hommes; & que dans toute ſa conduite il aimoit mieux établir ſa fidélité, par ſes actions que par ſes paroles; qu'elle ſavoit bien l'union & l'intelligence qui étoit entre le pape & l'empereur ſon frère & toute ſa maiſon; qu'elle pouvoit ſe ſouvenir de l'amitié tendre que Sa Sainteté avoit eue autrefois pour l'empereur ſon père, qui étoit un prince d'une très-grande piété, & d'une vie fort exemplaire; qu'elle devoit s'aſſurer particulièrement ſur la juſtice du pape, qui avoit trop de vigueur & trop d'équité pour ſe laiſſer gagner par les prières, ou par la conſidération d'aucune puiſſance mortelle.*

Alors la reine lui prit la main, qu'elle arroſa de ſes larmes, & le conjura, par la ſainteté de ſon caractère, par

sa vertu, par la réputation qu'il s'étoit acquise parmi tous les gens de bien, & par la mémoire de l'empereur son père, qui avoit eu pour lui une amitié très-particulière, de l'assister dans ses peines, de prendre quelque soin d'une princesse malheureuse, qui étoit abandonnée & mépriſée de tout le monde, & qui ne pouvoit espérer de consolation que de lui. Elle disoit ces mots d'une voix basse & entrecoupée de sanglots, & fondoit en larmes. Commendon fut très-sensiblement touché de voir une princesse si illustre & si vertueuse dans un état si déplorable. Il la consola, & après lui avoir promis qu'il l'assisteroit de tous ses soins & de tout son crédit, il prit congé d'elle.

Le roi cependant ayant assemblé la diète à Petercaw, où s'étoient rendus ceux qui conduisoient toute l'intrigue de son divorce, voulut faire éclater sa résolution. Il y a deux sortes d'assemblées publiques dans la Pologne. Le roi assemble le sénat, où les évêques, les palatins & les châtelains, qui possèdent les dignités & les magistratures parmi eux ont droit d'assister. Ce conseil est composé d'environ cent cinquante personnes, lorsque tous ceux qui ont droit d'y entrer s'y rendent, ce qui n'arrive presque jamais. Les chevaliers, du nombre desquels sont choisis les sénateurs, envoient deux, trois, ou plusieurs députés de chaque province, pour donner leurs avis sur les affaires publiques. Ces envoyés des provinces s'assemblent séparément, & rapportent au roi & au sénat ce qu'ils ont résolu.

Au commencement, ils n'étoient envoyés que pour s'informer des décrets du sénat & pour aller en rendre compte à leurs provinces ; mais ils étoient devenus plus hardis par la licence des religions nouvelles, & s'étoient érigés en tribuns du peuple sous le roi, qui les élevoit pour abaisser le sénat, & pour avoir plus de partisans de ses plaisirs & de ses passions. Par ce moyen, tout l'état fut en la disposition des chevaliers, plutôt qu'ils n'osoient espérer. On n'ordonnoit aucune imposition, sans leur consentement ; on ne faisoit aucune loi, sans qu'ils l'approuvassent ; rien ne se passoit dans l'état que par leur autorité & par leurs caprices. Ils s'opposoient à tous les autres ; & protestoient à tous momens au nom de toute la noblesse, que les édits ne passeroient pas. Ils eurent bien la hardiesse de faire la correction au sénat, qui est le conseil souverain du royaume. Enfin, ils étoient

devenus si considérables, que quelques-uns des sénateurs passèrent dans l'ordre des chevaliers, & aimèrent mieux être de ces députés, pour avoir plus d'autorité, & pour paroître plus populaires : & le roi, qui pouvoit réprimer leur insolence, l'entretenoit.

Commendon avoit lié amitié avec les plus gens de bien & les plus fermes de ces députés catholiques, qui l'avertissoient exactement de tout ce qui concernoit la religion, & le consultoient sur les avis qu'ils devoient donner. De sorte qu'Ostroroge, homme éloquent, d'une noblesse ancienne & grand hérétique, ayant commencé à parler de la reine, & dit hautement que le roi de Pologne n'avoit pas besoin d'une reine stérile, qui ne pouvoit lui donner des héritiers ; ceux qui étoient instruits par le nonce, s'opposèrent à tous ses avis, & l'affaire en vint à une contestation très-opiniâtre. Les hérétiques furent d'avis, Qu'on priât le roi de se réconcilier avec la reine, de vivre avec elle en bonne intelligence, & de n'ôter point à son royaume l'espérance de sa postérité. Les catholiques demandèrent toujours qu'on ne fit aucune mention de divorce, & qu'on ne parlât jamais de casser le mariage. Le sénat s'étant assemblé là-dessus, le roi affecta de ne s'y trouver pas, soit qu'il eût quelque honte d'entendre des choses qui le regardoient, soit qu'il voulût entendre en particulier les députés, afin de préparer à loisir ce qu'il devoit répondre dans le sénat.

Ostroroge ayant exposé en peu de mots, qu'il s'agissoit de l'affaire la plus importante du royaume, représenta aux sénateurs par une harangue étudiée, « Qu'il étoit de leur » prudence de pourvoir aux nécessités présentes de l'état, » de prévoir les nécessités à venir. Que tandis que le roi » vivroit, les peuples n'avoient rien à désirer pour être » bien gouvernés ; mais qu'il étoit homme, qu'il étoit » avancé en âge, qu'il étoit mortel. Que l'état ne mour- » roit pas, & qu'il étoit fâcheux de ne voir point de suc- » cesseur assuré dans la maison royale. Que le roi, à » l'exemple de ses illustres ayeux, avoit si bien gouverné » la Pologne, qu'il étoit à souhaiter, non-seulement qu'il » régnât long-temps, mais encore qu'il laissât le royaume » dans sa famille. Que cela étoit impossible s'il n'avoit » des enfans. Que ce n'étoit pas le moyen d'en avoir,

» que de vivre séparé d'avec la reine, comme il faisoit
» depuis trois ans. Que c'étoit aux sénateurs, que le roi
» considéroit avec raison comme ses pères, de le réconci-
» lier avec la reine, de donner aux peuples l'espérance
» de voir bientôt des princes du sang royal, & de leur
» ôter le fâcheux exemple, qui pourroit devenir une source
» de désordres à l'avenir si l'on le négligeoit.

Tout le sénat voyoit bien à quoi aboutissoit ce discours; le bruit s'en étoit déjà assez répandu. Mais comme la flatterie & la lâcheté sont ordinaires dans ces conseils, ceux même qui étoient touchés du malheur de la reine, craignoient d'offenser le roi. Ucange, qui par le droit de sa dignité d'archevêque présidoit à cette assemblée, représenta au roi le lendemain ce que les Chevaliers avoient dit. Il ajouta, de la part du sénat, ce qu'il jugea à propos sur ce sujet.

Ce prince prit un air sérieux, & avec un chagrin affecté, il répondit: « Qu'il pouvoit prendre pour prétexte
» de sa séparation d'avec la reine, la grande application
» qu'il avoit eue aux affaires depuis trois ans, & la cou-
» tume ancienne de ce royaume, qui ordonne que les
» reines ne se trouvent point dans les assemblées, ni dans
» les conseils d'état. Qu'on s'étoit plaint que la reine sa
» mère s'étoit un peu trop mêlée des affaires publiques,
» parce qu'elle avoit accompagné son mari ou son fils
» dans les diètes. Mais qu'il vouloit leur découvrir ses sen-
» timens avec sincérité, & leur dire ce qui l'embarassoit.
» Que des gens de bien & fort versés dans la science de
» l'Ecriture sainte, lui avoient donné de grands remords
» sur son dernier mariage, & l'avoient assuré qu'il n'avoit
» aucun droit d'être avec une princesse, de qui il avoit
» épousé la sœur auparavant. Qu'il étoit dans des inquié-
» tudes continuelles, & que dans cet accablement de cha-
» grin, il craignoit toujours d'être engagé dans un mariage
» illégitime, & d'irriter tous les jours la colère de Dieu par
» son inceste. Qu'il les prioit de vouloir l'assister de leurs
» conseils. Ucange répondit que ce n'étoit pas une affaire
» qui pût être décidée sur le champ. On prit du temps pour
» concerter les conseils qu'on avoit à donner au roi.

CHAPITRE XVIII.

Les Evêques s'assemblent. Commendon leur persuade de détourner le Roi de son dessein.

UCANGE assembla dans l'église tous les évêques qui étoient présens, & tous ceux du clergé qui avoient quelque réputation de s'être appliqué à l'étude des saintes Lettres. Il fit avertir le nonce du sujet de cette assemblée, & lui fit demander s'il vouloit y assister. Commendon accepta très-volontiers la proposition, & se rendit le lendemain de grand matin à l'église. Comme on vint à la dispute, il jugea bien que ce seroit à lui à la soutenir, & qu'il ne tireroit aucun secours des évêques, dont les uns n'étoient pas bien intentionnés, les autres n'étoient pas assez courageux. Il s'assit au milieu d'eux; & ils avoient tous les yeux arrêtés sur lui. Alors Ucange proposa, Que le roi étant persuadé que les hommes n'avoient pas eu le pouvoir de le dispenser de la loi de Dieu, qui défend les mariages au degré d'affinité où il étoit avec la reine, avoit résolu de faire divorce avec elle. A ces mots Nicolas Volski, évêque d'Uladislaw, l'interrompit, & lui dit que le roi n'avoit pas parlé en ces termes.

Padnewi, évêque de Cracovie, prit la parole & dit, Que le sénat avoit supplié le roi de vivre avec la reine selon les lois & selon la sainteté du mariage auquel il étoit engagé : qu'il avoit répondu que sa conscience l'en empêchoit, & qu'il doutoit si l'on avoit pu le dispenser de la loi de Dieu, qui défend le mariage en ce degré d'affinité; & qu'il s'étoit adressé aux évêques, qui sont les interprètes de Dieu & de son église. Là dessus Ucange pria Commendon de leur dire ce qu'ils devoient conseiller au roi sur une affaire de cette importance.

Le nonce se déclara d'abord; & comme s'il eût espéré de pouvoir arrêter la passion violente de ce prince; « Le » roi, leur dit-il, a fait une action digne de sa piété & » de sa sagesse, de n'avoir consulté que des évêques sur » ses difficultés & sur les doutes de sa conscience; & » ç'auroit été une action digne des évêques de lui ôter d'a-

» bord ces ſcrupules mal fondés, & de ne vouloir pas dé-
» libérer ſur une choſe qui n'eſt pas douteuſe. Vous ſavez
» que le mariage eſt un des ſacremens de l'égliſe, & que
» JESUS-CHRIST a ordonné que l'homme ne ſépare point
» ce que Dieu a joint. Ucange l'arrêtant, Je l'avoue,
» lui dit-il; mais j'ai appris que c'eſt une maxime des ju-
» riſconſultes, que ce qui n'eſt pas légitime dans ſon prin-
» cipe, ne peut être redreſſé ni corrigé dans la ſuite.

» Ces mariages entre parens & alliés ſont légitimes dans
» leur principe, reprit le nonce, parce qu'ils ne ſont
» défendus par aucun commandement de Dieu, ni par
» aucune loi naturelle, mais ſeulement par un droit &
» par une ordonnance eccléſiaſtique; & le pape ayant dé-
» rogé à ce droit en faveur de deux rois qui l'en ſollici-
» toient puiſſamment, le roi en eſt abſolument diſpenſé.
» Car pour le commandement que Dieu fait dans le Lé-
» vitique, *Tu ne recevras point dans ton lit la ſœur de ta*
» *femme*, il ne convient pas à notre ſujet; parce que Dieu
» ajoute immédiatement après, *Tu ne découvriras point ſon*
» *déshonneur pendant ſa vie.* Pour ce paſſage de l'Evangile,
» *Il ne t'eſt pas permis d'avoir la femme de ton frère*, il faut
» entendre qu'il eſt défendu à l'homme d'abuſer de la ſœur
» de ſa femme vivante, ou de l'arracher du lit de ſon
» frère pour l'épouſer inceſtueuſement.

» Il faut donc, répartit Ucange, que le roi s'adreſſe
» au Souverain Pontife, qui aura ſans doute le pouvoir
» de rompre ce mariage, comme il a eu le pouvoir de le
» permettre, & qui diſpenſera des lois encore une fois.
» La différence eſt grande, répliqua Commendon; car le
» mariage contracté après la diſpenſe de la loi, eſt un ma-
» riage légitime que Dieu & la religion autoriſent, &
» que nulle puiſſance temporelle ne peut rompre. Le pape
» a eu droit d'ôter l'empêchement de la loi; mais il n'eſt
» plus en ſon pouvoir de rompre ce qui a été ſi ſainte-
» ment lié. Le mariage, ſelon la loi, ne peut ſe contrac-
» ter entre les proches; mais ôtez l'empêchement de la
» loi, cette union devient légitime & ne peut être rompue
» que par la mort. La femme eſt liée à la loi pendant la
» vie de ſon mari: après ſa mort elle peut épouſer qui
» elle veut. *Pour ceux qui ſont mariés, ce n'eſt pas moi*, dit
» ſaint Paul, *c'eſt le Seigneur qui ordonne ceci: Quiconque*

» *abandonne ſa femme & en épouſe une autre, il commet adul-*
« *tère; que ſi la femme quitte ſon mari & en épouſe un autre,*
» *elle eſt adultère auſſi.* Cela pourroit-il s'entendre, ſi l'on
« pouvoit rompre les mariages par le divorce ? *C'eſt pour-*
» *quoi l'homme quittera ſon père & ſa mère, & ſe tiendra avec*
» *ſa femme, & ils ſeront deux en une chair.* Y a-t-il une liaiſon
» plus forte & plus étroite ? Voilà les lois que Dieu a éta-
» blies lui-même pour les mariages, ſur leſquelles aucun
» mortel ne doit entreprendre.

Il prit de-là occaſion de décrire les funeſtes mouvemens de l'Angleterre, les révolutions & les événemens étranges qu'il y avoit vus : il en parla avec tant de force & d'éloquence, & d'une manière ſi touchante, que tous ceux qui étoient préſens en avoient horreur. « Il ajouta que
» toutes ces choſes donnoient de l'effroi ; mais que ce qui
» étoit encore plus déplorable, c'étoit que Henri VIII
» avoit été pouſſé à répudier la reine par des eccléſiaſti-
» ques & par l'archevêque métropolitain du royaume, qui
» oubliant leur devoir, flattoient le roi dans ſes paſſions,
» & pour gagner ſon amitié, l'abandonnoient à ſes déré-
» glemens. » Qu'il ne vouloit pas s'arrêter à leur raconter de quelle manière Dieu les avoit punis. Qu'il ſe contentoit de leur dire, que non-ſeulement ils furent dépouillés de leurs biens & de leurs dignités ; mais que tout l'ordre eccléſiaſtique fut cruellement accablé & ruiné dans toute l'Angleterre.

Il leur fit remarquer que notre ſiècle avoit porté deux Henrys, l'un Roi d'Angleterre, l'autre de France, qui avoient eu des inclinations fort différentes, & qui pouvoient fournir à tous les princes un exemple mémorable des jugemens de Dieu.

Le roi de France eut une fidélité inviolable dans ſon mariage. Il avoit épouſé une princeſſe d'une famille bien au-deſſous de la ſienne, qui, depuis cinq ans de mariage n'avoit point encore d'enfans, & qui avoit donné des marques preſque certaines de ſtérilité. Il ne voulut pourtant jamais écouter ceux qui l'exhortoient à faire divorce avec elle ; quoiqu'il n'eût point de neveux qui puſſent régner après lui ; quoique toute la France, qui aimoit tendrement ſon roi, le conjurât par ſes vœux & par ſes inſtantes prières de lui laiſſer de ſa poſtérité ; quoique la reine même,

pour ne s'opposer pas aux désirs & aux espérances de tant de peuples, s'offrit de bonne grâce à descendre du trône & du lit royal, & à se retirer dans quelque monastère de filles.

Le roi d'Angleterre eut une conduite contraire. Il perdit par un seul crime toute la gloire & toute la réputation de ses vertus & de ses grandes actions passées ; & d'un prince très-sage & très-religieux, il devint un cruel tyran & un monstre furieux. Il répudia la reine sa femme, fille d'un des plus puissans princes de l'Europe, après en avoir eu des enfans, après avoir vécu vingt-huit ans avec elle ; & se laissant emporter à une brutale passion, il viola en peu de temps les droits de six mariages, faisant mourir quelques-unes de ses femmes, & répudiant les autres. Enfin, il ne lui resta aucun enfant de tant de mariages ; au lieu que le roi de France, qui n'eut qu'une femme qu'on croyoit stérile, eut une belle postérité de sept enfans qu'il laissa vivans après lui. Ce qui fait connoître que Dieu punit les passions aveugles & déréglées, & qu'il bénit cette légitime & chaste union qu'il a instituée, non-seulement pour conserver les familles, mais encore pour élever des enfans dans la foi, dans le culte & dans la piété du vrai Dieu, & pour être la figure & le sacrement de cette union très-pure & très-étroite qui est entre lui & son église.

« Après cela, il leur représenta qu'il n'y avoit plus à » délibérer sur cette affaire, & que toutes ces consulta- » tions entretenoient le mal au lieu d'y remédier. Qu'il » falloit d'abord ôter de l'esprit du roi toutes ses pensées » de divorce, & les arracher jusques aux racines, afin » qu'elles ne pussent jamais renaître. Qu'ils devoient tenir » pour ennemis du roi, de l'état & de tous les gens de » bien, tous ceux qui voudroient lui remettre dans l'esprit » ces funestes impressions, parce qu'ils trompoient leur » Souverain par une fausse apparence de religion ; & que » faisant semblant de vouloir le retirer d'un crime ima- » ginaire, ils le précipitoient dans un crime véritable, & » l'exposoient lui & ses sujets à la justice & à la vengeance » de Dieu. Qu'il falloit modérer les passions des rois, bien » loin de les enflammer, parce qu'ils tombent avec d'au- » tant plus de violence, qu'ils tombent de plus haut, & » qu'ils sont comme ces pierres qu'on roule du haut d'une

» montagne, qu'on ne sauroit arrêter jusqu'à ce qu'elles » soient arrivées avec beaucoup de bruit & de ravage jus- » ques au fond des vallées. Qu'il étoit du devoir des évê- » ques d'empêcher que quelques lâches flatteurs ne pous- » sassent le roi à sa ruine, & de lui remontrer qu'il n'a- » voit aucun sujet d'être troublé dans son esprit & dans sa » conscience, puisqu'il n'y avoit nul défaut dans son ma- » riage. Que ce prince étoit trop pieux & trop équitable » pour se donner des inquiétudes mal à propos, & pour » n'acquiescer pas aux ordres de Dieu & de l'église, quand » on lui auroit fait entendre combien ses liens sont saints » & indissolubles. Qu'après lui avoir ôté ces scrupules & » ces faux remords de conscience, il se réconcilieroit peut- » être avec la reine, & qu'il vivroit à l'avenir avec elle » dans une grande intelligence. Que s'il ne revenoit pas » encore de cette pensée de divorce, il étoit à propos de » ne le presser point : que Dieu acheveroit le reste. Que » cependant ils le recommandassent à Dieu dans leurs » prières, & qu'ils travaillassent avec beaucoup de soin » & de zèle à lui ôter cette aigreur & cette animosité, » qui pouvoit lui rester dans le cœur. Il finit, en leur di- » sant, que ce n'étoit pas un temps propre à agiter des » questions inutiles & dangereuses. Qu'ils avoient une forte » guerre contre les Moscovites ; qu'ils ne pouvoient s'as- » surer de l'alliance d'aucuns de leurs voisins ; & que leur » royaume n'étoit déjà que trop affligé de divisions & de » haines intestines.

Ce discours de Commendon, prononcé avec beaucoup de force & beaucoup de grâce, & avec cette gravité qui accompagnoit toutes ses actions & tous ses discours, fut approuvé de tout le monde. On admira son éloquence, sa probité, sa prudence, sa fermeté & son adresse à expliquer nettement l'affaire, à toucher vivement ceux qui donnoient au roi des conseils si pernicieux, & à couper le mal dans sa racine. On n'alla point aux avis : & comme Ucange se trouvoit embarrassé, & marquoit son consentement par ses gestes & par un certain mouvement du corps, plutôt que par ses paroles, l'évêque de Cracovie remercia fort civilement le nonce au nom de toute l'assemblée, & l'assura qu'ils étoient tous disposés à suivre son avis. Quelques jours après, tous les gens de bien qui

avoient assisté à ce conseil, allèrent séparément chez Commendon pour lui rendre grâces, & pour le féliciter de ce que par sa fermeté il avoit délivré l'Etat du danger d'une ruine toute évidente.

CHAPITRE XIX.

Commendon tâche de convaincre le Roi. Il empêche le divorce.

DÈS que l'affaire eut éclaté dans le sénat par l'intrigue des députés, le roi avoit envoyé prier Commendon de le venir voir. Il lui avoit témoigné plusieurs fois qu'il avoit quelque secret de grande importance à lui communiquer. Commendon alla le trouver, & il eut d'autant plus de peine à le détourner de son projet, qu'il le trouva troublé & prévenu de sa passion, & très-éloigné de se rendre à aucune raison.

« Le roi lui dit d'abord, que son mariage étoit l'affaire » dont il avoit voulu plusieurs fois l'entretenir, parce qu'il » déféroit beaucoup à ses conseils, & qu'il connoissoit son » zèle pour le bien public, son affection & son amitié » pour lui, sa fidélité & son exactitude en toutes choses. » Il se jeta sur ses embarras, sur ses inquiétudes & sur les » remords de sa conscience qui le tourmentoient nuit & » jour. Il répandit des larmes. Il protesta qu'il étoit au » désespoir; qu'il aimoit mieux souffrir toutes sortes de » supplices, éprouver tous les malheurs, & perdre son » honneur, sa vie, ses Etats, que d'être obligé de vivre » avec la reine. Qu'outre la diversité d'esprit & d'humeur, » il avoit une horreur naturelle pour sa maladie, plus que » pour la peste & pour la mort même. Que ce qui étoit » encore plus terrible pour lui, c'étoit que des gens de » bien, qui avoient de la piété & du savoir, assuroient » qu'il n'y avoit point entre eux de véritable mariage; & » que toutes ces choses ensemble lui troubloient l'esprit » continuellement.

» Il le pria, par l'amitié qu'il avoit toujours eue pour » lui depuis qu'il étoit arrivé en Pologne, & par la con- » fiance qu'il lui avoit témoignée, en lui communiquant

» des choſes qu'il n'auroit pas voulu confier à ſes plus in-
» times amis, de trouver quelque moyen, tel qu'il pût
» être, de le tirer de cette misère. Que ce ſeroit lui ren-
» dre le repos, qui lui étoit plus cher que la vie & que
» ſon royaume. Qu'il ne pouvoit attendre du ſecours que
» de lui. Qu'il ne demandoit rien ; qu'il ne vouloit rien
» faire ſans le conſentement du pape. » Lorſqu'il parloit ainſi, le trouble de ſon eſprit étoit marqué ſur ſon viſage, & les larmes tomboient de ſes yeux avec abondance.

On peut remarquer en paſſant, la belle occaſion que la fortune préſenta à Commendon, de gagner l'eſprit & la faveur du roi, s'il eût pu ſe contraindre juſqu'au point d'entretenir ſon eſpérance, de lui offrir ſon ſecours & ſon crédit à la cour de Rome, & de s'accommoder un peu à ſa foibleſſe & à ſa paſſion. Mais rien ne fut capable de l'ébranler, quoiqu'il fût ſenſiblement touché de la douleur du roi, & de la difficulté qu'il y avoit à l'apaiſer. Il y auroit eu de la dureté & de l'inhumanité à réſiſter fortement à ce prince, qui lui ouvroit ſon cœur ſi confidemment. Il étoit auſſi très-difficile de le ramener à la raiſon, tant il étoit aveuglé de ſa paſſion & hors de lui-même.

Dans une occaſion ſi délicate, il ſe ſervit de toute ſa conſtance & de toute ſa douceur. Il commença par des témoignages de reconnoiſſance de toutes les bontés que Sa Majeſté avoit eues pour lui. Il lui proteſta qu'il prenoit plus de part qu'aucun autre à ſa triſteſſe & à ſes peines ; qu'il avoit un déſir extrême de le ſervir en cette occaſion, qui ſeroit peut-être la ſeule qui ſe préſenteroit de lui donner des marques de ſa fidélité & de ſon zèle pour tout ce qui concernoit ſon ſervice.

« Les rois, lui diſoit-il, ont une puiſſance ſouveraine,
» & vivent dans l'abondance de toutes choſes, mais ils ne
» trouvent preſque point d'amis qui leur diſent la vérité.
» Les gens de bien même & les perſonnes les plus graves,
» voyant que la voie la plus courte pour arriver à la fa-
» veur des grands, eſt d'entrer toujours dans leur ſens,
» ſe laiſſent vaincre à l'ambition & à l'intérêt, & s'avan-
» cent par leurs flatteries ; ce qui fait qu'on donne tout
» à la complaiſance, & que les rois ignorent ordinaire-
» ment le véritable état de leurs affaires. Auſſi, voyons-

» nous qu'ils font fouvent de grandes fautes, & que les
» plus puiſſans royaumes ſont plutôt détruits par la lâcheté
» des flatteurs, que par la force des ennemis. Pour moi,
» je ſuis réſolu de ne point tromper, par une complaiſance
» criminelle, un roi de qui j'ai reçu tant de grâces. S'il
» y avoit un tour favorable à donner à cette affaire qui
» touche ſi fort Votre Majeſté, je ſerois le premier à le
» chercher & à m'en ſervir, pour lui procurer le repos
» qu'elle ſouhaite : mais puiſqu'il eſt impoſſible d'y réuſſir,
» il n'y a point d'apparence de l'entretenir dans une pen-
» ſée qui ne feroit qu'augmenter ſes inquiétudes, & qui
» pourroit même la jeter dans de grands dangers. Ce ſe-
» roit manquer au reſpect que je lui dois, & à la recon-
« noiſſance que je veux lui témoigner par toutes mes ac-
» tions, que de lui cacher la vérité dans une occaſion ſi
» importante. »

Après cela, il parla avec beaucoup de fermeté contre les envoyés des provinces : il fit voir au roi, « Qu'ils n'a-
» giſſoient pas tant par le déſir de le ſervir en cette af-
» faire, que par le déſir de troubler l'état. Que c'étoient
» des gens qu'on députoit pour aſſiſter aux aſſemblées,
» avec un pouvoir fort limité, qu'il ne leur étoit pas per-
» mis d'excéder. Que leur commiſſion ne portoit aucun
» ordre de ſe mêler des affaires du roi, & que c'étoit une
» eſpèce de perfidie, que de ſe faire les cenſeurs & les juges
» de leur ſouverain ; de vouloir lui preſcrire des lois ; de
» fouiller dans les ſecrets de la maiſon royale ; de ſe mêler
» d'examiner ſa conduite à l'égard de la reine, & de re-
» muer une affaire dangereuſe pour le royaume & très-
» injurieuſe à Sa Majeſté. Que s'ils étoient touchés de
» bonne foi des malheurs de la reine, & s'ils vouloient
» adoucir ou déſabuſer l'eſprit du roi, il falloit, ſelon l'E-
» vangile, l'avoir averti ſecrétement, & avoir agi par
» des prières & par des remontrances, plutôt que de ve-
» nir, comme pour l'accuſer dans le ſénat, contre les
» formes, contre la coutume, contre la modeſtie & contre
» le reſpect qu'on doit aux ſouverains. Qu'il étoit aiſé de
» voir qu'ils prétendoient exciter des troubles ; & qu'après
» avoir eu la hardieſſe de violer tous les droits de la reli-
» gion, ils prenoient occaſion d'introduire des nouveautés

» dans l'état. Qu'ils méditoient sans doute quelque grand » désordre, qu'on n'arrêteroit pas quand on voudroit, si » l'on ne les obligeoit à demeurer dans les termes de leurs » commissions. »

Il rendit ensuite au roi, en abrégé, ce qu'il avoit dit aux évêques de la sainteté & de la stabilité du mariage, » qui ne peut être rompu que par la mort, parce qu'il » tient par des lois & par des liens indissolubles. Que l'af- » finité qu'il avoit avec la reine n'empêchoit pas la validité » du sien, puisque le pape avoit dérogé au droit ecclésias- » tique. Que la défense de ces sortes de mariages n'étoit » pas de droit divin, car ce seroit un crime que de vou- » loir en dispenser; mais que c'étoit une simple ordon- » nance de l'église, pour prévenir les dangers qu'il y au- » roit dans la familiarité que les parens ont les uns avec » les autres, & pour réprimer la licence de pécher. Que » ceux qui avoient voulu embarrasser son esprit de ces » vains fantômes de religion & de ces difficultés imaginai- » res, ayant reconnu qu'il avoit quelque aversion pour » la reine, avoient pris cette occasion pour le surprendre. » Qu'on devoit punir leur témérité ou leur malice. Qu'il » falloit traiter ces gens-là comme ces médecins, qui, dans » le plus fort de la fièvre, donnent des rafraîchissemens » aux malades, qui soulagent d'abord leur ardeur, mais qui » les mettent après dans un danger évident de mourir. Que » pour avoir la satisfaction de plaire quelques momens à » Sa Majesté, on ne devoit pas trahir ses intérêts, ni expo- » ser tout le royaume à un péril manifeste. Qu'il faisoit beau » voir des particuliers se jouer ainsi de la ruine de l'état. » Qu'il se gardât bien de compter ces flatteurs entre ses » amis, parce qu'ils ne considéroient ni son salut, ni son » repos, & qu'ils lui donnoient de la crainte où il n'y avoit » pas sujet d'en avoir.

» Il lui mit devant les yeux les ruines de l'Angleterre. » Il lui représenta, Que le roi Henri VIII, corrompu par » les conseils de ses flatteurs, avoit précipité son royau- » me dans l'abîme de tous les malheurs. Qu'il s'en étoit » plaint quelquefois à ses plus intimes amis. Qu'il étoit de- » venu semblable aux anciens tyrans. Que lorsqu'il faisoit » mourir, ou qu'il ruinoit ses meilleurs sujets, comme s'il

» eût entrepris de ravager & de piller lui-même son royau-
» me, il fut si inquiet & si soupçonneux, qu'il ne se fioit
» pas même à ses femmes, dont il changeoit presque tous
» les ans, les aimant avec fureur, les quittant avec légé-
» reté, & connoissant bien qu'il étoit lui-même suspect &
» odieux à tout le monde. Qu'il se défioit continuellement
» des François & de quelques princes d'Allemagne, qui
» étoient ses amis ou ses alliés, observant tout, comme si
» tout le reste du monde eût conspiré à lui ôter la couronne
» de dessus la tête, & à venger les crimes horribles qu'il
» avoit commis. Que dans ses plaisirs mêmes, où il étoit
» perpétuellement plongé, il étoit souvent saisi de frayeurs
» soudaines, & se trouvoit quelquefois si accablé d'inquié-
» tudes, de chagrins & de défiances, qu'il avoua plusieurs
» fois à quelques-uns de ses confidens qu'il ne souhaitoit
» rien tant que la mort.

Le roi écouta le nonce fort attentivement, & ne l'interrompit que par des gémissemens & par des soupirs qu'il tiroit du fond de son cœur, & qui faisoient voir qu'il étoit vaincu par la vérité, mais qu'il ne pouvoit vaincre sa passion. Enfin, comme sortant d'une profonde rêverie, « J'aime
» mieux mourir, lui dit-il, que de vivre avec elle. Hélas!
» y eût-il jamais un homme, quelque misérable qu'il fût,
» plus malheureux que moi dans sa famille? Je n'ai point
» de femme, & il faut que je vive aussi lié que si j'en
» avois une. Il n'est resté que moi de la race de tant de
» rois qui ont gouverné la Pologne; & dans le fort de mon
» âge & de ma santé, on m'ôte toute l'espérance d'avoir
» des héritiers. C'étoit la seule consolation que je pouvois
» avoir en ma vie, & le plus grand bien qui pouvoit ar-
» river à ma maison & à mes états; & il faut aujourd'hui
» que mon nom & la race de tant de rois périssent avec
» moi. Je suis le seul au monde qui ne trouve ni remède,
» ni soulagement, ni fin à mes maux insupportables. Je
» suis contraint de vivre en célibat, dans le temps même
» de mon mariage. Enfin, je suis un mari sans femme, &
» je serai toute ma vie un certain composé de veuf & de
» marié, & comme un monstre dans la vie civile.

Il disoit ces choses avec une grande émotion d'esprit. Il pria & conjura très-instamment Commendon, « que s'il

» ſe pouvoit trouver quelque eſpèce d'accommodement ;
» il eût pitié de lui & de ſon royaume. Qu'outre ſon
» malheur particulier, il devoit encore conſidérer que ſes
» peuples ſouhaitoient avec ardeur qu'il leur laiſſât des
» princes de ſa maiſon, & qu'il entendoit ſouvent des cho-
» ſes aſſez fâcheuſes ſur ce ſujet. »

Commendon le voyant ſi tranſporté, qu'il refuſoit par foibleſſe & par lâcheté de ſe rendre à des raiſons dont il étoit convaincu dans le fond, « il l'exhorta encore une
» fois à ſe ſervir de ſon courage, & de ſa conſtance en
» cette occaſion ; & à ne ſe laiſſer pas tellement abattre
» à ſes déplaiſirs, qu'il perdît cette raiſon & cette pru-
» dence qui lui étoient ſi naturelles. Qu'il conſidérât l'im-
» portance de cette affaire dans l'état préſent de la Polo-
» gne ; & qu'il fît réflexion ſur ce que ſon royaume étoit
» diviſé en factions ; que la diſcipline de l'égliſe étoit ren-
» verſée par les erreurs nouvelles, par la licence des ma-
» giſtrats, par le mépris des lois & par le mécontentement
» des principaux du royaume, qui ſe tenoient offenſés
» de l'édit qu'il avoit publié, pour les dépoſſéder des ter-
» res & des droits publics dont ils jouiſſoient. Que la
» Pologne avoit preſque autant d'ennemis que de voiſins.
» Que les Valaches s'alloient jeter dans la Ruſſie. Que la
» Podolie étoit ravagée par les Tartares. Que les Moſco-
» vites étoient entrés dans la Lithuanie. Que les rois de
» Suéde & de Danemarck avoient ſujet d'être indignés, de
» ce qu'on leur ôtoit cette province. Que les Allemands,
» naturellement ennemis des Polonois, murmuroient hau-
» tement qu'on leur eût enlevé la Pruſſe. Que l'empereur
» ſoupçonnoit que le Tranſilvain avoit été ſuſcité contre
» l'empire, par des intrigues fabriquées dans la Pologne ;
» qu'il s'en étoit plaint, & qu'il auroit bien plus de ſujet
» d'être irrité, ſi l'on faiſoit cet outrage à ſa ſœur & à
» toute la maiſon d'Autriche. Qu'il ne prît donc point de
» réſolution qui pût l'engager dans de fâcheuſes affaires,
» & qui pût jeter le royaume en de grands dangers ; & qu'il
» n'eſpérât plus ce qui n'étoit nullement poſſible. Qu'au-
» trement il ſeroit plus coupable que le roi d'Angleterre,
» en ce qu'il avoit un exemple devant ſes yeux ſi récent
» & ſi funeſte, qui devoit le détourner d'un pareil empor-

» tement. Que pour lui, il ne lui auroit jamais dit si libre-
» ment des choses qui lui paroissoient sans doute bien har-
» dies, & qui apparemment ne lui étoient pas fort agréa-
» bles, s'il n'avoit pour Sa Majesté un fond de respect, de
» fidélité & de reconnoissance qu'il ne pouvoit exprimer.
» Qu'il estimoit infiniment l'honneur de lui plaire; mais
» qu'il estimoit encore davantage son repos & son salut.

Le roi étoit dans un extrême accablement de douleur & d'agitation, néanmoins il se remit un peu, & se faisant une grande violence, *Hé bien*, dit-il, *il ne faut pas s'efforcer de faire ce qui est impossible; c'est mon destin, il le faut suivre, puisque c'est une nécessité. Pour vous*, ajouta-t-il, s'adressant au nonce, *je vous prie de croire que vos conseils désintéressés & votre liberté ne m'offensent point. L'affaire dont vous m'avez parlé ne me peut être que très-fâcheuse; mais votre amitié & votre fidélité ne me peuvent être que très-agréables.*

Par ces discours du nonce, l'esprit du roi fut un peu remis. On ne fit plus aucune mention de cette affaire. On ne rendit aucune réponse aux députés, ils n'en demandèrent pas aussi. Ainsi, on arrêta cet embrasement naissant, qui auroit consumé tout le royaume, si Commendon se fût tant soit peu relâché, & s'il eût voulu ou ménager l'esprit du roi, ou lui laisser quelque espérance. Les ambassadeurs de l'empereur arrivèrent quelque temps après, prévenus des mêmes soupçons que la reine avoit eus du nonce: mais la calomnie fut bientôt découverte, & l'on sut qu'il avoit arrêté lui seul l'impétuosité de cet incendie, dont il avoit éteint les flammes dans leur naissance. L'empereur & ses ambassadeurs l'en remercièrent, & lui en témoignèrent beaucoup de reconnoissance; & depuis ce temps-là ils n'entreprirent rien dans cette affaire, sans son conseil.

Il voulut sonder l'esprit du roi sur la maladie de la reine, & lui faire entendre que ce n'étoit pas une maladie perpétuelle, ni incurable. Mais il le trouva si éloigné de se rendre là-dessus, qu'il conseilla aux ambassadeurs de ne lui proposer pas même de faire revenir la reine auprès de lui, de peur que s'il se voyoit pressé pour une chose pour laquelle il avoit tant de répugnance, il ne se précipitât dans ses premières résolutions de divorce, & qu'il ne fût plus possible de l'arrêter, s'il perdoit une fois la pudeur & la crainte

des dangers qui le retenoient. Qu'il falloit que cette princeſſe affligée tâchât de le gagner par ſes ſoins, par ſa déférence & par ſa ſoumiſſion, juſqu'à ce que ſon eſprit fût adouci par le temps, & qu'il revînt de lui-même. Les ambaſſadeurs ſuivirent ce conſeil. Mais la reine ne pouvant plus ſouffrir l'affront qu'on lui faiſoit, ſortit peu de temps après du royaume; & ſous prétexte d'aller voir ſes parens, elle ſe retira à Vienne chez l'empereur ſon frère, comme nous le dirons en ſon lieu.

LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Commendon eſt fait Cardinal, à la ſollicitation de ſaint Charles Borromée.

CEs heureux ſuccès acquirent à Commendon une grande réputation dans la Pologne. Chacun admiroit ſa probité, ſa conſtance & ſon adreſſe dans la conduite des affaires. C'étoit une eſpèce de miracle d'avoir ſu réſiſter aux paſſions violentes du Roi, ſans avoir perdu ſon amitié. Il ſembloit même qu'il s'étoit accrédité dans l'eſprit de ce Prince, en s'oppoſant à ſes deſſeins. Il avoit réprimé avec beaucoup de courage les efforts des hérétiques contre la religion. Il avoit animé le Clergé, qui étoit dans l'abattement & dans le mépris, à ſoutenir les droits de l'égliſe. Il avoit fait ſupprimer par ſes ſoins & par ſa prudence, pluſieurs édits injurieux aux évêques, en les excitant à défendre eux-mêmes leur cauſe; en intéreſſant tout le parti des catholiques à leur défenſe; en ménageant adroitement l'eſprit du Roi. Enfin, il avoit beaucoup contribué par ſes exhortations & par ſes exemples à rétablir la diſcipline, qui étoit preſque abolie dans ce royaume.

Ces actions glorieuſes n'avoient pas moins fait de bruit

dans la cour de Rome. Les Polonois en parloient, & en écrivoient continuellement : car c'eſt une nation extrêmement curieuſe, qui ſe plaît à ſavoir & à débiter des nouvelles ; qui obſerve tout, & qui redit tout ; qui ſème les bons & les mauvais bruits, & qui s'entretient des vertus ou des défauts des hommes avec le même empreſſement. Le Pape avoit rendu des témoignages avantageux de la fidélité & de l'eſprit de Commendon, lorſqu'il eut appris que le Roi & le royaume de Pologne avoient reçu les décrets du ſaint concile de Trente, comme nous avons déjà dit. Il fit lire les lettres du nonce, & voulut faire lui-même ſon éloge dans le conſiſtoire. Cette nouvelle fut reçue avec d'autant plus de joie, qu'on avoit cru l'affaire très-difficile dans un royaume où le Roi n'eſt pas abſolu ; où les ſentimens étoient partagés ſur le ſujet de la religion ; & où il y avoit déjà beaucoup d'eſprits ennemis de la vérité & prévenus contre l'égliſe. On ne ſavoit pas encore la réſolution des autres provinces ; & ç'avoit été une joie fort ſenſible pour le Pape & pour les cardinaux, de voir que les peuples, qui paroiſſoient les moins diſpoſés à obéir aux décrets du concile, avoient été les premiers à les recevoir.

On ſavoit les autres grands ſervices qu'il avoit rendus. On ne craignoit plus les ſuites fâcheuſes du deſſein qu'avoit eu le Roi, de répudier la Reine ſa femme. Commendon par ſes ſoins & par ſa prudence, avoit modéré cet eſprit ardent & emporté dans ſes paſſions ; & tout le monde avouoit qu'il avoit délivré l'état, non-ſeulement d'un grand embarras, mais auſſi d'un grand danger. L'Empereur en avoit écrit des lettres de remerciment à Sa Sainteté, & lui avoit témoigné que la ſageſſe & la conſtance du nonce avoient ſauvé la Reine ſa ſœur, & toute la maiſon d'Autriche, de l'outrage le plus ſenſible qui leur pût jamais arriver : de ſorte que la vertu de Commendon, & ſa prudence à démêler & à conduire les affaires les plus difficiles, lui avoit attiré l'eſtime de tout le monde.

Mais la gloire étoit la ſeule récompenſe de ſes grands travaux : & comme il arrive ordinairement qu'on loue la vertu & qu'on la néglige, il ne lui revenoit de la ſienne que des louanges ſtériles, ſans aucune apparence de profit. Ses amis ſe plaignoient quelquefois que l'ambition & les richeſſes emportoient ce qui n'étoit dû légitimement qu'à

l'esprit & au mérite : mais il leur répondoit en souriant, que le plaisir de bien faire étoit une assez grande récompense pour un homme sage & modeste ; & qu'il valoit mieux mériter les honneurs, que d'en obtenir les titres, ou d'en porter les marques.

Il avoit résolu, comme nous avons montré dès le commencement de cette histoire, de ne suivre que sa propre fortune. Il s'étoit appliqué à gagner l'amitié de quelques cardinaux, seulement pour s'en faire honneur. Aussi plusieurs l'estimoient & l'aimoient très-sincèrement, & lui souhaitoient même une fortune proportionnée à son mérite ; mais il ne se trouvoit personne qui le produisît, & qui sollicitât pour lui : de sorte que les amitiés des grands lui étoient honorables, sans lui être utiles. Mais ceux qui agissent par des considérations de vertu & de probité, & qui s'attachent aux affaires publiques par le plaisir qu'ils ont de servir l'état, plutôt que par des espérances & des pensées d'intérêt, sont sous la protection de Dieu qui est la première récompense des justes, & qui se plaît souvent à rendre leurs vertus glorieuses devant les hommes. Ce fut cette providence qui lui suscita un protecteur, lorsqu'il ne demandoit rien, & qu'il ne pensoit qu'à s'acquitter de ses emplois dans un royaume éloigné de la cour de Rome.

Le pape Pie IV, par la fortune de son frère & quelque temps après par la sienne, s'étoit élevé jusqu'à la première dignité de l'église, & se voyoit au-dessus de tout le reste des mortels, quoiqu'il fût d'une assez basse naissance. Mais quelque grand que fût son bonheur, on peut dire que sa plus grande prospérité fut d'avoir eu saint Charles Borromée pour neveu, & de s'être servi de son ministère dans tous ses conseils & dans toutes les affaires de l'église. C'étoit un jeune-homme d'une des plus nobles familles de Milan, qui relevoit l'éclat de sa naissance par une sainte simplicité, & par une modestie extraordinaire. Son oncle eut tant de tendresse pour lui, que dès les premiers jours de son pontificat, il le fit cardinal, & le chargea du soin de toutes les affaires ecclésiastiques. Il s'acquitta de toutes ses obligations avec beaucoup d'exactitude ; & dans ce degré éminent de puissance & de faveur où il se voyoit élevé, il eut tant de retenue & tant d'honnêteté, qu'il modéroit lui-même les soins qu'on avoit de le combler d'honneurs & de

richeſſes, & qu'il arrêtoit une partie des grâces que ſon oncle vouloit répandre ſur lui avec trop d'empreſſement & trop d'abondance.

Après la mort de ſon frère Fédéric, que le Pape, par une trop grande facilité, avoit élevé à une puiſſance extraordinaire, il ſe répandit un bruit que le cardinal Borromée alloit changer d'état, & qu'il étoit deſtiné à ſuccéder à la fortune de ſon frère, & à épouſer quelque Princeſſe. Il reconnut que l'eſprit du Pape n'étoit pas fort éloigné de cette penſée : il le prévint, & ſe fit donner les ordres ſacrés pour ſe lier à l'égliſe. Depuis ce temps-là, s'étant entièrement adonné aux exercices de la piété chrétienne, il arriva à cette pureté de vie évangélique, que tout le monde admire, & que peu de gens peuvent imiter. Il fut humble & pauvre dans cet éclat & dans cette abondance de toutes choſes. Toute la faveur & toute l'autorité du pontificat dont il jouiſſoit, toutes les douceurs des plaiſirs qui l'environnoient, & qui auroient pu corrompre des hommes d'un âge plus avancé, ne ſervirent à ce jeune cardinal que de matière d'exercer ſa vertu, & d'édifier toute l'égliſe. En effet, il fut ſi exempt de luxe, d'avarice & de toute ſorte d'intempérance, qu'il paſſa toujours pour un modèle d'innocence, de modeſtie & de religion.

Après la mort de ſon oncle, il ſe rendit en diligence à Milan, pour s'appliquer aux fonctions de ſa charge d'archevêque. Il fit une ſainte profuſion des biens qu'il avoit reçus, & les employa tous à l'entretien des pauvres, ou à des fondations qui regardoient le culte de Dieu. Il remit entre les mains du nouveau Pape tous ſes bénéfices, qui étoient en grand nombre & de très-grand revenu, pour s'attacher uniquement aux ſoins de l'épiſcopat, & à l'inſtruction des peuples. Ce ne fut point par un motif d'ambition ou de vaine gloire, qu'il fit des actions ſi extraordinaires ; ce fut par un pur principe de religion : car il mena une vie conforme à ce mépris éclatant des choſes du monde ; & il ſe fut dépouillé des marques mêmes de ſes dignités, s'il n'eût cru qu'elles pouvoient lui donner quelque autorité pour exécuter ſes pieux deſſeins, faiſant ainſi connoître que ce n'étoit ni la réputation, ni la gloire qu'il recherchoit, mais l'avancement ſpirituel des ames que Dieu avoit commiſes à ſes ſoins & à ſa conduite.

Auſſi il s'acquitta glorieuſement de tous les devoirs d'un ſaint paſteur. Il anima les fidelles par la ſainteté de ſa vie, & par la pureté admirable avec laquelle il vaquoit tous les jours aux exercices de piété. Il rétablit les égliſes ruinées, il en fit bâtir de nouvelles. Il corrigea les déréglemens ; il abolit les coutumes profanes que la corruption du ſiècle avoit introduites, & que la négligence des évêques avoit entretenues. Il travailla à réduire les mœurs de ſon temps aux règles de la diſcipline des premiers ſiècles ; & par ſes ſoins & par ſes exemples, il réforma cette grande ville, qui étoit auparavant ſi déréglée, ſi peu accoutumée aux exercices de la religion, & ſi abandonnée au luxe, à l'impureté & à toutes ſortes de vices. Il excita tant de ferveur & tant de charité dans le cœur des chrétiens de ſon diocèſe, qu'on n'a jamais vu tant de perſonnes, de tout ſexe, de tout âge & de toute condition qui ſe ſoient conſacrées à Dieu. Jamais les égliſes n'ont été ſi pleines de peuple ; jamais l'adminiſtration des ſacremens n'a été plus pure ; jamais les cérémonies n'ont été plus édifiantes ; jamais la diſcipline n'a été plus ſévère. Enfin, il devint ſi illuſtre par ſes vertu chrétiennes & apoſtoliques ; il s'appliqua à ſon miniſtère avec tant de zèle, tant d'exactitude & tant d'aſſiduité, mépriſant la faveur, l'envie & la haine des hommes, qu'il fit revivre en ſa perſonne ces anciens prélats qui ont avancé la foi de Jeſus-Chriſt, & qui ont mérité par leur innocence & par leurs miracles, que leur mémoire fût conſacrée dans l'eſprit de tous les fidelles.

Lorſque ce ſaint homme gouvernoit l'égliſe ſous l'autorité de ſon oncle, Commendon n'avoit eu avec lui aucune communication, ni aucune amitié particulière ; car outre qu'il n'étoit point porté à s'inſinuer dans la familiarité des grands par des manières flatteuſes, il avoit paſſé preſque tout le temps du pontificat de Pie IV, loin de Rome & de l'Italie, dans les emplois dont nous avons parlé. Mais le cardinal Borromée avoit tant d'inclination pour la vertu, & tant d'équité naturelle, qu'il conſidéroit le mérite ſans aucune dépendance de l'amitié. Il eſtima l'eſprit & la probité de Commendon ; & il fut plus touché des grandes qualités de ce prélat abſent, qui lui étoit preſqu'inconnu, que de tous les reſpects étudiés, & de toutes les aſſiduités intéreſſées de ceux qui s'attachoient tous les jours à ſa perſonne.

Tous ceux qui étoient en ce temps-là dans les emplois importans & dans les négociations, avoient ordre de Sa Sainteté de s'adreſſer à ce cardinal; & toutes les lettres des nonces & des gouverneurs de provinces lui étoient rendues. Commendon prit grand ſoin de l'informer de tous les ſuccès des affaires de Pologne, avec d'autant plus de fidélité & d'exactitude, qu'il ſavoit que ce cardinal ſouhaitoit qu'on lui écrivît la vérité des choſes, & qu'on les expliquât nettement.

Il ne ſera pas hors de propos de dire en paſſant, que dans les relations qu'il écrivoit à Rome, ſon ſtyle étoit grave, ſérieux, éloigné de toute ſorte d'affectation, d'ornemens ſuperflus, & de recherches inutiles, & proportionné aux affaires qu'il vouloit expliquer. Il ſe ſervoit de termes propres & naturels. Il y avoit de l'ordre dans tout ſon diſcours, & une certaine conformité des choſes & des ſentences; & il s'étudioit davantage aux liaiſons & à la netteté, qu'à la politeſſe & à l'éloquence. Il évitoit ſur toute choſe de ſe louer, & de faire valoir ſes ſoins & ſon adreſſe, comme font quelques uns, qui font eux-mêmes leurs panégyriques. Il rapportoit toujours ſes heureux ſuccès au conſeil & à la gloire de ſon maître, comme un ſage miniſtre doit faire; agiſſant avec beaucoup de zèle, & rendant compte de ſes actions avec beaucoup de modeſtie.

Cette conduite ſage & honnête, jointe à la réputation qu'il s'étoit acquiſe, avoit gagné l'eſtime du cardinal Borromée. Il loua ſouvent l'eſprit & la ſageſſe de Commendon, tant à négocier les affaires qu'à écrire ſes négociations; & il réſolut enfin, par la ſeule conſidération de ſa vertu, de lui procurer le chapeau de cardinal. Il jugea bien qu'il ne lui ſeroit pas difficile de l'obtenir de Sa Sainteté: néanmoins, ſoit qu'il eût connu que Commendon avoit des envieux puiſſans & autoriſés, ſoit qu'il ne voulût pas ſe faire de fête d'une choſe qu'il n'entreprenoit que pour l'honneur de l'égliſe & pour l'intérêt de la religion, il cacha ſi bien ſon deſſein que perſonne ne s'en aperçut, & que Commendon même n'en put avoir le moindre ſoupçon. Dans les diſtributions ordinaires des bénéfices, on n'avoit fait aucune mention de lui, quoiqu'il eût à peine de quoi ſoutenir ſa dignité. Des courtiſans ambitieux & intéreſſés, qui courent en tout temps après la fortune, emportoient

par brigue & par empreſſement, ce qui étoit dû à ſon mérite & à ſes ſervices.

Il avoit fait de grands voyages & de grandes dépenſes, ſans qu'on lui eût augmenté ſes penſions. La penſion même de deux cents écus d'or, qu'on donne tous les mois aux nonces pour leur ſubſiſtance, ne lui étoit payée qu'avec beaucoup de difficulté & long-temps après les termes. Ainſi rien ne pouvoit lui donner aucune eſpérance de la dignité qu'on lui deſtinoit. La providence de Dieu, par des voies ſecrètes, le portoit inſenſiblement à ce degré d'honneur. Il y fut élevé par un pape à qui il n'avoit jamais rendu ces ſoins officieux, qui donnent quelque droit de prétendre aux grâces & à la faveur; & depuis ſon pontificat, il avoit toujours été dans des climats éloignés, & ne pouvoit preſque lui être connu que par ſes emplois. De ſorte qu'on ne put attribuer l'honneur qu'on lui fit qu'aux ordres du ciel & au mérite de ſa perſonne, non à la faveur ni à la brigue, puiſqu'il étoit abſent, qu'il ne demandoit rien, & qu'il ne s'étoit fait aucun protecteur qui ſollicitât pour lui.

Le jour devant que le conſiſtoire s'aſſemblât, comme le cardinal Borromée le recommandoit à Sa Sainteté avec beaucoup d'affection, & lui faiſoit connoître les grands ſervices qu'il avoit rendus; le pape tranſporté de joie & de tendreſſe, lui répondit en l'embraſſant : *Continuez*, mon fils, *le ſoin que vous avez de procurer des honneurs aux gens de bien, me fait connoître que vous êtes digne de ceux que vous poſſédez*. Il accorda de fort bonne grâce ce que lui demandoit ſon neveu, & confeſſant qu'il avoit quelque honte d'être averti de ce qu'il devoit avoir fait de lui-même, il fit écrire Commendon dans la liſte de ceux qu'il avoit choiſis de ſon propre mouvement. Il ajouta qu'il le faiſoit d'autant plus volontiers qu'étant obligé par les prières & par les ſollicitations preſſantes des rois, de nommer quelques cardinaux qui ne ſeroient pas fort approuvés, la vertu reconnue de celui-ci couvriroit en quelque façon le peu de mérite des autres. Jamais nomination ne fut reçue avec plus d'approbation du ſacré collége. Jamais les cardinaux n'ont donné plus de louanges en ces occaſions. Ils témoignèrent tout d'une voix que Commendon feroit plus d'honneur à ceux qui l'élevoient à cette dignité, qu'ils ne lui en faiſoient eux-mêmes.

Il n'y en eut qu'un, de qui je veux bien épargner le nom & la mémoire, qui se servit de l'artifice le plus subtil & le plus dangereux que l'envie puisse inventer pour attaquer les gens de bien par leurs propres vertus, & pour leur nuire en les louant. Celui-ci, poussé d'une jalousie secrète contre Commendon, & n'ayant pas l'assurance de s'opposer lui seul au consentement de tout le sacré collége, s'approcha du trône du pape; & comme la malice se cache ordinairement sous de belles apparences, il représenta tout bas à Sa Sainteté, « Que Commendon avoit tant d'esprit, tant de » savoir & tant de vertu, qu'on ne pouvoit lui donner au- » cune dignité qu'il n'eût déjà bien méritée. Mais que les » temps étoient si difficiles & qu'on voyoit si peu de sujets » capables des grands emplois, & de qui la fidélité & l'adresse » fussent reconnues, qu'il étoit nécessaire pour le bien pu- » blic de réserver Commendon pour les négociations im- » portantes hors de l'Italie. Qu'il savoit ménager l'esprit » des princes; qu'il étoit très-intelligent dans les affaires » étrangères; qu'il avoit de la jeunesse & de la santé pour » résister aux fatigues des voyages & aux travaux que don- » nent les grandes ambassades. Que par un desir un peu » précipité de l'avancer, il ne falloit pas interrompre le » cours de ses emplois si glorieux pour lui & si utiles à l'é- » glise. Qu'il étoit à propos de jouir plus long-temps d'un » si grand mérite. Qu'on pouvoit cependant lui donner » d'autres honneurs & d'autres récompenses. Que pour la » dignité de cardinal, on ne pouvoit la refuser à un si grand » homme; mais qu'il étoit de l'intérêt de l'état d'attendre » encore quelques années. »

Je ne doute pas qu'un artifice si peu judicieux ne paroisse ridicule à tous ceux qui le liront. Aussi le pape, qui connoissoit l'esprit de ce cardinal, & qui ne se laissoit pas aisément surprendre, se moqua de cette fausse adresse; & après l'avoir renvoyé sans lui répondre, il nomma Commendon cardinal; & faisant un éloge de ses grandes qualités, il témoigna qu'un si grand homme seroit non-seulement la gloire, mais encore l'appui du sacré collége. Ce fut par cette voie que ce sage prélat obtint le chapeau, le douzième jour de Mars 1565, âgé de quarante & un an.

Cependant il étoit occupé aux affaires de Pologne, songeant plutôt à son devoir qu'à sa fortune; & il étoit bien éloigné

éloigné d'attendre des honneurs & des dignités, lui, qui recevoit à peine ses pensions. Lassé de tant de travaux & de dépenses, il avoit prié instamment le cardinal Borromée de lui faire nommer un successeur, & de lui obtenir un peu de repos; & il souhaitoit qu'on le rappelât bientôt en Italie. Il pensoit déjà à sa retraite de Padoue. Il se proposoit la douceur d'un honnête loisir, & la joie de reprendre ses études, qu'il avoit interrompues avec tant de regret: & plein de ces agréables imaginations d'étude & de repos, il m'entretenoit un jour des plaisirs qu'il espéroit goûter dans la solitude, lorsqu'on vint l'avertir qu'un courrier, arrivé de Vienne, demandoit avec beaucoup d'empressement de parler à lui de la part de Delphino évêque de Phare. Ce prélat étoit nonce de Sa Sainteté près de l'empereur Maximilien, à la sollicitation duquel il venoit de recevoir le bonnet. Le courrier étant introduit embrassa les genoux de Commendon, le salua comme cardinal, & lui donna des lettres dans lesquelles Delphino lui mandoit qu'il avoit reçu des nouvelles certaines de Rome qu'ils avoient été faits cardinaux tous deux à la dernière promotion, & il se réjouissoit avec lui de sa nouvelle dignité, avec beaucoup de témoignages d'amitié, comme c'est la coutume en pareilles occasions.

Commendon ayant lu cette lettre, s'arrêta quelque temps; puis il témoigna que l'amitié qu'il avoit pour l'évêque de Phare, lui faisoit prendre beaucoup de part à la dignité qu'il avoit reçue. Que pour lui, n'ayant aucune nouvelle de Rome, & n'ayant jamais eu le moindre soupçon qu'on lui dût faire cet honneur, il étoit résolu d'attendre des lettres de Sa Sainteté ou du cardinal Borromée, avant que de le croire & d'en parler. Il reçut fort civilement le courrier, & lui ayant défendu de publier la nouvelle qu'il apportoit, il demeura aussi tranquille qu'auparavant, sans qu'on pût remarquer la moindre émotion sur son visage. Comme je paroissois surpris d'une chose si agréable & si imprévue, il se moqua d'abord de mon étonnement & de ma surprise, & me voyant ensuite dans des emportemens de joie, il réprima ces mouvemens de jeune homme, & m'ordonna d'aller encore recommander le secret au courrier.

Le lendemain, craignant que le roi n'eût sujet de se plaindre, s'il apprenoit cette nouvelle par quelque autre voie,

il me commanda de l'aller trouver, de lui dire ce qu'on lui écrivoit de Vienne, & de le supplier d'avoir la bonté de n'en point parler jusqu'à ce que le courrier de Rome fût arrivé. Le roi en eut une joie extraordinaire, & témoigna qu'encore que le nonce méritât cet honneur depuis long-temps, il avoit quelque complaisance qu'il ne l'eût reçu que dans son royaume.

Il étoit de la prudence de Commendon de ne point publier cette nouvelle; soit parce qu'il avoit quelque sujet de se défier de l'évêque de Phare, qui se trouvant dans les mêmes emplois que lui, par émulation & par jalousie, avoit voulu lui rendre de mauvais offices; soit parce qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on pensât à lui, & qu'on pouvoit même s'être trompé sur quelque convenance de nom. Il y avoit déjà cinq jours que le courrier de Vienne étoit arrivé: nous étions dans une impatience extrême: pour lui, il se réjouissoit d'avoir empêché qu'on ne publiât cette nouvelle incertaine.

Enfin, les courriers de Rome arrivèrent, & Fulvio Roger de Bologne fut envoyé pour lui porter le bonnet. Le bruit s'en répandit aussitôt dans la ville; tout le monde courut pour lui faire les complimens accoutumés. Comme il venoit de célébrer la sainte Messe, on lui rendit les lettres du pape & du cardinal Borromée, qui étoient écrites en des termes très-honorables. Il les lut avec un visage plutôt triste que gai. Il reçut fort civilement ses amis, qui venoient se réjouir avec lui, & il se retira bientôt après dans son cabinet.

Je l'y accompagnai, & comme je lui baisois la main & lui témoignois ma joie, que je ne pouvois modérer, il m'arrêta & me regardant avec un air sévère & grave: *Voilà*, me dit-il, *toutes les espérances de notre repos perdues. Nous ne jouirons plus des douceurs de notre chère retraite de Padoue, & nous sommes destinés à suivre toute notre vie les volontés d'autrui. Nous voilà loin du port, dans la nécessité de voguer en pleine mer & d'être exposés à toutes les tempêtes. Priez Dieu que nous soyons heureux & que nous ne fassions pas naufrage.*

A peine eut-il achevé ces mots, que deux sénateurs arrivèrent de la part du roi, & l'assurèrent que Sa Majesté n'auroit pas eu plus de joie pour la promotion de son propre frère qu'il en avoit eu pour la sienne. Les évêques,

tous les principaux seigneurs de la cour, plusieurs hérétiques mêmes vinrent en foule. Il n'y eut presque aucun de tout ce grand nombre de nobles, qui se trouvoient alors à l'assemblée, qui ne vînt lui témoigner sa joie avec autant d'affection & de zèle, que s'ils eussent été de son pays ou de sa famille. Il les remercioit tous fort civilement ; mais il conservoit toujours un air fort modéré, & il disoit ordinairement, que cette dignité imposoit des obligations assez difficiles dans les temps mêmes les plus doux & les plus tranquilles de l'église ; mais qu'elle étoit très-onéreuse pendant les troubles & les désordres de ce siècle : qu'il falloit prier Dieu qu'il lui donnât la force de porter un si pesant fardeau.

Il répondit presque en ces termes aux lettres de compliment qu'on lui écrivit. Il ne parut aucun emportement de joie, aucun air de gloire, rien de vain, rien d'éloigné de sa gravité & de sa modestie ordinaire, dans ses discours, ni dans ses actions. Enfin, il reçut cet honneur, plutôt comme une nouvelle obligation de travailler & de servir l'église, que comme une augmentation de gloire.

Tous ses collègues, tous les princes d'Italie lui témoignèrent beaucoup d'amitié en cette occasion. L'empereur même lui écrivit des lettres fort obligeantes ; & pour lui donner une plus grande marque de son amitié, il fit appeler l'ambassadeur de Venise & lui dit, qu'il estimoit leur ville très-heureuse d'avoir produit un citoyen, qui n'avoit eu besoin que de son mérite pour parvenir au cardinalat. L'ambassadeur en écrivit au sénat, ce qui augmenta encore la réputation du nouveau cardinal dans la république. J'inférerai ici quelques paroles du roi de Pologne, extraites de la lettre qu'il écrivit au pape sur ce sujet.

J'ai eu beaucoup de joie, TRÈS-SAINT PÈRE, *de voir qu'en élevant Commendon à cette grande dignité, votre choix & votre jugement se sont accordés avec mes désirs & avec mon opinion. Connoissant son mérite extraordinaire, je l'aurois recommandé fort soigneusement à Votre Sainteté, que j'eusse très-instamment priée de lui accorder à ma sollicitation un honneur qui étoit dû entièrement à sa vertu. J'ai même quelque sujet de croire que Votre Sainteté ne m'auroit pas refusé cette grâce. Mais sa modération s'est toujours opposée au dessein que j'avois de solliciter pour lui, & il a toujours persévéré à refuser ma recommanda-*

tion. Il ne me pouvoit rien arriver de plus agréable, que de voir que votre sageſſe lui a donné ce qu'il méritoit & ce que je lui ſouhaitois. Pour moi, je m'en réjouis, non-ſeulement pour Votre Sainteté & pour lui; je m'en réjouis encore pour toute l'égliſe, qui recevra beaucoup de gloire & beaucoup de ſecours d'un homme illuſtre par ſon eſprit & par ſes grandes qualités, & dont la vertu ſolide eſt déjà connue de tout le monde.

CHAPITRE II.

Commendon part de Pologne, pour aller en qualité de Légat en Allemagne.

SIx mois après qu'il eut été fait cardinal, il reçut ordre de Sa Sainteté de ſe trouver à la diète d'Allemagne, qui ſe devoit tenir à Ausbourg. Il partit de Pologne après avoir reçu tous les témoignages d'amitié & d'eſtime, qu'il pouvoit attendre du roi & de tous le ſeigneurs de la Cour. Comme il arrivoit à Prague, ville capitale de Bohème, l'archevêque vint au devant de lui, & lui apprit la nouvelle de la mort du pape Pie IV. & peu de temps après il reçut un courrier de Rome, avec des lettres du cardinal Borromée & du cardinal Altaëms, deux neveux du feu pape, qui preſſoient Commendon de quitter toute ſorte d'affaires & de ſe rendre au conclave.

On croyoit qu'il devoit partir la même nuit; il le ſouhaitoit lui-même, tant pour aſſiſter au conclave, que pour obéir au cardinal Borromée, qui l'appeloit à Rome avec beaucoup d'inſtance. Mais il craignit que les Allemands ne ſe ſerviſſent de l'occaſion de la vacance du ſaint ſiége, pour entreprendre quelque choſe contre l'égliſe. L'empereur n'avoit pas aſſez de fermeté pour réſiſter à leurs efforts, s'il n'étoit animé par les conſeils de quelque perſonne d'autorité. Il avoit déjà été ſoupçonné de diſſimulation & de négligence ſur le ſujet de la religion; & il dépendoit en quelque façon des Allemands, à qui il demandoit du ſecours contre les Turcs, qui déſoloient la Hongrie.

Ces raiſons publiques le touchèrent plus que ſes devoirs particuliers; & bien qu'il n'eût aucun droit de légation depuis la mort du pape, il réſolut d'aller trouver

l'empereur avant que d'aller à Rome, pour l'avertir en particulier de l'obligation qu'il avoit de protéger la religion contre les hérétiques, qui avoient deſſein de la combattre. Il paſſa les fêtes de Noël à Prague; il en partit le jour d'après, & il traverſa ces grandes forêts qui environnent la Bohème, par des chemins très-difficiles, & tellement couverts de neiges, qu'il étoit obligé de prendre des gens dans les villages, pour écarter les neiges & pour lui marquer des ſentiers devant lui. Il entra dans l'Allemagne, & ſe rendit chez le duc de Bavière, dans l'eſpérance d'y rencontrer l'empereur qui étoit déjà parti de Vienne pour aller à la diète. Il prit ſi bien ſes meſures, qu'il y arriva un peu avant l'empereur.

Albert, duc de Bavière, étoit un des plus grands princes d'Allemagne, par ſa dignité, par ſes richeſſes, & par l'alliance qu'il avoit avec l'empereur, dont il avoit épouſé la ſœur, mais il étoit encore plus illuſtre par ſon zèle pour la religion de ſes ancêtres, & par l'attachement qu'il avoit pour la foi catholique & pour l'égliſe romaine. Commendon avoit lié une étroite amitié avec lui, lorſqu'il fut envoyé à tous les princes d'Allemagne, & il l'avoit entretenue depuis fort ſoigneuſement. Auſſi le duc, qui en faiſoit beaucoup de cas, le reçut avec toute la civilité & toute la magnificence que méritoient ſa vertu & ſa nouvelle dignité. Il fut bien-aiſe de le voir chez lui dans le temps que l'empereur y devoit arriver. Ils conféroient enſemble de l'état des affaires préſentes, & le duc le louoit extrémement de n'avoir pas abandonné les intérêts de la religion, pour courir promptement au conclave, lorſqu'on vint leur donner avis que l'empereur arrivoit.

Ce prince fut reçu très-magnifiquement par le duc Albert; & comme il fut deſcendu de cheval, & qu'il eut aperçu le cardinal qui l'attendoit à la porte du palais, il alla d'abord à lui, & l'embraſſant avec beaucoup d'amitié: *Vous voici donc en ces pays froids*, lui dit-il, *pendant qu'on s'échauffe à Rome dans le conclave, pour l'élection d'un nouveau pape.* A ces mots, il le prit par la main, & le faiſant monter avec lui dans la chambre qui lui étoit préparée, il ne ceſſa de lui rendre publiquement de grands honneurs. L'empereur, Commendon & le duc Albert étoient dans un même palais, & mangeoient à la même table, ſéparés

même de l'impératrice qui avoit sa table à part, avec une sœur & deux filles de l'empereur, dont l'une épousa quelque temps après Philippe, roi d'Espagne, & l'autre Charles, roi de France.

Après le repas, ils entroient dans un cabinet, & passoient plusieurs heures du jour à s'entretenir des affaires de Pologne. L'empereur s'informoit des causes de la mésintelligence & des désordres qui étoient arrivés entre sa sœur & le roi son époux. Il lui témoignoit l'obligation qu'il lui avoit d'avoir arrêté les passions violentes de ce prince. Il conféroit avec lui des moyens de soutenir la guerre de Hongrie, & de lever quelques régimens de cavalerie en Pologne, sans contrevenir aux traités d'alliance que le roi avoit faits avec le Grand-Seigneur. Commendon lui donna plusieurs avis touchant les desseins des hérétiques. Il le fit souvenir de tous les devoirs d'un sage & pieux empereur, & lui remontra qu'il devoit défendre la cause de la religion, & s'opposer aux ennemis de l'église, principalement en ce temps fâcheux de la vacance du saint siége, & dans la première diète qu'il tenoit, où il falloit donner des marques de sa fermeté, & faire voir aux gens de bien ce qu'ils devoient espérer sous son empire. L'empereur, animé par ses exhortations & par ses conseils, promit qu'il s'acquitteroit de tous ses devoirs.

Il y avoit déjà quatre jours que Commendon étoit chez le duc de Bavière; & il se disposoit à partir après dîner: mais comme l'empereur alloit se mettre à table, un courrier dépêché en grande diligence par Cosme de Médicis, duc de Florence, lui apporta la nouvelle de l'exaltation du cardinal Alexandrin Michel Ghislerio, sous le nom de Pie V. L'empereur n'en fut pas fort satisfait: la fermeté si renommée de ce pontife, & son ardeur à soutenir les intérêts de la religion & l'honneur du saint siége, ne lui paroissoient pas commodes pour ses desseins. Il en jugeoit par l'intégrité de sa vie, & par la grande sévérité avec laquelle il avoit exercé la charge d'inquisiteur-général de toute la chrétienté; & toute autre élection lui auroit été plus agréable que celle-là: néanmoins il dissimula ses sentimens. Il apprit à Commendon la nouvelle du nouveau pontificat, & lui donna ses lettres à lire. Comme ils étoient à table, le discours étant tombé sur ce sujet,

Commendon, qui avoit pris garde que l'empereur avoit été surpris de cette nouvelle, fit un éloge de ce pape, qui avoit toujours mené une vie pure & innocente ; qui avoit passé par tous les degrés des honneurs, sans les avoir brigués, & sans les avoir même souhaités, & qui étoit parvenu à la dignité souveraine de l'église par son seul mérite. Il le fit admirer de tous ceux qui étoient présens, & remplit leurs esprits d'une grande espérance & d'une grande idée de ce pontificat. Dès qu'il fut sorti de table, il monta à cheval, résolu d'aller à Rome à grandes journées ; mais il rencontra un courrier à Inspruk, qui arrêta le cours de son voyage.

Le nouveau pontife, avant que de sortir du conclave, parmi les bruits de cette cour tumultueuse, parmi tous les troubles & tous les empressemens des salutations, sans ressentir cette émotion que donne ordinairement l'acquisition d'une puissance souveraine, tant il étoit inébranlable, commença à s'appliquer aux soins de sa charge, & fit d'abord expédier un bref à Commendon, par lequel il lui ordonnoit d'assister en qualité de légat apostolique à la diète d'Allemagne. Il y avoit cinquante cardinaux dans le conclave, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qui étoient illustres par leurs vertus & par leur doctrine. Il n'y en avoit aucun qui ne souhaitât l'honneur de cette légation, & ils venoient tous de rendre des services récens à Sa Sainteté. Cependant, cet emploi fut déféré à Commendon, du consentement universel de tous les cardinaux ; soit à cause de la grande opinion qu'on avoit de sa prudence ; soit à cause de la grande connoissance qu'il avoit des affaires de cette cour & du génie de ces peuples.

Il retourna donc à Ausbourg, où il prit les marques de sa légation, & reçut le chapeau que le pape lui avoit envoyé des mains d'Othon Truxes, qui étoit évêque d'Ausbourg. La cérémonie se fit à la messe. Le duc de Baviere, la duchesse sa femme & plusieurs autres personnes de qualité y assistèrent. L'empereur Maximilien avoit convoqué cette diète pour plusieurs raisons ; mais principalement pour obtenir des princes d'Allemagne quelque secours considérable contre Soliman, empereur des Turcs, qui, résolu de conquérir ce qui restoit de la Hongrie, & menaçant d'entrer dans l'Autriche & dans Vienne même, faisoit de grands

préparatifs de guerre, & vouloit marcher lui-même à la tête de son armée. L'affaire étoit fort délicate, parce que l'empereur étoit obligé de recourir à des gens, qui avoient accoutumé d'acheter la liberté de vivre sans religion, & de troubler l'état & l'église.

L'assemblée se tenoit encore pour remédier à des maux qui devenoient de jour en jour plus dangereux, & que le temps & la dissimulation alloient rendre presque incurables. Il n'étoit pas sûr de traiter publiquement des affaires de la religion dans la diète, à cause du pouvoir & de l'opiniâtreté des protestans. Commendon assembla chez lui les catholiques; il envoya prier les princes de s'y trouver; ce qu'ils firent sans aucune difficulté, à cause de la grande réputation qu'il s'étoit acquise en Allemagne dès le temps de sa première ambassade. Il y eût dans cette assemblée deux cardinaux, Othon Truxes & Marc Altaëms, l'un évêque d'Ausbourg, l'autre de Constance; les trois archevêques électeurs; quelques personnes illustres par leur noblesse & par leur puissance, entre lesquelles étoient Albert, duc de Bavière, Guillaume, duc de Clèves & Henry, duc de Brunswic, & plusieurs députés des villes libres ou des évêques absens.

Le légat les exhorta d'abord à soutenir l'honneur de la religion & à résister à la violence des hérétiques. « Il leur » remontra que ce n'étoit pas une affaire difficile s'ils » étoient unis entre eux. Que nos adversaires n'avoient » été puissans que par notre lâcheté & par nos divisions. » Que cette intelligence & ce soin mutuel de s'assister » les uns les autres étoit le seul moyen de se sauver des » dangers présens. Que c'étoit le propre caractère des » chrétiens. Que les sources de la charité avoient été ca- » chées aux infidelles, parce que c'étoit une vertu pure- » ment évangélique, que JESUS-CHRIST seul pouvoit en- » seigner, que les docteurs de la sagesse humaine n'avoient » pu comprendre & qui étoit réservée à un peuple saint, » qui étant uni par la foi, par la vérité & par l'esprit » de la religion, vivroit sous le même chef & dans le sein » d'une même église. Que les hérétiques vouloient se pré- » valoir du nom & des apparences de cette vertu, don- » nant à leurs factions & à leurs entreprises criminelles, » des titres d'union & de charité: mais qu'ils ne connoif-

» ſoient pas l'eſſence de cette charité chrétienne, puiſ-
» qu'ils ôtoient la néceſſité des bonnes œuvres; & que ſe
» retranchant de la communion de celui que Dieu a éta-
» bli ſur la terre le chef viſible de ſon égliſe, ils rom-
» poient les liens les plus ſacrés de la ſociété, & mépri-
» ſoient cette bienheureuſe paix que JESUS-CHRIST mon-
» tant au Ciel nous a ſi fort recommandée.

Il leur dit pluſieurs autres choſes ſur ce ſujet pour les exciter à s'unir enſemble, pour s'oppoſer aux efforts des hérétiques & pour défendre avec vigueur la majeſté de la religion & leur propre liberté. Après cela il tomba ſur le ſujet du concile de Trente. « Il leur fit voir que la foi des » myſtères avoit été très-bien expliquée & très-bien éta-
» blie. Que la diſcipline des mœurs avoit été réduite aux
» formes de la piété ancienne. Que les reproches que nous
» faiſoient nos adverſaires étoient retombés ſur eux; qu'on
» y avoit connu leur libertinage & le déréglement de leur
» vie, & qu'on y avoit réfuté toutes leurs impiétés con-
» tre Dieu & toutes leurs calomnies contre les hommes.
» Il les exhorta de recevoir des lois ſi ſaintes; d'exécuter
» les ordres de ce concile aſſemblé avec tant de peine,
» pendant ſi long-temps, avec un ſi grand concours de
» ſaints & de ſavans évêques, d'obéir à ſes décrets, de
» régler la conduite des égliſes ſur ſes déciſions, de s'unir
» avec tous les gens de bien & d'abandonner les héréti-
» ques à leur rebellion & à leur diſcorde, juſqu'à ce que
» laſſés de paſſer de ſecte en ſecte ils ſe convertiſſent, ou
» que leur opiniâtreté fût juſtement punie après leur
» mort.

Les Allemands conſultèrent quelque temps enſemble; & l'archevêque de Mayence, qui étoit le plus conſidérable de tous par ſa dignité, ayant été chargé de répondre au légat au nom de toute l'aſſemblée, remercia très-humblement le ſouverain pontife & le légat des ſoins qu'ils prenoient du ſalut de l'Allemagne, & de la bonté qu'ils avoient de les aſſiſter dans la néceſſité de leurs affaires. Il aſſura le légat, « Que pour ce qu'il leur avoit repréſenté de l'u-
» nion des cœurs & des volontés & de la ſoumiſſion qu'ils
» devoient avoir pour les décrets du ſaint concile de Tren-
» te, ils étoient perſuadés que c'étoient des remèdes né-
» ceſſaires dont ils étoient réſolus de ſe ſervir. Qu'ils ju-

» roient d'être soumis sans aucun doute & sans aucune
» restriction à toutes les décisions qui regardoient la foi &
» la doctrine des mystères & du culte divin. Qu'il y avoit
» de certains points de discipline dont ils souhaitoient d'ê-
» tre dispensés, & qu'ils avoient de certains usages établis,
» qu'il n'étoit ni sûr ni expédient d'abolir dans un temps
» de licence & de division. Qu'il falloit attendre une con-
» joncture plus favorable. Qu'il étoit assez instruit des
» coutumes & des affaires d'Allemagne pour ne rejeter
» pas leurs propositions. Qu'ils le prioient même d'ap-
» puyer par son crédit & par son autorité les requêtes
» qu'ils avoient à présenter à Sa Sainteté. Qu'il eût enfin
» la bonté de les protéger comme il avoit déjà fait, &
» qu'il fût persuadé que les Allemands auroient une re-
» connoissance éternelle de tous les bons offices qu'il leur
» rendoit.

Cependant, les hérétiques ne perdoient aucune occasion d'avancer leurs desseins. Ils pressoient l'empereur & le sollicitoient par de grandes promesses de se déclarer & de prendre enfin ouvertement leur parti. Il y avoit déjà quelques années, que ce prince corrompu par les espérances qu'ils lui donnoient & par la fréquentation qu'il avoit eue avec eux, paroissoit contraire à la foi & à la piété catholique. Il avoit souvent assisté à leurs prières & à leurs cérémonies. Il avoit reçu dans son palais un de leurs principaux docteurs, qu'il avoit souvent ouï prêcher dans Vienne. Enfin, il alloit se précipiter dans l'erreur, si l'empereur Ferdinand son père, prince très-sage & très-pieux ne l'en eût détourné, soit en l'exhortant à suivre les traces de ses ancêtres, soit en le menaçant de le déshériter, & de laisser l'empire & tous ses états à son jeune frère. Cette menace le retint & l'empêcha de faire profession ouverte de l'héresie. Après la mort de son père, étant parvenu à l'Empire, il se comporta de telle sorte, que voulant se ménager entre l'un & l'autre parti, il se rendit suspect à tous les deux. Alors les hérétiques le pressoient de tenir sa parole, de se déclarer hautement pour eux, & de casser le traité de Passaw qu'ils avoient déjà violé plusieurs fois.

L'an 1555. l'empereur Ferdinand s'étant trouvé dans une grande nécessité d'hommes & d'argent, & ne pouvant

preſque plus ſoutenir la guerre contre les Turcs, avoit été contraint d'accorder aux hérétiques l'exercice libre de leur religion & de leurs cérémonies, conformément à la confeſſion d'Ausbourg ; mais il avoit ajouté à ce traité quelques articles qui leur étoient déſavantageux. L'un portoit que ceux qui ſortiroient du ſein de l'égliſe catholique, ou qui auroient des ſentimens contraires à la foi & à la piété de nos pères, ne pourroient jouir d'aucun revenu ni d'aucune dignité eccléſiaſtique. L'autre déclaroit que les ſeigneurs catholiques pourroient obliger leurs ſujets qui s'attacheroient aux nouvelles ſectes, de vendre les biens & les héritages qu'ils poſſédoient, & de ſortir de leurs états. Il n'étoit pas permis aux ſeigneurs d'uſer d'une plus grande rigueur.

Les hérétiques vouloient faire abolir ces deux articles, & proteſtoient qu'ils n'étoient plus réſolus d'obſerver les lois rigoureuſes de ce traité. Cet eſprit d'orgueil & de révolte, qui eſt inſéparable de l'héréſie, les portoit à faire des propoſitions impies & inſolentes, & à demander qu'il fût libre à chacun de vivre ſelon ſon opinion & de ſe faire un culte & une religion conforme à ſon ſens ; ou qu'on aſſemblât un concile national, pour déterminer les choſes qui concernoient la religion. On ne pouvoit leur accorder l'une ou l'autre de ces demandes ſans confondre tous les droits divins & humains, & ſans ruiner la religion catholique dans toute l'Allemagne.

Il n'y avoit que la prudence de Commendon qu'on pût oppoſer à la fureur des hérétiques, qui alloit juſqu'au dernier degré de l'impiété. Auſſi ne manqua-t-il pas de travailler à une affaire ſi importante. Il preſſentit & ſonda toutes leurs intentions. Il découvrit leurs deſſeins, les ſentimens différens de leurs conſeillers, le nombre & la qualité de leurs partiſans, les vues générales & particulières de chacun ; & par les avis de ſes amis, ou par ſes propres conjectures, il ſut toute l'intrigue du parti, comme s'il eût aſſiſté lui-même à leurs conſeils & à leurs aſſemblées. Ainſi il rendit tous leurs efforts inutiles ; tantôt en exhortant les catholiques ; tantôt en leur faiſant connoître les artifices de leurs adverſaires ; tantôt en les retenant dans le devoir par la crainte. Enfin, il s'acquit tant d'eſtime & tant de crédit ſur l'eſprit des principaux de l'aſſemblée & de l'Empereur même, que les ca-

tholiques avoueient qu'ils n'avoient jamais trouvé ce Prince ſi favorable ; & ce Prince proteſtoit qu'il n'avoit jamais trouvé les catholiques ſi fermes ni ſi unis enſemble. De ſorte que la diète finit ſans que les hérétiques remportaſſent aucun avantage. On n'y établit rien de nouveau. Toutes choſes furent tranquilles. On accorda à l'Empereur tous les ſecours qu'il demandoit contre les Turcs ; & le Pape lui donna cinquante mille écus d'or, qui lui devoient être payés en trois termes pour lui aider à fournir aux frais de cette guerre. Commendon toucha cet argent à Ausbourg ; & avec la permiſſion de Sa Sainteté, il préſenta la ſomme entière à l'Empereur, dès que la diète fut terminée.

CHAPITRE III.

Commendon retourne à Rome.

APRÈS cela, Commendon étant parti d'Allemagne, arriva à Veniſe dans le mois de Juin. Il reçut en particulier & en public toute ſorte d'honneur dans cette ville. Le doge, accompagné de tout le collége & d'une grande partie du ſénat l'alla voir chez lui ; & tous les ordres de la république lui témoignèrent avec beaucoup d'empreſſement, pendant le ſéjour qu'il fit à Veniſe, le reſpect qu'ils avoient pour lui. Il y eut pourtant quelques nobles piqués de jalouſie, qui voyoient avec regret qu'on lui rendoit des honneurs, & qu'il poſſédoit des dignités qu'on n'accorde ordinairement qu'aux perſonnes d'une famille Patricienne, & ceux-là mêmes avoient déjà tâché de traverſer à la cour de Rome ce prélat, qui ne s'élevoit que par ſa vertu.

Il paſſa tout le reſte de l'été dans des maiſons de campagne aux environs de Padoue, tant pour éviter les grandes chaleurs, que pour ſe délaſſer de ſes longs travaux. Au commencement de l'automne il eut ordre de ſe rendre à Rome ; & pour éviter le concours de ſes amis, il réſolut d'y entrer de nuit, lorſqu'on l'attendoit le moins. Mais Sa Sainteté l'en empêcha, diſant qu'il étoit juſte qu'on reçût avec les cérémonies accoutumées celui qui avoit paſſé par tant de nations avec une ſi grande réputation de piété & de ſageſſe, qui avoit rendu de ſi grands ſervices au public, &

qui venoit d'être élevé à une dignité éminente. En effet, les cardinaux le vinrent recevoir à la porte ; il fut conduit avec un grand cortège au Vatican, où le Pape l'attendoit assis sur son trône selon la coutume, & il reçut ensuite les complimens de toute la cour.

Les plus anciens courtisans regardoient sa promotion au cardinalat comme une chose singulière. Les biens, la naissance, la faveur ou la recommandation des Rois, la sollicitation ni la fortune des grands n'y avoient aucune part. Il y étoit parvenu par son esprit & par ses services sans aucun secours ; & ce qui est de plus étonnant, sans avoir brigué, sans avoir demandé, & dans la force & dans la vigueur de son âge. Cet exemple donnoit de grandes espérances aux gens de bien, qui voyoient que les dignités commençoient à être les récompenses de la vertu. Jamais cardinal n'avoit été reçu dans Rome avec plus d'approbation & de réjouissance. Le Pape, qui avoit naturellement de l'inclination pour les personnes de mérite, n'oublia rien de son côté pour lui donner des marques de son estime & de son amitié.

Les souverains Pontifes ont accoutumé de consulter les personnes qu'ils considèrent le plus, lorsqu'ils sont accablés d'affaires, ou qu'ils veulent régler des choses importantes. Ils choisissent un certain nombre de cardinaux, qui s'assemblent selon les occasions chez le plus ancien, pour y conférer des affaires qui leur sont commises ; & ces sortes d'assemblées s'appellent des congrégations. Après l'arrivée de Commendon, le Pape établit sept de ces congrégations pour diverses sortes d'affaires, & voulut que Commendon assistât à toutes, tant il croyoit son esprit capable de plusieurs emplois à la fois. Il lui fit préparer un grand appartement dans son palais, & lui donna des pensions très-considérables, jusqu'à ce qu'il l'eût pourvu de quelques bénéfices de grand revenu. Il lui permit d'entrer dans sa chambre toutes les fois qu'il voudroit le voir, & lui donna les mêmes priviléges qu'il avoit donné au cardinal Alexandrin son parent : au lieu que les autres cardinaux apprenoient du maître de chambre les heures de leurs audiences, qui leur étoient marquées, afin qu'ils n'attendissent point dans l'antichambre ; ce que Sa Sainteté ne trouvoit pas convenable à leur caractère & à leur dignité.

Alors toute la ville commença à faire la cour à Com-

mendon. Chacun voulut le visiter chez lui, l'accompagner lorsqu'il sortoit, & lui rendre toutes ces civilités empressées qu'on rend aux personnes éminentes en dignité, qui ont quelque part à la faveur & à l'amitié de leurs Souverains. Tous ceux qui excelloient dans les sciences s'adressoient à lui, tâchoient d'avoir son approbation, & le regardoient comme le protecteur des beaux arts & comme l'auteur de leur repos & de leur fortune. Pour lui, parmi tous ces applaudissemens & toutes ces prospérités, il conserva toujours sa modération ordinaire. Il étoit fidelle à ses amis, & modeste envers tout le monde. Il assistoit généreusement tous ceux qui étoient recommandables par quelque qualité extraordinaire ; & il le faisoit avec si peu d'ostentation, qu'il a élevé par ses soins & par sa recommandation plusieurs personnes qui ne savoient d'où leur fortune leur étoit venue. De toutes ces vertus, il n'en retint aucune plus constamment que celle de faire du bien, sans rechercher la gloire de l'avoir fait; mettant le fruit des bons offices qu'il rendoit à ses amis dans la satisfaction de sa conscience, plutôt que dans la reconnoissance de ceux qu'il avoit obligés.

Quelques-uns l'exhortoient de se servir du temps & de la faveur ; d'amasser des trésors & de se faire des créatures : mais il rejeta ce conseil, disant que la modestie étoit plus conforme à sa manière de vie ; que rien n'étoit si fragile, ni si sujet à l'envie & à l'aversion publique, que la faveur des grands quand on ne la ménageoit pas. Que celui-là étoit maître de sa fortune, qui savoit en user modestement ; & que c'étoit le chemin de tomber dans le malheur, que de se laisser emporter aux prospérités. Ainsi, à mesure que le Pape lui témoignoit plus de confiance & plus d'amitié, il avoit beaucoup plus de retenue. Il n'affectoit point d'entrer dans la chambre de Sa Sainteté, si son devoir ou ses affaires ne l'y appeloient. Il s'employoit volontiers pour obtenir des grâces aux autres, selon leur condition ou leur mérite, & ne demandoit jamais rien pour lui; ce qu'il observa toute sa vie.

Il alloit peu souvent par la ville ; ou s'il alloit se promener ou visiter quelques églises, il sortoit dans un carrosse fermé pour éviter les salutations incommodes & inutiles, & n'alloit ordinairement qu'à des endroits peu fréquentés. Lorsqu'il devoit se trouver au consistoire ou aux chapelles

où Sa Sainteté devoit officier, il sortoit de chez lui avant le temps, afin de tromper ceux qui avoient dessein de l'accompagner, se contentant d'être suivi de ses domestiques. Il sortoit même tous les ans de la ville, sous prétexte de conserver sa santé & de fuir les grandes chaleurs de l'été; ce qui le mettoit hors de tout soupçon d'ambition & d'avarice. Quoique le Pape eût de la peine à le laisser partir, il ne pouvoit le lui refuser; & attribuant ces retraites à sa modestie, il lui étoit d'autant plus favorable, qu'il connoissoit qu'il n'aimoit pas à se prévaloir de sa faveur. De cette manière il étoit à couvert de l'envie; il prévenoit la satieté que donne souvent une assiduité affectée, & il sembloit renouveler & augmenter son crédit par ses absences.

Le cardinal Michel Bonelle Alexandrin, que le Pape avoit élevé à cette grande dignité à cause de ses vertus & de ses bonnes inclinations, eut quelque petite jalousie contre lui, plutôt par la sollicitation de quelques esprits envieux, que par son propre mouvement. Mais Commendon la dissipa si bien par sa modération & par sa prudence, que ce cardinal se servoit de son conseil dans toutes ses affaires avec une confiance & une tendresse très-particulière, & s'estimoit heureux qu'un si grand homme rendît de bons témoignages de lui à Sa Sainteté. Pendant son absence, le Pape lui faisoit écrire & lui demandoit ses avis sur les affaires difficiles qui se présentoient: & dans les occasions qu'il eut d'envoyer des cardinaux légats pour des négociations très-importantes, il se servit toujours de lui, & l'envoya trois fois en légation; lui confiant ces emplois qui sont les plus importans & les plus honorables de la cour de Rome, quoiqu'il fût absent toutes les trois fois.

CHAPITRE IV.

Le cardinal Commendon est envoyé pour la seconde fois légat en Allemagne.

L'EMPEREUR Maximilien avoit résolu de permettre aux peuples d'Autriche de vivre selon les lois & selon le formulaire de foi d'Ausbourg; soit par l'inclination secrète qu'il avoit de favoriser les luthériens dont il approuvoit les er-

reurs; soit par l'espérance qu'il avoit de tirer une grande somme d'argent de ceux de cette secte, qui avoient accoutumé d'acheter de leurs Princes la licence dont ils se servoient après contre ces Princes mêmes. Il couvrit son dessein impie d'un prétexte honnête. Il se plaignoit que la religion de nos pères étoit affoiblie & presque opprimée par le grand nombre de sectes & d'opinions différentes qui partageoient toute la chrétienté : qu'on étoit venu à un tel point de relâchement & d'impunité, qu'on voyoit naître tous les jours des erreurs nouvelles : qu'il falloit donner des bornes à cette licence, & qu'il valoit mieux souffrir une héréſie dans l'égliſe, & réprimer les autres par les lois & par la force, que de se laisser accabler de toutes ensemble.

Dès que le Pape eut appris cette nouvelle, il assembla le sacré collége; & après avoir représenté aux cardinaux la conséquence de cette affaire, il se jeta sur les louanges de Commendon; & leur témoignant qu'il étoit très-capable d'une si importante négociation par sa probité, par son esprit & par le grand usage qu'il avoit de ces sortes d'affaires, il le nomma, du consentement de tous, son légat en Allemagne, & lui envoya ordre de se rendre en diligence auprès de l'Empereur, & de s'opposer à ses pernicieux desseins.

Commendon étoit à Vérone, où il avoit passé l'été; & il se préparoit à s'en retourner à Rome au commencement de l'automne, comme il avoit accoutumé, lorsqu'il reçut les lettres du Pape, qui contenoient la délibération du consistoire & les ordres de Sa Sainteté. Il fut quelques jours à faire son équipage, & ayant reçu de la main d'Augustin Valère, évêque de Vérone, une croix d'argent qui est la marque de la légation, il partit fort promptement. Etant arrivé le même jour à douze lieues de Vérone, un courrier d'Allemagne, qu'il rencontra, lui rendit des lettres de l'Empereur, par lesquelles ce Prince le prioit instamment de n'aller pas plus loin, jusqu'à ce qu'il eût fait représenter au Pape qu'il n'étoit pas à propos d'envoyer un cardinal légat en Allemagne, dans l'état où étoient les affaires de la chrétienté. Quelques-uns étoient d'avis d'obéir à l'Empereur, & d'attendre un nouvel ordre à Vérone; mais le légat protesta qu'il exécuteroit exactement la volonté de Sa Sainteté, qui lui avoit commandé de partir; & ayant dépêché un courrier à Rome, pour savoir ce qu'il avoit à faire, il continua son

voyage

voyage, réglant ses journées, ensorte que le courrier le pût encore trouver à Inspruk. Ainsi il obéissoit au Pape, & il attendoit sa volonté.

Il avoit appris que l'archevêque de Salsbourg & le duc de Bavière étoient à Inspruck chez Ferdinand frère de l'Empereur, & il étoit bien aise de conférer avec eux, & d'engager particulièrement le duc de Bavière, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de l'Empereur, à le détourner de ses résolutions dangereuses. Ces Princes donnèrent à Commendon des lettres aussi fortes qu'il les pouvoit souhaiter. Le duc de Bavière écrivoit à Maximilien en ces termes. *Il faut que la corruption du siècle soit bien grande, puisqu'on aime mieux voir forger de nouvelles religions par des esprits trompeurs & séditieux, que de voir rétablir l'ancienne & la véritable par l'autorité du Souverain Pontife, qui est le dépositaire & l'interprète des vérités éternelles. N'est-ce pas une chose honteuse qu'on reçoive avec honneur des ambassadeurs du Turc & des peuples les plus barbares, qu'on fasse difficulté de recevoir des légats envoyés de la part du saint Siége, qui sont des personnes de très-grand mérite ?*

Cependant le Pape ayant loué la résolution & la constance du légat, qui ne s'étoit point étonné des lettres de l'Empereur, lui ordonna de continuer son voyage & d'exécuter sa commission. Il partit d'abord, & s'étant embarqué à Hall, il se rendit dans huit jours par l'Ins & par le Danube à la cour de l'Empereur. Tous ceux chez qui il passa, lui dirent que sa légation étoit inutile; qu'il n'y avoit nulle espérance de changer l'état des affaires; que Maximilien en étoit venu à des extrémités d'où il n'y avoit plus de retour; que sa parole étoit engagée; que l'argent qu'on lui devoit fournir étoit prêt, & que ce Prince s'étoit lié lui-même.

Le lendemain il alla voir l'Empereur, qui prit d'abord la parole, & témoigna à Commendon, « que s'il avoit sou-» haité qu'on ne lui envoyât aucun cardinal, ce n'étoit pas » qu'il refusât cette légation, qui lui étoit fort honorable: » mais qu'il craignoit que dans la chaleur de la guerre des » Pays-Bas, où plusieurs peuples d'Allemagne étoient enga-» gés, cette légation ne parût suspecte. Que puisque Sa » Sainteté en avoit jugé autrement, il se réjouissoit de son » arrivée. Qu'au reste, il vouloit bien lui rendre raison de » la résolution qu'il avoit prise, de permettre aux peuples » d'Autriche de vivre selon la foi & selon les cérémonies de

» la confeſſion d'Ausbourg. Qu'il avoit cru que c'étoit le » ſeul remède à tous les maux qui menaçoient l'empire, que » de retrancher la liberté qu'on ſe donnoit dans ces provin- » ces de ſe faire une foi, un culte & une piété ſuivant les » caprices de quelques nouveaux docteurs. Qu'il avoit réſolu » de leur accorder, ſous de certaines conditions, l'exercice » d'une de leurs religions, afin d'arrêter le cours de tant d'o- » pinions monſtrueuſes, qui s'élevoient tous les jours dans » ſes états. Que cette grande multitude d'erreurs & de nou- » veautés cauſoit des ſéditions, affoibliſſoit l'autorité des » lois, & pervertiſſoit tous les droits du culte divin. Qu'il » avoit choiſi la ſecte de Luther parmi toutes les autres ; » parce qu'elle approche plus de la vérité, & qu'elle a plus » de conformité avec l'égliſe catholique.

» Qu'il ordonneroit à ceux de cette ſecte une manière » de culte, & une forme de cérémonies qui ne ſeroient pas » éloignés des nôtres, & qu'ainſi il arrêteroit enfin cette li- » cence impie d'inventer & de publier de nouvelles opinions. » Que c'étoit le moyen de les rappeler à notre communion, » que de les rapprocher inſenſiblement de nos uſages. Qu'a- » près avoir détruit toutes les autres ſectes, il ſeroit aiſé » de réduire celle-ci. Qu'il s'étoit trouvé dans la néceſſité de » prendre cette réſolution, parce que c'étoit la ſeule voie » pour remédier aux déſordres ; & qu'il étoit impoſſible de » ſouffrir plus long-temps cette licence ſans bornes. Qu'il » étoit dans des appréhenſions continuelles de quelque ré- » volte. Que ç'avoit été le deſſein de Charles ſon oncle & » de Ferdinand ſon père, princes très-religieux & très-atta- » chés au ſaint Siége & à l'égliſe catholique. Que dans la » néceſſité de permettre à ces peuples ce qu'on leur avoit » une fois permis, il aimoit mieux les retenir en leur don- » nant des règles & une forme de religion, que de voir tous » les jours corrompre la pureté de la diſcipline ; confondre » tous les droits ſacrés ; changer tous les exercices de la » piété chrétienne, & rendre la province d'Autriche le ſiége » de toutes les erreurs & la triſte région où ſe formeroient » les diviſions & les guerres civiles qui ruineroient l'Alle- » magne. Qu'au reſte, il prenoit Dieu à témoin qu'il n'avoit » autre deſſein que d'ôter de l'eſprit de ſes ſujets la ſuperſti- » tion & l'erreur, & de les ranger ſous les lois de la diſci- » pline ancienne & ſous l'obéiſſance de l'égliſe Romaine.

» Voilà le discours que l'Empereur tint au légat.

» Commendon répondit que ce dessein de rappeler ses » sujets à la foi de l'église Romaine, & de les retirer de » l'erreur où ils étoient engagés étoit très-louable, s'il vou- » loit ne se point servir de remèdes qui étoient capables » d'entretenir & d'augmenter le mal, bien loin de le soula- » ger ou de le détruire. Que la foi devoit être pure & en- » tière. Qu'il n'y avoit point d'autre remède pour rétablir » la religion, que de la remettre dans son ancienne pureté. » Que la véritable manière de corriger les abus & les fauf- » ses opinions, étoit de les détruire; & qu'il falloit regarder » ce que Dieu ordonnoit, & non ce qu'on pouvoit faire. » Que de vouloir s'accommoder à la multitude, qui se laisse » conduire aveuglément à ses passions, lorsqu'elle a une fois » perdu le respect des lois & l'amour de la vérité, c'étoit » vouloir entretenir sa fureur, & se rendre complice de ses » déréglemens. Que les exemples en étoient encore récens. » Que ce qui avoit rendu le mal presque incurable, c'étoit » la négligence dans les commencemens, & la confiance qu'on » avoit eue de pouvoir apaiser les esprits révoltés des peu- » ples par une fausse douceur. Que les Empereurs Charles » & Ferdinand avoient traité avec les mêmes luthériens, sur » le sujet de la confession d'Ausbourg, à dessein d'arrêter » l'impétuosité de tant de nouvelles doctrines; mais que le « succès en avoit été fâcheux, parce que toutes les sectes se » couvrant du nom & de l'autorité de la foi d'Ausbourg, » toute l'Allemagne avoit été corrompue, sans qu'on eût pu » arrêter le cours de cette corruption. Que ces désordres ar- » rivoient par un juste jugement de Dieu qui ruine tous les » desseins de la sagesse humaine, & qui nous fait trouver » notre perte dans les remèdes que nous cherchions mal à » propos. Que ces Empereurs pourtant n'avoient point traité » avec leurs sujets, mais avec des Princes très-puissans, & » avec des peuples dont ils pouvoient craindre les armes; » au lieu que Sa Majesté offroit aux peuples d'Autriche, ses » sujets, des conditions de paix un peu honteuses à un Sou- » verain. Qu'il avoit beau alléguer qu'en retranchant la » multitude des sectes, & les réduisant à la luthérienne, il » seroit plus aisé de les réunir à la religion catholique: Qu'il » ne falloit pas tenter une chose, qui avoit déjà mal réussi à » d'autres; & qu'on devoit toujours se tenir à cette maxime

» divine, qu'il n'eſt pas permis de faire du mal, quelque » bien qu'il en puiſſe arriver : ce qui eſt encore plus vérita- » ble dans la religion, qui ſe gouverne par la providence de » Dieu & non par la ſageſſe des hommes. Que ſi les exem- » ples ne le touchoient pas, il devoit au moins ſe rendre à » la force de la raiſon.

» Pourquoi, diſoit-il, ces peuples demandent-ils cette li- » berté ? S'ils ſont tous attachés à la formule de foi d'Auſ- » bourg, & à la ſecte de Luther, ont-ils beſoin d'une ordon- » nance pour les y réduire ? Veulent-ils faire abolir les » autres opinions, s'il n'y en a point ? Si mille ſectes » s'élèvent tous les jours, comme vous dites, les unes plus » étranges que les autres, il faut conſidérer l'état préſent de » vos affaires. Croyez-vous pouvoir ramener ces eſprits » égarés par la douceur ? Avez-vous aſſez de force & d'au- » torité pour les contraindre, s'ils refuſent d'obéir ; ſi vous » êtes, ou aſſez perſuaſif, ou aſſez puiſſant pour les réduи- » re, il eſt certain qu'il faut diſſiper leurs erreurs, & les » rappeler dans le ſein de l'égliſe. S'ils ſont ou trop opiniâ- » tres pour être convaincus, ou en trop grand nombre pour » être forcés, il ſera preſque auſſi difficile de les ranger tous » ſous la confeſſion d'Ausbourg, que de les réduire ſous la » foi catholique : car ils ſont auſſi animés les uns contre les » autres, qu'ils le ſont tous enſemble contre nous. Croyez- » vous que les calviniſtes, gens préſomptueux & attachés à » leur propre ſens, ſoient d'humeur de céder à d'autres, » eux qui voient tous les jours groſſir leur parti des ruines » de celui des luthériens ? Toutes ces ſectes ennemies ſouf- » friront-elles paiſiblement qu'on leur préfère celle de » Luther ?

» Mais je veux qu'elles y conſentent ; ce qui eſt très- » éloigné de l'eſprit des hérétiques. Quel profit tirerez-vous » de cette union ? Que ſerviroit à un homme accablé de » pluſieurs maladies, de les guérir par quelque remède, ſi le » remède même étoit mortel ? Si vous retirez du fond de la » mer des gens qui ſe noyent pour les laiſſer périr au-deſſus » des eaux, ne vaudroit-il pas autant les laiſſer dans les abî- » mes ? Les hérétiques ont perdu tous les ſentimens de la » piété chrétienne, ils ſont hors du ſein de l'égliſe : qu'im- » porte quelle ſecte ils ſuivent ? Si vous voulez les ſauver, » il faut les retirer de leurs erreurs : car de vouloir réunir

» des esprits, qui par un juste jugement de Dieu sont divi-
» sés entre eux, cela n'est ni permis ni possible. Y-a-t-il de
» jugement de Dieu plus évident que cette haine & cette fu-
» reur qui les emporte? Ils s'attaquent & se détruisent
» eux-mêmes, & bien qu'ils aient conspiré tous ensemble
» de se séparer d'avec nous, ils ne s'accordent pas eux-mê-
» mes sur le sujet de leur séparation.

» Saint Augustin, ce saint & ce sage docteur, a eu rai-
» son de dire, que la discorde & l'agitation perpétuelle
» des hérétiques étoit un des fondemens de la paix & du repos
» de l'église : & cependant nous les réconcilierons ensem-
» ble? Nous nous opposerons à la justice de Dieu qui les
» aveugle & qui les agite? Nous accorderons leurs diffé-
» rents, comme si nous étions nous-mêmes d'accord avec
» eux? Nous les armerons contre l'église, qu'ils attaquent,
» & qu'ils s'efforcent de ruiner? Si ces peuples s'étoient ré-
» voltés & s'étoient ligués ensemble pour attenter, les uns
» par les armes, les autres par d'autres voies à votre auto-
» rité ou à votre personne sacrée, les accorderiez-vous lorsqu'
» qu'ils viendroient à se diviser? Leur assigneriez-vous un
» chef? Leur montreriez-vous les étendards sous lesquels ils
» devroient combattre? Ne les laisseriez-vous pas consumer
» plutôt par leurs propres forces, & s'affoiblir par leurs di-
» visions? Et s'ils étoient unis ensemble, ne tâcheriez-vous
» pas de les désunir par adresse & par artifice, & de domp-
» ter la multitude, après avoir écarté les chefs? Tant nous
» avons d'ardeur à maintenir nos intérêts, ou à nous ven-
» ger nous-mêmes; & de négligence à soutenir la cause de
» Dieu, & à punir ceux qui l'offensent.

» Je supplie Votre Majesté de souffrir que je lui parle
» sincérement, & que dans le zèle que j'ai pour son salut
» & pour celui de ses peuples, je ne lui cèle rien de ce qu'on
» dit publiquement. Les hérétiques ne dissimulent pas qu'ils
» ont acheté la permission que vous êtes prêt de leur ac-
» corder. Ils se vantent, comme pour nous insulter, qu'ils
» vous payeront en trois ans la somme de deux millions
» d'or, & que ce n'est pas par l'inclination, ni par l'amitié
» que vous avez pour eux; mais par l'espérance d'avoir leur
» argent, que vous leur accordez ce qu'ils demandent. Ils
» ont la hardiesse de vous reprocher cette corruption, dont ils
» sont eux-mêmes les auteurs. Mais vous ne leur avez en-

» core expédié aucun privilége ; ce ne ſont que de ſimples » promeſſes que vous leur avez faites. Croyez-vous que ces » eſprits ſéditieux, qui abuſent de votre bonté, & qui vous » calomnient même, vivront dans la ſoumiſſion & dans la » modeſtie, & qu'ils quitteront leur opiniâtreté & leur in- » ſolence naturelle ? faut-il que vous donniez aux autres » Princes un ſi fâcheux exemple ? Quel déſordre ne cauſera » pas, & n'a pas déjà cauſé le ſeul bruit de ce deſſein parmi » vos voiſins ? Quelle joie pour ceux qui ſont mal-inten- » tionnés ? Quel déſeſpoir pour les gens de bien ? Les na- » tions qui ſont déjà perverties, celles qui ont déjà quel- » ques impreſſions d'erreur & de rebellion, ſeront encoura- » gées : celles mêmes qui ſont encore pures, & qui n'ont » pas reçu de nouvelles doctrines, ſeront ſollicitées par ce » mauvais exemple.

» Mais non-ſeulement votre deſſein eſt pernicieux, il eſt » encore contraire à l'équité & à la juſtice, puiſque vous uſur- » pez un droit qui ne vous appartient pas. Il n'eſt pas permis » à Votre Majeſté, ni à aucun Prince de donner des lois à » l'égliſe, ni d'entreprendre ſur les choſes ſaintes. C'eſt un » droit que Dieu a réſervé au ſouverain Pontife, autant » que ſa condition mortelle le peut permettre. C'eſt aux peu- » ples à obéir ; c'eſt à vous & aux autres Rois à protéger & à » défendre la religion. Nous avons des témoignages de cette » vérité dans les écritures ; elle y eſt encore confirmée par de » terribles exemples (1).

(1) Que le cardinal Commendon, Légat du Saint Siége auprès de l'Empereur, parlant au nom de Pie V, homme ſévère & jaloux de ſon autorité, ait dit à Maximilien tout ce qu'on lit dans cet endroit de ſon hiſtoire, & que Gratiani, créature de ce Prélat, ait cru faire l'éloge de ſon Maître, en rapportant un diſcours où je ne doute pas qu'il n'ait beaucoup mis du ſien, ce n'eſt pas ce qui doit étonner ; l'un & l'autre étoient imbus des mêmes principes, & tenoient aux mêmes préjugés par éducation & par état. Mais on a peine à comprendre que M. Fléchier, traduiſant l'ouvrage d'un Ultramontain, qui n'a laiſſé échapper aucune occaſion d'inculquer les maximes de ſon pays, n'ait pas ſenti qu'il étoit néceſſaire de prévenir ſes Lecteurs contre les inductions qu'on en peut tirer, & les fauſſes applications qu'on en peut faire. Quelques lignes ajoutées à ſa Préface ſuffiſoient pour remplir cet objet.

Quoique M. Fléchier fût né dans le Comtat Venaiſſin, contrée où le Pape exerce les droits de la Souveraineté, il avoit fait ſes études en France, & n'en étoit preſque pas ſorti, depuis ſa première jeuneſſe, enſorte que les impreſſions favorables aux prétentions ultramontaines qu'il avoit pu recevoir dans ſa patrie, devoient

Là il lui préſenta la mort d'Oza, pour avoir porté la main ſur l'arche du Seigneur, lui qui n'étoit ni prêtre ni lévite; & la réprobation de Saül, pour avoir entrepris ſur la charge du prophète, en offrant lui-même le ſacrifice. Enfin, il le conjura de faire réflexion ſur ce qu'il avoit entrepris; de renoncer à ſon pernicieux deſſein, & de prendre des réſolutions dignes de ſa naiſſance, de ſon rang, de ſa maiſon & de lui-même.

L'empereur étoit convaincu par ce diſcours, il ne ſavoit que répondre pour colorer cette affaire. Mais il avoit une grande paſſion pour l'argent. Les hérétiques le preſſoient de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée; il avoit une inclination très-forte, quoique ſecrète, pour l'héréſie de Luther. Commendon ne l'ignoroit pas, auſſi le preſſoit-il continuellement, excitant les ambaſſadeurs des princes de ſe joindre à lui, dans une cauſe qui étoit commune à tous les catholiques. Le pape Pie V, qui avoit beaucoup de zèle & de vigueur pour maintenir les droits de l'égliſe, & qui

être effacées, lorſqu'il traduiſoit Gratiani en 1676. Il avoit 44 ans, &. il venoit de recevoir par ſa nomination à l'Abbaye de S. Severin, une marque diſtinguée de l'eſtime & de la protection de Louis XIV. Obſervons de plus, que la manière dont ce grand Prince ſoutenoit alors ſes droits dans l'affaire de la Régale, ajoutoit aux motifs qui devoient rendre précieux à l'Abbé Fléchier, devenu François, les principes que nos Parlemens ont ſi généreuſement défendus, ſi ſolennellement conſacrés, au nom du Monarque & de la nation.

Mais ſoit que le diſcours de Commendon, qui eſt l'objet de cette note, ait été prononcé en effet tel qu'on le lit ici, ſoit que ſon Hiſtorien l'ait étendu & développé, d'après les idées de ce Prélat, perſonne ne doute en France qu'il ne porte que ſur des prétentions chimériques, dont on ne trouve aucune trace dans les beaux ſiècles de l'Egliſe. Et ce qu'on doit remarquer ſur-tout à cette occaſion, c'eſt que les exemples cités par le Légat à l'appui du ſyſtême qu'il tâche d'établir, ne pouvant être conſidérés que comme des abus de l'autorité Pontificale, il en réſulte que les Souverains ne peuvent être trop attentifs à contenir dans les juſtes bornes une puiſſance toute ſpirituelle de ſa nature, qui n'en ſort jamais qu'au préjudice de leur indépendance. L'expérience n'a que trop appris, & on le voit clairement ici par la conduite du cardinal Commendon, qu'avec le temps, des faits qui ne ſont dans la plus exacte vérité, que des preuves d'uſurpation, ſe tournent en preuves de poſſeſſion ſous la plume des écrivains intéreſſés à perpétuer une opinion qui n'a cauſé que du mal dans l'Egliſe & dans l'Etat, toutes les fois que les Pontifes ont oublié que par le titre de leur inſtitution, des Miniſtres de paix & de charité ne ſont établis que pour inſtruire les hommes, pour les ſanctifier, & non pour dominer ſur eux.

n'étoit retenu par aucune considération humaine, lorsqu'il s'agissoit de la religion, avoit écrit des lettres au légat, par lesquelles il lui ordonnoit, si l'empereur s'obstinoit à exécuter son dessein, ou s'il cherchoit des détours, de dire la sainte Messe, de réciter ce texte de l'Evangile : *Si l'on ne vous reçoit point, & si l'on ne veut point entendre vos discours, sortez de la maison ou de la ville, secouez la poudre de vos pieds :* & de sortir après cela de Vienne, d'emmener le nonce avec lui, & de n'avoir plus aucune communication avec l'empereur.

Commendon n'avoit pas encore perdu toute espérance, & il ne jugeoit pas à propos d'en venir à ces extrémités, qui auroient sans doute causé de grands troubles. Mais il dissimuloit les ordres qu'il avoit reçus du pape, & il se contentoit d'en faire donner des avis secrets à l'empereur. Ainsi il passoit pour un homme modéré, qui ne pouvoit se résoudre à porter les choses à la rigueur ; & il embarrassoit l'esprit de ce prince, qui savoit bien qu'il avoit affaire à un Souverain Pontife vigoureux & inflexible, qui se confioit en la justice de sa cause, & en la providence de Dieu, & qui n'avoit nul égard aux raisons humaines. L'empereur persistoit pourtant, & il alloit tomber dans l'abîme ; mais Commendon fit tous ses efforts pour le retenir, & le hasard fit réussir ses soins.

Environ en ce temps-là, l'on apprit la nouvelle de la mort de la reine d'Espagne, femme de Philippe II, qui ne laissoit aucun enfant mâle. Il se répandit d'abord un bruit dans la cour de Vienne, que le roi d'Espagne devoit épouser la princesse Anne, fille ainée de l'empereur. Elle étoit fille d'une sœur de Philippe, & les lois défendoient ces mariages de l'oncle avec la nièce, sans la dispense du pape. Maximilien qui avoit une fort grande famille, regardoit le royaume d'Espagne comme l'héritage assuré d'un de ses enfans, si le roi venoit à mourir. Sur cette espérance & ces prétentions, il avoit envoyé ses fils à la cour du roi d'Espagne, pour les y faire élever. Il tâchoit de gagner l'amitié des Espagnols par ses services, & celle du roi par mille témoignages d'attachement & de déférence ; & il se laissoit flatter de ce bruit vague & incertain du mariage de sa fille.

Les Espagnols avoient alors une cruelle guerre dans les

Pays-Bas, contre des hérétiques rebelles, conduits & animés par le prince d'Orange. Commendon se servit fort à propos de cette occasion. Il faisoit comprendre aux Espagnols que la liberté qu'on alloit accorder aux Luthériens, fortifioit le parti des rebelles des Pays-Bas, & leur étoit d'une grande conséquence. Il avertissoit l'empereur d'un autre côté, qu'il falloit ménager l'esprit du roi d'Espagne pour lui & pour sa famille. Que c'étoit désobliger ce prince, que de favoriser ses ennemis & ceux de l'église, par une condescendance injuste, & par une profession presque ouverte de leur religion. Il animoit l'ambassadeur du roi d'Espagne, qui étoit natif des Pays-Bas, & ennemi déclaré du prince d'Orange & de son parti; & lui ayant fait connoître que le cours qu'on donnoit aux nouvelles opinions, étoit d'un grand secours pour les rebelles, il l'obligea d'aller trouver Maximilien, & de lui dire de la part du roi son maître, que la bonne volonté qu'il avoit pour les Luthériens étoit très-désavantageuse à l'Espagne; que ce n'étoit point-là agir en bon frère; & que si ceux qui devroient être plus attachés à son maître, trahissoient ses intérêts, il seroit contraint de prendre d'autres mesures. Il ajouta, par la sollicitation du légat, que s'il n'avoit pas en cette occasion toute la considération qu'il devoit avoir pour le pape, il n'obtiendroit jamais la dispense nécessaire pour le mariage de sa fille avec le roi son maître; ce qui devoit lui être plus considérable que quelques promesses de ses sujets, & qu'une petite somme d'argent qu'on lui offroit.

Ces raisons d'intérêts persuadèrent l'empereur beaucoup mieux que celles de la justice & de la religion: & ce prince que ni les lois, ni l'équité, ni le devoir n'avoient pu toucher, abandonna son dessein; & ayant fait appeler Commendon, lui protesta qu'il vouloit vivre dans l'obéissance du Saint Siége. Ce qui surprit les hérétiques, qui se réjouissoient déjà publiquement; & encouragea les Catholiques qui avoient presque perdu toute espérance. Le pape fut si content de cette nouvelle, qu'en la faisant savoir au Sacré Collége, il fit un éloge du légat; & pria Dieu de vouloir lui donner pour successeur, après sa mort, ou Commendon, ou quelqu'un qui lui ressemblât. Il lui écrivit des lettres très-obligeantes, où il l'appeloit souvent son fils; avec beaucoup de tendresse, & le remercioit avec les ter-

mes les plus doux, & les plus honorables qu'il pût trouver, pour élever ſon mérite extraordinaire.

CHAPITRE V.

Le Pape donne à Commendon la commiſſion de réformer le clergé d'Allemagne.

APRÈS que cette affaire eut été terminée, le pape, qui s'appliquoit avec beaucoup de ſoin à régler les mœurs des fidelles, & à rétablir parmi eux l'ancienne diſcipline, non-ſeulement dans Rome, mais encore dans toutes les provinces, ordonna à Commendon de travailler à la réformation des égliſes d'Allemagne, où il avoit appris que les plus ſaintes coutumes étoient, ou abolies, ou altérées, & corrompues par la licence des hérétiques. C'étoit une entrepriſe très-difficile, tant à cauſe de la foibleſſe des hommes, qui ſe laiſſent emporter à leurs paſſions, & qui louent la ſévérité des anciens, ſans avoir deſſein de l'imiter; qu'à cauſe de l'injuſtice des princes qui ne ceſſent de ſe plaindre des libertins, ſans penſer jamais à les corriger, & qui blâmant continuellement tous les méchans en général, les protégent ſouvent en particulier, ou parce qu'ils croient ſe rendre ſouvent plus redoutables par la malice de leurs ſujets, ou parce que l'eſprit humain eſt également porté à reprendre les vices, & à s'y abandonner.

Il y avoit dans Vienne un grand nombre de déſerteurs & de fugitifs d'Italie, qui s'étoient inſinués juſques dans dans la cour & dans la maiſon même de l'empereur. Ceux qui s'ennuyoient de mener une vie régulière dans les cloîtres, ceux qui après avoir commis des crimes, craignoient les rigueurs de la juſtice, ſe réfugioient ordinairement en Allemagne; & après avoir abandonné la ſainteté de leur diſcipline, ils tâchoient de corrompre les mœurs des autres, d'autant plus librement qu'ils avoient trouvé un aſile & un lieu d'impunité. Les gens de bien mêmes avoient de la peine à ſauver leur vertu d'une contagion ſi dangereuſe. Le clergé étoit haï & mépriſé de tout le monde; & les entretiens les plus ordinaires, & les plus agréables, étoient des invectives contre les eccléſiaſtiques.

Pour corriger ces désordres, & pour remettre la discipline Chrétienne en sa pureté, il falloit purger la ville de ces libertins ramassés. Mais ils trouvèrent une infinité de protecteurs. Les hérétiques, qui nous reprochoient autrefois avec tant de bruit la vie scandaleuse de ces impies, étoient devenus leurs défenseurs. L'empereur, à leur sollicitation, excusoit les uns, répondoit des autres, & les mettoit tous à couvert sous son autorité. Vienne, & plusieurs autres villes étoient sans évêques; & celles qui en avoient n'étoient pas mieux administrées. Ces pasteurs négligens tâchoient de satisfaire leur ambition ou leur avarice à la cour de l'empereur, & ne s'appliquoient à rien moins qu'à la conduite de leurs églises. Ce désordre est assez ordinaire dans les états, où les rois ont le droit de nomination aux évêchés, par la condescendance, ou plutôt par la lâcheté des Souverains Pontifes.

C'étoient les papes ou les chapitres qui élisoient anciennement les évêques. On choisissoit ceux qui s'étoient rendus illustres par leur esprit & par la pureté de leur vie. Ainsi, chacun s'élevoit par sa propre vertu, & s'acquittoit avec honneur d'une charge que le mérite lui avoit acquise. On fait des choix bien différents en ces derniers siècles. On donne des évêchés pour récompense des actions militaires; la faveur, la puissance, & quelquefois même les basses flatteries, & la complaisance servile qu'on a pour les dames, élèvent à ce rang des courtisans qui n'ont ni savoir, ni piété, ni intelligence, ni aucun usage de l'administration des choses, pour lesquelles JESUS-CHRIST a institué cette dignité dans son église. C'est-là la source de plusieurs abus qui se sont glissés dans les royaumes Catholiques: c'est ce qui a introduit les hérésies, allumé les guerres civiles, désolé & ruiné de grandes provinces. Car lorsque les évêques ignorent ou négligent leur ministère, les mœurs se dérèglent, la discipline se relâche, & la religion, qui entretient la paix dans les états, s'altère & se détruit infailliblement. C'est par-là que les nouveautés se sont introduites dans les églises, dont les entrées n'étoient point gardées. Les discordes, les haines, les séditions les ont suivies bientôt après.

Le légat représenta souvent ces vérités à l'empereur, & il obtint de lui qu'il pourvût aux archevêchés de Gran & de

Vienne, & à quelques évêchés de Hongrie. Il eut beaucoup plus de peine à faire chaſſer de la cour les fugitifs qui s'y étoient retirés; & il réprima, pour quelque temps, leur orgueil & leur inſolence par la crainte des châtimens. Ils viſita les égliſes, il s'informa du culte, des cérémonies & de la vie des eccléſiaſtiques; il ſe fit préſenter les livres, les vaſes ſacrés, les habits des prêtres, les ornemens des autels; il examina l'ordre qu'on gardoit dans l'adminiſtration des ſacremens. Il remarqua pluſieurs défauts, qu'il lui fut plus aiſé de reprendre que de réformer. Il fit aſſembler les prêtres dans les égliſes, pour les exhorter à la piété, & pour leur donner les avis qu'il jugea néceſſaires. Il retrancha beaucoup de choſes; il en règla d'autres ſur les formes anciennes. Mais tous ces règlemens furent négligés, parce qu'il n'y eut perſonne après lui qui eût le ſoin de les faire obſerver. L'empereur diſoit hautement, que le ſeul remède qui reſtoit à la Chrétienté, étoit la réformation des mœurs, & le rétabliſſement de la diſcipline; & il ne pouvoit ſouffrir qu'on y touchât dans ſes états. De ſorte que ceux qui croyoient ſavoir ſes deſſeins & ſes plus ſecrètes penſées, étoient perſuadés qu'il vouloit laiſſer ruiner la diſcipline de l'Egliſe.

Après que Commendon fut ſorti de Vienne, il viſita avec autant de ſoin, mais avec plus de conſolation, les diocèſes de Paſſaw & de Salsbourg, où il trouva des évêques d'une grande piété, fort zélés pour la religion; qui bien loin de s'oppoſer aux ſoins du légat, contribuèrent de tout leur pouvoir à les rendre utiles. L'archevêque de Salsbourg aſſembla le concile provincial, ce qui ne ſe pratiquoit plus depuis long-temps, & il y fit des ordonnances très-ſalutaires. Enfin, Commendon écrivit, par ordre de Sa Sainteté, à tous les évêques d'Allemagne; & les exhorta de renouveller, dans leurs diocèſes, l'uſage de l'ancienne diſcipline.

CHAPITRE VI.

Commendon travaille à faire conclure la ligue des princes Chrétiens contre les Turcs.

LORSQU'IL fut de retour à Rome, sur la fin de l'année suivante 1569. Selim, empereur des Turcs, déclara la guerre aux Vénitiens, & les attaqua par mer & par terre, dans le dessein de conquérir l'île de Chypre. Pie V s'employa à secourir cette république, avec autant de soin & de résolution, que s'il eût été attaqué lui-même. Ce n'étoit pas par affection pour les Vénitiens, avec qui il n'étoit pas alors en fort bonne intelligence, mais par un pur zèle de religion. Il voyoit que la Chrétienté étoit de jour en jour plus affoiblie par les armes & par les irruptions de ces barbares, & il en étoit extrêmement touché.

En ce temps, la France s'étant affoiblie elle-même par ses divisions, & par ses guerres civiles, Philippe, roi d'Espagne, étoit le plus puissant prince de l'Europe. Il étoit non-seulement maître de toute l'Espagne, il l'étoit encore des Pays-Bas, & il jouissoit en Italie du royaume de Naples, & de la Duché de Milan. Il possédoit des îles fertiles & bien situées pour faire subsister des armées navales. La Sicile, la Sardaigne, les îles de Majorque & de Minorque, celle de Corse, toute la côte de la Ligurie, & la ville même de Gène lui obéissoient. Il s'étoit avancé du côté de l'Afrique, où il avoit cette forteresse imprenable auprès des ruines de l'ancienne Carthage, qu'on appelle la Goulette. Il étoit maître de Tunis, qui est une ville très-peuplée ; & il défendoit tous ses voisins des insultes & des incursions des corsaires. Outre ces états si riches & si puissans, il possédoit un empire très-vaste au-delà de l'Océan dans les Indes Occidentales, que Christophe Colomb, natif de la Ligurie, avoit découvert presque de nos temps, avec une constance & une hardiesse plus qu'humaines. Ces terres inconnues aux anciens, sont d'une si grande étendue, que nos écrivains leur ont donné le nom de Nouveau Monde, d'où Philippe faisoit apporter tous les ans par ses flottes, une grande quantité d'or.

Le pape entreprit d'abord de faire entrer un roi si puissant dans la ligue contre le Turc ; & ce prince très-religieux, qui faisoit gloire de révérer l'autorité du saint siége (1), accepta la proposition & résolut de joindre ses armes à celles de Sa Sainteté & de la république de Venise. Il jugeoit bien qu'il manqueroit à sa réputation, & qu'il s'attireroit la haine des peuples s'il n'assistoit les Chrétiens dans une occasion si pressante. Il espéroit, outre cela, que Sa Sainteté lui permettroit de lever une somme considérable sur les bénéfices de son royaume ; & qu'ainsi la guerre lui seroit glorieuse & ne lui seroit point à charge. Les soins infatigables du pape & la puissance de ce roi, donnoient de grandes

(1) Philippe II qui fut la terreur de l'Europe & le plus puissant Prince de son siècle, est jugé aujourd'hui, & il s'en faut tout qu'on ait de lui l'opinion, que l'Historien de Commendon en avoit conçue d'après les préjugés de son pays : on le compte, je ne dis pas seulement parmi les méchans Rois qui ont abusé du droit qu'ils avoient de commander aux hommes, mais encore parmi les fleaux les plus redoutables & les plus funestes qui aient désolé l'humanité, parce qu'il semble n'avoir envisagé le pouvoir souverain que comme un moyen de faire le mal avec impunité. La sincérité de ses sentimens est encore un problème. Fut-il convaincu que la persécution est conforme à l'esprit de l'Evangile, qu'il faut assassiner l'hérétique plutôt que de l'instruire & de l'éclairer, que l'erreur est un crime & que la mort seule peut l'expier ; que ce crime est égal par-tout où il se trouve, chez l'homme simple & ignorant comme chez le séducteur habile, & le savant qui abuse de ses lumières, que c'est honorer Dieu que de faire périr dans les flammes & sur les échaffauts ceux qui se trompent dans le dogme ou dans les pratiques du culte extérieur, & qu'enfin un Prince ne peut faire un meilleur usage du pouvoir suprême, qu'en répandant des fleuves de sang pour exterminer l'héréfie & ceux qui l'ont embrassée ? Ne fut-il au contraire qu'un hypocrite sombre & farouche, qui fit servir la Religion à seconder les projets de sa politique ambitieuse & sanguinaire, un caractère atroce dont la fausseté profonde & la cruauté réfléchie, empruntoient les dehors de la piété pour tromper les hommes, & changer en vertu le plaisir affreux qu'il goûtoit à voir couler le sang humain ; en un mot de ces monstres couronnés qui n'ont su apprécier leur grandeur & leur autorité que par l'étendue & la continuité des maux qu'ils ont fait à leur sujets, qui ne se sont montrés à leurs peuples qu'environnés de satellites & de bourreaux, & qui ne se sont estimés puissans que par la terreur dont tout le monde étoit frappé à leur vue, & par le nombre des arrêts de mort qu'ils ont prononcé ? Dans le premier cas, on peut assurer que si Philippe II n'eût pas existé, on ignoreroit encore ce que c'est que le fanatisme dont on ne peut se faire une idée juste & complette qu'en lisant son histoire ; & dans le second cas, on doit convenir que les Tiberes, les Nerons, les Caligula & tous les autres tyrans, dont on ne prononce les noms qu'avec horreur, étoient des Princes doux & humains en comparaison de lui.

eſpérances à tous les Chrétiens, mais les eſprits artificieux des Eſpagnols, qui ne demandoient qu'à dominer & à étendre leur monarchie, ne ſecondèrent pas les bonnes intentions du roi. Ce n'étoit pas le deſſein de ces politiques, de vaincre les Turcs & d'écarter le malheur qui menaçoit la république de Veniſe. Ils vouloient entretenir les différents de ces deux nations ennemies, afin que les Vénitiens, épuiſés de forces & d'argent, & fatigués de la longueur & du poids de cette guerre, ne puſſent traverſer le deſſein qu'ils avoient de ſe rendre maîtres de toute l'Italie.

Le ſénat de Veniſe connoiſſoit aſſez les artifices des Eſpagnols; il avoit éprouvé tous leurs détours & toutes leurs adreſſes dans un temps très-difficile, pendant le règne de Charles V. Auſſi avoit-il de la répugnance à entrer dans aucune ligue avec Philippe, & il aimoit mieux acheter la paix à quelque condition que ce fût, que d'avoir aucune communication avec l'Eſpagne. C'étoit-là la réſolution des anciens. Mais la jeuneſſe animée contre l'injuſtice & la perfidie des Turcs vouloit combattre & venger la république par les armes, & concluoit à la ligue qui ſe traitoit à Rome chez le pape, par des ambaſſadeurs. Commendon fit paroître ſa prudence en cette occaſion. Il démêla pluſieurs grandes difficultés qui ſe préſentèrent : car l'ambaſſadeur de Veniſe avoit ordre de lui communiquer toutes les circonſtances de l'affaire; & le pape n'avoit point de miniſtre plus confident.

Enfin, les Eſpagnols & les Vénitiens étoient convenus de tous les articles de la ligue; le traité étoit dreſſé; il ne reſtoit plus qu'à le préſenter à Sa Sainteté pour le confirmer : mais les ambaſſadeurs du roi d'Eſpagne déclarèrent, que leur maître n'avoit pas prétendu s'engager pour l'année préſente; que le temps étoit trop court pour faire des préparatifs de guerre & pour exécuter les conventions. Les Vénitiens furent ſi piqués de cette déclaration, qu'ils ne penſèrent plus qu'à faire leur traité de paix avec le Grand-Seigneur. En effet, ils envoyèrent un agent à Conſtantinople, qui ſous prétexte de traiter de l'échange des priſonniers, devoit travailler à l'accommodement de la république avec la Porte, dont le pape eut un ſenſible déplaiſir. Commendon lui conſeilla d'envoyer à Veniſe Marc-Antoine Colonne, qui avoit été choiſi pour commander l'ar-

mée navale, & qui étoit auſſi éloquent & auſſi adroit à ménager les eſprits, qu'habile & expérimenté en l'art militaire.

Lorſque Colonne eut reçu ordre de partir, Commendon l'avertit de faire tous ſes efforts pour faire rapporter l'affaire en plein ſénat, & pour l'évoquer du conſeil des dix & de l'aſſemblée de quelques anciens ſénateurs, qui ne vouloient point entendre parler de guerre; l'aſſurant qu'il trouveroit plus d'ardeur & plus de réſolution dans les eſprits des ſénateurs, pour opiner à la guerre & pour conclure la ligue, lorſqu'ils ſeroient raſſemblés en corps. Il lui marqua les noms des ſénateurs qui pouvoient ſervir: & lorſque Colonne fut arrivé à Veniſe, il ſuivit ſi bien les inſtructions que Commendon lui avoit données, que l'affaire ayant été rapportée en plein ſénat, il engagea les Vénitiens à conclure la ligue à la grande ſatisfaction du pape & de toute l'Italie. Ce qui fut cauſe de ce célèbre combat & de cette fameuſe victoire de Lépante, qui nous auroit mis à couvert de toute la crainte que nous avons de ces barbares, ſi nous euſſions ſu en tirer autant de profit que nous en tirâmes de gloire.

Il y eut quelque difficulté pour le choix de celui qui commanderoit cette armée. Les Vénitiens, qui avoient éprouvé qu'un général ſujet du roi d'Eſpagne ne leur étoit nullement propre, demandoient avec inſtance que le pape nommât un cardinal pour cet emploi. Ils eſpéroient que Sa Sainteté le donneroit à Commendon, pour quî elle avoit une eſtime particulière, & qu'elle jugeoit capable de ſoutenir toute ſorte de grands emplois par ſa prudence & par ſon eſprit. Ils ſe réjouiſſoient déjà, dans l'eſpérance de voir une ſi grande & ſi ſainte entrepriſe, conduite par un homme également attaché à l'autorité du ſaint ſiége & aux intérêts de leur république. Les Eſpagnols refuſoient auſſi de recevoir un général Vénitien: & Commendon ne vouloit accepter aucun commandement militaire, remontrant au pape combien ces emplois étoient peu ſéans aux perſonnes eccléſiaſtiques, & combien la profeſſion des armes & le devoir d'un capitaine étoient éloignés du miniſtère des autels & du caractère d'un évêque, & d'un cardinal. Ainſi la propoſition fut rejetée & la conduite de l'armée fut donnée, du conſentement de tous, à D. Jean d'Autriche, frère de Philippe,

Philippe, s'il venoit commander en perſonne, comme les Eſpagnols le promettoient.

CHAPITRE VII.

Commendon eſt envoyé légat en Allemagne & en Pologne.

COMMENDON fut bientôt chargé de nouvelles négociations, qui devinrent de nouveaux ſujets de gloire pour lui. Après que la ligue entre le roi d'Eſpagne & les Vénitiens eut été conclue, le pape voulut y engager tous les princes Chrétiens; & il ſollicita particulièrement l'empereur Maximilien & Auguſte, roi de Pologne, qui pouvoient attaquer l'ennemi par terre, & faire une diverſion conſidérable, à cauſe du voiſinage de leurs états avec ceux du Grand-Seigneur. Il eſpéroit que l'empereur, piqué d'un généreux reſſentiment, ne perdroit aucune occaſion de ſe venger de ces uſurpateurs, qui l'avoient dépouillé d'une partie du royaume de Hongrie.

Commendon, ſuivant ſa coutume, s'étoit retiré de Rome au commencement de l'été, pour éviter les grandes chaleurs de la ville & ne ſongeoit à rien moins qu'à entreprendre de nouveaux voyages. Le pape venoit de faire une promotion de ſeize cardinaux, qui étoient des ſujets d'un très-grand mérite, & ſelon l'uſage de la cour de Rome, il ſembloit qu'il devoit employer aux grandes affaires, ceux qu'il avoit tout de nouveau élevés à cette dignité. Mais Sa Sainteté, qui conſidéroit beaucoup plus l'intérêt public que la coutume, nomma le cardinal Commendon pour ſon légat, & l'envoya vers ces deux princes. Car outre qu'il le conſidéroit comme s'il l'eût fait cardinal lui-même, & qu'il ne connoiſſoit perſonne qui eût plus de génie & plus de prudence pour les négociations; il ſavoit bien qu'il avoit plus de connoiſſance des affaires étrangères, & plus d'habitude dans ces royaumes que tous les autres.

Dès qu'il eut reçu les ordres du pape, il fit marcher ſon train, il partit de Vérone & il arriva en peu de temps à la cour de l'empereur. Ce prince étoit ravi que la guerre fût allumée entre les Turcs & les Vénitiens. Il voyoit avec plaiſir tomber ſur cette république l'orage qui menaçoit

ſes états ; & comme il avoit employé tous ſes ſoins pour faire conclure la ligue du roi d'Eſpagne avec les Vénitiens, il avoit réſolu de ſe tenir en repos, de ne s'engager point dans cette guerre, & de l'entretenir plutôt par des eſpérances de ſecours que par aucun ſecours effectif.

Il étoit d'une complexion fort délicate, & ſon eſprit, qui n'avoit pas aſſez de vigueur pour ſoutenir les grandes affaires, étoit plus propre à combattre par adreſſe & par conſeil, que par la valeur & par les armes. Il n'avoit pas aſſez de force pour attaquer un ennemi ſi puiſſant, & il ne s'aſſuroit pas ſur des ſecours mendiés & ramaſſés de toute l'Allemagne qui n'arrivent jamais à propos : ſoit que cette nation ne ſouhaite point l'agrandiſſement des empereurs ; ſoit qu'elle ſoit difficile à émouvoir, & plus propre à ſoutenir une guerre qu'à l'entreprendre.

Les Vénitiens l'avoient déjà ſollicité d'entrer dans leur ligue. Mais tantôt il leur repréſentoit qu'il étoit obligé de garder la foi de la trêve qu'il avoit jurée avec le Turc, & qui alloit bientôt expirer : tantôt, pour les amuſer par quelque eſpérance trompeuſe, il faiſoit ſemblant de vouloir ſe mettre en campagne, & il leur demandoit un état de tous les ſecours qu'il pourroit eſpérer des princes ligués, quand il ſe ſeroit déclaré.

Le légat l'ayant trouvé dans ces diſpoſitions, l'exhorta de ſe ſervir de l'occaſion que Dieu lui offroit de réparer les pertes qu'il avoit faites, & de ſe venger de tous les outrages que la maiſon d'Autriche avoit reçus de ces infidelles. Il n'oublia rien de ce qui pouvoit le toucher, & l'engager à faire la guerre.

L'empereur l'écouta avec beaucoup de douceur, & il approuva toutes ſes raiſons ; mais il perſiſta toujours dans ſon irréſolution. Il faiſoit naître des difficultés ſur toutes les propoſitions qu'on lui pouvoit faire. Il s'excuſoit quelquefois ſur la foi des traités & ſur le ſerment qu'il avoit fait d'obſerver les lois de la trêve, qu'il n'étoit pas permis à un prince chrétien de violer. Mais il vouloit toujours attendre que le roi de Pologne & les autres princes de la chrétienté ſe fuſſent déclarés.

« Commendon lui repréſentoit que c'étoit confondre » l'ordre établi. Que l'empereur devoit être le chef de ces » ſortes d'entrepriſes ; & que c'étoit à lui à exciter les au-

» tres princes par ſon exemple, tant parce qu'il étoit plus » intéreſſé à réprimer l'orgueil & l'injuſtice de ces barba- » res, que parce que ſa dignité le mettoit au deſſus de tous » les monarques chrétiens. Que ſi le pape venoit à man- » quer, ce ſeroit à lui à exhorter par ſes lettres & par ſes » ambaſſadeurs, tous les peuples de la chrétienté. Que les » Polonois, invités à cette ligue, ne manqueroient pas de » s'informer des deſſeins de l'empereur, & de demander » s'il levoit des troupes, s'il faiſoit des préparatifs de guer- » re; & que ce ne ſeroit pas les encourager, que de leur » dire qu'il attend qu'ils ſe ſoient déclarés.

» Mais pourquoi, lui diſoit-il, irons-nous ſonder les » eſprits des Polonois, ſi vous avez réſolu de vous tenir en » repos? Lorſque les Vénitiens, que vous avez animés à la » guerre, & à qui vous avez donné de ſi belles eſpéran- » ces de ſecours, ſauront que vous les abandonnez, & » que les Turcs ramaſſent toutes les forces de leur empire » dans leur armée navale, parce qu'ils ne craignent plus de » diverſion par terre, ils ſe laiſſeront abattre; & dans la » crainte d'avoir toute la puiſſance des Ottomans à com- » battre, ils compoſeront avec eux à quelque condition » que ce ſoit: & vous ſerez reſponſable, & de la déſunion » de la ligue, & des dommages qui en pourront arriver » à la chrétienté.

» Pour le prétexte que vous prenez de la trève que vous » avez ſignée, il eſt aiſé de le réfuter. Vous devez vous » ſouvenir que vous vous êtes plaint très-ſouvent à moi, » & que vous avez proteſté dans toutes les diètes, que vous » aviez une trève apparente avec les Turcs, & qu'en effet » vous étiez toujours en guerre avec eux: que ces barba- » res faiſoient tous les ans des incurſions ſur vos terres; » qu'ils s'emparoient même de vos villes, & qu'ils atta- » quoient vos garniſons avec des troupes réglées, & qu'il » étoit très-difficile de les repouſſer, quelque traité de paix » qu'ils euſſent fait avec vous.

» Puis donc que vous avez affaire à des peuples barba- » res qui n'ont point de foi, qui ſe moquent des droits les » plus ſacrés, & qui n'ont pour règle de leurs actions que » leurs paſſions & leurs intérêts; pourquoi vous excuſez- » vous ſur la ſainteté d'un ſerment qu'ils ont tant de fois » violé? Croyez-vous pouvoir, par un prétexte de reli-

» gion, vous défendre de contribuer à une guerre qu'on
» entreprend pour la défense de la religion même ?

L'empereur se sentoit pressé de ces raisons ; il voyoit tous ses artifices découverts : & comme le légat lui protestoit qu'il alloit écrire à Rome & à Venise toutes ses irrésolutions, il craignit que l'ardeur des Vénitiens ne se ralentît, s'ils perdoient l'espérance d'être secourus, & demanda encore quelque temps pour prendre sa résolution. Il répondit enfin qu'il suivroit toujours le conseil & l'autorité du souverain pontife, & qu'il entreroit très-volontiers dans la ligue ; mais qu'étant le plus exposé aux insultes & à la violence des ennemis, il vouloit savoir, avant que la guerre fût commencée, quel secours il pourroit attendre des princes ligués, afin de prendre ses mesures sur les forces qu'on lui fourniroit. Il espéroit qu'avant qu'on eût des nouvelles de ces provinces éloignées, l'été passeroit, & que l'année suivante il trouveroit encore quelque artifice pour éluder.

Commendon loua la résolution qu'il venoit de prendre, & lui fit connoître l'obligation qu'il avoit de se servir d'une occasion si favorable, & de s'unir avec les autres princes, pour défendre avec eux la cause commune de la religion. Il l'assura qu'on étoit prêt de lui accorder tout ce qu'il souhaiteroit ; qu'il n'avoit qu'à faire ses propositions, sans attendre les résolutions des autres. Mais l'empereur, qui ne vouloit point s'expliquer, faisoit toujours les mêmes difficultés, jusqu'à ce qu'il eût reçu l'état des secours & des troupes que ses associés pouvoient lui fournir.

« Par ces détours & par cette incertitude, nous som-
» mes confirmés, lui dit alors le légat, dans les mêmes
» soupçons que nous avons eus. Il n'est pas difficile de con-
» noître que Votre Majesté ne veut que gagner du temps,
» afin que la saison de se mettre en campagne soit passée,
» avant que nous puissions apprendre les propositions des
» confédérés que vous augmenterez, ou que vous change-
» rez encore, pour traîner l'affaire en longueur. Faites-
» nous la grâce de nous expliquer nettement ce que vous
» prétendez. Si vous voulez donner quelque espérance so-
» lide de secours, & animer les Vénitiens à la guerre ; per-
» sonne ne peut mieux savoir vos prétentions & vos be-
» soins que vous-même, & vous en pouvez juger plus vé-

» ritablement que les autres n'en ſauroient délibérer. »

L'empereur diſputa long-temps, & il fut difficile de l'ébranler ; mais enfin il céda aux raiſons du légat, & il demanda qu'on lui fournît vingt mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie, dont la moitié ſeroit d'Allemands. Avec ce ſecours il promettoit d'être de la ligue & d'attaquer les Turcs du côté de la Hongrie : & il étoit prêt à faire d'autres propoſitions, ſi celles-là n'étoient pas acceptées. Il avoit eu tant de peine à rendre cette réponſe poſitive, que les ambaſſadeurs, & principalement ceux de Veniſe, qui avoient ſouvent traité avec lui de cette matière, furent étonnés qu'on eût pu le faire expliquer.

Le légat dépêcha d'abord un courrier au pape, avec des lettres qui lui donnoient avis de tout ce qui ſe paſſoit. Et peu de temps après la nouvelle de la célèbre victoire des chrétiens ſe répandit par tout le monde, & donna un fort grand poids aux raiſons de Commendon. On apprit que l'armée navale des chrétiens étant partie des côtes de Sicile, & ayant fait voile du côté de la Grèce, avoit rencontré celle des Turcs devant le détroit de Corinthe, où après un long combat, les chrétiens avoient remporté une glorieuſe victoire. Cent trente vaiſſeaux des ennemis furent pris, & quatre-vingt-dix brûlés ou coulés à fond.

Après un ſi heureux ſuccès, le légat demanda qu'on fît des prières publiques, qu'on rendît ſolennellement des actions de grâces à Dieu, & qu'on allumât des feux de joie par la ville, afin d'encourager les peuples à prendre les armes contre des ennemis déjà vaincus. Mais l'empereur ne voulut permettre aucune marque de réjouiſſance publique, de peur que les Turcs ne puſſent croire qu'il avoit inſulté à leur mauvaiſe fortune ; & il ſe contenta d'aſſiſter avec l'impératrice & toute ſa famille à une meſſe ſolennelle, que le légat célébra dans la chapelle du palais, en actions de grâces de cette victoire.

Le pape reçut preſque en même temps la nouvelle de la défaite des Turcs, & celle de la réſolution que Maximilien avoit priſe d'entrer dans la ligue. Ce fut une double joie pour Sa Sainteté. Elle loua Commendon dans le conſiſtoire ; & du conſentement des princes ligués, elle fit donner parole à l'empereur, qu'on lui fourniroit tous les ſecours qu'il demandoit. Mais peu de temps après le légat étant parti,

ce prince ne se mit plus en peine d'exécuter ses promesses ; & le pape Pie V étant mort, tous ces grands desseins furent sans effet.

CHAPITRE VIII.

Commendon soutient la cause du grand duc de Toscane, contre les prétentions de l'empereur.

ENVIRON ce temps-là, il y eût quelque différent entre le pape & l'empereur, sur la qualité de grand duc de Toscane, que Sa Sainteté avoit accordé à Cosme de Médicis, que le mérite & la fortune avoient élevé presqu'à l'envi. Il étoit fils d'un simple citoyen de Florence, & n'avoit pour tout bien qu'un petit héritage, qui lui étoit disputé par un de ses proches, homme fort agissant & de grand crédit. Son père, Jean de Médicis, avoit mérité, par son courage & par ses grands exploits, d'être mis au rang des plus fameux capitaines de son temps. Sa mère, Marie Salviati, sœur du cardinal Salviati, étoit une dame très-vertueuse, qui, après la mort de son mari, eut un très-grand soin de l'éducation & des affaires de son fils.

Alexandre de Médicis commandoit alors dans Florence, & le pape Clément VII l'avoit établi duc de cette ville nouvellement conquise. Il étoit difficile d'accoutumer à la servitude ces peuples naturellement inquiets & mutins, qui étoient fiers & séditieux, lors même qu'ils jouissoient de leur liberté. L'esprit le plus modéré & le plus prévoyant eût eu de la peine à se ménager, & Alexandre n'étoit qu'un jeune homme adonné à ses plaisirs, qui ne se défioit de rien : aussi fut-il bientôt exposé aux embuches & à la trahison d'un de ses parens & de ses plus intimes amis, tant il y a peu de sureté pour ces oppresseurs de la liberté des peuples.

Laurentin de Médicis, qui avoit été le confident & le ministre des plaisirs & des débauches du prince, & qui s'étoit acquis beaucoup de crédit sur son esprit, le retint une nuit dans sa maison, sous prétexte de lui faire voir une dame de la ville dont il étoit amoureux ; & le trouvant endormi, il lui coupa la gorge. Quoiqu'il n'y eût

qu'un valet qui fût complice de cette action, ce meurtrier se sentit tellement saisi de crainte, qu'épouvanté de son crime, il sortit de la ville. Les amis de Médicis furent cet assassinat avant que les habitans, qui leur étoient suspects, en fussent avertis; & ils eurent le temps de renforcer la garde de la ville, & de prévenir tous les désordres qui pouvoient arriver. Alexandre étant mort sans enfans, ils jugèrent à propos de choisir un prince de la même maison. Ils jetèrent les yeux sur Cosme, qui étoit à peine âgé de dix-huit ans; & l'ayant rencontré, comme il revenoit d'une petite maison de campagne, sans songer à ce que la fortune lui préparoit, ils l'enlevèrent, & l'ayant porté dans le palais, ils le reconnurent pour leur prince.

Ce jeune homme ne négligea pas la fortune qui s'offroit à lui de si bonne grâce. Il fut le vengeur du crime de ce Laurentin, qui par la faveur d'Alexandre avoit voulu lui enlever sa petite succession & l'avoit tourmenté long-temps par des chicanes insupportables. Il n'eut point de plus grand soin que celui de punir ce traître; & ayant su qu'il s'étoit retiré à Venise, il y envoya des assassins qui le tuèrent secrètement. Cosme n'eût pas moins d'adresse à affermir son autorité qu'il avoit eu de bonheur à l'acquérir. Ceux qui l'avoient élu tâchèrent de gagner l'esprit des peuples en leur laissant quelque apparence de liberté pour un temps, & retranchèrent le nom de Duc, comme un titre orgueilleux qui ressentoit la tyrannie, se contentant de lui donner celui de prince, qui paroissoit plus modeste & moins opposé à la liberté d'une République.

Cosme tâchoit de son côté d'adoucir cette nouvelle domination par sa prudence. Il ne faisoit rien sans le conseil des anciens. Il renvoyoit toutes les affaires au magistrat; & par cette modestie, il s'insinua si bien dans l'esprit de tous les citoyens, qu'étant attaqué par des personnes de grand crédit, qui avoit été exilées, tout le peuple témoigna beaucoup d'affection pour ses intérêts, & lui aida à soutenir cette guerre. Après avoir vaincu ses ennemis il s'appliqua à régler la ville; depuis s'élevant peu à peu & augmentant son autorité, il s'attira la connoissance de toutes les affaires; il prit hautement le nom de Duc; il abolit tous les droits & toutes les apparences de république, & ne laissant aux magistrats qu'un titre inutile, il se rendit maî-

tre absolu de cet état. Il vainquit Pierre Strozzi, un des grands capitaines de son temps, qui s'étoit mis à la tête des exilés, & qui avoit voulu les rétablir dans leur ville, par le secours de quelques troupes françoises. Il le défit & le chassa de la Toscane. Il conquit encore la ville de Sienne. Ainsi ayant agrandi ses états, il devint le plus riche & le plus grand prince de toute l'Italie.

Mais comme l'esprit des hommes naturellement inquiet aspire toujours à s'élever, Cosme commençoit à s'ennuyer du nom & de la qualité de Duc : & enflé des grandes prospérités qui lui étoient arrivées, pour satisfaire sa vaste ambition, il voulut se faire traiter de Roi ; soit pour avoir le titre d'une dignité dont il avoit déjà la puissance ; soit pour mieux établir par ce nouveau droit un état qu'il ne possédoit que par le droit des armes. Pour venir à bout de son dessein, il observa les inclinations du pape, & il s'appliqua entièrement à gagner son estime & son amitié par sa soumission, par son zèle pour la religion, par sa sévérité & par ses recherches exactes contre les hérétiques. Par cette voie il devint en peu de temps son ami intime ; & il obtint de Sa Sainteté la permission de se faire appeler Grand Duc de Toscane : ce qui ne lui paroissoit pas fort éloigné de la royauté.

Il arriva à Rome avec un équipage très-magnifique, accompagné de beaucoup de noblesse. Deux cardinaux furent envoyés au-devant de lui. Sa Sainteté le reçut fort splendidement, le logea dans le palais, & lui donna solennellement les marques de sa nouvelle dignité. L'empereur Maximilien prétendit que le pape avoit entrepris sur ses droits ; qu'il n'avoit pu donner ce privilége à un prince qui relevoit de l'empire, & que c'étoit aux empereurs à distribuer ces titres & ces honneurs. Et sur cette prétention, il avoit cassé ce privilége, & il avoit envoyé des ambassadeurs à Rome pour se plaindre au pape du pape même : mais ils ne purent jamais obtenir d'être ouïs publiquement dans le consistoire, & ils se contentèrent d'exposer leurs raisons à quelques cardinaux, qui leur représentèrent l'injustice de leurs plaintes & de leurs prétentions.

Cosme protestoit qu'il étoit libre dans ses états ; qu'il ne relevoit point de l'empire, & qu'il ne quitteroit pas sa qualité de Grand Duc. Le pape soutenoit avec beaucoup

de fermeté ce qu'il avoit fait, & s'offenſoit fort de ce que Maximilien avoit oſé dire qu'il n'appartenoit pas au Souverain Pontife d'accorder ces titres d'honneur. Commendon reçut ordre de terminer ce différent, qui pouvoit aller plus loin & cauſer quelque diviſion dans la chrétienté. Il s'y appliqua entièrement ; & après avoir obligé l'empereur à ſe liguer avec les autres princes, comme ils s'entretenoient un jour enſemble des forces des confédérés, & particulièrement des ſouverains d'Italie, Maximilien nomma le prince de Florence, & prit occaſion de ſe plaindre de ce qu'il s'étoit adreſſé à d'autres qu'à lui, pour obtenir une qualité & une prérogative que l'empereur ſeul avoit droit de lui accorder.

Il proteſta qu'il avoit eu une forte inclination de favoriſer Coſme en cette rencontre, ſi ſon ambition impatiente ne l'eût précipité & ne lui eût fait oublier le déſir qu'il avoit de le ſervir : mais qu'il ſauroit bien faire valoir ſes droits, & qu'il ne ſouffriroit pas que la grandeur & la puiſſance de l'empire fuſſent diminuées en ſa perſonne : qu'il auroit bien du déplaiſir d'être brouillé avec le pape, mais qu'il croyoit que le pape même approuveroit la réſolution qu'il avoit priſe, de ne laiſſer pas perdre les priviléges du Saint Empire. Il ajoutoit que le roi d'Eſpagne & les princes d'Allemagne étoient intéreſſés en cette affaire.

Commendon, après avoir un peu remis l'eſprit de l'empereur, & lui avoir remontré qu'il ne devoit pas pouſſer plus loin ce différent, & qu'il devoit conſidérer l'état des affaires de l'empire, de celles de ſa maiſon & des ſiennes propres, ſe plaignit à lui de l'ambaſſade qu'il avoit envoyée à Rome ; & des plaintes qu'il faiſoit de Sa Sainteté, rejetant pourtant toute la faute ſur ſes conſeillers.

S'il s'agit de faire des plaintes, diſoit-il, qui de vous ou du pape en peut faire avec plus de juſtice ? Le pape a accordé le titre de Grand-Duc à Coſme de Médicis, qui eſt » un prince d'un très-grand mérite, qui a de grandes liai- » ſons avec vous, & que vous avez honoré de votre al- » liance, en donnant à ſon fils une de vos ſœurs en ma- » riage, & vous voulez lui ôter ce titre ? Vous avez en- » voyé des ambaſſadeurs à Rome, pour ſoutenir que le » pape n'a pas eu le pouvoir de le lui accorder. Coſme » prétend qu'il eſt libre, qu'il ne relève que de lui-même ;

» que ſa ville de Florence s'eſt rachetée par une groſſe » ſomme d'argent de toutes les dépendances de l'empire : » qu'il a des lettres de Rodolphe, qui a élevé la maiſon » d'Autriche à cette ſuprême grandeur où elle ſe trouve, » par leſquelles il déclare qu'il n'a plus aucun droit ſur » cette ville.

» Vos ambaſſadeurs publioient dernièrement, que toute » la Toſcane relevoit de l'empire, ſans faire réflexion » qu'une grande partie de cette province étoit dans les » droits & dans la dépendance du ſaint ſiége. Quel ſujet » de diviſion & de haine ſeroit-ce, ſi Sa Sainteté ne pré- » féroit le bien public à ces conteſtations particulières, & » ſi elle n'étoit réſolue d'agir avec vous avec un eſprit » plein d'amitié & de tendreſſe paternelle ; D'où eſt-ce » que Votre Majeſté, ou ſon Conſeil ont conclu que le » pape n'avoit pas ce pouvoir ? Doutez-vous de la puiſ- » ſance des ſouverains pontifes, non-ſeulement ſur les ti- » tres des princes, mais ſur les princes mêmes, ſelon les » néceſſités de la chrétienté & ſelon la fidélité & l'atta- » chement qu'ils ont à la religion ? Clément IV. ne donna- » t-il pas cette Toſcane, que vos courtiſans vous font ſi » ſujette, à Charles d'Anjou, roi de Naples ? Les papes ne » l'ont-ils pas gouvernée toutes les fois que la néceſſité » des affaires les y a obligés ?

» Mais pour venir à des exemples moins éloignés & » plus illuſtres, il n'y a pas ſi long-temps que le ſouve- » rain pontife accommoda le différent ſurvenu entre » Venceſlas, roi de Bohème, & les Dirachins, pour le » royaume de Hongrie. Il ſe réſerva le jugement de l'af- » faire ; il prononça définitivement ; & ſa ſentence fut re- » çue ſans contradiction. Vous m'oppoſiez tantôt le roi » d'Eſpagne, & vous l'intéreſſiez en votre cauſe. Mais par » quel droit poſſède-t-il le royaume de Navarre dans les » Pyrenées, ſi ce n'eſt parce que le pape Jules II. en a » dépouillé Jean d'Albret, pour s'être ligué avec les en- » nemis de l'égliſe romaine ? Que ſi vous niez que le » pape ait eu ce pouvoir, il faut de deux choſes l'une, ou » que le roi d'Eſpagne rende ce royaume à la maiſon de » Vendôme, qui a hérité de celle d'Albret & qui le rede- » mande, ou qu'il ſoit convaincu d'injuſtice, s'il retient » contre le droit & contre le devoir d'un prince chrétien &

» d'un homme de bien un état qui ne lui appartient pas.
» Il ſeroit trop long de vous repréſenter en quelles occa-
» ſions, & combien de fois les ſouverains pontifes ont
» exercé leur pouvoir ſuprême, & combien de différents
» ils ont terminés, non-ſeulement par leur crédit & par
» leur entremiſe, mais encore par leur juridiction & par
» leur autorité. Et pour parler en particulier du droit de
» donner aux princes des titres & des prérogatives d'hon-
» neur que vos conſeillers veulent conteſter, Alfonſe VI,
» roi d'Eſpagne, accorda ſa fille en mariage à Henri,
» comte de Lorraine, à cauſe des grands exploits qu'il
» avoit fait contre les Maures, & lui donna cette partie
» de ſes états qui s'appelle le Portugal. Quelque temps
» après le pape Alexandre III, pour récompenſer ſa va-
» leur & pour reconnoître les grands ſervices qu'il avoit
» rendus à la chrétienté, lui accorda le titre de roi, ſans
» que jamais Alfonſe oſât s'oppoſer au deſſein de Sa Sain-
» teté, quelque jalouſie qu'il eût de voir ſon gendre auſſi
» indépendant & auſſi puiſſant que lui.
» Les ſouverains pontifes n'ont-ils pas ôté à la Pologne
» le titre de royaume, & ne le lui ont-ils pas rendu lorſ-
» qu'ils l'ont jugé à propos ? Dans le temps que les Po-
» lonois reconnoiſſoient particulièrement l'autorité des
» empereurs, le pape dépoſa le roi Boleſlas pour avoir tué
» de ſa main ſacrilége Staniſlas, évêque de Cracovie, qui
» étoit un prélat d'une ſainteté fort renommée. Non-ſeu-
» lement il priva le roi du royaume ; il ſupprima même
» le titre & la dignité de roi. Cette ſentence fut ſi bien
» exécutée, que pendant deux cents quarante ans, ceux
» qui gouvernèrent la Pologne, ne ſe nommèrent jamais
» que Ducs. Ce n'étoit ni par la négligence, ni par la lâ-
» cheté, ni par la condeſcendance des princes qui régnoient
» alors. Henri IV étoit empereur ; il étoit l'ennemi le
» plus ardent & le plus irréconciliable du ſaint ſiége : &
» jamais ni lui ni ſes ſucceſſeurs, qui ont été animés du
» même eſprit, n'ont oſé conteſter ce droit.
» Après tout ce temps, les Polonois ayant une grande paſ-
» ſion d'être remis dans leur ancien honneur, & l'ayant
» mérité par les grands ſervices qu'ils avoient rendus à la
» chrétienté, envoyèrent une ſolennelle ambaſſade en
» France, où les papes tenoient alors le ſiége, & ils obtin-

» rent de Jean XXII que leur duc reprendroit le titre de
» roi. Qui penſez-vous qui étoit empereur en ce temps-
» là ? C'étoit Louis de Bavière, l'ennemi & le perſécu-
» teur perpétuel de l'égliſe romaine. Toutefois il n'envia
» point ce nouveau titre d'honneur aux Polonois ; il ne ſe
» plaignit pas de ce qu'ils ne s'étoient pas adreſſés à lui.
» Je ne crois pas que Pie V ait moins de pouvoir que Jean
» XXII & les autres. Les hommes n'ont pu lui retran-
» cher ſes droits, & votre autorité n'eſt pas plus grande
» que celle des Henris & des Louis vos prédeceſſeurs. Il
» n'y a que cette différence, que V. M. a de la piété &
» du reſpect pour l'égliſe, au lieu qu'ils n'avoient que de
» la haine & de la rebellion contre elle.
» Dans votre Allemagne, dans votre Autriche, les Pon-
» tifes romains n'ont-il pas exercé le même pouvoir ? Les
» empereurs Rodolphe, Albert, Fridéric ont envoyé des
» ambaſſadeurs à Rome, pour rendre des actions de grâce,
» plutôt que pour faire des plaintes. Mais s'il faut aller
» juſqu'à la ſource de votre pouvoir & de votre autorité,
» d'où avez-vous tiré ce nom d'Empereur, qui met l'Al-
» lemagne au-deſſus de tous les autres royaumes chrétiens,
» lorſque l'empire romain, dont la puiſſance & la majeſté
» avoient été transférées en l'Orient, ſe ruinoit par ſa
» propre grandeur, & que ſes provinces étoient déſolées
» par les Barbares ? Qui eſt-ce qui l'a partagé ? Qui eſt-
» ce qui en a donné une partie aux Allemands ? Y a-t il
» quelqu'un qui ſoit ſi ennemi de la vérité, & ſi animé
» contre le ſaint ſiége, qui n'avoue que ce ſont les papes ?
» Il leur a donc été permis d'ôter aux Grecs une partie
» de l'empire, & de vous la donner avec le titre d'Empe-
» reur : & il ne leur ſera pas permis aujourd'hui de don-
» ner le titre de Duc & de Roi ? Pourquoi n'auront-ils
» pas un droit qu'ils ont pu vous donner ? Certainement,
» lorſque je fais réflexion ſur cette affaire, j'ai quelque
» ſujet de ſoupçonner que ceux qui ont donné un conſeil
» ſi nouveau & ſi dangereux dans la conjoncture du temps,
» n'aient quelques deſſeins cachés d'augmenter les trou-
» bles & les déſordres & de vous brouiller avec le pape (1).

(1) On n'a pas de peine à reconnoître dans cet endroit les idées & le langage d'un Ultramontain : Mais il eſt étonnant que le traducteur n'y ait pas apporté quelque correctif. Tout le monde con-

Maximilien ne savoit que répondre à ces raisons. Il alléguoit seulement qu'il étoit obligé en conscience de soutenir les droits de l'empire. « Puis donc, répliqua le légat, » que vous vous croyez si obligé de défendre les droits de » l'empire, ne trouvez pas mauvais que le pape prenne le » soin de défendre ceux du saint siége. Je vous ai assez fait » connoître quels ils sont. » Enfin, comme l'intention de Maximilien étoit de faire acheter fort cherèment au duc de Toscane ce titre d'honneur qu'il contestoit, & d'en tirer une somme considérable, il souhaita que Commendon trouvât lui-même le moyen d'accommoder l'affaire, ensorte que le nom de Grand-Duc fût conservé à Cosme. Cependant Commendon reçut des nouvelles de Pologne & des ordres du pape, qui l'obligèrent de presser son voyage pour s'y rendre à grandes journées. Mais quelque temps après Cosme mourut, & Maximilien ayant reçu de l'argent de son fils, lui confirma & augmenta même l'honneur que son père avoit obtenu de Pie V.

CHAPITRE IX.

Commendon part de la Cour de l'Empereur, pour aller en Pologne en qualité de Légat.

CE qui obligea Commendon de partir avec tant de précipitation, ce fut la nouvelle qu'il apprit par le bruit

vient qu'un des premiers & des plus importans devoirs des Rois Chrétiens est de protéger la Religion, & de maintenir par leur autorité les Lois de l'Eglise; mais il peut y avoir des circonstances où le bien de l'Etat force en quelque sorte le souverain à tolérer des dogmes & un culte contraires à la Religion dominante, soit pour éviter de plus grands maux, soit pour attendre que le temps, ait amené des conjonctures plus heureuses. Alors s'il croit nécessaire d'accorder la liberté de conscience & l'exercice d'un culte nouveau à ses sujets non conformistes, il trouve dans sa puissance & dans sa sagesse, tout ce qu'il faut pour dresser & faire exécuter les lois qu'il juge à propos de faire sur cet objet, sans avoir besoin de se concerter avec la puissance spirituelle, & encore moins d'obtenir son autorisation : L'Histoire des troubles excités en France par le Calvinisme, ne nous fournit que trop d'exemples de ce droit inconteſtable des souverains, & pour n'en citer qu'un seul, le fameux Edit de Nantes, publié en 1798 par un de nos plus Grands Rois, en faveur des P. R. est une preuve mémorable de l'usage qu'ils en ont fait.

commun & par les lettres de plusieurs particuliers, que le roi de Pologne étoit retombé dans ses premières agitations, qu'il avoit résolu de nouveau de répudier la reine sa femme; qu'il prenoit de nouvelles mesures avec les hérétiques; qu'il avoit fait donner un appartement dans son palais à une demoiselle d'une naissance illustre & d'une grande beauté, qui étoit fille d'honneur de la princesse sa sœur, & qu'il se disposoit plus librement à un nouveau mariage pendant l'absence de la reine. Car la reine n'ayant pu obtenir par ses prières, ni par celles de ses parens ou de ses amis, que le roi la fit revenir auprès de lui, & ne pouvant plus souffrir l'injustice qu'on lui faisoit, étoit sortie secrètement du royaume & s'étoit réfugiée chez Maximilien & chez ses frères, comme nous avons déjà dit.

Elle demeuroit à Lintz, ville d'Autriche, située sur les bords du Danube, où elle menoit une vie fort retirée & fort peu proportionnée à sa condition, accablée des chagrins présens & des craintes de l'avenir, & trop informée pour son repos des passions violentes du roi, & des résolutions qu'il prenoit tous les jours contre elle. Lorsque Commendon descendoit à Vienne par le Danube, il s'étoit arrêté pour la voir. Elle l'avoit supplié, avec des larmes & des prières très-instantes, de prendre quelque soin de son honneur & de son salut. Elle l'avoit instruit de toutes les intrigues & de tous les desseins qui se formoient contre elle en Pologne. Quelques courtisans, pour flatter le prince & pour s'insinuer dans son esprit, avoient rallumé ses espérances presque éteintes, & l'avoient porté à écrire au pape pour sonder ses intentions; ce que Commendon avoit toujours empêché. Il y avoit des ambassadeurs prêts à partir, pour représenter à Sa Sainteté la stérilité de la reine, l'importance d'avoir des successeurs de la maison royale, les nécessités de l'état, les prières & les désirs des peuples, & pour demander enfin la dissolution de son mariage.

Le légat étant donc parti dans la plus rigoureuse saison de l'année, traversa avec beaucoup de peine ces régions glacées, & il arriva en Pologne. Quoique plusieurs seigneurs, avec qui il avoit depuis long-temps de grandes liaisons d'amitié, & qui étoient venus au-devant de lui pour lui faire honneur, l'eussent informé fort amplement de l'état des affaires du royaume, il fit quelque séjour à

Petercaw, tant pour se délasser des fatigues du voyage, que pour reconnoître plus certainement l'état des choses avant qu'il arrivât à la Cour. Cependant il m'envoya à Varsovie pour faire compliment au roi de sa part ; pour l'avertir de son arrivée dans ses états, & pour donner ordre à plusieurs choses qu'il falloit régler avant qu'il le vît.

Enfin, lorsque j'eus disposé tout ce qu'il m'avoit ordonné, il vint à la Cour, & il y fut reçu du roi & des principaux seigneurs du royaume, avec tous les honneurs qui étoient dus à sa dignité & à sa personne. Quoique le roi relevât de maladie, & qu'il eût peine à se soutenir à cause des douleurs de la goute, il se traîna du mieux qu'il put, appuyé sur un bâton jusqu'à l'escalier ; & l'ayant abordé fort civilement, il lui donna la droite par honneur : & toutes les fois qu'ils furent ensemble, où dans l'église, ou dans le palais, il le fit toujours mettre au-dessus de lui.

Dès les premiers bruits de son arrivée, le roi avoit résolu de suspendre pour quelque temps tous ses desseins touchant son divorce : & croyant que le légat ne feroit pas grand séjour dans son royaume, il jugeoit à propos d'attendre qu'il fût parti, parce qu'il savoit déjà par expérience qu'il auroit affaire à un zélé défenseur de la validité de son mariage. Il avoit alors un engagement honteux avec une courtisanne, qui lui faisoit supporter plus patiemment le retardement d'un nouveau mariage ; outre que les passions commençoient à s'affoiblir dans un corps infirme & presque corrompu.

Commendon voyant que l'affaire étoit déjà fort avancée ; que les ambassadeurs qui devoient aller à Rome étoient nommés ; qu'on avoit fait espérer à l'empereur d'adopter un de ses fils, afin qu'il ne s'opposât pas à ce dessein ; que les hérétiques étoient prêts à agir, & que toutes les mesures étoient prises, il crut qu'il ne devoit pas dissimuler. Il prit son temps, & il représenta au roi ce qu'il avoit appris par des bruits publics & par les avis de plusieurs de ses amis. Il lui redit les mêmes choses qu'il lui avoit dites quelques années auparavant sur les droits & sur la sainteté du mariage. Il lui fit entendre « que c'étoit en » vain qu'il s'adressoit au pape ; qu'il cherchoit inutilement » des moyens dans une affaire où il n'y en avoit point

» humainement. Que perſonne ne le ſerviroit avec plus » de zèle & plus d'affection que lui, ſi la choſe pouvoit » avoir quelque bonne iſſue. Qu'encore qu'il fût roi, il » devoit ſe ſouvenir qu'il étoit homme ; & que les rois » peuvent bien peut-être ſe diſpenſer des lois humaines, » mais qu'ils ſont indiſpenſablement ſujets aux ordres de » Dieu comme les moindres des hommes. Qu'il mît ſon » eſprit en repos & qu'il ne perſiſtât point dans un deſſein » inutile, qui lui donneroit beaucoup d'inquiétude ſans » aucune ſolide eſpérance de ſuccès.

» Le roi l'aſſura que ce qu'on lui avoit dit de l'ambaſſade » de Rome, & de l'adoption du fils de l'empereur n'étoit » pas véritable. Que ce n'étoit que des bruits qu'il avoit » été obligé lui-même de faire courir. Que ſes ſujets le » ſollicitoient continuellement de penſer à leur laiſſer des » princes qui puſſent les gouverner après lui. Que pour » les ſatisfaire, il leur donnoit de ces eſpérances va- » gues & incertaines. Que pour lui, il avoit réſolu de » ſouffrir ſon malheur avec patience, puiſqu'il étoit le » ſeul homme au monde qui fût malheureux ſans remède » & ſans eſpérance. » Il paroiſſoit que ni le roi, ni le légat n'étoient pas fort contens de ce qu'ils venoient de ſe dire ; & l'affaire auroit ſans doute éclaté : mais la providence de Dieu diſſipa l'orage qui menaçoit ce grand royaume & peut-être toute la chrétienté. Car on reçut en ce même-temps les nouvelles de la mort de la reine, que les inquiétudes & les chagrins accabloient depuis long-temps, & qu'une maladie ſoudaine emporta.

Le roi parut en grand deuil. Il rendit témoignage de la vertu & de l'innocence de cette princeſſe. Il pleura ſa mort très-amérement, & fit paroître un très-ſenſible déplaiſir d'avoir troublé ſon repos & de lui avoir cauſé tant de peines. Il n'y eut perſonne qui ne crût que ſes larmes étoient feintes. Qui eſt-ce en effet qui eût pu s'imaginer qu'il fût véritablement touché de la perte d'une princeſſe qu'il avoit chaſſée de ſon lit, de ſon palais & de ſon royaume, & qu'il alloit encore perſécuter ſans conſidérer ni ſon ſalut ni ſes états ?

Cependant, à la nouvelle de ſa mort & à la ſolennité de ſes funérailles, non-ſeulement il prit un air triſte & lugubre, non-ſeulement il pleura, mais encore il parut accablé

accablé de douleur ; & ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt que depuis ce temps-là, ni le Roi, ni ſes ſujets ne parlerent jamais de mariage. On ne dit pas un ſeul mot de la néceſſité d'avoir des princes du ſang royal, & de laiſſer le royaume dans la famille où il étoit, ni de toutes ces autres raiſons qui faiſoient tant de bruit auparavant dans toutes les converſations ; ſoit qu'il fût charmé par la beauté & par les careſſes d'une maîtreſſe, à qui il avoit donné un appartement dans le palais, & que cet engagement lui fit oublier le mariage ; ſoit par une bizarrerie aſſez ordinaire de l'eſprit humain, qui ſe porte avec impétuoſité aux choſes défendues, & qui mépriſe celles qui ſont libres & aiſées.

CHAPITRE X.

Il tâche d'engager le Roi & les Polonois, à entrer dans la ligue contre les Turcs.

COMMENDON fit de grandes inſtances auprès du Roi, pour l'obliger à ſe joindre aux Princes qui s'étoient ligués contre le Turc. Il y employa toute ſon adreſſe & toute ſon éloquence ; mais il y trouva de grandes difficultés. Le Roi, qui ne ſongeoit qu'à ſes paſſions & à ſes plaiſirs, & qui étoit auſſi foible d'eſprit que de corps, ne demandoit que du repos & de l'oiſiveté. Il n'avoit aucun ſoin de ſes affaires, & il n'étoit plus en état de prendre la réſolution de faire la guerre. Il vouloit pourtant qu'on crût qu'il n'abandonneroit pas la cauſe de la religion, & il renvoyoit l'affaire à la diète, qui ſe tenoit pour lors à Varſovie ; car les délibérations de la paix ou de la guerre, par les lois du royaume appartiennent à cette aſſemblée. Les Polonois étoient en paix avec le Turc depuis long-temps, ils en étoient très-ſatisfaits ; & il n'y avoit nulle apparence de leur faire rompre leur ancien traité, & de les engager à une guerre contre un ennemi ſi puiſſant. Ils ſe ſouvenoient de la journée de Varne ; & lorſqu'on les preſſoit de s'unir avec tout le reſte de la chrétienté pour la cauſe commune, ils répondoient preſque toujours que leurs ancêtres avoient été autrefois trop malheureux dans une pareille ligue.

Uladiſlas IV, fils de Jagellon, avoit été élu roi de Hon-

grie & de Pologne. Roi de Pologne en 1434, & roi de Hongrie en 1440, & il commandoit à ces deux nations en même-temps. Les Hongrois, qui étoient alors très-puiſſans, avoient pouſſé leurs conquêtes juſqu'aux frontières de la Thrace. Les Turcs avoient auſſi conquis une grande partie de l'Aſie; & s'étant rendus redoutables par leurs victoires paſſées, ils avoient réſolu de tourner leurs armes du côté de l'Europe, & d'aſſiéger la ville de Conſtantinople, qui étoit le ſiége de l'empire. Amurath leur roi avoit fait un traité de paix avec Uladiſlas, afin de n'avoir qu'une guerre à la fois, & d'unir toutes ſes forces contre l'empereur d'Orient, qui étoit ſon véritable ennemi. Mais le pape Eugène IV craignant que cette nation guerrière accoutumée à vaincre, & ſur-tout ennemie des chrétiens, après avoir pris Conſtantinople, ne ſe jetât dans la Grèce & dans les provinces voiſines, & ne paſſât comme un torrent juſques dans l'Italie, il envoya le cardinal Céſarin à Uladiſlas, pour lui repréſenter qu'il étoit très-important pour la Hongrie & pour la Pologne, d'empêcher que ces infidelles n'entraſſent dans l'Europe, & d'éloigner ces peuples barbares de ſes frontières. Que l'empereur alloit avec une puiſſante armée ſe jeter dans la Thrace. Que les Vénitiens & les Génois tiendroient la mer avec un grand nombre de vaiſſeaux. Qu'on pouvoit opprimer cet ennemi commun, qui devenoit tous les jours plus fier & plus redoutable, ſi les Polonois l'attaquoient de leur côté, ſans s'arrêter aux noms ſpécieux de paix ou de trève.

Le cardinal perſuada ſi bien ce jeune Roi, qu'il l'engagea à rompre le traité qu'il avoit fait avec Amurath, & à lui déclarer la guerre. Le ſuccès en fut très-funeſte. Car les deux armées s'étant rencontrées proche de Varne, il ſe donna une ſanglante bataille. Uladiſlas fut d'abord heureux; ſon aîle droite, où il combattoit en perſonne, rompit les Turcs & les mit en fuite. Mais les ennemis ayant pouſſé vigoureuſement l'aîle gauche, vinrent charger le Roi par derrière, ſi bien que la frayeur & le déſordre s'étant mis parmi les chrétiens, ils commencèrent à fuir. Le Roi fut tué dans le combat, & toute ſon armée fut taillée en pièces (1).

(1) Le récit de l'Hiſtorien n'eſt point exact en cet endroit. Le brave Hunniade ſi célèbre par ſes exploits & ſi redoutable aux Turcs, commandoit l'armée Chrétienne. Il l'avoit poſtée au pied

Le ſouvenir de cette défaite faiſoit craindre aux Polonois de rompre le traité de paix qu'ils avoient fait avec le Turc. Ils s'exhortoient les uns les autres à n'écouter point les propoſitions de la ligue. Ils raiſonnoient ſur cette guerre, & ils concluoient que cette ſociété des Vénitiens & des Eſpagnols ne ſubſiſteroit pas long-temps; que lorſqu'elle viendroit à ſe rompre, tout le poids de la guerre tomberoit ſur la Pologne; qu'ils ſeroient coupables d'avoir violé la foi de leurs traités, & qu'ils auroient à ſoutenir les efforts d'un Roi très-puiſſant, qui fondroit ſur eux avec toutes les forces de l'Aſie & de l'Europe, & les accableroit infailliblement.

Commendon ne voyoit aucune apparence de perſuader des eſprits ſi prévenus. Néanmoins, par ſes ſoins & par ſon adreſſe, il s'étoit encore conſervé quelque eſpérance. Il tâchoit d'engager les principaux ſeigneurs de la cour, qui le viſitoient très-ſouvent; les uns par l'eſpérance qu'il leur donnoit d'avoir quelque commandement dans l'armée; les autres par le déſir d'acquérir de la gloire par quelque grande action; & les autres par la conſidération de leurs intérêts, & par l'eſpoir du butin. De ſorte que ſi cette délibération eût été remiſe au jugement du ſénat, il y auroit eu un parti fort conſidérable pour la guerre. Le haſard même fortifia ce que la prudence avoit déjà fait.

Bocdan, fils d'Alexandre, gouvernoit alors la Valachie, qui eſt une province voiſine de la Pologne, tributaire du Grand-Seigneur. Il venoit d'épouſer une dame Polonoiſe

d'une montagne dont il s'étoit rendu maître. Un de ſes flancs étoit défendu par la Varna, rivière conſidérable qui baigne les murs de la Ville de même nom, & ſe jette dans la mer noire, l'autre par un retranchement de chariots, de manière qu'il ne pouvoit être enveloppé. Il avoit mis la perſonne du Roi en ſureté dans un endroit qui étoit à l'abri de toute ſurpriſe, & lui avoit donné pour ſa garde un corps de Cavalerie, dont il connoiſſoit l'intrépidité, en le priant de ne point quitter ce poſte, qu'il ne l'eût fait avertir. L'aîle droite, conduite par le Général, étoit victorieuſe, & Amurath regardant la bataille comme perdue ſans reſſource, ſongeoit à la retraite, lorſque Uladiſlas, excité par les Evêques & quelques Seigneurs de ſa Cour, jaloux de la gloire d'Hunniade, ſe jeta ſur les ennemis, avec plus d'impétuoſité, que d'ordre & de prudence. Tout ce qu'il y avoit de plus brave & de plus expérimenté parmi les Turcs, s'acharna contre lui & contre ſa troupe. Il fit des prodiges de valeur, mais accablé par le nombre, & ne pouvant être ſecouru, il fut tué, & ſa mort fit paſſer la victoire du côté des Muſulmans. Le 11 Novembre de l'an 1444 eſt l'époque de cette ſanglante bataille.

d'une grande beauté, & d'une des plus riches & des plus nobles maisons du royaume. Il voulut aller en Russie, où elle étoit, pour la voir, & pour la conduire lui-même dans ses états avec beaucoup de magnificence. Il avoit offensé très-sensiblement Christofle Sborowi, jeune seigneur de Pologne, qui outre sa fierté naturelle, avoit encore tout l'orgueil que donnent ordinairement la naissance illustre & l'appui d'une grande parenté. Bocdan l'avoit convié d'aller dans la Valachie, & lui faisoit espérer d'épouser sa sœur : mais sur quelques légers différents qui arrivèrent entre eux, il le maltraita, & l'obligea de se retirer honteusement. Sborowi, qui ne demandoit que l'occasion de se venger, ayant appris que son ennemi étoit entré dans la Russie, se rendit à petit bruit aux environs de cette province, avec une troupe choisie de jeunes gens.

Bocdan passa le fleuve Niester, qui sépare la Valachie de la Russie, sans prévoir aucun danger ; & laissant tous ses gens derrière lui, il se jeta dans un carosse, & s'avança avec quelques-uns de ses amis, dans la résolution de surprendre agréablement sa nouvelle épouse, & d'arriver plutôt qu'elle n'espéroit. Cette galanterie de jeune homme ne lui réussit pas. Sborowi, qui avoit de bons avis, se mit en embuscade sur son chemin ; & l'attaquant lorsqu'il y pensoit le moins, il le blessa dangereusement, & le fit porter dans une ville dont il étoit seigneur.

Dès qu'on sut cette nouvelle dans la Valachie, ces peuples naturellement changeans & infidelles à leurs Souverains, ayant encore la mémoire toute fraîche des cruautés du père de Bocdan, élurent un autre Prince, qui envoya d'abord des ambassadeurs à Constantinople, pour accuser Bocdan d'avoir eu dessein de se révolter & de se joindre aux Polonois & aux chrétiens, & pour gagner les ministres de la Porte par des présens & par de grandes distributions, qui ont plus de pouvoir sur l'esprit de ces barbares que la raison ni la justice. Par ce moyen son élection fut confirmée. Il fut reconnu, & l'on lui envoya même quelques troupes de cavalerie pour la défense de la province.

On avoit publié dans la Pologne que le nouveau Prince étoit établi ; & comme les bruits sont toujours plus grands que les choses, on s'étoit persuadé que pour gagner les bonnes grâces du Grand Seigneur, il avoit renoncé à la foi,

qu'il s'étoit rangé ſous la loi de Mahomet, & qu'il s'étoit même fait circoncire ſelon les cérémonies des Turcs. Cependant Bocdan avoit été mis en liberté, après avoir payé une groſſe rançon; & voyant que l'action de ſon ennemi étoit blâmée de tout le monde, il conjuroit les Polonois, par la compaſſion qu'on avoit pour lui, par la conſidération & par les ſollicitations de ſa nouvelle épouſe, & par l'intérêt qu'ils avoient d'avoir dans leur voiſinage un Prince qui leur fût obligé, de prendre quelque ſoin de ſon rétabliſſement.

Ils levèrent donc quelques troupes; ils paſſèrent le fleuve Nieſter, & ſe jetèrent dans la Valachie. Ils auroient même chaſſé le nouveau Prince; mais le Roi & le ſénat de Pologne, ayant appris qu'il y avoit des troupes du Grand-Seigneur qui gardoient la Valachie, ils craignirent de s'attirer la guerre avec le Turc. Ils rappelèrent promptement leurs troupes, & ils ordonnèrent aux chefs de ne faire aucune violence, & de tâcher de gagner les eſprits des peuples, & de rétablir Bocdan par intrigue & par adreſſe, plutôt que par la voie des armes. Les Turcs de leur côté ſoupçonnoient que cette irruption fût une déclaration de guerre. Ils ſavoient que le légat du Pape ſollicitoit le Roi de ſe liguer avec les autres Princes chrétiens, & ils ſe plaignoient hautement que les Polonois étoient les premiers à violer la foi des traités.

CHAPITRE XI.

Diſcours du cardinal Commendon au ſénat de Pologne.

CEPENDANT le nombre de ceux qui étoient venus à la diète de Varſovie étoit fort grand, & il n'y avoit que la maladie du Roi qui empêchât que le légat n'eût une audience publique : car il ne croyoit pas qu'il fût de ſa dignité d'aller au ſénat en l'abſence du Roi. Mais comme la maladie de ce Prince augmentoit tous les jours, il fut réſolu qu'une partie du ſénat s'aſſembleroit dans la maiſon de Commendon pour entendre ſes propoſitions.

L'archevêque de Gneſne, qui eſt le chef du clergé, les évêques de Cracovie, de Ploſcko & de Preſmilie, ſix Palatins, huit Châtelains, le grand chancelier du royaume & le grand maréchal, qui ſont les officiers & les magiſtrats

qui compoſent le ſénat de Pologne, s'y trouvèrent. Commendon les reçut très-civilement; & après que chacun eut pris ſa place, le chancelier prit la parole, & dit au légat: « Que le Roi n'ayant pu venir à l'aſſemblée, à cauſe de » ſes incommodités, avoit choiſi les perſonnes les plus con- » ſidérables du royaume pour entendre en ſon nom, & au » nom de tout le ſénat, ce qu'il avoit à leur dire; & qu'il » le prioit de traiter avec eux, comme s'il eût été préſent, » & ſi le ſénat eût été entier ».

» Commendon commença fort gravement, par le déplai- » ſir qu'il avoit de la mauvaiſe ſanté du Roi, par des ſouhaits » pour ſa convaleſcence, & par la joie qu'il auroit eue de » ſaluer & d'entretenir le ſénat en corps. Il ajouta, que puiſ- » qu'il n'auroit pas cette ſatisfaction, il reconnoiſſoit en » eux toute la Majeſté du ſénat. Après quoi il proteſta de- » vant Dieu, que dans les propoſitions qu'il avoit à leur » faire, & dans les conſeils qu'il avoit à leur donner, il au- » roit la même ſincérité, le même zèle, & la même paſ- » ſion pour leurs intérêts, que s'il s'agiſſoit de l'honneur » ou de la conſervation de ſa propre patrie, parce que les » Polonois l'avoient obligé d'avoir pour eux une affection » & une reconnoiſſance éternelle. Après cet exorde tout le » monde redoubla ſon attention; chacun jeta les yeux ſur » lui, & il commença de la ſorte.

» La guerre, Meſſieurs, eſt allumée entre les Turcs & » nous: & ſi l'on fait attention à l'artifice de ces barba- » res, qui veulent nous attaquer ſéparément les uns après » les autres, on conviendra que cette guerre eſt très-dan- » gereuſe. Ils ſe déclarent contre les Vénitiens, & ils en » veulent à tous nos Princes. Et attaquant cette républi- » que, ils menacent toute la chrétienté; & ils ſont plus » animés contre la religion, que contre la puiſſance des » chrétiens. Le pape Pie V, conſidérant l'obligation qu'il a » par tous les devoirs de ſa charge, de pourvoir aux né- » ceſſités publiques, a fait une ligue avec le roi d'Eſpagne » & les Vénitiens. Il a envoyé ſes légats pour ſolliciter tous » les Princes & tous les peuples à défendre tous enſemble » la cauſe commune.

» Il ſouhaite particulièrement que vous ayez quelque » part à une entrepriſe ſi ſainte & ſi glorieuſe; tant parce » qu'il a beaucoup de confiance en votre valeur, que parce

» qu'il espère que vous prendrez volontiers les armes contre ces infidelles que vous avez si souvent vaincus, & » que vous défendrez la république chrétienne contre leurs » efforts, avec d'autant plus d'ardeur, que vous êtes les » premiers exposés au danger, & qu'il s'agit plus de la sureté de vos états, que de celle de tous les autres. Nous » savons que vous avez toujours eu une généreuse ardeur » d'étendre la foi & la piété chrétienne, & d'éloigner de » vos frontières ces irréconciliables ennemis qui sont à vos » portes. Mais vous avez attendu des temps favorables pour » réprimer enfin leur insolence.

» Voici l'occasion que vous avez tant désirée. Selim, » animé contre les chrétiens par une férocité naturelle, & » par une perfidie ordinaire aux Princes de sa maison, a » rompu la paix qu'il avoit solennellement jurée, & qu'il » avoit renouvelée si religieusement, si toutefois il y a » quelque religion parmi ces barbares. Selim, dis-je, attaque l'isle de Chypre. Il espère que les chrétiens désunis » comme auparavant par des haines, ou par des jalousies » d'état, ne seront pas disposés à soutenir les intérêts de » leur religion, & qu'il opprimera facilement une petite république abandonnée.

» Mais par les soins du souverain Pontife, le roi d'Espagne, qui pourroit lui seul soutenir tout le poids de cette » guerre, a joint ses armes à celles de Rome & de Venise. » L'Empereur & tous les Princes d'Allemagne sont de cette » ligue. Dom Sébastien roi de Portugal veut avoir part à » une si sainte expédition. Les François mêmes, quelqu'éloignés qu'ils soient des Turcs, & quelque alliance qu'ils » aient avec eux, nous font espérer uns secours très-considérable. Les forces des ennemis sont dissipées. Notre » dernière victoire les a entièrement abattus. Plusieurs » peuples de la Grèce & de la Macédoine ont repris courage, & sont prêts à secouer le joug de leur servitude, si » nous sommes résolus de les assister. De sorte que si nous » laissons perdre une occasion si favorable, il faut confesser que Dieu est irrité contre nous, & qu'il nous a » frappés d'aveuglement.

» Mais nous avons juré la paix, direz-vous, & nous ne » pouvons manquer à nos traités, sans manquer à la foi » publique & à la religion de nos sermens. Lisez, Messieurs,

» les hiſtoires de tant de nations que ces infidelles ont dé-
» ſolées; vous trouverez qu'ils n'ont égard ni aux lois, ni à
» la foi des traités, & qu'ils ont ſubjugué plus de provin-
» ces par la trahiſon & par la perfidie, que par la force ou
» par le bonheur de leurs armes. Les Vénitiens n'ont que
» trop éprouvé leur mauvaiſe foi. Je vous alléguerois leur
» exemple, ſi vous n'aviez vous-mêmes des expériences de
» leur infidélité accoutumée. Je ne vous parlerai pas de
» Bialograde, ville fort peuplée à l'embouchure du Nieſter,
» que ces barbares vous ont enlevée. Je ne vous parlerai
» pas de deux villes qu'ils ont ſurpriſes & qu'ils ont forti-
» fiées dans la Podolie : ce ſont leurs injuſtices anciennes,
» & je ne veux vous repréſenter que les plus récentes.

» L'année paſſée, avant la défaite de leur armée navale,
» ſous prétexte que vous n'aviez pas payé au Roi des Tar-
» tares je ne ſai quelle penſion, qu'ils appeloient un tri-
» but, au grand déshonneur de votre royaume, ils lâchè-
» rent contre vous ces mêmes Tartares, qui firent de grands
» ravages dans les campagnes fertiles de la Ruſſie & de la
» Pologne, & qui entraînèrent un grand nombre de vos
» citoyens dans une honteuſe captivité. Ils n'auroient pas
» manqué de faire une pareille irruption encore cette an-
» née, ſi leur défaite ne les eût épouvantés. On publioit
» de tous côtés qu'il y avoit une armée de quarante mille
» hommes campée au-delà du Boriſthène. Ce ne fut pas la
» rigueur de l'hiver qui les arrêta; ce fut un ordre de Se-
» lim, qui ne jugeoit pas à propos d'irriter les Polonois,
» après la perte qu'il venoit de faire.

» Après ces incurſions des Tartares, contre toute ſorte
» de juſtice & contre les traités de paix, ne ſe ſont-ils pas
» rendus maîtres de la Valachie ? N'en ont-ils pas chaſſé le
» ſeigneur naturel, qui n'étoit coupable à leurs yeux que
» de trop d'attachement & de fidélité pour la Pologne ?
» N'ont-ils pas mis à ſa place le plus méchant eſclave de
» leur tyran, qui a renoncé à la foi chrétienne, pour em-
» braſſer le culte profane de Mahomet; qui a pris toutes les
» ſuperſtitions & tous les vices de ces barbares, qui eſt
» auſſi cruel, auſſi avare, & auſſi déraiſonnable qu'eux;
» qui ſera toujous prêt à exécuter leurs ordres, & qui
» n'attend qu'un commandement pour vous attaquer ?

» Le roi Sigiſmond, qui étoit très-ſage & très-prévoyant,

» avoit toujours eu grand ſoin que le Vaivode de Vala-
» chie fût porté à ſuivre le parti des chrétiens, lorſque
» l'occaſion de ſe déclarer ſe préſenteroit : il avoit même
» fait des traités qui le lioient en quelque façon aux intérêts
» de cette couronne, afin que cette province fût comme
» une barrière entre les terres du Turc & les ſiennes. Ce-
» lui qui y commande préſentement, eſt non-ſeulement
» dépendant des miniſtres de la Porte, il eſt encore ennemi
» déclaré de la Pologne. Il ſait que vous avez travaillé à
» rétablir Bocdan, & que par vos lettres & par vos intri-
» gues vous ſollicitez ces peuples à le reconnoître. Conſi-
» dérez donc, Meſſieurs, ſi les Turcs ont bien obſervé les
» lois du traité, lorſqu'ils ont envoyé dans votre voiſina-
» ge un Vaivode circoncis, avec des troupes pour l'éta-
» blir & pour le défendre contre vos armes. Il eſt certain
» que cette paix n'eſt qu'apparente, puiſqu'ils ont fait une
» irruption dans la Ruſſie, où ils ont brûlé, pillé, ſaccagé,
» & où ils ont exercé toutes les hoſtilités imaginables,
» même depuis que vous avez rappelé vos troupes de la
» Valachie. C'eſt à vous à déterminer, ſi vous aimez mieux
» donner une armée à Bocdan par délibération publique,
» ou permettre à ſes amis de l'aſſiſter & de lui fournir des
» troupes. Si le ſénat ſe déclare ouvertement, la paix eſt
» rompue. Si vous permettez aux particuliers de l'aſſiſter,
» croyez-vous que les Turcs faſſent grand cas d'une paix
» que des particuliers peuvent troubler impunément ?

» Mais depuis peu, direz-vous, nous avons reçu des let-
» tres fort obligeantes du Grand-Seigneur. Il nous traite
» comme ſes anciens amis & ſes alliés. Je vous prie, Meſ-
» ſieurs, de faire quelque réflexion ſur cette manière d'a-
» gir. D'où vient cette civilité à des barbares, qui ſe croient
» fort élevés au-deſſus du reſte des hommes ? C'eſt qu'ils
» jugent que le temps vous eſt favorable. Ils veulent vous
» endormir avec ces noms d'amitié & d'alliance : & ne pou-
» vant vous attaquer par la guerre, ils vous attaquent par
» la paix. Plus ils vous flattent contre leur naturel, plus ils
» conçoivent de haine & de colère dans leurs cœurs. Ils at-
» tendent leur temps, & ils vous font perdre le vôtre. Ce-
» pendant ils ſont ſur vos frontières. La Valachie leur étoit
» déjà tributaire : ils n'y viennent pas pour la conquérir,
» mais pour être plus près de vous, & pour vous ôter tout

» le crédit que vous avez dans cette province. C'eſt pour
» cela qu'ils dépoſent un jeune Prince, à qui ils n'ont rien
» à reprocher que votre amitié.

» Voulez-vous attendre, Meſſieurs, qu'ils ſe ſaiſiſſent de
» la ville de Cothin, & qu'ils la fortifient; qu'ils vous
» ôtent l'eſpérance d'entrer dans la Valachie, & qu'ils vous
» tiennent dans une crainte perpétuelle pour Caminieck?
» Que s'ils ont ſollicité il y a quelques années Alexandre
» père de Bocdan de reprendre Povetie, que penſez-vous
» qu'ils feront, quand ils ſe ſeront rendus les maîtres de la
» Valachie? Qui les empêchera, s'ils connoiſſent que vous
» aimiez le repos, & que vous ſoyiez inſenſibles, d'aſſu-
» jettir la Tranſylvanie, & d'environner votre royaume,
» enſorte que vous ayiez toujours vos plus cruels ennemis
» à vos côtés? En ces occaſions, quoiqu'il ne faille pas
» ſouhaiter la guerre, il eſt de la prudence de ſuivre la né-
» ceſſité, & de prévenir ſes ennemis. Il vaut mieux prévoir
» les maux qui nous menacent, que de nous laiſſer accabler
» en les négligeant. Vos ancêtres ont ſouhaité avec paſſion,
» l'occaſion qui ſe préſente aujourd'hui. Si vous la laiſſez
» échapper, je prie Dieu que je ſois faux prophète; je
» crains que vous ne vous repentiez un peu trop tard de
» votre oiſiveté; & que vous ne connoiſſiez, lorſqu'il ne
» ſera plus temps, l'importance de mes avis.

» J'ai appris que le feu roi Sigiſmond avoit accoutumé de
» dire, quelque temps avant ſa mort, qu'il n'avoit rien
» déſiré plus ardemment, que de voir tous les Princes
» chrétiens unis enſemble, pour attaquer leur ennemi
» commun; & qu'il auroit fait voir en cette occaſion, ſi
» c'étoit par choix, ou par néceſſité, qu'il avoit fait des
» traités de paix avec ces barbares. Ce Prince, qui aimoit
» tendrement ſes ſujets, ajoutoit, qu'il laiſſeroit à ſon fils
» ſon royaume plus vaſte & plus floriſſant qu'il ne l'avoit
» reçu, mais un peu plus ſujet, & plus expoſé à la puiſ-
» ſance des Turcs. Ce Roi ſi ſage & ſi politique ſavoit
» bien que les Polonois ne jouiroient jamais d'une parfaite
» liberté tant qu'ils auroient pour voiſins des ennemis in-
» fidelles & puiſſans; & qu'un jour on verroit tomber ſur
» cet état, l'orage que les temps & les paſſions différentes
» avoient détourné juſques alors. Ces prédictions vous doi-
» vent être très-conſidérables, parce qu'elles viennent

» d'un esprit sage & plein de tendresse pour vous, qui » vouloit vous exciter à vous servir du temps que Dieu » vous offre, pour abattre l'orgueil & la puissance des » tyrans, qui vous menacent toujours. Ne vous laissez pas » tromper par ces fausses apparences d'amitié & d'alliance, » qu'ils vous proposent, pendant qu'ils sont occupés à » d'autres guerres.

» Je ne me lasse point de vous redire, Messieurs, qu'il » faut considérer la guerre qu'ils font au Chrétiens comme » s'ils la faisoient à chaque prince en particulier. Ce dan- » ger commun doit animer tout le monde à prendre les » armes : vous y avez plus d'intérêt que tous les autres. » Qu'est-ce qui peut vous arrêter depuis que nous avons » remporté cette célèbre victoire de Lépante ? Tout ce » grand armement de mer est ruiné. Toutes leurs troupes » sont dispersées sur les côtes, dans les garnisons de la » Grèce, de l'Asie & de la Syrie; de sorte que si les Chré- » tiens les attaquoient par mer & par terre, & s'ils faisoient » quelques efforts du côté de la Hongrie, de la Pologne » & de la Dalmatie, il ne faut point douter qu'on ne pût » chasser ces infidelles de toute l'Europe.

» Mais supposez qu'il n'y a point de ligue entre les prin- » ces Chrétiens contre les Turcs; que personne ne vous » invite à cette guerre, & que ces ennemis viennent fon- » dre sur cet état; ce qui pourroit arriver un jour : croyez- » vous que la Pologne ait assez de forces pour soutenir » tout le poids de cette guerre ? Pouvez-vous espérer de » résister à une si grande puissance par vos seules armes, » & sans le secours de vos alliés ? Si vous vous sentez assez » forts par vous-mêmes, quelle plus grande gloire pou- » vez-vous acquérir que celle d'avoir repoussé par votre » valeur l'ennemi de toute la Chrétienté, & d'avoir étendu » avec honneur les bornes de votre empire ? Que si vous » jugez que vous ayez besoin du secours des autres, si votre » liberté vous est chère, si vous craigniez une cruelle & » honteuse servitude, vous imploreriez le secours de vos » amis & de vos voisins; vous enverriez par-tout des am- » bassades; vous engageriez vous-mêmes les princes à une » guerre si juste & si sainte; & vous vous tiendriez heu- » reux que Dieu vous eût offert l'occasion d'une ligue pour » combattre les ennemis de la religion.

» On vous offre aujourd'hui, non-seulement des se-
» cours pour la guerre, mais encore les fruits d'une vic-
» toire. Mais de quelle victoire ? Elle est si grande, qu'elle
» ôte à nos ennemis cet empire de la mer qui pouvoit les
» rendre maîtres de toute l'Europe. Si nous en laissons perdre
» le fruit par notre négligence, si nous leur donnons le
» temps de réparer leur flotte & de ranimer leur ancien or-
» gueil; je ne sais s'il n'étoit pas plus à propos de ne les pas
» vaincre. Car outre qu'ils se rendront aussi puissans qu'au-
» paravant, ils seront plus irrités par leurs pertes, & pous-
» sés tout ensemble par la haine & par la vengeance. Alors,
» comme vous êtes les plus proches, vous serez les plus
» exposés. Cependant vous vous flattez d'une paix qui dé-
» pend de l'infidélité de ces barbares. Je prie Dieu que
» vous ne vous repentiez pas de votre crédulité : mais je
» crains, à en juger par ce qui s'est passé dans la Valachie,
» que vous n'appreniez plutôt que vous ne pensez, que
» les Turcs ont passé le fleuve Niester, & que la haine
» qu'ils nourrissent dans leur esprit ne vienne à éclater &
» à se répandre comme un feu caché qui excite un grand
» embrasement.

» Mais plusieurs choses vous empêchent de vous dé-
» clarer. Je sais que les grandes entreprises ont toujours de
» grandes difficultés dans leurs commencemens : mais le
» zèle, le courage & l'engagement les surmontent dans la
» suite. Lorsqu'on voit brûler sa maison, & que des tour-
» billons de flamme se poussent avec impétuosité vers le
» ciel, personne ne s'amuse à se parer. Quelque nu, quel-
» que malade qu'on soit, on se sauve du danger le plus
» promptement qu'on peut. L'ennemi est déjà sur vos fron-
» tières; il entre dans vos états; il fait déjà le dégât dans
» vos campagnes. S'il s'avance & s'il veut forcer les pas-
» ges, il faut l'arrêter. S'il s'arrête & s'il demeure en repos
» dans la Valachie, il est d'autant plus à craindre, qu'il se
» prépare à faire de plus grands efforts. De sorte qu'il ne
» s'agit pas de délibérer si vous serez en guerre avec les
» Turcs; mais si vous leur ferez la guerre en leur temps,
» ou au vôtre, & si vous songerez à votre liberté & à votre
» conservation, lorsque leur défaite vous donne une so-
» lide espérance de vaincre; ou si, charmés de la douceur
» du repos, vous vous contenterez d'être spectateurs des

» combats des autres. En attendant ainſi l'événement de » la guerre, vous deviendrez peut-être la récompenſe du » vainqueur, ſans avoir obligé les vaincus à vous » ſecourir.

» Il eſt certain, Meſſieurs, que vous aurez un jour » guerre avec les Turcs. Que faites-vous quand vous dif- » férez de les attaquer ? Vous ne vous en ſauvez pas. Vous » attendez qu'ils ſoient plus puiſſans. Ainſi, je m'étonne » qu'il y ait des gens parmi vous qui préfèrent une paix in- » certaine & mal établie, à une guerre honorable & néceſ- » ſaire ; & qui ne ſongent pas combien ce peu de repos qu'ils » goûtent, leur coutera de peines & d'inquiétudes. Au- » rez-vous donc tant d'averſion pour la guerre & pour le » travail que vous ne connoiſſiez pas que votre ſalut dé- » pend du caprice des barbares ? ou ſi vous le connoiſſez, » n'eſtimez-vous pas cet état plus fâcheux que celui de la » ſervitude ? Ne voudriez-vous pas défendre votre liberté » aux dépens même de votre vie ? Ne penſez-vous qu'à » jouir de la paix préſente, ſans vous ſoucier de l'orage qui » tombera un jour ſur vos enfans & ſur vos neveux, & » que vous ne pourrez éviter vous-mêmes ſelon toutes les » apparences ? Un père de famille, dans ſon domeſtique, » ne travaille pas ſeulement à laiſſer un ample héritage à » ſes enfans ; il a ſoin qu'on ne les puiſſe troubler après ſa » mort dans leur poſſeſſion. Le ſénat, qui eſt comme le » père des peuples, ne doit-il pas pourvoir à la ſureté & » à la liberté de ceux qui viendront après vous ?

» Je veux qu'il n'y ait rien à craindre, Meſſieurs, & que » les Polonois jouiſſent en repos d'une tranquillité aſſurée, » ce que je ne ſaurois me perſuader. Voulez-vous qu'une » nation, ſi renommée par tant d'illuſtres exploits, & ſi » accoutumée à tous les exercices militaires, renonce à ſes » inclinations guerrières, pour vivre dans la langueur & » dans la molleſſe ? Il eſt à craindre qu'une grande oiſiveté » ne corrompe votre jeuneſſe. Comme les corps les plus » robuſtes perdent leur force & leur embompoint & de- » viennent languiſſans, lorſqu'ils vivent dans un lâche re- » pos ; ainſi les républiques s'affoibliſſent & deviennent in- » firmes lorſqu'elles ne s'exercent point dans les arts & dans » les diſciplines qui leur conviennent. Elles ſe corrom- » pent par le luxe & par l'oiſiveté, & fomentent des

» ſéditions & des révoltes qui ſont les maladies des états.

» Vous ſavez qu'il n'y a déjà que trop de principes & » de ſemences de diviſions dans la Pologne. Je ne vois point » de remède plus ſûr que l'exercice des armes, qui eſt ſi » naturel & ſi ordinaire à vos peuples. C'eſt-là votre car- » rière ; c'eſt-là votre gloire ; ce ſont-là vos arts & votre » étude : c'eſt par les combats & par le travail que vous êtes » parvenus au degré de puiſſance où nous vous voyons, » & que vous avez acquis tant de provinces, qui compoſent » aujourd'hui ce grand royaume. Vos ancêtres ont paſſé » leur jeuneſſe à cheval, dans les exercices de la guerre & » dans les feſtins ou dans les débauches. Ils ne mettoient » pas leur gloire à exceller en intempérance, ils la mettoient » à vaincre à la courſe, à lancer un javelot, à pouſſer un » cheval de bonne grâce, & à ſavoir le métier des armes. » Ils étoient plus ſouvent dans leur camp que dans leur » maiſon. Ils n'avoient pas accoutumé d'acquérir des hon- » neurs & des richeſſes par les plaiſirs & par l'oiſiveté, mais » par la valeur & par le mépris des dangers. Ils ne recon- » noiſſoient point d'autre gloire, ni d'autre récompenſe » que celle d'avoir bien ſervi dans les armées, & d'avoir » paſſé par tous les degrés du ſervice.

» Par ces glorieux travaux, ils arrivèrent à cette répu- » tation & à cette gloire, qui les rendit redoutables à leurs » voiſins & illuſtres dans les climats les plus éloignés. S'il » vous reſte encore quelque déſir de rétablir cette diſci- » pline, & de conſerver votre royaume par les mêmes » arts qui l'ont augmenté, pourquoi ne vous joignez-vous » pas aux autres princes pour la cauſe commune de la » Chrétienté ? Faites réflexion de quelle importance il eſt » pour vous ſi les Chrétiens vainquent ou s'ils ſont vaincus. » S'ils ſont vaincus, croirez-vous être en ſureté ? Pour- » quoi donc ne les aſſiſtez-vous pas, & pour leurs intérêts » & pour les vôtres, de crainte que leur chute ne vous ac- » cable, & que vous ne ſoyez entraînés par le malheur des » autres. Si vous jugez que nous vaincrons, que ne pre- » nez-vous les armes pour avoir part à notre victoire, » comme vous les prendriez pour empêcher notre ruine ?

» Souvenez-vous donc encore une fois de la valeur & » de la gloire de vos ancêtres. Souvenez-vous des grandes » grâces que vous avez reçues du ciel. Souvenez-vous de

» votre propre ſureté. Employez pour Dieu cette vigueur
» de vos corps, cette vivacité de vos eſprits, ce grand nom-
» bre de guerriers, cette abondance de proviſions qu'il
» vous fournit. Ecoutez ſa voix qui vous appelle à cette
» guerre ſainte contre les ennemis de ſa foi. Profitez de
» cette occaſion de faire paroître votre ardeur & votre
» courage, & de défendre votre royaume. Si c'eſt un crime
» que d'abandonner notre patrie ou nos parens, quel
» crime ſera-ce d'abandonner la cauſe de JESUS-CHRIST ?
» Pouvez-vous vous diſpenſer de réſiſter à ces cruels en-
» nemis, qui s'en prennent à la religion, au culte ſacré des
» autels, & à Dieu même.

» Je prie Dieu, Meſſieurs, qu'il vous inſpire les con-
» ſeils que vous devez ſuivre, & qu'il répande ſes grâces
» & ſes lumières ſur le roi & ſur vous avec tant d'abon-
» dance, que vous ne preniez point de réſolution qui ne
» réponde à la grandeur de votre nation & à la cauſe de
» la Chrétienté que vous défendrez : afin que vous jouiſ-
» ſiez un jour d'une paix ſure & indépendante du caprice
» des hommes, & que vous laiſſiez après vous à vos deſ-
» cendans une liberté ſolide & qui ſe ſoutienne par ſes pro-
» pres forces ».

Ce diſcours du légat avoit jeté la honte & l'inquiétude dans l'eſprit de ceux qui avoient le plus de répugnance pour la guerre, & qui vouloient ſur-tout être en paix avec le Grand-Seigneur ; & ſi l'affaire eût été rapportée en plein ſénat, il auroit été très-difficile de rejeter le conſeil de faire la guerre, tant il y avoit de perſonnes de qualité qui opi-noient à la ligue, perſuadées par les diſcours de Commen-don. Mais la maladie du roi, qui devenoit tous les jours plus dangereuſe, engagea tout les monde & le légat même, à d'autres penſées plus importantes ; parce que le roi n'avoit point d'enfans, & qu'il ne reſteroit aucun prince du ſang royal quand il viendroit à mourir.

La mort du pape Pie V, qui arriva malheureuſement en ce même temps, arrêta toutes les affaires de la Chrétienté : & quoique les cardinaux, par une diligence ſalutaire, euſ-ſent élu Grégoire XIII le jour d'après qu'ils ſe furent en-fermés dans le conclave ; néanmoins l'attente d'un nou-veau pontife avoit ſuſpendu toutes choſes. Tout étoit calme ; l'eſpérance & l'ardeur des Vénitiens étoient ralenties. Mais

Grégoire dépêcha d'abord des courriers avec des lettres ; par lesquelles il ordonnoit à Commendon de continuer ses soins pour l'affaire de la ligue, & d'assister à l'élection d'un nouveau roi, si Auguste, de qui on avoit appris depuis peu la maladie, venoit à mourir ; & de retourner promptement en Pologne, s'il en étoit déjà sorti.

LA VIE
DU CARDINAL
JEAN-FRANÇOIS
COMMENDON.
LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

La mort du roi Sigiſmond Auguſte, qui fut le dernier roi de la race de Jagellon.

LE roi Sigiſmond Auguſte étoit épris de la beauté & des attraits d'une jeune Dame, qu'il avoit fait venir depuis peu dans ſon palais, qui s'étoit rendue maîtreſſe de l'eſprit du prince & de la fortune des courtiſans. Elle & ſa mère diſpoſoient de tous les emplois, & faiſoient diſtribuer toutes les grâces aux perſonnes qui leur étoient dévouées & qui les flattoient de l'eſpérance de parvenir à la royauté. Pour le roi, il étoit ſi éperdument amoureux, que tout infirme & tout mourant qu'il étoit, il ſe laiſſoit emporter à l'ardeur de ſa paſſion, ſans écouter ni les prières de ſes fidelles ſerviteurs, ni les avis des médecins, qui lui rediſoient tous les jours que ſa plus dangereuſe maladie étoit ſon incontinence.

Lorſqu'il ſe ſentit accablé & réduit à une extrême foibleſſe, il ne voulut voir aucun de ſes domeſtiques. A peine ſouffrit-il que la princeſſe ſa ſœur lui rendît quelques viſites, & refuſant tous les ſecours qu'il devoit attendre de ſes proches & de ſes amis, il s'abandonna aux ſoins & à

la conduite de ces deux dames qui le gouvernoient. Elles entreprirent de le guérir ; mais abusant de la confiance qu'on avoit en elles, elles négligèrent tous les remèdes ordinaires, & n'employèrent que les charmes impuissans d'une magicienne, qui se confioit en son art, & qui leur faisoit espérer une guérison merveilleuse. Leur espérance fut trompée ; tous ces grands secrets de magie furent inutiles, & ce prince abandonné des médecins, affoibli & consumé par le feu de ses passions, mourut sans enfans le septième jour de Juillet ; & la maison des Jagellon, qui avoit régné près de deux cents ans dans la Pologne, fut éteinte en lui.

Jagellon, qui avoit été le premier roi de cette race, étoit prince de Lithuanie, dans le temps que cette province, qui adoroit des animaux & des serpens, reçurent, par la renommée, quelques notions de la foi & de la religion des Chrétiens. Ces peuples adonnés à l'idolâtrie, s'instruisirent de nos mystères, pour les savoir plutôt que pour les croire ; & voulant connoître les lois, les maximes & les cérémonies de l'église, plutôt par un esprit de curiosité, que par aucun motif de soumission ; ils apprirent avec quelque plaisir, ce qu'ils n'étoient pas résolus de suivre. On rapporte qu'ils étoient si barbares, que dès que leurs filles étoient dans un âge raisonnable, ils sacrifioient leur pudeur à la passion brutale des jeunes hommes. Ils connoissoient si peu l'honneur, qu'ils croyoient qu'il étoit fort honorable pour elles de l'avoir perdu. Ils s'étoient imaginé qu'il y avoit de la honte à épouser une femme chaste ; & sans s'arrêter à la foi, ni à la sainteté du mariage, ils étoient persuadés que plus leurs dames avoient de galans, plus elles étoient honnêtes femmes.

Les Polonois, après la mort de leur roi Louis, conservèrent le royaume à la princesse Hedwige sa fille unique, se réservant le droit de lui choisir un époux ; & ils voulurent bien la faire reine, à condition qu'elle feroit roi celui que les états assemblés lui nommeroient. Guillaume, archiduc d'Autriche, se présenta, & tâcha de gagner par ses soins & par ses intrigues, l'esprit de la reine & le royaume de Pologne. Comme il étoit jeune & bien fait, il ne lui fut pas difficile de toucher le cœur de cette princesse. Elle l'invita à faire le voyage de Cracovie, & l'on soupçonna

qu'elle l'avoit reçu chez elle secrètement, & qu'elle lui avoit donné des marques très-fortes de son amitié. Mais les Polonois obligèrent ce jeune prince à se retirer sur ses terres, & choisirent Jagellon pour leur roi & pour époux d'Hedwige, à condition qu'il uniroit la Lithuanie avec la Pologne; qu'il régneroit également sur ces deux états; & que lui & ses peuples renonceroient à leurs superstitions & au culte de leurs faux dieux, pour embrasser la foi de JESUS-CHRIST. Ce qui fut exécuté; & Jagellon fut conduit magnifiquement dans Cracovie, où il fut couronné roi de Pologne.

Il eut deux fils; Uladislas, qui fut défait & tué par les Turcs à la journée de Varne, comme nous avons déjà remarqué; & Casimir, qui succéda au royaume, après la mort de son frère. Celui-ci ayant eu quinze enfans, maria neuf filles à autant de princes Allemands ses voisins, & se rendit très-considérable par ce grand nombre d'alliances. Casimir son plus jeune fils mena une vie très-pure & très-innocente; & mourut dans sa jeunesse en odeur de sainteté, que les Polonois assurent avoir été confirmée par des miracles. Féderic, qui fut un autre de ses fils, fut archevêque de Gnesne & évêque de Cracovie; & le pape Alexandre VI, le fit cardinal quelque temps après. Les peuples de Bohème, & depuis ceux de Hongrie, élurent Uladislas pour leur roi. Celui-ci eut deux enfans, Louis & Anne. Louis, après la mort du roi son père, eut en partage le royaume de Hongrie; & s'étant engagé mal à propos dans une bataille contre les Turcs, il fut défait; & par une fatalité, qui sembloit être attachée à sa famille, il mourut en fuyant. Anne épousa l'empereur Ferdinand d'Autriche, & ne fut pas moins féconde que son ayeule; car elle eut quinze enfans. Après la mort de Casimir, Jean Albert son fils aîné lui succéda. Alexandre son frère, gouverna le royaume après lui; mais ils moururent tous deux sans enfans. Sigismond, qui régna après eux, eut un grand nombre de filles, & ne laissa qu'un fils, qui fut ce Sigismond Auguste, dont nous venons de rapporter la mort, & qui fut le dernier de la race de Jagellon.

CHAPITRE II.

Commendon dispose les esprits à élire un roi Catholique.

LES Polonois ne souffrent point d'autres rois que ceux qu'ils ont choisis eux-mêmes ; & sans avoir égard à la naissance ou à l'ordre de la succession, ils veulent que ceux qui les gouvernent leur soient obligés, & que la fortune de leurs souverains soit leur ouvrage. Néanmoins, suivant l'usage des autres nations, ils n'ont presque jamais préféré des étrangers aux princes du sang. Les rois, afin d'assurer la couronne à leurs fils ainés, les faisoient déclarer leurs successeurs sans beaucoup de peine, même dans leur enfance, pourvu qu'ils fussent nés d'un légitime mariage ; car ils ne reconnoissent point les fils naturels. Ils n'avoient qu'à gagner, par des présens & par des bienfaits, les principaux de la noblesse, & à les engager dans leurs intérêts. Ainsi la considération du roi présent leur faisoit relâcher une partie de leur liberté ; & leurs assemblées donnoient un peu plus à la faveur & à la reconnoissance, qu'aux lois & aux coutumes du royaume.

Auguste étant mort, chacun reprit avec joie cet esprit de liberté qui étoit presque éteint. Ils n'étoient plus arrêtés, ni par la crainte, ni par la complaisance ; & la multitude, qui ne sait jamais se régler, auroit bientôt changé cette noble liberté, en une très-dangereuse licence, si les plus sages, par leurs conseils & par leur autorité, n'eussent modéré ces emportemens populaires. Dès que les magistrats virent que la république étoit sans chef, & que les lois avoient perdu toute leur force, depuis qu'il n'y avoit plus de souverain pour les faire observer, ils s'assemblèrent séparément, chacun en leurs provinces, & firent des règlemens nécessaires pour empêcher les désordres, & pour entretenir la paix dans toutes les parties de cet état.

Toute la noblesse, par une louable conspiration, fit publier qu'on tiendroit pour ennemis de la patrie, & qu'on pourroit tuer impunément tous ceux, qui durant l'interrègne, entreprendroient de faire quelque violence. Ils avouoient tous que Commendon avoit beaucoup contribué

à maintenir l'ordre & la tranquillité publique, & que sa prudence & son autorité avoient été d'un grand secours dans ces temps difficiles; parce que plusieurs des principaux seigneurs lui communiquoient plus librement leurs desseins, & qu'il les portoit fort adroitement à la paix & à la douceur.

Il s'en présenta une occasion fort pressante dès le commencement de l'interrègne. La maison des Sborowis étoit alors une des plus illustres de Pologne par sa noblesse, par les biens & par les terres qu'elle possédoit. Ils étoient plusieurs frères, qui s'étoient acquis beaucoup de crédit par leur naissance, par l'union étroite qui étoit entre eux, & par un certain air populaire qu'ils affectoient. Ces jeunes seigneurs, au premier bruit de la mort du roi, prirent les armes, & se jetèrent dans Cracovie, à dessein de se saisir de la ville & de la citadelle, & d'en chasser le palatin Firleï, avec qui ils avoient eu de grands démêlés. Ils avoient tous quitté la religion de leur père, & s'étoient attachés aux opinions de Calvin, excepté André seul, qui par son esprit & par sa prudence avoit gagné sur eux tous les droits d'aîneſſe, quoiqu'il fût moins âgé que plusieurs autres: ensorte que toute la famille le regardoit comme le plus sage & le plus éclairé, & déféroit beaucoup à ses sentimens.

Commendon étoit de ses amis; il lui avoit même rendu de bons offices en plusieurs rencontres, & il en avoit reçu toutes les marques d'amitié & de reconnoissance qu'il pouvoit en attendre. Celui-ci ayant su que le légat étoit parti de Cracovie, & qu'il devoit s'arrêter à quelque lieues de-là, il le vint trouver secrètement pendant la nuit, & lui fit confidence du dessein qu'il avoit pris avec ses frères, de surprendre la citadelle de Cracovie, espérant qu'il ne le désapprouveroit pas, parce que le palatin Firleï étoit le chef des hérétiques. Mais le légat craignit que ce ne fût un commencement de trouble & de désordre, & que ces premières émotions ne donnassent occasion d'entreprendre sur les prêtres & sur les églises; que l'insolence & la témérité ne prévalût sur la prudence & la raison; & que le royaume ne tombât entre les mains de quelque seigneur hérétique, ou ne fût partagé par des factions différentes. Se croyant donc obligé de s'opposer à cette entreprise, il remontra à André que leur dessein étoit très-dangereux; qu'ils alloient s'attirer

la haine de tout le royaume ; qu'ils perdroient beaucoup de cette réputation & de ce crédit, qu'il falloit ménager dans l'état préſent des affaires ; qu'ils offenſeroient le peuple qu'il falloit gagner plus que jamais ; & qu'ils donneroient de grandes priſes ſur eux à leurs ennemis. Par ces raiſons il le détourna ſi bien de cette réſolution hardie, qu'il l'obligea même de partir promptement, pour aller retenir ſes frères dans le devoir.

Dès que Commendon eut connu que la ſanté du roi étoit déſeſpérée, il crut qu'il falloit abandonner la ligue contre le Turc, pour travailler à l'élection d'un nouveau roi. Il ſavoit que les hérétiques, qui ne manquoient pas de crédit dans le ſénat & parmi le peuple, s'aſſembloient ſecrètement, & ſe diſpoſoient à faire de grands efforts, ou pour troubler l'état, ou pour faire élire un roi qui fût de leur ſecte. Quelques-uns même de ceux qui étoient de leur conſeil, lui avoient donné avis de tous les articles qui s'étoient propoſés. Les premiers étoient qu'ils ne conſentiroient jamais à l'élection d'aucun roi qui ne fût hérétique, ou qui ne jurât de donner à chacun une entière liberté de croire ou de diſcourir de la religion ſelon ſon ſens & ſelon ſes opinions. Qu'on leur accorderoit des temples dans tout le royaume, où leurs miniſtres prêcheroient ouvertement leur doctrine. Que les catholiques ne pourroient redemander les biens que les hérétiques avoient uſurpés ſur eux. Ils ajoutoient encore quelques autres points, qui reſſentoient la même fureur & la même impiété ; & ils étoient réſolus de faire valoir tout leur crédit & de faire approuver leurs propoſitions dans la diète.

Cette conjuration des hérétiques n'étonnoit pas tant Commendon, que la négligence des catholiques qui étoient plus puiſſans & en plus grand nombre que leurs adverſaires ; mais qui vivoient dans une langueur & dans un aſſoupiſſement inſupportable. Pluſieurs d'entre eux ne regardoient les hérétiques que comme les ennemis déclarés du luxe & de l'ambition des eccléſiaſtiques, ou comme des réformateurs auſtères & des cenſeurs, peut-être un peu trop indiſcrets, des vices des derniers ſiècles, plutôt que comme des perturbateurs du repos de l'état & de l'égliſe. Pluſieurs même avoient des liaiſons avec eux, & s'uniſſoient à eux pour des intérêts communs. Ainſi ce mélange

& cette confusion de partis affoiblissoit celui de la religion. Commendon avoit donc à travailler à deux choses ; à faire ensorte qu'on choisît un roi catholique, & qu'il fût élu par les catholiques. Le seul moyen de réussir étoit de les réconcilier, d'animer ceux qui étoient languissans, de réunir toutes leurs forces dispersées, & d'entretenir les divisions qui étoient déjà formées entre les hérétiques.

Ces derniers avoient pour chefs Jean Firleï & Pierre Sborowi, qui étoient illustres par leur naissance & qui possédoient les deux premières charges de l'état. Sborowi étoit palatin de Sandomire ; Firleï étoit grand maréchal du royaume, & il avoit obtenu depuis peu le palatinat de Cracovie. C'étoit-là le sujet de leurs différents. Sborowi, sur les derniers temps de la maladie du roi, avoit demandé ce palatinat avec beaucoup d'empressement ; mais après ses longues & puissantes sollicitations, Firleï, qu'il croyoit être son solliciteur, devint son concurrent, & par la faveur de la maîtresse du roi, il obtint cette dignité qui avoit été si briguée. Cette préférence toucha très-sensiblement le palatin de Sandomire ; & comme il étoit naturellement emporté, il avoit un désir violent de se venger de l'outrage qu'il croyoit avoir reçu. Ces démêlés arrivèrent fort à propos pour diviser les forces des hérétiques, & donnèrent de grands avantages à notre parti pour l'élection du Roi.

Commendon qui savoit que ces divisions étoient très-importantes, les entretint avec beaucoup d'adresse. Il fit avertir Sborowi par André son frère, qu'il prît garde aux desseins de Firleï, qui faisoit des assemblées secrètes chez lui, & qui prétendoit se rendre maître du parti, & disposer entièrement des suffrages de la diète, par l'intrigue de quelques-uns de ses amis, gens artificieux & entreprenans ; ce qui n'étoit que trop véritable. Sborowi, pour rompre toutes les mesures de son ennemi, & pour lui ôter toute espérance de réussir dans son dessein, se déclara ouvertement pour l'élection d'un roi catholique.

Plusieurs personnes éminentes en honneurs, en biens & en dignités entre les catholiques, & plusieurs évêques même avoient abandonné le sénat & le soin des affaires publiques ; & s'étoient retirés de la cour, pour songer en repos à leurs intérêts particuliers, épouvantés par les murmures

& par les menaces des hérétiques. Il y en avoit même qui étoient entrés dans leur parti, par des considérations indignes de leur caractère. François Crasini, évêque de Cracovie, en la place de Padnewi, qui étoit mort depuis peu, s'étoit jeté dans l'intrigue de Firleï; Pierre Miscow, évêque de Ploskco, qui étoit d'ailleurs un prélat fort sage & fort éloquent, ennuyé, à ce qu'il disoit, de tant de troubles, s'étoit éloigné des affaires, & ne vouloit plus d'autre soin que celui de compter & de garder les trésors qu'il avoit amassés. Nous avons déjà fait le portrait de l'esprit & des mœurs de l'archevêque de Gnesne. Les autres évêques suivoient ceux-ci; & prenant pour raison ou pour prétexte de leur retraite, qu'ils n'avoient pas assez de bien pour soutenir leur rang & leur dignité dans les assemblées, ils vivoient chez eux dans une lâche oisiveté.

Il n'y avoit que Stanislas Carnoviski, évêque de Cujavie, qui témoignât de la fermeté. C'étoit un prélat généreux, autorisé parmi le peuple, attaché inviolablement au bon parti; qui n'épargnoit ni ses soins ni ses revenus, lorsqu'il s'agissoit de servir l'état, & qui dans des occasions pressantes faisoit gloire de se sacrifier pour les intérêts du public. Il avoit du génie, & de l'expérience pour les affaires, & sur-tout une manière d'éloquence aisée & insinuante, propre à persuader & à modérer l'ardeur d'une multitude irritée. Il auroit été très-avantageux pour le bien de l'état, que ce prélat eût été populaire s'il n'eût trop affecté de le paroître: car il se laissoit si fort emporter à la faveur & aux vains applaudissemens du peuple, qu'il étoit capable dans ces transports de joie & de complaisance, de perdre un peu de son jugement & de sa probité; au moins n'avoit-il pas le pouvoir de se modérer. Quelquefois il étoit entreprenant & plein de confiance; souvent il paroissoit lent & abattu, selon que la faveur du peuple s'augmentoit ou diminuoit à son égard. Mais il étoit toujours avide de réputation, quelle qu'elle pût être, & il n'aimoit rien tant que de faire parler de lui. Il étoit pourtant plus porté à servir qu'à nuire. (1) Il avoit un grand respect & une forte inclination pour Commendon, & il s'étudioit à mériter son approbation. Commendon de son côté ména-

(1) On croiroit que notre Auteur crayonne ici le portrait de notre fameux cardinal de Retz.

gea si adroitement cet esprit, qu'il conserva toujours son amitié & modéra souvent ses grands emportemens de gloire.

Il y avoit encore parmi les catholiques un homme puissant & fort considéré dans la Pologne. C'étoit Albert Laski, qui avoit levé quelques années auparavant une armée à ses dépens pour surprendre la Valachie. Il s'étoit acquis par ses actions la réputation d'un capitaine prudent & expérimenté; & il avoit gagné l'amitié des gens de guerre, par les grandes largesses qu'il leur avoit faites. Il ne manquoit pas d'éloquence dans les conseils; & il étoit dans une si haute considération, qu'il pouvoit s'assurer des vœux & des suffrages d'une grande partie de la noblesse & particulièrement des jeunes gens, si les Polonois eussent voulu choisir un des Seigneurs de leur pays. Commendon avoit eu de grandes liaisons avec lui dès sa première ambassade; & le temps, les services, la conversation avoient augmenté leur amitié. Laski étoit allé au-devant de lui, jusqu'au-delà des frontières du royaume. Il lui avoit rendu tous les offices qu'il avoit pu s'imaginer, soit dans le voyage, soit à la cour; & il n'entreprenoit rien sans son conseil.

Le légat, pour fortifier le parti des catholiques, jugea qu'il étoit à propos d'unir ce Seigneur avec l'évêque de Cujavie. Il leur fit faire une espèce de traité d'amitié, par lequel ils s'obligèrent par serment de n'approuver aucune élection, qui ne fût au gré de l'un & de l'autre; de ne faire aucune démarche qui ne fût concertée entr'eux; & de s'en tenir aux sentimens du légat, dans les différents qui leur pouvoient arriver. Depuis ce temps-là, Commendon travailla à associer plusieurs catholiques à ce traité, dont il étoit le dépositaire, & particulièrement André Sborowi, qui pouvoit servir très-utilement. Ainsi il donnoit des chefs à son parti, au cas qu'il fallût réprimer l'insolence des hérétiques. Il s'assuroit qu'on n'éliroit qu'un roi catholique, & il avoit non-seulement la participation, mais encore la conduite & l'intendance de toute cette grande affaire.

CHAPITRE III.

Le Légat engage deux Seigneurs de Lithuanie à élire un fils de l'Empereur.

COMMENDON disposoit ainsi toutes choses dans la Pologne : cependant on prenoit des mesures plus justes & plus certaines dans la Lithuanie. C'est une partie du royaume qui y est unie, & qui y tient plutôt par des lois & par des traités, que par aucune inclination ou par aucune conformité d'humeurs. Il y avoit deux familles dans cette province, qui étoient plus considérables que les autres, par leurs dignités & par leurs richesses ; celle des Radzivils & celle des Cotchevics. Elles avoient eu de grandes jalousies l'une contre l'autre, comme il arrive ordinairement entre des puissances égales dans les provinces. Nicolas Radzivil & Jean Cotchevic étoient alors les chefs de ces deux maisons.

Le père de Radzivil fut un ennemi de l'église si ardent & si irréconciliable, qu'il employa tous ses biens & tout son crédit pour ruiner la foi catholique. Non-seulement il fut le premier qui introduisit les erreurs nouvelles dans la Lithuanie, mais il fut presque le seul qui les répandit dans toutes les provinces de la Pologne. Dès que Nicolas, qui étoit l'aîné de ses quatre fils, fut en âge de recevoir les premières impressions des belles lettres & de la religion, il l'envoya en Allemagne, pour le faire instruire dans la doctrine de Calvin, qu'il préféroit à toutes les autres. Mais lorsque ce jeune homme fut en état de faire des réflexions, & de juger des choses par lui-même, il fut rebuté par cette grande diversité, & par ce changement perpétuel de croyance & de sentimens qu'il remarqua parmi les hérétiques. Il renonça d'abord aux erreurs de son père ; mais dans cette grande confusion de sectes, il se trouvoit comme en suspens & irrésolu. Il savoit bien ce qu'il devoit rejeter, mais il ne savoit pas ce qu'il devoit suivre ; car il n'avoit pas encore été instruit des maximes de la discipline catholique.

Il étoit dans ces dispositions quand son père mourut ;

& ayant pris enſuite la réſolution de voir les pays étrangers, il paſſa en Italie & s'arrêta quelque temps à Rome. Il obſerva ſoigneuſement les coutumes & les mœurs de cette cour, que ſes docteurs lui avoient tant décriée; & revenant de toutes ces fauſſes impreſſions qu'on lui en avoit données, & édifié des diſcours & de la converſation de quelques perſonnes d'une grande probité, & particulièrement de Commendon, il embraſſa la foi de l'égliſe romaine avec tant de ferveur, que dès qu'il fut arrivé en Lithuanie, il s'appliqua à rétablir la religion que ſon père y avoit ruinée. Il rendit aux eccléſiaſtiques les biens & les honneurs qu'on leur avoit ôtés. Il chaſſa tous les nouveaux docteurs qu'on y avoit établis. Il veilla ſur l'éducation de ſes frères, & les fit ſi bien inſtruire, que l'un d'eux qui prit les ordres ſacrés, mérita d'être évêque de Vilne, & fut fait cardinal peu de temps après, par le pape Gregoire, à la recommandation du roi Etienne. Celui-ci fut le premier de ſa famille & de ſon pays, qui fut honoré de cette dignité, comme ſon père avoit été le premier qui avoit introduit les opinions des hérétiques. Il ſe rendit très-digne de cet honneur par l'intégrité de ſes mœurs & par ſa probité; & il donna de ſi grands exemples d'une vie pure & eccléſiaſtique, qu'il édifia toute ſa province.

Cotchevic avoit été ſéduit par les hérétiques, dès ſon enfance; mais lorſqu'il fut dans un âge plus raiſonnable, il prit auſſi de meilleurs ſentimens. Il abjura les erreurs qu'on lui avoit inſpirées, & il fut réconcilié à l'égliſe par Commendon. Ainſi ces deux ſeigneurs qui avoient beaucoup de crédit dans la Lithuanie, étoient attachés au légat par des liens ſpirituels de religion & de piété, & l'honoroient l'un & l'autre comme leur père. Ils n'avoient entre eux aucun différent particulier: s'ils avoient peu de commerce enſemble, c'étoit plutôt par des jalouſies de famille que par aucune haine des perſonnes; & quoiqu'ils cruſſent avoir raiſon de ſe défier de leur puiſſance, il n'avoient aucun ſujet de ſe plaindre ni l'un ni l'autre de leur conduite. Le légat prit grand ſoin de les unir d'une étroite amitié. Il réconcilia Cotchevic avec le palatin de Vilne ſon oncle, qu'il tenoit pour ſon ennemi mortel.

Commendon s'étant aſſuré de leur amitié & de leur fidélité, & connoiſſant qu'il pouvoit leur confier tous ſes

deſſeins, avoit ſouvent conféré avec eux, même du vivant d'Auguſte, des moyens d'élire un roi catholique & de réprimer l'orgueil des hérétiques, ſi le roi qui étoit fort infirme, venoit à mourir : & parce qu'il falloit jeter les yeux ſur quelque prince étranger, n'y ayant aucun ſeigneur dans la Pologne qui ſe fût aſſez diſtingué des autres pour pouvoir eſpérer de leur être préféré, il ſonda fort adroitement leurs intentions, & il leur propoſa un des fils de l'empereur Maximilien. Il leur repréſenta que c'étoient de jeunes princes de la plus noble maiſon de l'Europe, qui comptoient pour leurs ayeux une longue ſuite de rois & d'empereurs ; qui avoient les inclinations nobles & généreuſes, & qui étoient d'un âge à ſe pouvoir former aux mœurs & aux coutumes de la Pologne.

Maximilien avoit ſix enfans mâles, fort bien élevés par les ſoins de l'impératrice, qui les avoit fait inſtruire à la piété & à la diſcipline de l'égliſe catholique. L'empereur, qui lui avoit laiſſé toute la conduite de ſa famille, lui avoit permis d'inſpirer à ſes enfans l'amour de la véritable religion, ſoit par la conſidération qu'il avoit pour cette vertueuſe princeſſe, ſoit par la crainte d'offenſer Philippe II ſon beau-frère, à qui il ſavoit que ſa foi & ſa religion étoient ſuſpectes. Radzivil, qui étoit d'une famille fort affectionnée à la maiſon d'Autriche, fut le premier à ſe déclarer pour l'empereur. Il avertit même le légat, qu'il pouvoit engager Cotchevic à prendre ce parti, en lui propoſant ſes raiſons, & en lui faiſant appréhender qu'on n'élût le duc de Moſcovie, qu'il haïſſoit mortellement, & qui avoit depuis long-temps de grandes prétentions au royaume. La choſe réuſſit comme on l'avoit eſpéré.

Il fallut donc chercher les moyens d'aſſurer cette affaire. On réſolut de s'aſſembler ; le jour fut pris : & parce qu'il étoit très-important que le deſſein qu'ils avoient fût ſecret, & qu'une longue conférence chez le légat auroit pu donner quelque ſoupçon, ils convinrent de ſe trouver dans le fond d'une forêt, où Commendon alloit ordinairement avec peu de ſuite, dans le temps des grandes chaleurs. Ces deux ſeigneurs s'y trouvèrent avec un valet chacun ; & le légat m'ayant fait l'honneur de me communiquer le ſujet de cette entrevue, me prit dans ſon carroſſe, & ſe rendit ſans aucun train au lieu qui avoit

été marqué. Ils laissèrent le cocher & les valets avec leurs chevaux à l'entrée de la forêt, & ils s'écartèrent dans l'endroit le plus sombre & le plus retiré. Là ils s'engagèrent au secret, & m'y obligèrent par serment. Ils examinèrent toutes les raisons d'état ; ils démêlèrent tous les intérêts publics & particuliers ; & après une longue discussion de cette affaire, ils conclurent qu'ils demanderoient à l'empereur un de ses fils, qu'ils éliroient d'abord Grand Duc de Lithuanie, c'est ainsi qu'ils nomment leur prince ; & qu'après l'avoir élu, ils leveroient s'il étoit besoin, une armée de vingt-quatre mille hommes. Ils étoient persuadés que la Pologne suivroit le choix de la Lithuanie, comme il étoit arrivé autrefois en l'élection du roi Sigismond I & de quelques autres.

Les peuples de cette province avoient voulu non-seulement donner leurs suffrages à part, mais encore se choisir un roi pour eux en particulier. Ils faisoient un long dénombrement de toutes les pertes qu'ils avoient souffertes, & de tous les malheurs qui leur étoient arrivés depuis qu'ils étoient unis à la Pologne. Il y eut de grandes contestations sur ce sujet. Commendon prévoyant que si ces deux états se séparoient, ils seroient trop foibles l'un & l'autre pour résister à leurs ennemis ; & craignant qu'ils ne vinssent à s'affoiblir encore davantage par leurs divisions & par leurs guerres, il obtint qu'on s'en rapportât au jugement de l'empereur.

Radzivil & Cotchevic, qui n'avoient fait aucune restriction pour leurs intérêts particuliers, proposèrent ces articles pour les intérêts de la province. Qu'on ne toucheroit point aux lois, ni aux privilèges de la Lithuanie. Qu'on ne donneroit les magistratures, les gouvernemens, ni les autres charges publiques qu'à des personnes du pays. Que les terres que le roi Auguste leur avoit ôtées, pour les mettre dans le domaine du royaume de Pologne, leur seroient restituées. Que le roi n'auroit plus le droit de nommer aux évêchés, & qu'on laisseroit aux chapitres le droit d'élection, selon l'usage ancien & selon les formes canoniques.

Commendon avoit persuadé qu'on ôtât aux Princes ces droits de nomination, sachant par expérience qu'ils ne choisissent pas ordinairement les plus gens de bien, les plus

éclairés dans les connoiſſances eccléſiaſtiques, ni les plus zélés pour la religion; mais ceux que la faveur, les emplois, la complaiſance ſervile de la cour, leur ont rendus plus utiles ou plus agréables. D'où vient que ces évêques courtiſans, bien loin d'être comme autrefois, les dépoſitaires des lois & des vérités de l'égliſe, & les pères & les conſeillers ſpirituels des Rois deviennent leurs eſclaves, ou par l'eſpérance, ou par la reconnoiſſance de leurs bienfaits. Ainſi, ſuivant leurs volontés, & bien ſouvent leurs paſſions, par une complaiſance aveugle, ils ne diſcernent point ce qui eſt juſte, d'avec ce qui ne l'eſt pas, & ils rénoncent à cette liberté apoſtolique, qui doit être attachée à leurs caractères : ce qui cauſe de très-grands déréglemens dans la foi & dans la diſcipline.

CHAPITRE IV.

Commendon fait ſavoir à l'Empereur l'état des affaires de Pologne.

CES choſes étant ainſi réſolues, on pria Commendon de les repréſenter à l'empereur, lorſqu'il paſſeroit à Vienne, en retournant en Italie. On convint que ſi le roi mouroit avant le départ du légat, Commendon demeureroit dans le royaume juſqu'à l'élection d'un nouveau roi, & que je partirois promptement pour aller informer l'empereur de l'état des affaires de Pologne. Qu'on leur feroit ſavoir ſa réponſe, ou par moi, ou par des perſonnes affidées, ou par des lettres écrites en chiffres, dont ils étoient convenus. Et afin que ce traité ſecret fût plus authentique, ils le ſignèrent tous, & y mirent leur cachet. La conférence finit ainſi, & chacun ſe retira.

En ce temps-là, le roi s'étoit fait porter de Varſovie où il étoit, à Cniſſin, petite ville ſituée ſur la frontière de Lithuanie : ce fut-là que ſa maladie augmenta. Commendon partit auſſi, & ſe rendit à Cracovie à petites journées. André Sborowi & quelques autres de ſes amis l'y vinrent trouver, & le conjurèrent de n'abandonner pas la Pologne dans l'état où elle ſe trouvoit. Ils lui repréſentoient l'extrémité de la maladie du roi, les troubles & les dangers qui menaçoient le royaume; & le beſoin qu'avoient tous les gens de bien de

ſon ſecours & de ſes conſeils. Ces raiſons l'obligèrent de demeurer quelques jours à Cracovie; mais craignant qu'on ne s'imaginât qu'il y avoit du deſſein dans ſon retardement, & qu'il attendoit les nouvelles de la mort du Prince, il partit comme pour continuer ſon voyage. Mais deux heures après, un courrier lui vint apporter la nouvelle de la mort du roi. Il s'arrêta dans un monaſtère éloigné d'environ quatre lieues de Cracovie; & ſuivant le traité qu'il avoit fait avec les ſeigneurs de Lithuanie, il m'ordonna de partir cette nuit-là même, pour aller à la cour de l'empereur.

J'arrivai en ſept jours à Vienne; & quelque diligence que j'euſſe pu faire, comme rien ne ſe répand avec plus de viteſſe que ces nouvelles funeſtes, on y avoit déjà ſu la mort du roi Sigiſmond Auguſte. Je fus d'abord préſenté à l'empereur, qui me reçut avec beaucoup de civilité. Je lui expoſai les articles du traité paſſé avec les deux principaux ſeigneurs de Lithuanie, les ſoins & l'adreſſe du légat à réconcilier des eſprits, qu'une ancienne émulation avoit déſunis, & les reſſorts dont il s'étoit ſervi pour faire entrer dans ſes vues les chefs de la nobleſſe de Pologne. Je lui repréſentai quel étoit l'état préſent des affaires; qui étoient les chefs du parti; quels étoient leurs projets & leurs intentions différentes; qui étoient ceux qui prétendoient ouvertement au royaume; quelle étoit la brigue; quelles étoient les forces de chacun de ces prétendans. Je lui fis connoître ceux qui pouvoient le ſervir utilement, & les moyens qu'il y avoit de les engager dans ſes intérêts.

Je lui conſeillai de la part du légat, d'envoyer promptement des ambaſſadeurs qui fuſſent conſidérables par leur naiſſance, par leur ſageſſe, & même par la magnificence de leur train, & ſur-tout par leur zèle pour la religion catholique; de dépêcher un courrier à Albert Laski, avec des lettres fort obligeantes, pour le confirmer dans ſes bonnes réſolutions; de lui faire tenir ſecrétement quelque argent, pour lever des gens de guerre, & de s'avancer lui-même avec quelques troupes de cavalerie vers les frontières, ou d'y envoyer le Prince Erneſt ſon fils, pour qui on demandoit le royaume. Je l'exhortai ſur toutes choſes à faire ſavoir promptement ſes réſolutions à Cotchevic & à Radzivil: & je lui fis comprendre, que ſi ce jeune prince étoit élu duc de Lithuanie, ſi Laski de l'autre côté ſe déclaroit pour

lui avec un grand parti, & si l'on voyoit paroître une armée sur la frontière, Ernest seroit infailliblement roi de Pologne, avant que ses compétiteurs eussent le temps de former leur brigue, & de traverser son élection ; qu'il auroit l'avantage de recevoir cette couronne des mains des catholiques, sans aucune condition qui lui fût à charge, sans aucune loi nouvelle, & sans aucune diminution de l'autorité royale, quelques efforts que pussent faire les hérétiques. Qu'il falloit presser l'affaire ; que ces peuples ne connoissoient pas encore toute l'étendue de leur liberté ; que dans ces premières émotions, les brigues n'étoient pas encore bien concertées ; que le temps donneroit de la hardiesse & des forces aux partis contraires ; que Commendon étoit persuadé que le bon succès de ce projet dépendoit absolument de la promptitude de l'exécution ; & que si l'on donnoit le temps au peuple de se rendre maître de la république, le peu d'inclination qu'il avoit pour les princes d'Allemagne, & pour la maison d'Autriche en particulier, rendroit les choses très-difficiles.

L'empereur m'écouta, non-seulement avec attention, mais encore avec plaisir. Il me retint cinq jours à Vienne, me faisant continuellement des questions sur les affaires de Pologne. Enfin, après avoir rendu mille actions de grâces à Commendon, il promit qu'il envoyeroit au premier jour ses ambassadeurs ; qu'il leur donneroit une instruction fort ample, & qu'il les chargeroit de communiquer tous ses desseins au légat, & de suivre exactement ses avis si judicieux & si fidelles.

Dès que j'eus reçu cette réponse, je pris congé de Sa Majesté, & par des chemins détournés je tâchai d'entrer en Pologne, sans être reconnu. Toute la frontière étoit gardée par des gens de guerre, qui avoient ordre d'observer & de visiter tout ce qui passoit, & de défendre l'entrée du royaume aux étrangers. J'avois à craindre que mon voyage ne fût divulgué, & que le peuple, qui avoit alors beaucoup de part au gouvernement, ne nous soupçonnât d'avoir des intelligences hors du royaume. Je pris des guides qui me conduisirent par des sentiers écartés dans les bois & dans les forêts, & j'arrivai heureusement dans le Palatinat de Siradie, où j'avois appris que Commendon s'étoit retiré, sans que personne m'eût reconnu dans tous les endroits où j'avois passé.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Les hérétiques députent à Commendon, pour l'obliger de sortir du royaume.

DÉS que la mort du roi fut publiée, les hérétiques, qui sont fiers & redoutables dans les temps de licence & d'impunité, commencèrent à se soulever; & n'étant plus arrêtés par l'autorité des lois & des magistrats, ils se mirent en campagne, & voulurent se rendre maîtres de la république. Ils triomphoient déjà dans leurs assemblées; & voyant la langueur & l'assoupissement des catholiques, ils dominoient par-tout avec une fierté & un orgueil insupportables. Ils n'avoient jamais été ni plus puissans, ni en plus grand nombre qu'ils étoient aux environs de Cracovie; car cette partie de la Pologne avoit été plus corrompue que toutes les autres, à cause du voisinage des Allemands & du grand commerce qu'elle a avec ces peuples qui avoient été pervertis.

Après la mort du Roi, ils s'étoient assemblés dans Cracovie, pour délibérer de ce qu'ils avoient à faire. Les uns y avoient été appelés par Firlei, qui craignoit d'être surpris par les Sborowis; les autres y avoient été conduits par ces mêmes Sborowis: plusieurs y étoient venus volontairement pour assister aux délibérations. Ils avoient toujours éprouvé que Commendon étoit vigilant pour découvrir leurs desseins, & ferme pour s'y opposer; & croyant qu'il étoit sorti du royaume dans un temps qu'il pouvoit leur être incommode, ils en témoignoient beaucoup de joie. Mais lorsqu'ils apprirent qu'il s'étoit arrêté, & qu'il n'étoit qu'à quelques lieues de Cracovie, ils en furent surpris, & en murmurèrent hautement.

Ils disoient par-tout avec indignation, « Que si l'on souf-
» froit que le légat assistât à la diète, les finesses & les ar-
» tifices de cet étranger auroient plus d'effet, que les vœux
» & les suffrages des Polonois. Qu'on savoit qu'il avoit une
» infinité d'amis & de partisans. Qu'il y auroit des cheva-
» liers & des sénateurs, qui n'auroient d'autres sentimens
» que les siens; & qu'ils ne diroient dans l'assemblée que ce

» qu'il leur auroit appris. Que sa légation avoit cessé par la » mort du roi. Qu'on avoit répondu à tout ce qu'il avoit » proposé de la part du Pape. Qu'il n'avoit ni aucun pré- » texte pour demeurer dans le royaume, ni aucun droit de » se mêler d'une république étrangère, lui qui n'étoit plus » qu'un simple particulier. Qu'il étoit temps qu'il allât ren- » dre compte de sa légation, & qu'il s'en retournât à Rome. » Que là il pourroit étaler sa pourpre dans le Vatican, & » se faire rendre des honneurs qui ne sont dus qu'à des » Souverains. Que cependant il étoit à propos qu'il sortît » du royaume, & qu'il délivrât la Pologne de la défiance » où elle étoit des artifices & des illusions de la cour de » Rome ».

Ils firent si grand bruit dans la première assemblée que tinrent les chevaliers de cette province, qu'on fut obligé de députer quelques-uns de leur corps, pour prier le légat de se retirer hors du royaume. Firlei tâcha de réprimer ces murmures insolens, en leur faisant l'éloge de Commendon: mais quelque soin qu'il prît de modérer leurs emportemens, ils firent députer Dulski & Osloski, tous deux chevaliers qui se trouvoient dans l'assemblée. Le légat étoit déjà parti du monastère où il s'étoit d'abord arrêté, pour passer en des lieux où les hérétiques fussent moins séditieux, où il pût recevoir plus commodément les visites de ses amis, & d'où il pût, comme du centre du royaume, envoyer ses gens dans toutes les provinces, selon les nécessités qu'il découvriroit. Il étoit environ à six lieues de Cracovie, lorsque ces députés le joignirent. Quelques-uns de ses amis lui en avoient déjà donné avis par avance. Il les reçut très-civilement. Il les pria de monter dans son carrosse, & continuant toujours son voyage, il leur demanda le sujet de leur députation.

Ils lui exposèrent en peu de mots, « Que leur république » étoit en désordre depuis la mort du roi; & que tout le » monde y étoit si fort occupé des soins de la diète qui se » devoit tenir dans peu de jours, qu'on n'avoit pas le temps » de songer à honorer, ni à traiter un grand cardinal & un » légat illustre comme lui, selon sa dignité & selon son » mérite. Qu'il auroit même de la peine à éviter la haine » & les murmures de plusieurs, dans un temps de licence & » de trouble; & qu'il étoit à craindre, que s'il demeuroit » dans le royaume, il n'y arrivât quelque sédition. Que

» dans ces émotions populaires on perd ordinairement le » respect & la raison ; & qu'il se rencontreroit peut-être » des momens si fâcheux, que sa personne ne seroit pas en » sureté. Que c'étoit pour ces raisons que les sénateurs & » les chevaliers assemblés à Cracovie pour les affaires du » royaume, les avoient députés, pour le conjurer de » sortir hors de la Pologne, jusqu'après l'élection d'un nou- » veau roi. Qu'outre que cette retraite importoit à sa su- » reté, on pouvoit croire qu'il auroit cette complaisance » pour une nation qu'il avoit toujours honorée de son ami- » tié; & qu'il voudroit bien lui rendre encore ce service, » qui leur étoit peut-être important, & qui leur seroit au » moins très-agréable.

» La députation avoit une apparence assez honnête; & » l'esprit doux & civil des députés y apporta encore beau- » coup de modération. Commendon les écouta avec un » visage tranquille, & leur répondit en souriant, Qu'il » étoit vrai qu'il avoit toujours eu une affection très-par- » ticulière pour la Pologne : que pour cette raison, il leur » savoit fort bon gré d'être entièrement occupés des soins » de leur assemblée. Qu'il les remercioit de cette crainte » obligeante qu'ils avoient pour lui. Qu'il espéroit néan- » moins être non-seulement en sureté, mais encore avec » honneur dans leur royaume. Que bien loin d'y causer du » trouble & des séditions, il feroit connoître qu'il n'y de- » meureroit que pour y entretenir la paix, & qu'il y con- » tribueroit plus que tous les autres. Que pour la prière » qu'ils lui faisoient de se retirer, si le sénat en corps & » tous les ordres du royaume lui avoient député pour ce » sujet, il verroit ce qu'il auroit à leur répondre; mais » qu'il n'avoit rien à démêler avec une assemblée d'une » seule province, qui étoit détachée de tout le reste de » l'état, & qui n'avoit nulle autorité. »

Après leur avoir fait cette réponse, il les traita fort ci- vilement & il les renvoya avec honneur, mais avec une honte qu'ils avoient eux-mêmes assez prévue. Il continua son voyage, & se rendit en peu de jours à un monas- tère proche de Siradie, où il étoit fort commodément. Ce fut-là que je le trouvai à mon retour de la cour de l'Empereur.

CHAPITRE VI.

Comme l'Empereur ruina par sa lenteur toutes les prétentions du prince Ernest son fils.

APRÈS que l'Empereur m'eut permis de partir, & d'aller rendre la réponse qu'il m'avoit faite, il prit de nouvelles résolutions, & conduisit fort mal cette affaire qui lui étoit si importante. Il fut abusé par quelques-uns de ses courtisans, accoutumés à des complaisances serviles, qui aiment mieux plaire à leurs Princes, en leur disant des choses agréables, que de les servir en leur montrant la vérité. Ces flatteurs lui avoient donné tant de confiance, qu'il attendoit presque que la Pologne lui envoyât une ambassade, & le conjurât de lui donner un Roi de sa famille. Il s'étoit si bien laissé persuader du bon succès de cette affaire, que lorsque je l'exhortai de la presser, & que je lui nommai plusieurs personnes qui étoient contraires à ses intérêts, il me répondit que c'étoient des gens qui vouloient être priés, & qui cachoient leur bonne volonté, pour faire valoir les services qu'ils vouloient lui rendre. D'ailleurs, il résolut de gagner les hérétiques par des promesses, & de les engager dans ses intérêts, soit par une inclination puissante pour leurs opinions, soit par une défiance secrète qu'il avoit du pouvoir des catholiques.

Mais rien ne ruina tant ses prétentions que sa lenteur & sa négligence; car il étoit naturellement difficile à émouvoir. Il se fit lui-même des difficultés; il voulut sonder toutes les intentions des Polonois, & s'assurer de l'affaire avant que de l'entreprendre. Ainsi il laissa refroidir la première chaleur de ses partisans, manquant lui-même de cette ardeur & de cette généreuse hardiesse, qui décide presque toujours dans ces occasions. Il ne voulut pas se déclarer, qu'il n'eût reçu des nouvelles plus certaines: & comme il n'en recevoit aucune, parce que les frontières étoient exactement gardées, & qu'il étoit difficile d'entrer dans ce royaume, ou d'en sortir, il envoya des agens dans toutes les provinces, avec des instructions & des lettres de créance aux principaux seigneurs, pour reconnoître leurs intentions, & pour les attirer à sa brigue.

Les inclinations des peuples avoient déjà commencé à paroître dans l'assemblée de Cracovie dont nous avons parlé : car l'évêque de Plosko ayant osé dire en opinant, que dans les doutes & dans les difficultés qui naissoient tous les jours, il falloit s'adresser à l'Empereur, comme à un Prince voisin, ami & allié de la Pologne ; tous ceux qui étoient présens se récrièrent contre ce prélat, & furent sur le point de le chasser honteusement de l'assemblée. Pour les agens que l'empereur avoit envoyés, les uns tombèrent entre les mains des soldats qui gardoient les frontières ; les autres furent découverts par ceux à qui ils s'adressoient, qui craignoient qu'on ne les accusât d'avoir des intelligences avec les étrangers ; ce qui étoit alors extrêmement odieux. On obligea ces envoyés de dire publiquement ce que portoit leur commission. Tous ceux qui avoient eu quelque communication avec eux, devinrent suspects. Les amis mêmes & les partisans de l'empereur, se trouvèrent dans la nécessité de produire les lettres qu'ils avoient reçues, & les propositions qu'on leur avoit faites de sa part, de peur d'être soupçonnés, & de perdre tout le crédit qu'ils avoient auprès de la multitude.

En ce même-temps, l'abbé Cyre, religieux de l'ordre de Cîteaux, qui avoit été plusieurs années ambassadeur de l'empereur près le roi Sigismond Auguste, & qui s'étoit déguisé en cavalier, pour solliciter plusieurs personnes considérables du royaume, fut arrêté dans la Prusse. Ses lettres furent interceptées, ses instructions furent lues publiquement, & l'on y trouva toutes les propositions, toutes les promesses, toutes les conditions que l'Empereur faisoit à ceux de son parti. Tous ces envoyés ayant donc été arrêtés de tous côtés, comme des corrupteurs publics, le peuple conçut une telle aversion & contre l'Empereur & contre toute la Maison d'Autriche, que ç'eût été se rendre extrêmement suspect, que de faire quelque proposition en leur faveur. On donna de grandes louanges à ceux qui avoient arrêté ces agens, & à ceux qui avoient refusé de recevoir leurs lettres, ou d'avoir aucun commerce avec eux. De sorte que la nécessité où s'étoient trouvés plusieurs seigneurs, de mépriser & d'offenser l'Empereur, leur imposoit une autre nécessité de le craindre, & de se détacher de son parti. Tout l'ordre & tout l'état de cette affaire ayant été renversé, ce Prince attendit

long-temps ceux qu'il avoit envoyés, & ne fit partir ſes ambaſſadeurs, qu'après que chacun eut pris ſa réſolution, & que les brigues furent formées dans la Pologne.

Ces ambaſſadeurs furent Guillaume Roſemberg & Pernerſtin, illuſtres par leur mérite & par le rang qu'ils tenoient dans le royaume de Bohème. Ils partirent avec un train fort magnifique; mais ils ne furent pas plus heureux que ceux qui avoient été envoyés auparavant. Le palatin de Sandomire, qui avoit toujours été fort oppoſé aux prétentions de l'Empereur, ayant ſu préciſément le temps qu'ils devoient arriver, ſe rendit ſur la frontière par ordre du ſénat, & tâcha de les empêcher d'entrer dans le royaume, juſqu'à ce que la diète fût aſſemblée, & qu'ils puſſent avoir une audience publique.

Comme ils s'obſtinèrent à paſſer outre, proteſtant qu'ils alloient faire au ſénat & aux états du royaume des propoſitions très-avantageuſes aux deux couronnes, le palatin y conſentit, & les conduiſit fort civilement à Sandomire. Là, ſous prétexte de leur donner des gens pour les ſervir, il leur en donna pour les garder. Il les reçut avec honneur dans ſon palais, & les y retint comme dans une honnête priſon; enſorte que perſonne ne pouvoit entrer chez eux, ni en ſortir, que par ſon ordre, ou par ſon conſentement.

Les ambaſſadeurs furent fort ſurpris & fort offenſés de cette violence; & jugeant qu'ils ne pourroient, ni par promeſſes, ni par aucunes conditions adoucir l'eſprit du palatin irrité contre l'Empereur, ils attendirent qu'il fût allé à l'aſſemblée des chevaliers de cette province, & ils ſortirent ſecrètement de Sandomire un peu avant le jour. Mais dès que le palatin & les chevaliers aſſemblés apprirent la nouvelle de leur fuite, ils envoyèrent des gens pour les arrêter. On les rencontra à une journée de Sandomire; on redoubla leur garde, & l'on donna ordre de leur fournir tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. Ainſi on leur rendoit beaucoup d'honneur, en leur ôtant la liberté, & on les traitoit comme des hôtes, en les retenant comme des priſonniers.

Ils ſe trouvèrent dans cet embarras, ſans pouvoir exécuter les ordres de leur maître: & comme rien n'étoit ſi ſuſpect ni ſi odieux que d'avoir commerce avec eux, perſonne n'oſoit leur parler ni les viſiter; & quoiqu'ils euſ-

ſent envoyé ſecrètement quelques-uns de leurs domeſtiques pour ſolliciter les chefs des hérétiques, ne pouvant avoir aucun commerce avec le légat, ni avec les amis qu'il leur avoit préparés, toutes les eſpérances de l'empereur & de ſon fils furent ruinées.

Cependant Radzivil & Cotchevic avançoient les affaires dans la Lithuanie, ſuivant les meſures qu'ils avoient priſes. Ils ſavoient que le légat n'étoit pas ſorti du royaume, & que j'étois allé à Vienne à grandes journées; mais après avoir attendu long-temps la rèponſe de l'empereur, ils crurent que ſon affaire étoit manquée. Ils ſurent que ſes envoyés avoient été arrêtés en pluſieurs endroits; que le religieux de Cîteaux avoit été ſurpris, & que ſes lettres de créance avoient été lues publiquement; que les ambaſſadeurs étoient comme priſonniers; que les eſprits des peuples étoient aliénés, & que l'empereur & ſes partiſans étoient en très-méchante réputation. D'ailleurs, ils ne recevoient ni lettres ni courriers. Il s'étoit répandu un bruit fâcheux, que les ambaſſadeurs d'Allemagne ne s'adreſſoient preſque qu'aux hérétiques; & qu'ils avoient offert en vain trente mille écus d'or à un hérétique, nommé Zaffragneti, qui avoit quitté le rang de ſénateur pour deſcendre à celui de chevalier, & qui s'étoit acquis par cette action populaire un grand crédit & une grande autorité dans cet ordre. Toutes ces raiſons obligèrent les Lithuaniens d'abandonner leur première réſolution; & de prendre d'autres meſures.

Le bruit qui couroit dans la Pologne, que les impériaux avoient des intelligences avec les proteſtans, offenſa ſi fort les catholiques, que l'évêque de Cujavie & Laski, qui devoient conduire toute la brigue du prince Erneſt, ſe plaignirent qu'on les avoit mépriſés, & ſe joignirent avec les Sborowis, pour faire élire Henri, duc d'Anjou, frère du roi de France: ſi bien que lorſque la diète fut aſſemblée, & que les ambaſſadeurs virent le mauvais état de leurs affaires, ils ne firent pas difficulté de dire que l'empereur avoit été abuſé par des flatteurs, qui lui avoient donné trop de confiance, & qui lui avoient perſuadé que le ſuccès de cette affaire étoit infaillible.

Ils reconnurent alors l'aveuglement de ce prince, qui dans une affaire de cette importance, avoit plutôt écouté

les rêveries de quelques courtisans mal informés, que les avis fidelles de Commendon, qui lui recommandoit le soin & la diligence ; & ils commencèrent, mais trop tard, à caresser les catholiques, qu'ils avoient négligés auparavant. On ne voyoit que courriers dépêchés, que lettres écrites de la main de l'empereur. On n'entendoit que belles propositions, que promesses magnifiques ; mais les peuples étoient déterminés à un autre choix.

On ajoute, que pour comble de malheur, les Allemands trahirent eux-mêmes leurs intérêts : car les ambassadeurs des électeurs, qui étoient venus pour favoriser l'élection du prince Ernest, sollicitoient pour lui publiquement, & lui rendoient de mauvais offices en particulier. Plusieurs gentilshommes de Bohème, qui étoient à la suite des ambassadeurs de l'empereur, s'étoient rendus assez agréables aux Polonois ; & comme ils parlent le même langage, ils se trouvoient ordinairement mêlés ensemble dans les festins, & se disoient leurs sentimens avec beaucoup de familiarité.

Ce droit si spécieux de se choisir un roi, qu'ils voyoient dans la Pologne, leur remettoit dans l'esprit celui dont ils jouissoient autrefois, & qu'ils avoient malheureusement perdu. Ils louoient l'ancienne grandeur de leur pays ; & se plaignant d'avoir laissé perdre leur liberté & leurs priviléges, & de s'être laissés charger de tributs & d'impôts, ils n'oublioient rien de ce qui anime ordinairement les peuples. Ils exhortoient les Polonois de conserver leurs droits, & leur faisoient craindre la même oppression & la même servitude. Quoique ces choses fussent dites dans la chaleur du vin, elles ne laissèrent pas de faire beaucoup d'impression, & d'irriter plusieurs esprits défians & jaloux de leur liberté, qui craignirent de tomber sous la domination des Allemands.

CHAPITRE VII.

Des Princes qui prétendoient au Royaume.

IL y avoit plusieurs princes qui prétendoient à cette couronne, & ils étoient tous d'une naissance & d'un rang à y pouvoir aspirer. Comme il n'arrive pas souvent qu'un

ſi grand royaume ſe trouve expoſé aux brigues & à l'ambition des étrangers, chacun faiſoit ſon parti, & tâchoit de gagner le peuple, qui n'avoit jamais connu, ni vu aucun de ceux qu'il devoit choiſir pour maîtres, & qui n'en pouvoit juger que par des bruits légers & confus, & par une réputation peut-être trompeuſe.

Le premier qui fut propoſé, fut le Grand-Duc de Moſcovie. Ses états voiſins de la Pologne s'étendent depuis le Boriſtene, qui les ſépare de la Lithuanie, juſqu'aux extrémités du ſeptentrion, & aux rivages de la mer glaciale; & de l'autre côté, depuis les frontières de la Suède & le détroit de Finlande, juſqu'à la mer Caſpienne, & juſqu'au fleuve Tanaïs. Ils contiennent pluſieurs nations barbares & ſauvages, & même quelques provinces des Tartares, qui ont été conquiſes depuis quelques années. Les Polonois ſouhaitoient celui-ci plus par intérêt que par inclination. Il leur étoit honorable d'avoir un roi qui fût maître de tant de peuples différens; mais ils craignoient l'eſprit farouche & cruel de ce prince, accoutumé à commander avec orgueil, & à ne ſuivre d'autres lois que celles de ſon caprice.

Quelques-uns jetoient les yeux ſur ſon fils, fondés ſur ce que le roi Sigiſmond diſoit ordinairement, que les Polonois ne doivent choiſir pour leur rois que des princes du ſeptentrion. Mais ces Moſcovites, qui ſont naturellement orgueilleux & barbares, ne daignèrent pas envoyer des ambaſſadeurs pour demander le royaume; & Cotchevic qui étoit leur ennemi déclaré, éloigna par ſon crédit toutes les propoſitions qu'on fit pour l'un & pour l'autre.

Le ſecond fut le roi de Suède. Il avoit ſujet d'eſpérer qu'on auroit quelque égard à l'alliance qu'il avoit avec la Pologne. Il avoit épouſé une ſœur du roi Auguſte; il en avoit eu des enfans. Il pouvoit unir deux royaumes puiſſans contre les Moſcovites leurs communs ennemis. Il avoit été élevé dans les doctrines nouvelles; ce qui le rendoit agréable aux hérétiques.

Le duc de Pruſſe avoit une brigue aſſez conſidérable. Il étoit fort jeune; il n'avoit ni eſprit, ni ſanté; & n'étant pas encore en âge de gouverner ſes états, il avoit mauvaiſe grâce d'en demander d'autres. Mais Firleï, & ceux de ſon parti ne conſidéroient ni ſon enfance, ni ſa foi-

bleſſe de corps & d'eſprit. Ils ne demandoient qu'un roi qui fût ennemi de la religion catholique, & qui leur fût obligé de la royauté. Ils trouvoient celui-ci fort commode pour eux, & ils ſe diſpoſoient à le faire élire, eſpérant qu'ils lui laiſſeroient le titre de roi, & qu'ils ſe réſerveroient ſous lui l'autorité ſouveraine. Quelques-uns ont cru que ce prince avoit acheté fort cherement l'eſpérance qu'on lui donnoit, & que Firleï avoit reçu une ſomme d'argent conſidérable, dont il avoit beſoin alors pour pouſſer vigoureuſement ſes deſſeins.

Il y avoit des hérétiques qui nommoient le comte d'Anſpach, de la maiſon de Brandebourg. D'autres ſollicitoient pour le duc de Saxe, prince d'une illuſtre naiſſance & d'une grande conſidération dans l'Allemagne, mais le peuple avoit de l'averſion pour les Allemands, à cauſe de la différence d'humeur, & de certaine émulation qui ſe trouve ordinairement entre des nations voiſines.

Quelques-uns propoſèrent Etienne Battori, qui avoit été élu depuis à la principauté de Tranſylvanie, en la place de Jean, qui étoit mort dans ſa première jeuneſſe. Mais Battori étant à peine établi chez lui, ne trouva pas à propos de chercher un nouvel établiſſement, & ſe déſiſta de ſa demande. Il fut élu deux ans après. La fortune, qui accompagne quelquefois la vertu, lui fut ſi favorable, qu'étant né de parens vertueux, mais pauvres, & ſe voyant mépriſé, il s'inſinua, par ſon eſprit & par ſes bonnes qualités, dans l'amitié du prince de Tranſylvanie. D'abord il n'eut autre deſſein, ni autre ambition, que de mériter ſes bonnes grâces, & d'acquérir par ſes bienfaits un peu de bien, pour vivre avec quelque honneur dans ſon pays. Mais il fut plus heureux qu'il n'avoit eſpéré; & il parvint à être lui-même prince de Tranſylvanie, & peu de temps après, roi de Pologne.

Jean ſon prédéceſſeur étoit ſous la protection du Grand-Seigneur, & ſa province étoit tributaire des Turcs: auſſi par les grands ſecours qu'il en recevoit, il ſe faiſoit craindre, & il avoit pris le titre de roi de Hongrie. L'empereur Maximilien en avoit été fort offenſé; mais quelques grands que fuſſent leurs différents, ils ne ſe décidoient point par le ſort des batailles, ou par des guerres réglées, mais par des courſes, & par des irruptions qu'ils faiſoient les uns

& les autres sur leurs frontières. Pendant ces divisions, plusieurs passoient d'un parti à l'autre, selon leurs intérêts, ou selon leurs caprices; car ces peuples sont naturellement inquiets & portés au changement. Les Transylvains & le prince lui-même avoient été infectés de la contagion du temps, & s'étoient séparés de la communion de l'église catholique. Mais on peut donner cette double louange à Battori, qu'il n'abandonna jamais, ni la piété qu'il devoit à Dieu, ni la fidélité qu'il devoit à son prince.

Il y eut quelques Polonois qui jetèrent les yeux sur le comte de Rosembert, de la noble maison des Ursins, qui étoit ambassadeur de l'empereur. Il étoit très-considéré dans la Bohème; ses biens égaloient sa naissance; & son courage & sa vertu égaloient ses grands biens. Mais la fidélité qu'il devoit à l'empereur l'emporta sur l'ambition qu'il pouvoit avoir, & il ne voulut pas qu'on fit aucune mention de lui dans l'assemblée.

Il y avoit deux jeunes princes qui surpassoient tous les autres en noblesse & en mérite, Ernest, fils de l'empereur, & Henri, duc d'Anjou, frère du roi de France. Ils étoient illustres par leur naissance royale, par leur attachement à la religion catholique, & par la réputation qu'ils s'étoient acquise par les grandes actions qu'ils avoient faites. Mais la puissance de l'empereur, la commodité du voisinage, & les affections des catholiques de Pologne que Commendon avoit ménagées, auroient donné de grands avantages au prince Ernest, si Maximilien eût pu se résoudre à entreprendre l'affaire avec chaleur, & à suivre les avis qu'on lui avoit donnés, comme nous avons déjà remarqué.

CHAPITRE VIII.

La brigue du Duc d'Anjou est la plus considérable. Les hérétiques tâchent de traverser son élection.

LE duc d'Anjou, qui fut élu du consentement universel de tous les ordres, fut d'abord proposé sans dessein. Il est certain que de tous ceux qui le nommèrent & qui l'élurent, il n'y en eut pas un seul qui l'eût connu, ni même qui l'eût vu.

Il y avoit en Pologne un nain, Polonois de nation; nommé Craſoski, qui avoit été mené en France dès ſa jeuneſſe. Comme il étoit extraordinairement petit, & qu'il avoit de l'eſprit, on le donna à la reine, & il ſervit longtemps de divertiſſement à toute la maiſon royale. Il étoit adroit, & il avoit plus de prudence & plus de conduite qu'on n'en attendoit d'un ſi petit homme. Auſſi ménagea-t-il ſi bien ſes affaires, qu'en peu de temps il amaſſa du bien, & il devint riche. Etant dans un âge plus avancé, il voulut revoir ſon pays & avoir la conſolation de connoître ſes parens, & d'en être connu avant ſa mort. Il arriva donc en Pologne dans le temps qu'Auguſte étoit encore en vie.

Tous les ſeigneurs prenoient plaiſir à le voir & à lui demander des nouvelles de la cour de France; & dans tous leurs feſtins où il ſe trouvoit ordinairement, ils lui faiſoient mille queſtions. Il répondoit à tout avec eſprit; il les entretenoit des coutumes de cette cour galante & magnifique, de la grandeur du roi, des forces & des richeſſes du royaume, & particulièrement du mérite & de la valeur du duc d'Anjou, qui commandoit les armées du roi ſon frère, & qui tout jeune qu'il étoit, avoit déjà remporté de grandes victoires ſur les hérétiques de France, qui ſe révoltoient preſque tous les ans.

Après la mort du roi de Pologne, comme on ne parloit que du choix d'un nouveau roi, cet homme faiſoit par-tout l'éloge du duc d'Anjou, & ſollicitoit ouvertement tous les grands à choiſir ce prince ſi bien fait & ſi généreux. Enfin, quelques-uns des chefs de la nobleſſe furent touchés des louanges qu'ils entendoient. Ils en parlèrent aux Sborowis, qui approuvèrent la propoſition qu'on leur faiſoit; & par l'avis d'André Sborowi, ils envoyèrent ce nain à la cour de France, avec des lettres au roi & au duc, par leſquelles ils les exhortoient d'envoyer promptement des ambaſſadeurs en Pologne pour demander le royaume, & s'engageoient à rendre tous les ſervices qu'ils pourroient, par eux-mêmes & par leurs amis.

Les eſprits étoient ſi aigris contre la maiſon d'Autriche, qu'ils abandonnèrent le prince Erneſt, qu'ils avoient dans leur voiſinage, qui avoit été élevé preſque ſous leurs yeux, qui deſcendoit de tant de rois & de tant d'empereurs; qui avoit toutes les qualités néceſſaires pour régner, qui s'of-

froit, & qui demandoit lui-même cette couronne, pour élire un prince inconnu, éloigné de leur pays, qui ne pensoit presque pas à se mettre sur les rangs. Crasoski ne manqua pas d'animer la cour de France, qui ne mépriſa ni le courrier, ni ceux qui l'avoient envoyé. On le fit partir aussi promptement qu'il étoit venu, avec ordre d'assurer les Polonois que les ambassadeurs de France arriveroient en peu de temps.

En effet les François se servirent de l'occasion, soit par un esprit d'émulation contre la maison d'Autriche, soit par une certaine gloire de nation, estimant que c'étoit une belle chose que des peuples belliqueux vinssent des extrémités de l'Europe demander des rois à la France. D'ailleurs le roi Charles, piqué d'une secrète jalousie, ne jugeant pas qu'il fût honnête, ni sûr de faire éclater son ressentiment, & d'abattre la puissance de son frère, & croyant pourtant qu'il étoit expédient pour son repos & pour celui de son royaume, de ne la souffrir pas davantage, étoit bien-aise de l'éloigner sous des apparences d'honneur, & de décharger la France d'un prince qui y étoit presque aussi roi que lui.

Sa réputation s'augmentoit tous les jours dans la Pologue; mais le grand éloignement des lieux, & le peu de brigue qu'on avoit fait pour lui, faisoient croire qu'on ne le proposoit pas tant pour l'élire, que pour l'opposer au prince Ernest. Mais lorsqu'on sut que les ambassadeurs de France étoient déjà arrivés sur la frontière, & qu'on entendit les promesses qu'ils publioient, & les bruits avantageux qu'ils faisoient courir parmi le peuple, toute cette grande aversion qu'on avoit conçue contre l'empereur, se tourna en faveur & en amitié pour le duc d'Anjou.

Cotchevic, Radzivil & Laski même, qui avoient offert leur crédit à Maximilien, se rangèrent du parti du peuple; soit parce qu'ils croyoient avoir été mépriſés, soit parce qu'ils espéroient d'être amplement récompensés. Tout contribuoit à la gloire du François; & les louanges qu'on lui donnoit, & la haine qu'on avoit pour les Allemands. Enfin, tous les sénateurs, les cevaliers, les catholiques, les hérétiques se trouvèrent dans une telle disposition de le servir, que si l'on eût d'abord assemblé la diète, il auroit eté infailliblement élu par les suffrages de tout le royaume,

ſans qu'on eût fait aucune mention des autres : tant la multitude ſe laiſſe emporter, lorſqu'elle eſt une fois prévenue.

Le temps diminua un peu de cette ardeur, car le royaume fut vacant un an entier, & la nouvelle de la mort de Gaſpard de Coligny, & du maſſacre des huguenots en divers endroits de la France, effaroucha les hérétiques. Ce Coligny avoit infecté une partie de ce royaume des erreurs contagieuſes de l'héréſie de Calvin, qui fait profeſſion de ne craindre ni les lois, ni les magiſtrats ; de ſoutenir l'impiété par la force & par les armes, & de préférer ſes vaines imaginations à tous les droits divins & humains. Il s'étoit mis à la tête de ces hommes ſéditieux, & les animant à la guerre & à la révolte, il avoit fait couler par toute la France le ſang de ſes citoyens : & par les troubles funeſtes de ſon pays, par les meurtres & par la déſolation d'un royaume ſi floriſſant, il étoit parvenu à une ſi grande puiſſance, qu'elle étoit formidable à ſon roi même. Enfin perſonne n'avoit jamais attaqué ſi puiſſamment la maiſon royale ; perſonne ne l'avoit réduite ſi près de ſa ruine.

La reine mère réſolut de ſe défaire d'un ennemi ſi dangereux : & ſoit qu'elle ne trouvât point d'autre moyen d'arrêter les déſordres publics, ſoit qu'elle eût appris qu'il vouloit opprimer toute la famille royale, & qu'elle voulût le prévenir, elle l'attira à Paris avec les principaux de ſon parti, par des apparences de paix & de réconciliation. Elle le fit tuer, & avec lui un grand nombre de ſes ſectateurs. Ce maſſacre anima les hérétiques de Pologne contre Henri. Comme on ſavoit qu'il étoit ennemi déclaré de Coligny & de ſa ſecte, on lui imputoit cette action violente ; & ſi l'on n'eût adouci les eſprits, ou ſi les Catholiques euſſent été moins fermes, il ſeroit ſans doute arrivé quelque grand déſordre dans la diète.

Les hérétiques donc ne ſongèrent plus qu'à favoriſer le roi de Suède ; mais comme ils n'avoient ni aſſez de crédit pour attirer les Catholiques à leur parti, ni aſſez de force pour leur réſiſter, ils entreprirent de les déſunir, & de leur faire perdre cette ardeur qu'ils avoient pour les intérêts de la France. Dans toutes les aſſemblées ils faiſoient de grands diſcours au peuple, & lui repréſentoient fort au long, « Qu'il y avoit parmi eux des ſeigneurs d'une naiſ-» ſance très-illuſtre, qui ne cédoient à aucun prince étran-

» ger; qui avoient de l'esprit & de la majesté, & qui étoient » beaucoup mieux instruits des lois de leur république, que » tous les autres. Qu'ils devoient élire un roi qui fût élevé » dans leurs coutumes, qui aimât le royaume comme sa » patrie, & ses sujets comme ses citoyens, plutôt qu'un » prince qui jouît de la Pologne comme d'un royaume de » hasard. Que leurs ancêtres, dans une pareille occasion, » embarrassés du choix qu'ils avoient à faire, à cause des » brigues différentes de plusieurs princes, avoient mieux » aimé élire un Polonois nommé Piast, d'une condition » basse & obscure, que de se soumettre à des étrangers. » Qu'ils n'avoient pas eu sujet de se repentir de cette élec- » tion, & que l'état s'étoit bien trouvé de sa postérité du- » rant plusieurs siécles. Que c'étoit une honte d'avoir re- » cours à des peuples qui ne sont ni plus sages, ni plus vail- » lans qu'eux; & de préférer des princes éloignés, incon- » nus, & estimés sur la foi de leurs partisans & de quel- » ques bruits vagues & incertains, à des gens d'une vertu » éprouvée, & dans la paix & dans la guerre. Que c'étoit » déclarer à la face de toutes les nations, qu'il n'y avoit » pas un seul Polonois qui fût capable de régner. Qu'ils » avoient tort de vouloir s'abandonner à la conduite d'un » roi, qui ne sauroit ni les lois, ni les coutumes, ni le lan- » gage du pays. Qu'ils ne pourroient se résoudre à obéir » à un souverain, dont ils n'entendroient pas les comman- » demens. Qu'il ne pourroit lui-même faire observer des » lois qu'il ne sauroit pas. Qu'il falloit donc oublier cette » discipline, ces ordonnances, ces lois qui avoient rendu » cet empire si florissant, pour apprendre des droits & des » usages nouveaux, & des manières étrangères ».

Par ces discours, les hérétiques tâchoient de désunir les Catholiques, de trouver quelque ouverture pour l'exécution de leurs desseins, & de faire élire un roi qui pût leur être favorable. Ils eussent sans doute ému les esprits des peuples, si les chefs du parti contraire n'eussent représenté avec beaucoup de fermeté, qu'on ne pouvoit élire un seigneur de leur nation, sans exposer l'état à de grands désordres. Qu'il n'y avoit personne parmi eux, de qui la vertu & la fortune fussent si éminentes, que les autres vouluſſent le reconnoître. Que ce seroit une occasion de guerre civile. Que ce qu'on leur vouloit persuader, étoit véritable; mais

que l'exécution en étoit très-difficile & très-dangereuse : & que ceux qui faisoient ces propositions, avoient plus d'égard à leurs intérêts particuliers, qu'à la tranquillité publique.

L'archevêque de Gnesne se déclara hautement contre leur ambition & contre leurs vaines espérances. « Qui trouverez-vous parmi nous, disoit-il, qui veuille céder aux » autres ? Quand nous céderions même présentement, » quelle autorité pensez-vous qu'aura ce nouveau roi, » sur des peuples qui l'ont vu sortir de sa condition privée ? » Ce fut une folie de nos pères d'avoir autrefois choisi pour » roi un homme d'une très-obscure naissance, pour terminer leurs différents. Mais ces folies ne réussissent qu'une » fois. L'état présent des affaires n'a pas besoin d'un tel » chef. Il nous faut un prince d'une famille royale, qui ait » un train de roi, qui soit instruit dans l'art de régner, & » à qui personne ne puisse refuser d'obéir ». Ainsi l'on commença à parler de la diète ; & les premières contestations ne furent pas sur le sujet du roi qu'il falloit élire, mais par qui il devoit être élu, chacun voulant s'attribuer ce droit, & s'acquérir la faveur du nouveau roi par ses services.

CHAPITRE IX.

Entreprise des Hérétiques, qui se nommoient les Confédérés.

CEPENDANT chacun se disposa pour l'élection d'un roi. On convint que les états du royaume s'assembleroient au commencement du mois de Juin, pour déterminer le temps & le lieu de la diète. Car toute la noblesse du royaume a droit de suffrage, sans aucune différence de biens, d'honneur ou d'autorité. Il se trouva grand nombre de sénateurs & de chevaliers, lorsqu'on délibéra là-dessus. Les avis furent différens. Ceux de Lithuanie vouloient que cette assemblée se tînt au mois de Mai dans Varsovie, qui est une ville de leur province, située sur la frontière de la Russie. Pour le temps, on s'accommoda avec eux ; mais pour le lieu on ne voulut point le changer, & l'on marqua une grande plaine que la Vistule sépare de Varsovie. Outre que cet endroit est comme le centre du royaume,

&

& le milieu entre la Pologne & la Lihtuanie, Commendon avoit conſeillé à ſes amis de le choiſir, parce qu'il étoit dans une province entièrement Catholique ; car il n'y avoit point de nobleſſe d'une religion plus pure & moins ſuſpecte que celle de Mazovie.

Cette prévoyance fut très-utile dans la ſuite : car les Mazoviens invités par la commodité du lieu, ſe trouvèrent en très-grand nombre dans les aſſemblées, au lieu que pluſieurs hérétiques diſperſés ne pouvoient y venir des parties les plus éloignées du royaume, à cauſe de la dépenſe & de l'incommodité du voyage. Ainſi les Catholiques étoient encouragés, voyant que leur nombre étoit notablement augmenté.

Après qu'on eut déterminé le temps & le lieu de la diète, & toutes les autres choſes les plus néceſſaires, pluſieurs des principaux s'étoient retirés chez eux, avant que l'aſſemblée fût terminée. Mais les hérétiques, qui n'avoient preſque plus d'eſpérance de pouvoir élire un roi de leur ſecte, & qui voyoient que le parti des Catholiques étoit plus nombreux & plus puiſſant, avoient délibéré entre eux fort ſecrètement de pourvoir à leur ſureté, & de ſonger à leurs intérêts communs & particuliers, en ſorte que le roi qui ſeroit élu, ne pût les aſſujettir aux ordonnances très-ſévères qui étoient établies dans la Pologne contre les déſerteurs de l'égliſe Catholique, ni procéder contre eux par la voie des peines & des ſupplices. Ils jugeoient bien qu'il y auroit de l'indiſcrétion, & même de l'inſolence à demander que ces lois fuſſent abrogées. Ils trouvèrent le moyen d'arriver à leur fin, ſans découvrir leurs deſſeins, & d'éluder la force & la rigueur de ces ordonnances, ſans en faire aucune mention.

Ils avoient obtenu, au commencement de l'aſſemblée, que tous les ambaſſadeurs des princes étrangers ſortiroient en ce temps-là de Varſovie, de peur que par leurs intelligences & par leurs brigues, ils ne retardaſſent, ou ne troublaſſent les affaires du royaume ; & qu'ils ne reviendroient que peu de temps avant l'ouverture de la diète, pour faire leurs propoſitions. Perſonne ne ſoupçonna qu'il y eût du deſſein caché, & leur avis fut généralement approuvé. Mais leur intention étoit d'obliger Commendon de ſortir de Varſovie, parce qu'ils ſavoient bien qu'il découvriroit tous leurs artifices, & qu'il renverſeroit tous

leurs desseins. Après qu'on eut fait des ordonnances pour la paix & pour la sureté publique, & que tout le monde se fut obligé par serment & par écrit, qu'on tiendroit pour ennemis de la patrie tous ceux qui feroient quelque violence, les hérétiques prirent le soin d'en dresser la formule.

Ce décret étoit très-nécessaire, & il avoit toutes les apparences de paix, d'amitié & de zèle pour le bien public. Mais ils y avoient inséré fort adroitement un article, par lequel ils rétablissoient qu'à l'avenir nul ne pourroit être recherché pour avoir quitté sa religion, & pour en avoir embrassé de nouvelles; & qu'il seroit libre à chacun d'avoir des sentimens tels qu'il voudroit, & de servir Dieu à sa manière, pourvu qu'elle fût honnête. Ils avoient enveloppé cette impiété sous des termes si propres & si spécieux, que quelques-uns, trompés de cette apparence, & de ces noms de paix & de sureté publique, signèrent cette ordonnance, avant que d'en avoir connu l'artifice.

Lorsqu'on s'aperçut de leur dessein, les évêques qui étoient présens, demandèrent du temps pour examiner les articles du décret : mais à peine purent-ils l'obtenir. Les hérétiques firent de grandes instances, & protestèrent hautement qu'ils ne souffriroient jamais qu'on tînt la diète pour l'élection d'un roi, si l'on ne leur donnoit des assurances de pouvoir vivre surement dans leur commune patrie. Qu'ils n'étoient pas résolus d'attendre qu'on entreprît contre eux ce qu'on avoit entrepris depuis peu contre Gaspard de Coligny, & contre une infinité d'honnêtes gens qu'on venoit de massacrer en France. Ils parurent si irrités, & menacèrent si fièrement de prendre les armes, & de se venger de ceux qui leur refuseroient cet article de sureté, qu'ils en vinrent presque à la violence & à la sédition.

Les évêques ne consentirent pas à une chose de mauvais exemple; mais ils ne s'y opposèrent pas aussi vigoureusement qu'ils devoient: & dans la crainte qu'ils eurent des désordres qui pouvoient arriver, les uns se dispensèrent de se trouver au sénat, les autres se retirèrent de Varsovie. Ucange, archevêque de Gnesne, chef du clergé & du sénat, dont nous avons déjà représenté l'esprit & les mœurs, demanda deux jours pour y penser, avouant qu'il ne pouvoit se déterminer si promptement dans une affaire de cette im-

portance. Les hérétiques lui accordèrent fort volontiers le temps qu'il demandoit, parce qu'ils eſpéroient que ce prélat, qui leur avoit donné tant de marques de l'inclination qu'il avoit pour leur parti, ſeroit bien-aiſe de ſe déclarer pour eux dans une occaſion ſi favorable. Les Catholiques craignoient, avec raiſon, qu'il n'approuvât une choſe qu'il avoit lui-même autrefois propoſée; & comme le doute & l'incertitude, en matière de religion, étoit déjà une eſpèce de déſertion, ils prévoyoient tous les troubles & tous les dangers qui menaçoient l'état.

J'étois alors à Varſovie, où Commendon m'avoit envoyé, pour faire ſavoir ſes intentions à quelques-uns des principaux de l'aſſemblée, & pour obſerver tout ce qui s'y faiſoit, & toutes les meſures qu'on y prenoit pour l'élection du roi. Dans une conjoncture ſi douteuſe & ſi importante, j'allai trouver tous les évêques, & particulièrement Ucange, tant pour les exciter à ſoutenir l'honneur de leur caractère, que pour leur faire connoître que j'écrirois au légat tout ce qu'ils auroient fait ou dit, afin de les retenir au moins par quelque pudeur & par quelque honte. Ucange me parla fort à loiſir & fort raiſonnablement. Le troiſième jour il ſe rendit au ſénat, & n'y entra qu'après tous les autres. Chacun attendoit avec impatience qu'il dît ſon avis. Les hérétiques ſe préparoient à triompher, & l'on voyoit ſur tous les viſages les impreſſions d'eſpérance ou de crainte des deux partis.

Alors l'archevêque commença à parler. Ce n'étoit plus cet Ucange qui cherchoit les occaſions de troubler l'état, qui parloit avec mépris des ſouverains pontifes, qui vouloit faire aſſembler un concile national, qui étoit le chef & le conſeil des hérétiques, & qui avoit chez lui un docteur luthérien, qu'il honoroit extrêmement. C'étoit un prélat très-pieux & très-zélé pour ſa religion, qui parloit avec le même courage & la même fidélité, qu'auroit fait Staniſlas évêque de Cracovie, qui mourut pour la foi de JESUS-CHRIST, & qui mérita par ſa piété, par ſa conſtance & par ſes miracles, d'être mis au nombre des ſaints. Tant il eſt vrai que nos cœurs ſont entre les mains de Dieu, qui répand dans nos eſprits les lumières de ſes vérités, lorſqu'il les trouve dégagés des nuages de nos paſſions.

« Il leur dit donc, qu'il avoit délibéré long-temps & fort

» sérieusement pour donner un avis qui fût avantageux à
» sa patrie dans une affaire de cette importance. Qu'il
» avoit offert à Dieu le saint Sacrifice ; qu'il avoit fait faire
» des prières dans toutes les communautés de religieux, &
» dans tous les monastères des vierges consacrées à Dieu ;
» qu'il avoit jeûné fort austèrement ; qu'il avoit distribué
» des aumônes, & pratiqué avec toute la piété qu'il avoit
» pu, tout ce qui pouvoit apaiser la colère de Dieu, &
» attirer sur lui ses grâces & ses lumières ; qu'il avoit con-
» sulté les plus éclairés & les plus fidelles de ses amis ; qu'il
» avoit fait, pendant ces deux jours, des réflexions sérieu-
» ses : Qu'après tout cela il avoit conclu qu'on ne pouvoit
» consentir à cette ordonnance, sans violer la foi que
» les hommes doivent à Dieu, & sans l'offenser très-
» grièvement.

» C'est renverser, disoit-il, toute la religion Chré-
» tienne que de recevoir ces religions nouvelles & impures.
» C'est confondre les droits divins & humains, & ruiner
« entièrement le culte de JESUS-CHRIST, qui est notre
» unique espérance, notre unique bien & notre unique
» salut. Il ne sera donc pas permis de punir les Mahomé-
» tans, les Epicuriens & les Athées, que cette impunité
» produira infailliblement ? Ils jouiront donc de cette fu-
» neste liberté, de croire, ou de ne croire pas ? Une si
» grande impiété a-t-elle pu tomber dans l'esprit de quel-
» qu'un ? A-t-on pu faire une proposition si déraisonnable ? »

Après leur avoir dit plusieurs autres choses sur ce sujet, & leur avoir demandé s'ils croyoient que l'état pût subsis-ter, quand cette licence seroit approuvée & confirmée par un décret ; s'ils ne comprenoient pas que c'étoit-là ruiner entièrement l'union & la liberté publique : « il
» protesta qu'il étoit si ferme dans ce sentiment qu'il
» se laisseroit plutôt couper la main, que de s'en servir
» pour souscrire à un si pernicieux décret ; & qu'il étoit
» prêt à donner non-seulement sa main, mais encore sa
» tête pour la défense de la religion. Que pourroit-il
» m'arriver de plus doux & de plus glorieux dans l'âge où
» je suis, ajoutoit-il, que de mourir pour ma foi, pour ma
» religion, pour mon salut, & pour celui de mon pays,
» & d'offrir à Dieu une vie foible & languissante, que je
» dois rendre un de ces jours à la nature ? »

Les hérétiques murmuroient contre lui, & le menaçoient avec beaucoup d'insolence. Mais bien loin de céder à leur fureur, il défendit qu'on écrivît ce décret dans les regiſtres : & parce qu'ils faiſoient ſemblant de l'y vouloir écrire par force, il déclara de ſon autorité & de celle de tous les évêques, de tout le clergé & de tous les Catholiques, que ce décret avoit été forgé par la conſpiration & par les artifices de quelques perſonnes mal intentionnées, qui avoient plus d'égard à leurs intérêts qu'à ceux de l'état. Les Catholiques firent depuis la même proteſtation dans les aſſemblées des provinces. Ainſi cette impie conjuration des hérétiques ne fut point autoriſée.

Dès qu'on fut ſorti du ſénat, je me rendis chez Ucange, pour me réjouir avec lui de ce qu'il s'étoit acquis ce jour-là une gloire immortelle par ſa piété & par ſa conſtance. Il m'avoua que ſon eſprit avoit été long-temps agité, & combattu de diverſes opinions, & qu'enfin il s'étoit arrêté à la vérité que Dieu lui avoit inſpirée. Il m'aſſura qu'il avoit été même détourné d'approuver ce décret par des viſions & par des ſonges. Cette confédération, c'eſt ainſi que les hérétiques appeloient cette entrepriſe, donna beaucoup de peine à Commendon : il travailla fort à la diſſiper & à la rendre odieuſe à tout le monde, par des écrits qu'il compoſa avec beaucoup de ſoin, & qu'il publia ſous des noms empruntés.

CHAPITRE X.

Commendon arrive à Varſovie. L'avis qu'on lui donna dans le camp.

COMMENDON ſe rendit à Varſovie quelque temps avant la diète. Il manda aux évêques, & à quelques-uns des chefs des Catholiques de s'y trouver, afin de pouvoir conférer enſemble un peu en repos, avant que la foule fût arrivée, & que les eſprits fuſſent entraînés par le torrent des affaires. Pluſieurs s'y trouvèrent dans le temps qui leur avoit été marqué. Il les aſſembla chez lui, & les exhorta de ſe tenir prêts à réſiſter avec beaucoup de vigueur & de zèle à cette impie confédération des hérétiques, qui pro-

teſtoient fièrement que ſi l'on refuſoit de ſigner leur décret, ils mourroient plutôt que de ſouffrir que la diète ſe tînt, & qu'on élût un roi Catholique.

Les évêques & les autres promirent qu'ils feroient paroître en cette occaſion toute la fidélité & tout le zèle qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils réſolurent de conduire cette affaire avec beaucoup de fermeté, & néanmoins avec beaucoup de modération, de peur que s'ils oppoſoient la violence à la violence, la conteſtation n'aboutît à quelque ſédition dangereuſe : & ils jugèrent plus à propos de rendre inutile, par cette voie, la fureur de leurs adverſaires, que de l'irriter en s'y oppoſant trop fortement.

Après cela, il ſonda les intentions de tout le monde ſur le ſujet du roi qu'on vouloit élire, & il reconnut que tous les ſuffrages étoient pour le duc d'Anjou. Juſques alors il avoit fait tous ſes efforts pour attirer des partiſans à Maximilien, parce qu'il croyoit que c'étoit l'avantage des deux nations. Mais après qu'il eut connu l'averſion qu'on avoit pour les princes Allemands, & l'inclination qu'on faiſoit paroître pour les François, il jugea qu'il ne devoit pas ſe rendre odieux à la multitude, en prenant avec trop d'empreſſement les intérêts de l'empereur, ni paroître contraire aux eſpérances du prince Henri, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire, non-ſeulement par ſa valeur, ayant défait les huguenots en trois batailles rangées, mais encore par ſa piété & par ſon attachement à la religion Catholique. Il falloit, ſur-tout, ne donner aucun ſoupçon d'être partial. Le pape, qui eſt le père commun des rois, ne devoit conſidérer que les intérêts de la Chrétienté ; ſon légat ne devoit s'appliquer qu'à faire élire un roi Catholique : & ſi après l'excluſion des Allemands, la brigue des François n'eût pas réuſſi, tous les autres prétendans étoient hérétiques.

Voyant donc les prétentions de l'Empereur entièrement ruinées, tant par l'averſion des Polonois, que par les longueurs & par la mauvaiſe conduite de ce Prince, il craignit que ſi les partis d'Erneſt & de Henri étoient également forts, les hérétiques dans ces contentions & dans ce partage, ne priſſent occaſion de produire quelqu'un des leurs. Cette crainte le fit réſoudre à s'accommoder aux inclinations des peuples & à l'affection des grands. Il ſuivit

alors le torrent, & ne douta plus du succès de l'élection. Ceux qui penchoient du côté de Henri, & qui ne s'étoient éloignés qu'avec peine des sentimens du légat, en furent extrémement réjouis.

Les ambassadeurs de l'Empereur arrivèrent à Varsovie environ le temps de la diète, & le lendemain ils allèrent voir Commendon. Ils lui exposèrent les ordres qu'ils avoient reçus de leur maître; ils lui rendirent compte de tout ce qu'ils avoient fait depuis leur arrivée en Pologne; & après avoir tâché d'excuser leur retardement, ils le prièrent de retenir dans leur parti les esprits qu'il y avoit déjà engagés, & de les assister de ses conseils & de ses soins dans la suite de cette affaire. Il les assura qu'il leur rendroit tous les services dont il étoit capable; mais qu'il craignoit que ses soins & ses conseils ne fussent inutiles, parce que la multitude s'étoit déjà rendue maîtresse, & que les chefs avoient pris chacun leur parti: qu'il les avoit retenus autant qu'il avoit pu par ses exhortations, par ses avis & par des espérances qu'il leur avoit données; mais qu'ils avoient pris d'autres engagemens, & qu'il n'y avoit aucune apparence de pouvoir les détacher des intérêts des Princes à qui ils s'étoient liés par des traités.

Il y avoit déjà dans Varsovie plusieurs gentilshommes armés, plusieurs seigneurs accompagnés d'une troupe nombreuse de leurs amis ou de leurs vassaux, qui étoient venus de tous les endroits du royaume. La plaine où ils avoient déjà fait dresser leurs tentes, & où se devoit tenir la diète, avoit toute la figure d'un camp. On les voyoit se promener çà & là, avec de grandes épées à leurs côtés. Ils marchoient quelquefois en troupe, armés de piques, de mousquets, de fléches, ou de javelots. Quelques-uns même, outre les gens armés qu'ils avoient menés pour leur garde avoient fait traîner des canons, & s'étoient comme retranchés dans leurs quartiers. On eût dît qu'ils alloient au combat plutôt qu'à la diète; que c'étoit-là un appareil de guerre & non un conseil d'état; & qu'ils étoient venus pour conquérir un royaume étranger, plutôt que pour disposer du leur. Au moins l'on pouvoit s'imaginer à les voir, que cette affaire se décideroit par la force & par les armes, plutôt que par des avis & par des suffrages.

Mais ce qui me parut extraordinaire, ce fut que parmi

tant de compagnies de gens armés, dans une si grande impunité, dans un temps qu'on ne reconnoissoit ni les lois, ni les magistrats, il ne se commit pas un seul meurtre, il ne se tira pas une épée ; & ces grands différents, où il s'agissoit de donner ou de refuser un royaume, n'aboutirent qu'à quelques paroles : tant cette nation épargne son sang dans ces contestations civiles.

Avant toutes choses, on résolut de donner audience aux ambassadeurs. Les hérétiques vouloient qu'on leur rendît réponse promptement, & qu'on les obligeât de sortir du royaume, de peur que les brigues de ces étrangers ne troublassent la liberté de l'assemblée. Les autres étoient d'avis qu'on retînt tous les ambassadeurs à Varsovie qu'on priât ceux qui étoient venus pour demander le royaume, de se retirer dans des villes voisines où ils seroient traités fort honorablement, en attendant l'élection d'un Roi. Cette opinion fut suivie. Les hérétiques virent bien qu'on vouloit retenir Commendon : c'est pourquoi ils commencèrent à parler de lui en particulier.

Ils alléguoient, qu'il étoit capable lui seul de renverser tout l'ordre de la diète s'il y étoit présent. Que quoiqu'il ne demandât ouvertement le royaume pour aucun Prince, on savoit bien que son autorité étoit d'un grand poids ; qu'il étoit l'ame de tous les conseils, & que sa présence déterminoit les volontés d'une partie de l'assemblée. Que les évêques étoient comme des poules qui trembloient à la vue de cette aigle, & qu'ils n'oseroient devant lui dire librement leurs avis. Lorsqu'ils réfutoient quelquefois les avis de ces prélats, ils leur reprochoient qu'ils avoient été sifflés ; qu'ils n'avoient pas pris ces sentimens chez eux ; & qu'ils n'étoient pas poussés par des vents de leur pays, mais par des vents d'Italie. Les catholiques soutinrent leur décret, & ne voulurent rien relâcher.

On donna audience à Commendon le huitième jour d'Avril. On députa trois évêques & trois sénateurs laïques pour l'aller prendre chez lui, & les principaux de la noblesse voulurent l'accompagner pour lui faire honneur. Le sénat se tenoit dans le camp au-delà de la Vistule, sur laquelle on avoit fait un pont de bois. Les sénateurs s'assembloient dans le grand pavillon royal qu'on avoit fait dresser au milieu de la plaine.

Dès que le légat fut arrivé & qu'il descendit de carrosse, le Palatin de Cracovie & Cotchevic allèrent le recevoir devant la tente. L'un étoit grand maréchal de Pologne, l'autre de Lithuanie, qui sont les deux principaux officiers de l'état. Ils marchoient devant Commendon avec leurs bâtons de commandement, & ils faisoient écarter la foule; ce qui est un honneur qu'ils ne rendent ordinairement qu'à leur Roi. Lorsqu'il entra dans la tente, tout le sénat se leva, & vint au-devant de lui. Il fut conduit à la première place, & s'assit entre l'archevêque de Gnesne & l'évêque de Cracovie. Le sénat s'assit aussi; & une grande foule de noblesse se rangea tout à l'entour, autant que le lieu en pouvoit contenir.

Tout le monde fit un grand silence. Commendon présenta au sénat les lettres du Pape; & après qu'on en eut fait la lecture, il fit un beau discours sur la nécessité qu'il y avoit d'élire un Roi catholique. Il parla même avec beaucoup de force contre la confédération & contre les cabales des hérétiques, montrant que toutes ces factions étoient très-éloignées de l'esprit du christianisme & des maximes de la religion. Cette liberté piqua si fort les auteurs de cette conspiration, qui voyoient qu'on l'écoutoit avec attention & avec plaisir, que le Palatin de Sandomire ne put s'empêcher de l'interrompre. *Vous excédez le pouvoir de légat*, dit-il en s'adressant à lui, *& vous entreprenez sur celui des conseillers & des sénateurs. Faites-nous la grâce de nous laisser délibérer en repos sur des affaires qui nous regardent. Ayez un peu moins de curiosité*; *& sans vous arrêter à censurer notre conduite*, *pensez que vous êtes ici étranger*, *& contentez-vous d'exécuter les ordres du Pape*, *si vous en avez reçu quelqu'un.*

A ces paroles tous les sénateurs catholiques se levèrent. On ouït un grand murmure de gens qui blâmoient le Palatin, & qui vouloient l'obliger de se taire. Toute la noblesse qui s'étoit ramassée auprès des sénateurs, fut si irritée, qu'on n'entendoit qu'injures & que menaces contre les hérétiques. Cotchevic & Laski étant sortis de leur place, portèrent la main sur la garde de leurs épées: & il fût arrivé sans doute quelque grand désordre, si le Palatin ne se fût arrêté; & si Commendon avec un visage tranquille & aussi peu ému qu'auparavant, n'eût fait signe de la main, qu'on lui donnât un moment d'audience.

Chacun se remit en sa place. Alors le légat s'adressant au Palatin : *Je n'ignore pas*, lui dit-il en souriant, *qui je suis, ni quel est mon devoir. Je sais ce que vous dites que je dois faire, j'exécute les ordres que j'ai reçus du Pape. Je sais que non-seulement il pense à l'élection d'un Roi que vous allez faire, mais encore à votre repos & à celui de tout le royaume, qu'il voudroit rendre très-florissant. Je ne parle pas ici à vous en particulier ; je parle à toute l'assemblée : & si je ne suis pas sénateur, pensez aussi que vous n'êtes pas le sénat.*

Après cela il continua son discours avec tant d'ordre & avec tant de tranquillité, qu'il ne perdit pas un seul mot de tout ce qu'il devoit dire. Tout le sénat fut très-attentif. J'insererois ici ce discours, s'il n'avoit été écrit & imprimé pour la satisfaction de tous ceux qui le voudront lire.

CHAPITRE XI.

La diète se tient. Le duc d'Anjou est élu roi de Pologne.

APRÈS que Commendon eût achevé son discours, les chefs du sénat allèrent vers le milieu de la tente ; & ayant conféré peu de temps ensemble, ils reprirent leur place. Alors l'archevêque de Gnesne prenant la parole, remercia le souverain Pontife & le légat au nom de toute l'assemblée, des soins qu'ils prenoient pour la paix & pour le salut de la Pologne, & l'assura que le sénat tâcheroit de suivre ses conseils & ses avis salutaires, qui partoient d'un esprit éclairé & d'un cœur animé d'une tendresse paternelle. Après cela Commendon se retira : tout le sénat l'accompagna jusqu'à son carrosse, excepté le Palatin de Sandomire qui l'avoit interrompu, & quelques autres hérétiques.

Le sénat fit une sévère réprimande au Palatin, qui s'attira par son indiscrétion la haine de bien des gens ; au lieu que la douceur & la modération de Commendon augmentèrent l'estime & l'amitié que tous les ordres du royaume avoient déjà pour lui. Il est certain que si le légat n'eût apaisé les esprits par cette tranquillité qui parut sur son visage, les affaires auroient été troublées ce jour-là ; les meurtres auroient commencé ; & ce premier feu auroit sans doute causé un très-funeste embrasement. Ce qui fit

qu'on loua Commendon d'avoir détourné par ſa gravité & par ſa conſtance, le tumulte que le Palatin avoit excité par ſon imprudence & par ſon emportement.

Le lendemain les ambaſſadeurs de l'Empereur furent conduits à l'audience par le Palatin de Dublin & par le châtelain de Gdantzko. Ils avoient fait de grandes inſtances pour obtenir qu'on laiſſât entrer avec eux Pierre Faſſard, Eſpagnol, ambaſſadeur de Philippe II, qui étoit venu pour recommander les intérêts du prince Erneſt. Ils alléguoient pour raiſon, que l'ambaſſadeur d'Eſpagne étoit venu avec eux; qu'il n'avoit que les mêmes ordres & les mêmes inſtructions; & que Philippe n'avoit aucun intérêt dans cette affaire, qui fût ſéparé de celui de l'Empereur. Mais ils ne purent obtenir ce qu'ils demandoient, parce que les ambaſſadeurs de France s'y oppoſèrent, diſant qu'ils devoient avoir la préſéance ſur celui d'Eſpagne. Ainſi Faſſard, afin de n'être point blâmé d'avoir cédé aux François, ſe retira ſans avoir eu audience du ſénat.

Les ambaſſadeurs de France furent donc introduits immédiatement après ceux de l'Empereur, & les autres enſuite, ſelon leur ordre. On leur répondit à tous en peu de mots; & quelques jours après, on leur fit ſignifier une ordonnance du ſénat, par laquelle on les obligeoit de partir de Varſovie, & d'aller attendre ailleurs le ſuccès de la diète. On leur aſſigna les villes, où ils devoient ſe retirer: les Allemands allèrent à Louvitz, & les François à Plocsko.

Alors les hérétiques firent de nouvelles inſtances au ſénat, & lui repréſentèrent qu'il étoit à propos d'aſſigner un lieu de retraite au légat. Que les Polonois n'avoient pas beſoin qu'il leur vînt de ſi loin un arbitre, & un témoin de leurs affaires ſecrètes. Que ce n'étoit pas l'ordre qu'il y eût dans le lieu de la diète une autorité étrangère, qui leur pût ôter une partie de leur liberté. Que les autres ambaſſadeurs auroient quelque ſujet de ſe plaindre, ſi le légat demeuroit à Varſovie, lorſqu'on les en faiſoit ſortir. Les catholiques réſiſtèrent toujours: mais comme cette conteſtation qui revenoit tous les jours, embarraſſoit continuellement le ſénat; Commendon, qui ne voulut pas être le ſujet d'une diviſion civile, ſe retira volontairement à Schernevicie, qui eſt à deux journées de Varſovie où il me laiſſa. Après ſa retraite, tout le monde ſouhaita qu'on

fit l'ouverture de la diète, & qu'on ne travaillât plus qu'à l'affaire de l'élection.

Les hérétiques propoſèrent avec beaucoup d'empreſſement, qu'on fit des lois & des ordonnances nouvelles pour établir leur liberté & pour diminuer l'autorité de leurs rois : Qu'on réformât les anciennes, & qu'on les accommodât au temps, & à l'état préſent de la république. Sous cette apparence de régler le droit public, ils prétendoient affoiblir ou abolir entièrement les anciennes ordonnances du royaume contre les hérétiques ; & ils s'imaginoient qu'ils auroient d'autant plus de licence, que les rois auroient moins d'autorité. Ils paſſoient encore plus avant, & ils eſpéroient que s'ils pouvoient dépouiller la royauté de ſes plus beaux droits, les princes étrangers ne perſiſteroient pas à demander une couronne de grand poids & de peu d'éclat, & qu'ainſi ils trouveroient l'occaſion d'avancer quelqu'un de leur parti. Les catholiques rejetèrent toutes ces propoſitions.

Cependant cette conteſtation avoit déjà tenu pluſieurs ſéances ; & les hérétiques étoient bien aiſes d'embrouiller ainſi les affaires. Ils croyoient qu'en faiſant perdre beaucoup de temps, ils viendroient à bout de leurs deſſeins par leur patience, ou ils laſſeroient celle des catholiques ; & que la diète ſe romproit, ou qu'elle deviendroit inutile. Mais les Mazoviens, qui étoient venus en très-grand nombre, s'aſſemblèrent entr'eux, & donnèrent charge à un homme de leur province, nommé Coſſobuti, qui avoit de l'eſprit & de l'éloquence, de convaincre les hérétiques, & de faire connoître en pleine aſſemblée l'artifice qu'ils cachoient ſous ces apparences de zèle pour la liberté publique. Ce qu'il fit avec beaucoup de ſoin, & avec beaucoup d'éloquence, proteſtant au ſénat, que ſi l'on ne procédoit promptement à l'élection d'un roi, pour laquelle ſeule ils étoient aſſemblés, les chevaliers étoient réſolus de ne s'arrêter plus à l'autorité du ſénat, & de pourvoir eux-mêmes à leur affaires & à celles de l'état, qui ne pouvoit plus ſe paſſer de maître. Les ſénateurs catholiques, & une grande partie des Mazoviens appuyoient cet avis.

Les hérétiques ſe plaignirent que les Mazoviens ſe rendoient maîtres des affaires, & qu'ils avoient déjà la hardieſſe de preſcrire au ſénat ce qu'il devoit faire, & ce qu'il

devoit laiſſer. Mais ils reconnurent un peu trop tard que le lieu où ſe tenoit la diète, ne leur étoit pas avantageux. Quelques jours ſe paſſèrent à ſe plaindre les uns des autres. Enfin, le ſénat, preſſé des cris & des menaces de la multitude qui demandoit un Roi, ordonna qu'on procéderoit à l'élection le 4 jour de Mai. Voici comme les choſes ſe paſſèrent.

Chacun ſe rangea dans ſon quartier, ſuivant ſon palatinat ; c'eſt ainſi qu'ils nomment leurs tribus. Les évêques y préſident ordinairement ; ils opinent toujours les premiers, & rapportent dans leurs aſſemblées toutes les affaires dont il faut délibérer. Les ſuffrages ne s'y donnent, ni par des billets, ni avec des fèves ; mais on y dit hautement ſon avis, & chacun même a droit de raiſonner ſur ſon opinion. Les évêques, chacun dans ſa tribu, ſe proſternèrent avant que de propoſer l'élection du roi. Toute l'aſſemblée en fit de même ; & tous enſemble à genoux, ils entonnèrent l'hymne que l'égliſe chante ordinairement lorſqu'elle invoque l'aſſiſtance du ſaint-Eſprit.

On ouvrit enſuite les avis ; & preſque tous les chefs des tribus parlèrent fort avantageuſement du prince Erneſt. Quelques-uns propoſèrent le roi de Suède. Pluſieurs nommèrent un des principaux ſeigneurs de Pologne, nommé Piaſt : mais la plus grande partie des ſuffrages étoit pour le duc d'Anjou. Je ne veux pas faire ici un dénombrement ennuyeux des avis de tous les palatinats ; je me contenterai de rapporter ce qui ſe paſſa dans celui des Mazoviens.

Pierre Miſcow, évêque de Plocsko, tenoit l'aſſemblée. Ce prélat grave, judicieux, & des plus éloquens de ſon temps, avoit de l'inclination pour le prince Erneſt ; & connoiſſant que la multitude le refuſeroit ſans aucun ſujet, & par une pure prévention pour ſon concurrent, en diſant ſon avis, il fit adroitement le portrait de ce jeune prince ſans le nommer. Il le repréſentoit ſorti de la plus noble famille de l'Europe, qui commandoit à pluſieurs peuples, qui avoit tous les rois & tous les princes chrétiens pour ſes alliés, ou pour ſes vaſſaux. Il expliquoit les grands avantages que la Pologne pouvoit recevoir de la puiſſance de cette illuſtre maiſon. Il finiſſoit par une deſcription & par un éloge de la perſonne, & des grandes qualités du prince qu'il propoſoit. Comme tout le monde lui deman-

doit le nom de ce prince ; Je le nommerai, dit-il, ſi le portrait que je viens d'en faire vous plaît, & ſi je connois que vous vous attachez aux choſes plutôt qu'aux noms.

Après cela il ſe moqua de l'orgueil des ambaſſadeurs de France, de leurs diſcours pleins d'oſtentation, & de la vanité de leurs promeſſes, qu'ils n'auroient jamais pu exécuter, quand ils auroient été de la meilleure foi du monde. Comme on le preſſoit encore de nommer ce prince qu'il avoit tant loué, il nomma enfin le prince Erneſt. On témoigna tant d'averſion pour ce nom, que tout le peuple s'écria, que quand toutes les promeſſes de la France ſeroient encore plus fauſſes, ils aimoient mieux le duc d'Anjou ſans biens, qu'Erneſt & les autres avec des montagnes d'or.

Alors Volski un des ſénateurs, répondit avec beaucoup de chaleur à ce que l'évêque venoit de dire ; & ſe ſervant de tout ce qui pouvoit animer les eſprits contre la maiſon d'Autriche, il fit voir que ſi le prince Erneſt étoit élu, cette puiſſance, ces richeſſes, ces alliances, cette commodité & ce voiſinage des états de l'empereur, ſerviroient plutôt à opprimer leur liberté, qu'à les protéger, & à rendre leur royaume plus conſidérable. Après cela, il fit un éloge du duc d'Anjou ; il s'étendit ſur ſon illuſtre naiſſance, ſur ſes inclinations nobles & royales, ſur ſa clémence, ſur ſa libéralité, ſur la grande connoiſſance qu'il avoit de l'art militaire, ſur ſes victoires, & ſur la gloire qu'il s'étoit acquiſe par ſa valeur, & par l'heureux ſuccès de ſes armes.

Cet avis fut ſi généralement approuvé, que comme l'évêque perſiſtoit dans le ſien, ſes plus intimes amis & ſes domeſtiques mêmes l'abandonnèrent. La préoccupation eût tant de force, que la puiſſance de l'empereur, & tout ce ce qui pouvoit ſervir pour la gloire & pour la grandeur de la Pologne, ne fit que donner des ſoupçons d'oppreſſion & de tyrannie ; au lieu que tout ce que les ambaſſadeurs de France publioient, & tous les bruits incertains d'une vaine renommée, étoient reçus comme véritables.

Ainſi, tout ce qui pouvoit ſervir à Erneſt, la proximité des deux états qui ſe joignent, & la connoiſſance que pluſieurs avoient de ce jeune prince, ne firent que lui nuire ; & la diſtance des lieux que les François crai-

gnoient comme une raiſon qui leur étoit très-contraire, fut d'un grand ſecours pour eux, & décida preſque l'affaire. Les Polonois étoient bien aiſes d'avoir un roi d'un pays éloigné, & qui n'eût pas dans ſon voiſinage des puiſſances prêtes à ſe joindre à lui; & l'éloignement donnoit de la force & de la créance à tous les bruits que les partiſans du duc d'Anjou avoient fait courir de lui. C'eſt la nature de la renommée de groſſir toujours, & de faire valoir ce qui vient de loin; comme ces fleuves qui s'enflent, & qui deviennent plus rapides, plus ils s'éloignent de leurs ſources.

Quoique la plus grande partie des voix dans tous les Palatinats fût pour ce prince, néanmoins, parce qu'Erneſt avoit eu ſes partiſans, & le roi de Suède les ſiens, & qu'il y avoit eu un parti aſſez conſidérable pour Piaſt, on réſolut, afin que tout le monde ſe déterminât à un choix, de les propoſer tous au ſénat. Les catholiques, qui s'apperçurent que Piaſt avoit un grand parti, & qu'on n'avoit rien à lui reprocher, trouvèrent cette invention pour l'exclure. Premièrement, ils propoſèrent que celui qui s'eſtimeroit digne de régner, ſe levât & demandât publiquement le royaume, afin que les tribus puſſent procéder à ſon élection. Perſonne n'oſa ſe montrer. Il y auroit eu de l'orgueil & de l'imprudence à ſe déclarer ſoi-même digne de commander à tous les autres. Les hérétiques dirent, que la pudeur & la modeſtie empêchoit les gens d'honneur & de mérite de ſe nommer; que perſonne n'oſoit porter un jugement avantageux de ſoi-même: mais qu'il falloit choiſir un des principaux ſeigneurs du pays, & d'un commun conſentement l'obliger à recevoir le royaume.

On leur répondit, que puiſque perſonne n'oſoit ſe préſenter, ils préſentaſſent eux-mêmes ceux qu'ils eſtimoient les plus capables de bien régner. Ils s'en excuſèrent longtemps; & comme ils ſe virent preſſés, ils nommèrent quelques catholiques qu'ils ſouhaitoient le moins. Mais tous ceux qui furent nommés, déclarèrent qu'ils n'y prétendoient pas: & l'un d'eux leur parla en ces termes. *Pour moi, Meſſieurs, je vous remercie de l'affection que vous me témoignez. Je connois que je n'ai nulle qualité qui me puiſſe faire élever au-deſſus des autres. Je ne dois, & ne veux me préférer à qui que ce ſoit. Ne me chargez pas d'un fardeau que les for-*

ces d'un homme privé ne ſauroient porter. Chacun diſant la même choſe, ceux-mêmes dont on ſavoit les brigues & l'ambition, s'en déſiſtèrent par pudeur, car la choſe s'étoit tournée en raillerie : Ils ſe nommoient les uns les autres juſques aux plus indignes & aux plus miſérables. Ainſi, Piaſt perdit ſes prétentions, & les hérétiques leur eſpérance.

On choiſit après cela neuf perſonnes pour examiner dans le ſénat les raiſons d'Erneſt, du duc d'Anjou, & du roi de Suède. On donna trois commiſſaires à chacun de ces princes : au duc d'Anjou, l'évêque de Cujavie, le palatin de Sandomire, & le châtelain de Dantzic ; à Erneſt, l'évêque de Plocsko, le palatin de Mariembourg, & le châtelain de Lublin ; au roi de Suède, les palatins de Cracovie, de Rava & de Podolie. Chacun redit à peu près les mêmes choſes, qu'il avoit dites dans ſa tribu. L'évêque de Plocsko tâcha par un diſcours fort grave de ramener les eſprits, & de faire revenir les voix à Erneſt. Il fit l'éloge de ce prince, il en montra même un portrait à l'aſſemblée. Il s'acquit par-là la réputation d'un homme ferme & éloquent ; mais il ne perſuada ni le ſénat, ni les chevaliers. Il fut même ſouvent interrompu par le bruit de ceux qui ſe moquoient de ſon diſcours.

Les hérétiques, & particulièrement le palatin de Cracovie, voulurent faire l'éloge du roi de Suède ; mais Cotchevic les interrompit, & ruina toutes leurs vaines eſpérances par un diſcours ſi fort, qu'ils n'oſèrent plus en faire aucune mention. L'évêque de Cujavie parla pour le duc d'Anjou, & fut écouté très-favorablement. Toute l'aſſemblée, par ſon attention & par ſon ſilence, témoignoit ſon inclination. On voyoit ſur tous les viſages de la gayeté & de l'approbation. On entendoit de temps en temps des éclats de joie & des applaudiſſemens. Ce prélat, qui, comme nous avons dit, affectoit d'être populaire, ſe ſervoit de la faveur & de l'affection qu'on lui faiſoit paroître ; & toutes les fois qu'il vouloit qu'on s'écriât, ou qu'on battit des mains, il s'arrêtoit un peu, & il paſſoit ſon mouchoir, ou ſur ſa bouche, ou ſur ſon front, comme pour donner le ſignal.

Enfin, comme on eut remarqué de tous côtés les intentions de la multitude, chacun eut ordre de ſe ranger

à

à sa tribu, & d'en apporter les avis au sénat. Ainsi par les soins & par la faveur des principaux de la noblesse, on revint au sénat le 12 jour de Mai; & tout le monde nomma le duc d'Anjou, excepté le palatin de Cracovie, & quelques chefs des hérétiques, qui pour n'être pas obligés de consentir à son élection, se retirèrent dans leurs tentes, & déclarèrent qu'ils recevroient le roi que le sénat leur voudroit donner.

C'est à l'archevêque de Gnesne, selon l'ancienne coutume du royaume, à proclamer le roi qui est élu. Mais les contestations ayant duré jusqu'à la nuit, ce prélat fut d'avis qu'on différât jusqu'au lendemain, ne faisant pas réflexion que c'étoit le jour de la fête de la Pentecôte, & que le sénat ne s'assembloit pas. Cette erreur faillit à être fatale à l'état. Car les hérétiques se servirent de ce temps, pour faire de nouvelles intrigues, & pour troubler encore la diète. Le jour d'après la fête, ils refusèrent de se trouver au sénat, & s'assemblèrent tous chez le palatin de Cracovie. Cette séparation auroit excité de grandes séditions, & de grandes guerres, si les hérétiques eussent eu autant de force, qu'ils avoient d'animosité.

Les catholiques furent si irrités de cette division, qu'ils crièrent qu'il ne s'agissoit plus de réduire ces rebelles par raison; qu'il falloit réprimer leur insolence par les armes, & les forcer d'obéir au sénat. A ces mots, ils sortirent brusquement du sénat, & coururent aux armes. Cotchevic fit ranger devant sa tente les canons qu'il avoit fait traîner, & commanda à tous ses gens de prendre les armes, & de monter promptement à cheval. Laski, & les autres chefs des catholiques firent de même, & une troupe de braves Mazoviens se joignit à eux. Ils se rangèrent en bataille au milieu de la plaine; ils se partagèrent en escadrons, & menacèrent ces révoltés qui se séparoient, & refusoient de reconnoître un roi qui avoit été élu d'un commun consentement. Les hérétiques avoient pris les armes & ils étoient sortis en campagne; & quoiqu'ils n'eussent ni le courage, ni la force des catholiques, ils sembloient pourtant résolus d'en venir aux mains.

Les plus anciens sénateurs & les évêques tâchoient d'arrêter ces premiers emportemens. Ils conjuroient les catholiques de ne faire aucune violence. Ils exhortoient les héré-

tiques de ne se pas séparer du corps de l'état. Je fus envoyé par les évêques à Laski & à Cotchevic, qui avoient beaucoup de déférence pour Commendon. Ils me dirent que je pouvois attendre, sans m'alarmer, le succès de cette affaire; qu'ils n'avoient pas pris les armes pour perdre ces rebelles, mais pour les épouvanter, & qu'assurément la crainte les feroit rentrer dans leur devoir. Ils ne furent point trompés; on quitta les armes de part & d'autre. On retourna au sénat; & Henri fut déclaré roi par l'archevêque de Gnesne.

Les ambassadeurs du roi de France furent aussitôt appelés & introduits dans le sénat, où ils prêtèrent le serment au nom du roi à la manière accoutumée. Tous les assistans firent de grands cris de joie, & souhaitèrent à leur nouveau roi toute sorte de prospérités. Le palatin de Cracovie, parmi le bruit des acclamations, & la confusion d'une grande foule de monde qui s'étoit poussée dans le sénat, voulut obliger l'évêque de Valence, qui étoit chef de l'ambassade, de faire un serment particulier, & de s'engager au nom du roi à ne poursuivre jamais criminellement ceux qui auroient changé de religion.

L'archevêque de Gnesne en ayant été averti, se rendit promptement à l'endroit où étoit l'ambassadeur, & lui déclara que le roi n'étoit obligé qu'aux lois qui avoient été publiées d'un commun consentement. Aussitôt on nomma douze ambassadeurs, qui furent envoyés en France pour saluer le roi, & pour le conduire en Pologne. Les chefs de cette ambassade furent Adam Conarschi évêque de Posnavie, Albert Laski palatin de Siradie, & Nicolas Radzivil duc d'Elicie. Ils partirent chacun de leur côté; & s'étant rendus à Mets, qui est une des plus belles villes de la Lorraine, ils allèrent tous ensemble à Paris.

CHAPITRE XII.

Commendon part de Pologne. Le Roi y est long-temps attendu.

COMMENDON, après avoir fait élire un roi catholique, nourri dans le camp & dans les armées, & accoutumé dès son enfance à vaincre les ennemis de la religion; après avoir

renverſé tous les projets des hérétiques, & réduit les affaires en l'état qu'il ſouhaitoit; après s'être acquitté de tous les devoirs de ſa légation, avec beaucoup de fidélité & de conſtance: Commendon, dis-je, écrivit au Pape, & lui demanda congé de retourner en Italie. Le roi ne devoit arriver de long-temps en Pologne, ſoit qu'il voulût ſonder les intentions des Princes d'Allemagne, avant que de paſſer dans leurs états; ſoit qu'il ne voulût ſortir de France qu'avec un grand attirail & un équipage trés-magnifique.

Le Pape eût bien ſouhaité que Commendon eût attendu le Roi, & qu'il l'eût aſſiſté, dans ces commencemens de ſes ſoins & de ſes conſeils: les François l'en avoient même prié. Mais Sa Sainteté ne put refuſer cette grâce à un homme qui avoit ſi bien ſervi l'égliſe, & qui avoit pris tant de peine pendant les deux années de ſa légation. Il lui écrivit donc en des termes fort obligeans. Il louoit ſon zèle, ſa fermeté & ſon adreſſe à faire élire un roi catholique dans un état très-floriſſant, malgré tous les efforts & toute la puiſſance des hérétiques. Il lui laiſſoit la liberté de venir à Rome, ou d'attendre le roi, pour lui donner les conſeils & les inſtructions néceſſaires pour bien régner. S'il étoit réſolu de quitter la Pologne, Sa Sainteté m'ordonnoit d'aller en France, d'inſtruire le Roi de l'état des affaires de ſon royaume, de l'y accompagner, & de demeurer auprès de lui, dans les commencemens de ſon règne. Mais Commendon trouva plus à propos que j'attendiſſe en Pologne, juſqu'à ce que le Roi fût parti de France, afin que ſi les hérétiques, dans ce renouvellement d'affaires, vouloient encore troubler l'état, il y eût quelqu'un qui pût, au nom du ſouverain Pontife, exciter les catholiques & les évêques, à ne laiſſer rien entreprendre contre la religion.

Les principaux ſeigneurs du royaume firent tous leurs efforts pour retenir le légat; & le voyant réſolu à partir, lui rendirent tous les devoirs que le reſpect, l'amitié & la reconnoiſſance peuvent inſpirer. Il laiſſa une ſi grande opinion de ſa vertu, & ſon nom fut en ſi grande vénération, qu'on ſe ſouvient encore de toutes ſes actions, & de toutes ſes paroles. On ſe ſert encore de ſes avis: de ſorte que depuis la mort du Roi Etienne, le ſénat voulant faire publier un edit très-important, ils ont cru qu'ils ne pouvoient mieux l'autoriſer, qu'en mettant au commence-

ment, que Commendon leur en avoit autrefois souvent parlé.

En ce temps les ambassadeurs de Pologne arrivèrent à Paris. Ils furent reçus des Rois & de toute la France, avec autant d'honneur que le méritoit une ambassade si magnifique & si honorable. Ce fut un spectacle fort agréable aux François, que de voir ces seigneurs étrangers en si grand nombre, & avec des trains si magnifiques. Ils étoient richement vêtus, & d'une manière extraordinaire. Car outre les fourrures précieuses dont ils étoient couverts, ils brilloient eux & leurs chevaux d'un assemblage d'or, de pourpre & de pierreries. Ils présentèrent au duc d'Anjou un édit du sénat, par lequel il étoit prié de venir prendre possession du royaume de Pologne, & de vouloir prêter le serment dans les formes accoutumées. Le roi prêta le serment entre leurs mains : & il arriva en cette occasion une contestation honteuse entre les ambassadeurs.

Il y avoit parmi eux quelques seigneurs hérétiques, que le parti avoit députés à dessein, qui demandèrent au roi la liberté de vivre selon leur religion, & lui proposèrent de jurer qu'il leur accordoit ce privilége, comme ses ambassadeurs l'avoient juré en Pologne. Les catholiques s'y opposèrent, & dirent que le roi n'étoit obligé qu'à maintenir les lois reçues dans le royaume, & que les propositions des particuliers ne pouvoient préjudicier au droit public. Comme le roi vit que les héretiques s'échauffoient selon leur coutume, il les apaisa, en leur disant, qu'il suivroit la volonté & le consentement du sénat sur ce sujet, lorsqu'il seroit dans le royaume.

Les Polonois furent traités magnifiquement. On leur donna des fêtes, des courses de bague, des carousels, des bals, & tous les autres divertissemens qui se pratiquoient dans la cour de France. Ils étoient ravis de voir cette agréable liberté, & cet air doux & aisé des Rois & des Reines, qui s'entretenoient avec leurs hôtes & avec leurs courtisans, & qui donnoient aux uns & aux autres tous les droits d'une honnête familiarité. On fit aux ambassadeurs de grands présens, & toutes les honnêtetés qu'ils pouvoient attendre d'une cour très-polie, très-galante, & très-libérale.

Enfin il fallut songer à partir. Les ambassadeurs catholiques avertissoient le roi, que sa présence étoit nécessaire ;

que les troubles de la vacance & de la diète, n'étoient pas si bien apaisés, qu'il n'en restât encore des impressions & des mouvemens; & qu'il n'y auroit point de paix solide, que lorsqu'il seroit arrivé. Les François avoient vu avec plaisir des étrangers qui venoient des extrémités du Septentrion, pour demander un roi à la France. Ils avoient admiré leurs habits & leurs façons; & remplis qu'ils étoient de la gloire de leur nation, ils avoient tâché de les divertir. Mais lorsque le prince fût prêt à partir, ils commencèrent à penser sérieusement à leurs affaires. Les catholiques qui avoient si heureusement combattu sous lui contre la faction des huguenots, faisoient tous leurs efforts pour le retenir en France.

« Ils lui persuadoient qu'étant né dans une fortune su-
» prême, dans un pays très-riche, il n'avoit que faire d'un
» royaume qu'on lui avoit cherché à l'extrémité de la terre,
» & presque dans un autre monde. Qu'il ne pouvoit être
» ailleurs ni plus absolu, ni plus exactement obéi qu'il
» l'étoit: & qu'il se laissoit entraîner dans un état où il se-
» roit éloigné de sa maison, de ses amis, & de tout ce
» qu'il avoit de plus cher. Qu'il alloit être sujet à une infi-
» nité de lois fâcheuses, & que son pouvoir seroit si fort
» borné, qu'il n'auroit que le nom & l'ombre de la royauté.
» qu'il trouveroit un sénat bizarre, qui le tiendroit comme
» obsédé & comme esclave. Qu'il n'auroit aucun pouvoir,
» ni aucune liberté de faire la paix ni la guerre. Qu'il ne
» seroit pas le maître de ses finances, ni de lui-même:
» & ce qui étoit encore plus fâcheux, qu'il n'y auroit plus
» de retour pour lui, si les nécessités de la France le rappe-
» loient un jour. Que si le roi son frère, qui n'avoit point
» d'enfans, & qui étoit infirme, venoit à manquer, il se
» trouveroit des gens, qui par des intérêts & par des es-
» pérances secrètes, solliciteroient le duc d'Alençon à se
» faire roi. Que les huguenots ne lui avoient déjà que
» trop inspiré des maximes de jalousie & de division. »

Ces discours touchèrent ce jeune prince. Son équipage se préparoit fort négligemment; on cherchoit tous les jours de nouveaux prétextes pour différer le voyage. Les Polonois s'aperçurent que cette ardeur, qu'il avoit d'abord témoignée, étoit refroidie, & qu'il dédaignoit presque un royaume qui lui devoit coûter tant de soins & tant de fatigues. Le roi

& la reine mère eſtimoient que ce ſeroit une choſe indigne, & une tache éternelle d'inconſtance, de mépriſer par foibleſſe & par lâcheté, un royaume demandé avec tant d'empreſſement, & donné avec tant d'affection, & de tromper les eſpérances & les ſouhaits d'une nation très-puiſſante. Auſſi employèrent-ils tout leur crédit pour faire preſſer ce voyage, & pour achever cette affaire, qui coûta des ſommes immenſes, & qui incommoda la France notablement.

La réſolution de partir étoit priſe, le roi de Pologne ne voulut point ſortir de Paris, que le roi ſon frère, dans ſon conſeil, en préſence des ambaſſadeurs de Pologne, de la reine mère, & de tous les ſeigneurs de la cour, ne l'eût déclaré ſucceſſeur & légitime héritier du royaume de France, s'il venoit à mourir ſans enfans. Alors il envoya demander à l'empereur & aux princes d'Allemagne, la liberté de paſſer dans leurs états; & il partit de Paris.

Cependant on n'avoit reçu aucune nouvelle en Pologne, ſi ce n'eſt que les ambaſſadeurs étoient arrivés en France, & que les rois les avoient accueillis avec une magnificence tout-à-fait royale. On attendoit avec impatience l'arrivée du roi. Comme l'état des affaires demandoit ſa préſence, on eſpéroit qu'il ne différeroit pas ſon voyage, & qu'il quitteroit tout pour partir. On croyoit même qu'il étoit déjà entré dans l'Allemagne; & que depuis ſix mois qu'il étoit élu, il pouvoit être bien près de leurs frontières, lorſqu'un courrier qu'il avoit dépêché de Paris, apporta des lettres de ſa part, par leſquelles il remercioit le ſénat de la grâce qu'il lui avoit faite. Ces lettres étoit précieuſes & fort obligeantes, mais elles ne faiſoient aucune mention de ſon départ.

Cela émut ſi fort les eſprits, que nous étions plus incertains ſi nous avions un roi, qu'avant qu'il fût élu: car les hérétiques ſe ſervirent de cette occaſion qu'ils avoient attendue. Ils faiſoient courir des lettres contrefaites, & ils ſemoient des bruits très-fâcheux; tantôt que le roi étoit retenu par des troubles arrivés en France, tantôt qu'il mépriſoit un royaume, où il ne pouvoit venir ſans faire de grandes dépenſes, & ſans ſouffrir de grandes incommodités: tantôt qu'il n'avoit pas de quoi fournir aux frais du voyage; qu'il étoit occupé à emprunter de l'argent pour faire

ſon équipage, & qu'il ne viendroit que l'été ſuivant. Ils décrioient même ſes mœurs : ils diſoient quelquefois que c'étoit un prince efféminé & adonné à ſes plaiſirs ; ſouvent, qu'il étoit cruel, & que c'étoit lui qui étoit l'auteur de toutes les ſéditions de ſon pays. Ils paſſoient même juſqu'à cet excès d'inſolence, qu'ils faiſoient prier Dieu dans leurs prêches qu'il détournât de la Pologne un règne ſi dangereux.

Ils commencèrent à faire des cabales, & à méditer quelque changement dans l'état. L'eſpérance des gens de bien étoit langiſſante ; les retardemens du roi donnoient quelque apparence à tous ces faux bruits ; & l'on ne pouvoit s'imaginer que les hérétiques euſſent la hardieſſe de décrier ouvertement le roi, s'ils n'avoient des avis certains qu'il ne viendroit pas.

Pluſieurs catholiques, qui avoient donné leurs ſuffrages plutôt par complaiſance que par raiſon, s'en repentoient & alloient prendre de nouvelles meſures. Nous eumes bien de la peine à encourager ces eſprits abattus, & à les empêcher de brouiller les affaires ſur ces bruits répandus ſans ſujet, ou ſemés malicieuſement par les adverſaires. La choſe eut paſſé plus avant, ſi le roi n'eût envoyé Jean Sborowi, qui étoit un des ambaſſadeurs de Pologne, & le marquis de Rambouillet, qui étoit un ſeigneur françois, qui diſſipèrent à leur arrivée tous ces nuages & tous ces triſtes ſoupçons qui agitoient les eſprits crédules des Polonois.

Sborowi aſſura le ſénat que le roi étoit parti de Paris. Il fit un éloge de toutes ſes grandes qualités ; & il perſuada d'autant plus, qu'il étoit grand ennemi de la religion catholique, & un des chefs des hérétiques, quoiqu'à la ſollicitation de ſon frère André, dont nous avons parlé, il eût donné ſon ſuffrage à ce prince. Ces députés relevèrent l'eſpérance des gens de bien & réprimèrent l'inſolence des hérétiques. Mais ce qui arrêta davantage ceux-ci, & qui confirma les autres, ce fut l'arrivée de Cotchevic à Cracovie. Il avoit appris par des bruits publics, par mes lettres & par celles d'André Sborowi, le plus conſtant & le plus ferme de tous les partiſans du roi, l'abattement des nôtres & l'orgueil de nos adverſaires ; & il étoit venu en grande diligence en Pologne.

Il déclara d'abord au nom de toute la Lithuanie & au ſien, qui n'avoit pas moins d'autorité que celui de toute ſa pro-

vince, qu'il avoit ouï dire que quelques esprits séditieux vouloient troubler & faire même casser, s'ils pouvoient, l'élection du roi, en persuadant au peuple qu'il ne viendroit jamais en Pologne ; que ni lui, ni les Lithuaniens n'avoient pas voulu croire qu'il y eût de si méchans citoyens ; mais que s'il s'en trouvoit, qui, contre la fidélité qu'ils doivent à leur patrie, fussent assez hardis pour penser à quelque changement, & pour jeter des semences de division dans l'état, il leur protestoit que les Lithuaniens & lui les tiendroient pour des traîtres & des rebelles, & les traiteroient comme des ennemis du repos public. Qu'ils avoient élu un roi d'une naissance si illustre & d'un si grand mérite, qu'ils devoient espérer qu'ils en seroient satisfaits, & qu'il soutiendroit la grande réputation qu'il s'étoit déjà acquise. Mais, que quand il en arriveroit autrement, puisque Dieu le leur avoit donné, il falloit le recevoir & le souffrir tel qu'il pût être, & ne pas imiter l'inconstance de ces peuples barbares, qui ôtent les royaumes aussi légèrement qu'ils les ont donnés. Cela détourna le danger qui menaçoit l'état, & fit qu'on attendit le roi avec beaucoup de tranquillité, quoique le mois de Février de l'année suivante 1574 fût presque passé, avant qu'il fût arrivé sur la frontière de Pologne.

CHAPITRE XIII.

L'auteur de cette Histoire donne quelques avis importans au roi à son arrivée.

AUSSITÔT que j'eus des nouvelles certaines que le roi étoit sorti de France & qu'il avoit passé le Rhin, je partis de Cracovie. Je vis l'archevêque de Gnesne & quelques seigneurs catholiques. Je reçus les ordres qu'ils me voulurent donner, & je m'avançai jusques dans la Saxe où je rencontrai le roi. Il n'y avoit personne auprès de lui qui pût l'instruire de l'état des affaires de Pologne & du caractère des seigneurs de cette cour.

Les Polonois qui l'accompagnoient avoient leurs intérêts particuliers. Les ambassadeurs de France qui étoient venus demander le royaume étoient dispersés. L'abbé de l'Isle avoit traversé la Russie & la Valachie, pour se rendre à

Conſtantinople, où il devoit être en ambaſſade près du Grand-Seigneur. Lanſac s'étant embarqué à Dantzic, dans l'eſpérance d'arriver plutôt en France par la mer Baltique, ſi les vents lui étoient favorables, avoit été arrêté par le roi de Dannemarck à Coppenhague. Monluc, évêque de Valence, qui étoit chef de l'ambaſſade, s'étoit ſi fort engagé, qu'il ne put exécuter aucune des grandes promeſſes qu'il avoit faites. Il avoit même malicieuſement caché ou diminué tous les ſervices qu'on avoit rendus au roi, pour faire valoir les ſiens : ce qui avoit tellement irrité les Polonois contre lui, que le roi trouva à propos de le laiſſer en France.

Ce prince, & ceux qui étoient de ſon conſeil, témoignèrent qu'ils étoient bien-aiſes de me voir. Je n'avois aucune paſſion, ni aucun intérêt qui pût me rendre ſuſpect. Je n'étois attaché à aucun parti ni à aucun ſeigneur en particulier. J'avois à leur dire des choſes certaines & véritables. Ils me donnèrent donc audience ; & comme je les entretenois de la forme & de l'état préſent du royaume, je remarquai que ce jeune prince prenoit plaiſir d'apprendre que l'autorité royale n'étoit pas ſi affoiblie, ni ſi diminuée, qu'on avoit voulu lui faire accroire, & que les Polonois n'avoient pas la même liberté de gouverner le roi qu'ils avoient de l'élire.

« Je l'aſſurai que le roi de Pologne étoit maître abſolu » de la vie & de la mort de tous ſes ſujets. Qu'on appeloit » à lui de tous les magiſtrats des villes & des provinces. » Qu'il étoit l'unique interprète des lois & du droit public. » Que la fonction du ſénat étoit de lui donner conſeil, » ſans lui rien preſcrire. Que celle du roi étoit d'entendre » les opinions & de décider par lui-même. Que les édits ſe » propoſoient dans le ſénat & ſe faiſoient dans ſon cabinet. » Qu'il recevoit les avis des autres, mais qu'il n'y avoit » que lui qui donnât les ordres. Qu'enfin le ſénat étoit le » témoin & non l'arbitre des actions & de la vie du roi, » à qui rien n'étoit interdit, que l'injuſtice & la violence.

» Qu'outre cela, on ne pouvoit obtenir aucun titre » d'honneur ou de prééminence, ni même des biens conſi- » dérables, que par la faveur & par les libéralités du roi. » Qu'il n'y avoit aucune dignité que celles des ſénateurs, » & qu'on n'y arrivoit ordinairement qu'après avoir eu

» des gouvernemens, ou quelques administrations des fi-
» nances; & qu'enfin ces charges ne se laissoient pas dans
» les familles comme des héritages, mais qu'elles se distri-
» buoient par le roi comme des grâces. Qu'ainsi, il étoit
» le maître des lois, de l'honneur, des biens & de la vie de
» ses sujets qui ne pouvoient espérer aucune dignité que
» par ses bienfaits. Que c'étoit le moyen de faire mou-
» voir, d'arrêter & de régler l'état comme il vouloit.

» Qu'au reste, il avoit la disposition entière de ses fi-
» nances; qu'on n'en rendoit aucun compte au sénat, &
» que les trésoriers ne s'adressoient qu'au roi, qui faisoit les
» trésoriers & les sénateurs. Qu'il falloit, pour cette rai-
» son, choisir les magistrats & les sénateurs avec beaucoup
» de précaution. Qu'il trouveroit beaucoup de fidélité par-
» mi les catholiques; qu'il pourroit donner les charges aux
» plus gens de bien, pour exciter les autres à mériter les
» mêmes grâces par les mêmes vertus. Que certains hom-
» mes adroits & artificieux lui conseilleroient infaillible-
» ment de ménager les hérétiques & de les gagner par des
» récompenses. Que ce conseil n'étoit ni sûr, ni fidelle;
» que ce seroit rendre ses adversaires plus puissans, & leur
» donner moyen de nuire; & qu'ils s'imagineroient qu'on
» leur feroit du bien par crainte & par intérêt plutôt que
» par inclination, parce que les esprits aigris & animés
» s'imaginent toujours qu'on l'est aussi. Que c'étoit une
» chose importune, quand les peuples se mettoient dans
» l'esprit d'arracher les grâces par force & par nécessité,
» plutôt que de les mériter par la soumission & par l'obéis-
» sance. Qu'il étoit à craindre qu'en voulant attirer ses
» adversaires par des civilités & par des bienfaits, il ne dé-
» sobligeât ses amis qui verroient avec regret emporter des
» récompenses qui n'étoient dues qu'à leur fidélité. Qu'il
» ne falloit non plus croire ceux qui voudroient lui faire
» appréhender la haine des hérétiques, s'il ne se servoit
» d'eux dans les affaires. Qu'il n'y avoit nul danger; qu'ils
» étoient foibles, sans chefs & sans forces. Qu'au contrai-
» re, les charges n'étant que pour les catholiques, les hé-
» rétiques reviendroient peu à peu dans l'ancienne reli-
» gion. Que s'il déclaroit une fois que les honneurs & les
» récompenses sont pour les gens de bien, & non pour
» des séditieux & pour des rebelles, il abattroit bientôt cet

» orgueil, que la négligence du roi Auguſte, & la corrup-
» tion de l'eſprit humain avoient long-temps entretenu.

Un des François, qui étoient avec le roi, m'interrompit en cet endroit : « Vous voulez donc, me dit-il, que le roi
» déclare d abord la guerre à tous les hérétiques? Vous prétendez qu'on les chaſſe de la cour & du royaume ? Il faudra donc lever des armées & ſe mettre en campagne contre eux ? Ce n'eſt pas mon deſſein, lui dis-je, qu'on les
» traite comme des ennemis déclarés. Il n'eſt pas néceſſaire
» de lever des armées, ni d'employer la force & les armes,
» quand les lois & la diſcipline peuvent ſuffire. Je ne veux
» chaſſer perſonne de la cour ni du royaume. Je ſuis d'a-
» vis que le roi traite les hérétiques civilement ; qu'il leur
» offre ſa faveur, s'ils veulent quitter les doctrines nou-
» velles, qui cauſent de ſi grands déſordres dans l'état. Que
» s'ils veulent perſiſter dans leur opiniâtreté, il faut qu'ils
» ſoient humiliés & qu'ils connoiſſent au moins qu'il n'y a
» point d'honneur pour eux d'avoir abandonné la religion
» catholique. Je ne ſai point de remède plus doux, ni plus
» aiſé.

» Je lui repréſentai enſuite, que s'il ne falloit choiſir que
» des gens de bien pour les charges de magiſtrature & pour
» le ſénat, il falloit être encore plus circonſpect pour le
» choix des évêques qui étoient les pères des rois & des peu-
» ples, les chefs du ſénat, les préſidens nés des aſſemblées
» des provinces & des états de tout le royaume ; les dépo-
» ſitaires de la foi & de la diſcipline, & les paſteurs établis
» de Dieu pour gouverner ſon égliſe. Que puiſque le roi
» jouiſſoit du droit de nomination que ſes prédéceſſeurs
» s'étoient attribué, il devoit être perſuadé, qu'il ne pou-
» voit nommer un homme déréglé à l'épiſcopat, ſans ſe
» rendre coupable devant Dieu & devant les hommes d'un
» très-grand crime. Qu'il n'auroit point de plus grands en-
» nemis que les méchans évêques ; que les bons ſeroient
» toujours attachés & à ſes intérêts, & à ceux de l'état ;
» en ſorte que par eux il ſeroit abſolu dans le ſénat & dans
» toutes les provinces. Qu'enfin, la plus conſidérable au-
» torité du royaume étoit celle des évêques ; & qu'il de-
» voit avoir beaucoup de ſoin & d'exactitude à les bien
» choiſir.

Il y avoit encore une choſe qui n'étoit pas à négliger.

C'étoit la coutume d'envoyer aux assemblées générales, des députés de chaque palatinat, qu'ils appellent parmi eux les nonces des terres ou des provinces. Ils les choisissent entre les chevaliers : car ils regardent le menu peuple, comme une troupe d'esclaves, & ne lui donnent aucune part au gouvernement. Chaque palatinat nommoit un, ou plusieurs de ses députés, selon qu'on le jugeoit à propos. Autrefois ils n'étoient envoyés que pour recevoir les ordonnances du sénat, & les publier ensuite dans leurs provinces, afin que ces édits publics fussent connus & observés dans tous les endroits du royaume : mais sous le Roi Auguste, ils avoient usurpé tant d'autorité, qu'ils gouvernoient l'état absolument, semblables à ces anciens tribuns du peuple de Rome, qui étoient établis pour protéger les citoyens contre les tyrans, & qui étoient devenus des tyrans eux-mêmes.

« Je fis connoître au Roi que ces envoyés avoient eu » l'insolence de prescrire au sénat ce qu'il devoit ordon- » ner, & de s'opposer à ses ordonnances. Que c'étoit-là la » source de plusieurs désordres, & que les hérétiques » avoient par-là des occasions fréquentes de faire des haran- » gues & des propositions séditieuses. Qu'il étoit impor- » tant de leur ôter cette autorité qu'ils avoient usurpée, » de réprimer leur insolence, & de faire enforte qu'on dé- » putât des catholiques zélés pour le service du prince & de » l'état, plutôt que des hommes inquiets & séditieux. Que » pour cela il falloit les obliger par des bienfaits, d'accep- » ter les députations, & de venir dans des assemblées, où » il y avoit à soutenir de grandes contestations : ce qui fe- » roit que l'état seroit mieux servi, & que les plus hardis ne » prendroient pas la place des plus sages. Que si Sa Ma- » jesté exhortoit les catholiques à sortir de cette oisiveté » & de cette langueur qui les éloignoit des assemblées, ani- » mant les gens d'honneur par des prix & des récompen- » ses, les catholiques seroient les plus forts ; l'amour des » nouvelles doctrines se refroidiroit ; l'héresie tomberoit » presque d'elle même ; & tout le monde se tiendroit dans » le devoir & dans la soumission.

» Qu'il devoit sur-tout s'imaginer que son sénat seroit » tel qu'il le feroit, soit en choisissant les sénateurs, soit » en leur montrant l'exemple ; & que toute la noblesse du » royaume se régleroit sur lui, selon l'humeur des Polo-

» nois, qui ſont très-grands imitateurs de leurs Rois. Qu'il
» fit d'abord paroître deux grandes qualités ; la piété, qui
» fait qu'on craint Dieu, & qu'on s'attache à ſa religion ;
» & la valeur, qui fait qu'on aime la guerre, & qu'on
» cherche les occaſions d'acquérir de la gloire : qu'il écou-
» tât volontiers ceux qui l'entretiendroient ſur ces deux
» ſujets.

» Qu'il tînt toujours les jeunes gens en haleine, leur
» faiſant faire des courſes de cheval, des jeux, des exer-
» cices militaires & des repréſentations de combats, qui plai-
» ſent à cette nation naturellement guerrière, & qui ſe
» pratiquent ſous des Rois même négligens. Qu'il aſſiſtât à
» ces exercices ; qu'il en inſtituât de nouveaux ; & qu'il y
» préſidât lui-même ; autant que ſon âge le pourroit per-
» mettre. Que ces petites choſes lui attireroient l'amitié &
» la vénération des peuples, & ſerviroient, plus qu'il ne
» penſoit, à rétablir la religion & la diſcipline militaire.

» Je l'avertis que le cardinal Commendon lui conſeilloit
» de déclarer la guerre aux Moſcovites, qui ſont les enne-
» mis éternels des Polonnois, & qui peuvent exercer leur
» valeur, en leur donnant de l'émulation. Que ce conſeil
» avoit pluſieurs avantages. Qu'il n'y avoit rien qui rendît
» les états plus illuſtres, que la réputation & la gloire des
» armes. Qu'un Roi, qui venoit de loin comme lui, qui
» avoit de la naiſſance, du courage & de la ſageſſe, devoit
» affermir ſa couronne par les mêmes vertus qui la lui
» avoient acquiſe ; & qu'il ne pouvoit ſe rendre plus illuſ-
» tre étant préſent, que par ce qui l'avoit rendu illuſtre
» étant abſent. Que ceux qui connoiſſoient les véritables
» intérêts de la Pologne, jugeoient que la guerre étoit né-
» ceſſaire, non-ſeulement pour la gloire d'un nouveau rè-
» gne, mais encore pour remettre l'ordre dans les affaires.
» Que ſi l'on laiſſoit ces peuples dans le luxe & dans une
» molle oiſiveté, ils ſeroient ruinés par quelque puiſſance
» étrangère, où ils ſe ruineroient par leurs propres forces.

» Que la guerre diſſiperoit tous ces mouvemens & tous
» ces troubles, que pluſieurs ſouhaitent pour s'agrandir ; &
» que les ſources des héréſies, qui naiſſent ordinairement de
» l'orgueil & de l'oiſiveté, & qui s'entretiennent par la li-
» cence, par le luxe, & par l'intempérance, ſeroient ta-
» ries par la diſcipline & par l'occupation de la guerre. Que

» cette coutume & cette liberté de discourir, de disputer ;
» & de décider des plus hauts mystères de la religion pendant
» leurs festins cesseroit. Que c'étoit le moyen de rendre l'é-
» tat florissant ; de rétablir le respect pour les Rois & pour
» les magistrats, que la corruption des temps avoit un peu
» diminué ; d'ouvrir le chemin aux conquêtes ; & de se fai-
» re considérer, non-seulement par les Polonois, mais en-
» core par tous les Rois & par tous les peuples voisins. Que
» tout le royaume souhaitoit la guerre, excepté ceux qui
» profitoient dans la paix de leurs séditions, & du tumulte
» des assemblées.

» Que chacun se réjouissoit d'avoir enfin rencontré un
» Roi, sous lequel ils pourroient réparer les pertes qu'ils
» avoient faites par la négligence & par l'oisiveté d'Augus-
» te. Que s'il ne se servoit de cette ardeur, il ne joui-
» roit que de la gloire qu'il s'étoit acquise en France ; &
» que s'il suivoit les mouvemens de ces assemblées, & se
» laissoit lier une fois, il se trouveroit embarrassé dans des
» affaires d'où il ne pourroit se dégager. Qu'il ne manquoit
» pas de raisons pour entreprendre cette guerre ; & que
» s'il agissoit avec un peu de vigueur, il n'y avoit point
» à douter de l'événement parce qu'il auroit affaire à un
» ennemi, qui étoit moins puissant, moins aguerri, &
» moins accoutumé que lui à combattre & à vaincre. »

Le Roi Etienne, qui lui succéda depuis, se servit de ce conseil, chassa les Moscovites de toute la Livonie ; remit toute cette grande province en liberté, & rendit son nom célèbre dans toute l'Europe ; & quoique ce ne fût qu'un homme nouveau, qui s'étoit élevé d'une condition non seulement privée, mais encore obscure, il gouverna les Polonois plusieurs années avec plus d'autorité, que s'il fût né leur Roi.

Henri m'écouta avec plaisir. Mais je connus que rien ne lui avoit tant plu ; que le conseil que lui donnoit le cardinal Commendon, d'entreprendre la guerre ; & l'avis que je lui donnois, que l'autorité royale n'étoit pas si bornée, ni si affoiblie que quelques-uns lui avoient dit. On me fit après cela mille questions, sur la cour de Pologne, & sur tous les seigneurs qui la composoient. En quoi je reconnus la sagesse de ce Prince, qui les distinguoit tous par leur religion, & qui demandoit d'abord s'ils étoient catholi-

ques, ou hérétiques. Pour moi je l'entretins fort au long des mœurs & du naturel d'un chacun, des liaisons qu'ils avoient entr'eux, des raisons de leurs amitiés & de leur intelgence, de leurs démêlés & des sujets de leurs inimitiés.

Je lui nommai ceux qui l'avoient servi de bonne foi dans la diète; ceux qui s'étoient déclarés contre lui; ceux dont la fidélité étoit éprouvée; ceux qui devoient lui être suspects; ceux qu'il falloit employer dans les affaires, ceux qu'il falloit entretenir par des espérances; ceux dont il falloit se défier; ceux qui méritoient d'être bien reçus. Le Roi parut satisfait des avis que je lui donnois; il m'ordonna de les lui donner par écrit, & depuis ce temps, toutes les fois qu'il fallut résoudre quelque chose, il me fit l'honneur de me faire appeler, & de me demander mon sentiment.

CHAPITRE XIV.

L'arrivée du Roi, & son Couronement.

UN mois après, le Roi arriva à Cracovie. L'évêque de Cujavie & dix autres députés du sénat s'étoient avancés sur la frontière pour le recevoir. La plupart des seigneurs de Pologne s'y rendirent, chacun avec une grande suite de gens à cheval; les uns pour faire voir leur empressement & leur zèle particulier, les autres pour accompagner les députés du sénat.

Dès que le Roi parut, suivi d'un grand nombre de gens fort lestes & fort bien vêtus, toute la cavalerie qui l'attendoit tourna à droit, & se posta sur des éminences. On voyoit des escadrons rangés sur des collines éloignées, autant que la vue pouvoit porter. Il y avoit quinze mille chevaux. Les Allemands qui avoient accompagné le Roi pour lui faire honneur, & pour l'escorter, s'arrêtèrent sur la gauche. Ils étoient environ trois mille cavaliers. Ils se rangèrent en escadrons sur les limites de leur pays, & passèrent comme en revue devant le Roi, avant que de s'en retourner chez eux.

Ces deux corps de cavalerie n'avoient rien de semblable l'un à l'autre. Les Allemands étoient montés sur des chevaux pesans, nés dans leur pays, & presque tous noirs.

Ils avoient des bottes noires ; des veſtes noires, courtes, & toutes d'une façon. Leurs viſages baſannés, & leurs barbes longues & mal propres, leur donnoient un air non-ſeulement guerrier, mais encore farouche. Ils avoient tous pour armes une longue épée, deux piſtolets à l'arçon de la ſelle, & un marteau d'armes, qui pendoit ſur le caparaçon de leurs chevaux.

Il y avoit beaucoup de variété parmi les Polonois. Leurs armes, leurs habits, leurs chevaux étoient de couleur différente. Quoique leur pays ſoit très-fertile en chevaux, ils en ſont ſi curieux, qu'ils en font venir de Thrace & d'Italie qu'ils achètent fort chèrement : & l'on en voyoit pluſieurs que les principaux de la nobleſſe montoient, ou qu'ils faiſoient mener en main par des palfreniers. Pour l'habillement, les uns étoient vêtus à la mode de leur pays, les autres à la Hongroiſe, quelques-uns à la Turque, pluſieurs à l'Italienne, & quelques-uns même à la Françoiſe : tant cette nation ſe plaît à imiter les étrangers.

Il n'y avoit pas moins de variété dans leurs armes. Les uns étoient armés à la turque, d'un arc, d'une trouſſe & d'un ſabre. Les autres portoient de longs boucliers & une lance. Quelques-uns avoient pris le caſque & la cuiraſſe. Il y en avoient peu qui euſſent des armes peſantes ; car ils n'aiment pas tant la variété, qu'ils ne ſongent auſſi à la commodité. Pour la façon du corps, les uns avoient des cheveux courts ; les autres étoient tout-à-fait raſés ; les autres portoient une longue chevelure. Les uns avoient la barbe longue, les autres n'avoient que la mouſtache ; chacun s'ajuſtant preſque à la mode de ſes voiſins. On voyoit une compagnie bleue, une verte, une rouge, toutes ornées de fourrures avec des broderies d'or & de ſoie. Enfin cette variété étoit très agréable & très-divertiſſante.

Le Roi fut ravi de voir tant de braves guerriers : & ce grand appareil, accompagné des ſons de mille trompettes, & des cris de joie, qui reſonnoient de tous côtés, & qui témoignoient le plaiſir qu'on avoit de le recevoir, le toucha ſi fort, qu'il avoua qu'il commençoit à connoître & à ſentir qu'il étoit Roi. L'évêque de Cujavie & les autres députés, environnés d'une troupe de jeunes ſeigneurs, deſcendirent tous de cheval, dès qu'ils virent leur Prince, qui les ayant aperçus, s'avança auſſi vers eux & deſcendit de cheval.

cheval. Comme ils se jetèrent à ses pieds, le Roi les embrassa tous avec beaucoup de douceur & de civilité, appelant l'évêque son père. Après que les complimens furent faits de part & d'autre, & que le Roi eut donné sa main à baiser à tous ceux qui se présentèrent, ils remontèrent tous à cheval. Les Allemands prirent congé de ce Prince, qui leur fit de grands présens; après quoi le Roi continua son voyage.

Les Polonois étoient si satisfaits de son air doux & honnête, & des choses obligeantes qu'il leur disoit, qu'ils ne pouvoient se lasser de lui souhaiter mille prospérités. Ils avoient autant de joie dans le cœur, qu'ils en faisoient paroître par leurs applaudissemens. Tous les chemins étoient bordés de peuple : une foule de gens de tout sexe & de tout âge sortoit des villes & de la campagne. Les principaux de la noblesse abordoient de tous côtés avec des compagnies de cavalerie rangées en bataille. Il arriva enfin à Cracovie sur la fin de Février : & deux jours après, quelques efforts que pussent faire les hérétiques, qui vouloient lui imposer de nouvelles obligations & limiter son autorité, il fut couronné avec les solennités accoutumées par l'archevêque de Gnesne; car selon leurs lois le Roi n'est pas entièrement établi, s'il n'a reçu cette marque de la royauté.

Alors on commença à examiner le mérite des personnes, à préparer des récompenses, & à faire la distribution des gouvernemens & des places vacantes dans le sénat. Il y avoit déjà deux ans que le roi Auguste étoit mort. On n'avoit disposé d'aucune charge pendant ce temps, afin de laisser au Roi qui seroit élu des moyens de gratifier ceux qui l'auroient servi. Sa Majesté donna libéralement & de bonne grâce, tout ce qu'elle put distribuer. Mais parce que toutes les dignités de l'état n'étoient pas capables de contenter l'avidité & les espérances de tous les prétendans; & que tout ce que le Roi pouvoit donner, étoit au-dessous des désirs de plusieurs, qui exigeoient plutôt qu'ils ne demandoient, & qui prenoient pour justice les grâces qu'on leur pouvoit faire, outre les distributions de l'argent qu'il avoit apporté, il fut obligé de donner des pensions sur les revenus qu'il tiroit de France. De sorte que quelques hérétiques, & plusieurs de ceux qui avoient été contraires à ses intérêts, obtinrent de grands présens d'un Prince natu-

rellement libéral, & qui ne vouloit renvoyer perſonne mécontent.

Il ne trompa les eſpérances d'aucun, mais il ne les aſſouvit pas. Ceux qui avoient reçu les plus grandes récompenſes, croyoient avoir rendu encore de plus grands ſervices; & comme chacun eſt porté à juger favorablement de ſon mérite, ils penſoient qu'on leur demeuroit encore fort obligé. On entendoit de tous côtés des plaintes fâcheuſes de ceux qui attendoient une plus grande reconnoiſſance, & qui trouvoient mauvais qu'on eût fait autant de grâces à leurs adverſaires qu'à eux. Ceux qui peu de temps auparavant levoient les mains au ciel, & qui remercioient Dieu publiquement de leur avoir inſpiré celui qu'ils déſiroient élire; qui le louoient avec une affection & une tendreſſe extraordinaire; qui l'adoroient preſque comme une divinité; & qui ſe vantoient de n'avoir conſidéré que l'intérêt de l'état lorſqu'ils avoient élu ce jeune Prince, ſorti d'une maiſon royale, & de qui les inclinations étoient auſſi nobles que la naiſſance: ceux-là mêmes, comme s'ils euſſent été d'autres hommes, maudiſſoient alors leurs ſuffrages, & la malheureuſe affection qu'ils avoient eue pour lui. Tant il eſt vrai que nous ne parlons que des intérêts publics, & que nous ne penſons qu'aux nôtres.

Mais lorſque le Roi n'eut plus rien à donner, & qu'ils virent que par bonté & par amitié il avoit donné du ſien propre, & qu'il s'étoit même fort engagé, ils ſe repentirent de s'être plaints; & chacun s'appliqua à lui rendre de nouveaux ſervices, & à mériter ſes bonnes grâces par un zèle & par un attachement plus ſincère. Le Roi, après avoir congédié l'aſſemblée, qui s'étoit trouvée à ſon couronnement à Cracovie, délibéroit avec ſes principaux conſeillers, de la guerre qu'il vouloit entreprendre contre les Moſcovites; & il avoit déjà fait le plan d'un règne, qui ſelon toutes les apparences devoit être heureux & illuſtre: lorſque pluſieurs courriers arrivèrent de France preſqu'en même temps, & lui apportèrent la nouvelle que le Roi Charles étoit mort d'une fièvre lente; que le duc d'Alençon ſon jeune frère, à qui le roi de Navarre & les huguenots donnoient de méchans conſeils, avoit deſſein de troubler l'état; que la Reine Mère, qui avoit donné des gardes à ces deux Princes, & qui les tenoit comme priſonniers

chez eux, auroit de la peine à les arrêter, s'il ne partoit en diligence ; & que s'il tardoit, ou s'il étoit retenu en Pologne, les troubles alloient éclater. Toutes les lettres de la Reine le conjuroient de quitter tout, & de sortir comme il pourroit de ce royaume, & l'avertissoient que le seul soupçon qu'on avoit qu'il seroit retenu en Pologne, donnoit du courage aux huguenots, qui pressoient le duc d'Alençon de se servir de l'occasion, & de se saisir du royaume.

CHAPITRE XV.

La fuite du Roi.

LE Roi surpris d'une nouvelle si peu attendue, fit retirer tout le monde ; & consulta pendant la nuit avec les François qui étoient de sa confidence, ce qu'il avoit à faire. Il ne comptoit déjà pour rien le royaume de Pologne ; & jugeant qu'il étoit très-important de presser son départ, il résolut, par le conseil de ses amis, de s'enfuir la nuit suivante.

Le lendemain, pour ne donner aucun soupçon du dessein qu'il avoit pris, il reçut avec beaucoup de civilité tous les seigneurs de sa cour, qui venoient lui faire compliment sur la mort du Roi son frère. Il leur dit que la France le redemandoit ; que c'étoit un royaume qui lui appartenoit par droit de succession ; & qu'il étoit nécessaire qu'il partît en diligence pour y aller régler toutes choses : mais qu'il avoit tant d'obligation aux Polonois, qu'il devoit aimer leur pays comme le sien propre ; & qu'il avoit résolu d'avoir autant de soin du royaume où il avoit été appelé, que de celui où il étoit né. Qu'il les prioit donc de lui conseiller quel ordre il pouvoit donner pour la conduite des affaires, pendant qu'il seroit absent.

Ceux qui avoient été les auteurs de son élection, & qui avoient conçu de grandes espérances de lui, furent fort surpris. Les autres donnèrent des avis différens, chacun selon ses intérêts. Mais ils répondirent tous qu'on ne pouvoit rien résoudre là-dessus sans assembler la diète ; qu'il falloit dépêcher des courriers dans toutes les provinces, pour convoquer l'assemblée à Cracovie : ce que le Roi ordonna qu'on fit promptement.

La nuit d'après les gardes françoises eurent ordre de fermer les portes de l'appartement du Roi, de n'y laisser entrer personne, & de dire à ceux qui se présenteroient, que le Roi, accablé de douleur & de tristesse vouloit reposer. Cependant lorsque tout le monde fut endormi, ce Prince partit lui dixième; & sortant par la porte du derrière du palais, il trouva des chevaux qu'on lui avoit préparés. Dès qu'ils furent hors de la ville, ils coururent à toute bride. Il faisoit clair de lune par hasard, & un valet qui étoit dans la grande cour du palais ayant reconnu le Roi qui passoit, il en alla avertir son maître, qui d'abord ne fit pas grand compte de l'avis.

Mais enfin, après avoir reconnu la vérité de l'avis, il craignit qu'on ne l'accusât d'avoir trahi l'état, s'il eût célé aux sénateurs une chose de cette importance: & jugeant qu'il étoit moins dangereux de donner un faux avis, que d'en cacher un véritable, il alla trouver à la pointe du jour le Comte de Tenzin, qui étoit un des principaux seigneurs de la cour, pour lui déclarer ce qu'il avoit appris. Le comte communiqua la chose à quelques sénateurs, qui lui répondirent qu'il ne falloit rien croire, ni rien faire de mal à propos, & le chargèrent d'aller lui-même au palais, & d'observer ce qui en étoit, d'autant plus qu'il avoit été nommé à la charge de chambellan, quoiqu'il n'en eût pas encore pris possession.

Après que le soleil fut levé, le comte entra dans le palais. Cependant le bruit courut par la ville que le Roi étoit parti, & il se fit en très-peu de temps un grand concours de monde devant le palais. Le comte éveilla les gardes de la porte, qui lui répondirent qu'ils avoient ordre de n'ouvrir à personne, & d'empêcher qu'on ne troublât le repos du Roi. Alors on ne douta plus de la chose. Le comte força les portes de la chambre, & il n'y trouva que deux lettres sur la table, l'une au sénat, l'autre à l'évêque de Cujavie; dans lesquelles le Roi leur rendoit compte de son dessein, & leur protestoit qu'il avoit été expédient pour les deux royaumes qu'il partît promptement.

Dès que la nouvelle se fut répandue, ce fut une émotion & un empressement extraordinaire par toute la ville. Chacun monta à cheval avec précipitation. Les Polonois poursuivoient leur Roi pour le retenir; les François cou-

roient après pour le ſuivre. Mais il étoit déjà bien avancé : & quelque diligence qu'on fit, perſonne ne put l'atteindre que lorſqu'il fut ſorti de Pologne, & qu'il ſe fut ſauvé dans la Siléſie, qui n'eſt pas éloignée de Cracovie de plus d'une journée. Là tous les Polonois ſe jetèrent à ſes pieds, & le ſupplièrent à genoux de ne les point quitter. Mais il les exhorta de s'en retourner à Cracovie, & les chargea d'aſſurer le ſénat qu'il n'avoit pris la réſolution de ſe retirer qu'à l'extrémité ; & qu'il reviendroit auſſitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires de ſon pays, après quoi il leur fit mille careſſes, & les renvoya. Les uns pleuroient ſon départ ; les autres ſe plaignoient de leur mauvaiſe fortune.

Les Polonois retombèrent dans les mêmes difficultés qu'auparavant : & comme l'état ne pouvoit ſubſiſter ſans Roi ; après avoir envoyé une ſolennelle ambaſſade en France, & avoir connu qu'il n'y avoit plus d'eſpérance que le Roi revînt, ils convoquèrent leur diète, qui ne ſe paſſa pas ſi tranquillement que la précédente. Il y eut deux Rois qui furent élus. La plus grande partie du ſénat avoit été gagnée par les lettres, par les ambaſſades & par les préſens de l'Empereur Maximilien ; & le reſte de la nobleſſe avoit jeté les yeux ſur Etienne Bathori, prince de Tranſylvanie. Celui-ci s'étant aperçu que l'Empereur étoit lent, & qu'il ne donnoit que des eſpérances éloignées, il le prévint par ſa diligence & par ſa hardieſſe. Il entra dans la Pologne avec quelques troupes qu'il avoit ramaſſées ; & les Polonois voyant ſa fermeté & ſa réſolution, le reconnurent pour leur Roi.

Cependant les François, que le Roi avoit laiſſés à Cracovie, le joignirent. Pluſieurs Princes chez qui il avoit paſſé, l'accompagnoient par honneur ; de ſorte qu'il couroit droit à Vienne avec un train qui n'étoit pas indigne d'un Roi : & ſoit qu'il fût preſſé par la néceſſité des affaires de France ; ſoit qu'il ne voulût pas donner le temps aux Allemands de prendre quelque fâcheuſe réſolution, il fit tant de diligence, qu'on apprit en même temps qu'il étoit ſorti de Pologne & qu'il étoit proche de Vienne. Maximilien fut bien-aiſe de l'un & de l'autre : & comme quelques-uns de ſes courtiſans lui conſeilloient d'arrêter ce Prince, qui étoit le ſeul qui pouvoit donner de la jalouſie à ſa famille & à ſes états, & de ne le renvoyer qu'après avoir diſ-

posé selon ses desseins les affaires de France & de Pologne ; non-seulement il rejeta cette proposition, si contraire à la foi publique, & à tous les droits d'alliance & d'hospitalité, qui doivent être sacrés parmi les Rois, mais il blâma ceux qui l'avoient faite ; & après les en avoir repris fort aigrement, il leur dit, *que bien loin d'arrêter ce Prince qui sortoit de Pologne, il falloit lui faire des ponts d'or pour le faire passer en France.*

D'abord il envoya ordre à Rodolphe & à Ernest ses deux fils aînés, qui étoient en Hongrie de venir promptement à Vienne. Pour lui, il monta en carrosse, à cause qu'il étoit goutteux, & il alla au-devant du Roi. Il l'attendit sur le bord du Danube, & le reçut avec tant de civilité, qu'il sembloit que ces deux Princes disputoient à qui se feroit plus d'honneur. Car Maximilien étoit le Prince du monde le plus civil & le plus honnête, lorsqu'il vouloit obliger quelqu'un. Le Roi, après avoir été traité très-magnifiquement, partit de Vienne & traversant la Stirie & la Carinthie, il se rendit en Italie à grandes journées, sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Venise. Là tous les princes d'Italie le visitèrent ou lui envoyèrent des ambassadeurs. Il y demeura quelques jours ; & y reçut tant d'honneurs & tant de témoignages de respect & d'amitié de tous les ordres de cette république si magnifique & si polie, qu'on peut dire qu'ils n'oublièrent rien de tout ce qui pouvoit l'honorer & le divertir, ou régaler ceux qui l'accompagnoient. Enfin toute cette grande ville les traita comme un ami civil, & comme un hôte obligeant auroit pu faire.

CHAPITRE XVI.

Commendon retourne à Rome. Il est inquiété par le Cardinal Farnese. Le Pape l'abandonne à ses envieux.

POUR quitter enfin les affaires de Pologne, & revenir à notre sujet. Ce Roi fit tant de cas de la sagesse, & de la probité de Commendon, qui étoient si révérées en Pologne, & estimées même en France, qu'il ne parloit jamais de lui, qu'avec beaucoup d'honneur. Lorsqu'il racontoit toutes les magnificences de son entrée dans la Pologne & de son couronnement, il avouoit qu'il n'auroit

rien manqué à sa satisfaction, s'il y eût trouvé Commendon.

Il avoit conçu tant d'estime & d'affection pour ce cardinal, qu'il écrivit au Pape, pour le prier très-instamment de l'envoyer encore une fois légat en Pologne, parce que ses soins & ses conseils lui étoient très-nécessaires pour la conduite de son royaume. Sa Majesté me fit l'honneur de me dire plusieurs fois, que s'il venoit en Pologne, il auroit le nom de légat, mais qu'il y seroit le maître de toutes les affaires; qu'il le considéreroit & l'honoreroit comme son père; qu'il n'entreprendroit rien sans son autorité & sans son conseil; & que s'il étoit obligé de se trouver en personne à la guerre qu'il alloit entreprendre contre les Moscovites, il le laisseroit en Pologne pour être régent du royaume en son absence.

Commendon reçut l'honneur que le roi lui faisoit avec tout le respect & toute la reconnoissance possibles. Mais comme il savoit que c'étoit une grande grâce, que d'être appelé par un grand roi pour gouverner un grand royaume, il jugeoit aussi que c'étoit un emploi très-dangereux; & qu'un étranger s'exposoit à toutes les persécutions de l'envie, lorsqu'il se chargeoit de toute la faveur, & de toute la puissance dans un état. Il pria donc le pape de ne prendre point encore de résolution là-dessus; & la mort du roi Charles, & le retour de Henri en France l'exemptèrent de ce voyage.

Ce fut là la fin des actions & des légations glorieuses de Commendon. Il passa le reste de ses jours dans le repos; & son esprit n'ayant plus d'occasion d'agir, demeura dans une obscure oisiveté.

Le pape Gregoire le reçut fort civilement lorsqu'il arriva à Rome, & loua publiquement ses grands services. Il permit toutefois que le cardinal Alexandre Farnèse, qui étoit alors très-puissant, lui intentât un grand procès, quoiqu'il eût pu & qu'il eût même dû l'empêcher. Lorsque l'empereur parut offensé contre lui, & qu'il se plaignit qu'il avoit préféré les intérêts de la France aux siens, pour l'élection d'un roi de Pologne, le pape l'abandonna à la haine, & aux ressentimens de plusieurs personnes de la faction d'Allemagne; soit qu'il craignît de se brouiller avec Maximilien, soit qu'il se fût laissé prévenir par quelques envieux, qui lui avoient persuadé que Commendon faisoit le réfor-

mateur, & qu'il s'étoit mêlé de cenſurer les actions de Sa Sainteté dans les commencemens de ſon pontificat.

Ce grand homme ſouffrit l'une & l'autre de ces injuſtices avec beaucoup de conſtance. Il ſoutint vigoureuſement ſes droits contre le cardinal Farnèſe ; & il s'acquitta toujours de toutes les fonctions de ſa dignité avec tant de force, tant de prudence & tant de connoiſſance des affaires étrangères, qu'il n'y avoit perſonne dans le ſacré collége qui fût plus eſtimé pour ſa vertu & pour ſa vie réglée. Les avis qu'il propoſa dans les aſſemblées particulières des cardinaux, ou dans le conſiſtoire, avoient toujours je ne ſais quoi de plus grave & de plus libre que ceux des autres.

Ceux qui avoient voulu lui faire perdre un peu de ſon crédit, en lui ſuſcitant un grand adverſaire, lui attirèrent, ſans y penſer, de très-puiſſans & de très-fidelles amis. Car deux cardinaux très-conſidérables par leur naiſſance, par leur autorité & par celle de leurs parens, s'étant brouillés avec Farnèſe par je ne ſais quelles raiſons d'émulation & de jalouſie, ſe joignirent à Commendon. C'étoit Louis d'Eſt de Ferrare, & Ferdinand de Medicis Florentin, frères de deux princes ſouverains, qui eurent tant d'eſtime & tant d'amitié pour lui, qu'ils s'accordèrent pour le faire pape. Ils engagèrent dans leur parti Alexandre Sforze, Flavie Urſin & Marc Altaëms, qui étoient les plus puiſſans de tous les cardinaux.

En effet, le bruit ayant couru que le pape Gregoire étoit dangereuſement malade, le cardinal d'Eſt, qui vivoit en grand prince, qui étoit très-libéral, qui avoit un talent particulier à s'inſinuer dans les eſprits, qui par ſes bons offices & par ſes bienfaits avoit engagé toute la ville, & la plus grande partie de ſes collégues d'entrer dans ſes intérêts, & qui étoit protecteur & chef de la faction de France, fit une ligue très-forte pour Commendon, tant pour l'eſtime qu'il avoit pour lui, qu'à la recommandation du roi Henri III. Toute l'affaire avoit été ſi bien concertée, que ſi le pape fût mort, Commendon auroit été élu infailliblement. Mais Gregoire revint de cette maladie, & Commendon mourut quelques années après. Avant que de parler de ſa mort, il ne ſera pas hors de propos de parler de quelques-unes de ſes inclinations.

CHAPITRE XVII.

L'esprit & la conduite du Cardinal Commendon.

IL eut dès son enfance une gravité, & un air sérieux, qu'il conserva toute sa vie. Dans son jeune âge, on ne le vit jamais jouer avec ses compagnons, ni faire aucune action de jeunesse. Lorsqu'il fut un peu plus avancé, il fit habitude avec des personnes de grande réputation & de grande expérience, évitant les festins, les jeux, la comédie & tous les autres divertissemens, qui servent d'occupation aux jeunes gens. Il n'eut jamais beaucoup de gayeté, & l'on ne le vit rire que rarement; mais il avoit une raillerie fine, & quelquefois un peu forte.

Il se servoit de certaines ironies délicates & spirituelles, qui touchoient agréablement ses amis, & qui piquoient quelquefois très-sensiblement ceux qui l'avoient irrité. Il n'eut pas sur ce sujet toute la retenue qu'on eût espéré d'un homme si grave & si modéré : car ayant l'esprit vif & la repartie prompte, il avoit de la peine à réprimer ce premier feu. D'où vient que se laissant emporter à son génie, il offensa plusieurs personnes par des reparties pleines d'esprit, mais un peu trop aigres & trop piquantes. Il étoit beaucoup plus doux & plus affable qu'il ne paroissoit : & comme il avoit un air un peu trop sérieux & trop sévère avec ceux qui ne le connoissoient pas, il étoit très-commode & très-honnête à tous ceux qui avoient quelque affaire à traiter avec lui; & il avoit tant de soin de rendre à chacun les civilités qu'il lui devoit, qu'il alloit presque jusqu'à la superstition sur ce sujet.

Pour la discipline & les pratiques de la religion chrétienne, il les observoit avec beaucoup de pureté & beaucoup d'exactitude. Il célébroit la sainte messe fort souvent & fort dévotement. Il exigeoit de ses domestiques, qu'ils allassent souvent à confesse, & qu'ils approchassent des autels, pour recevoir cette hostie pure & sainte qu'il leur administroit lui-même ordinairement : & lorsqu'ils étoient malades, il leur rendoit tous les devoirs de la charité chrétienne, & il n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit leur

être néceſſaire pour la ſanté du corps, ou pour le ſalut de l'ame.

Mais cet homme, qui mena toujours une vie ſi pure & ſi innocente; qui eut tant d'eſtime & tant de tendreſſe pour ceux qui s'attachoient à l'étude des choſes divines & aux ſaintes maximes de l'évangile, & qui n'aimoit rien tant que la modeſtie: cet homme, dis-je, ſi réglé, ne pouvoit ſouffrir l'orgueilleuſe affectation de certains faux dévots, qui s'attachent à des apparences extérieures, plutôt qu'à l'eſſence de la piété; qui ne cherchent que l'approbation des hommes qu'ils trompent, & qui aiment mieux paſſer pour gens de bien que de l'être véritablement. Par cet artifice & par ces grimaces de religion & d'honnêteté, qu'ils n'ont que ſur le viſage, ils tâchent d'acquérir des biens & des honneurs; & cachent ſi adroitement leurs intentions, qu'on diroit qu'ils ne cherchent que la gloire de Dieu, lorſqu'ils ne penſent qu'à leurs intérêts. Ils évitent le faſte & la dépenſe plutôt par cupidité, que par modeſtie; & couvrant leur avarice des apparences d'une honnête frugalité, ils veulent qu'on les prenne pour des gens réglés, & qui ſe contentent de peu lorſqu'ils travaillent à ſe rendre riches par leurs épargnes. Il mépriſoit & il blâmoit dans les rencontres ces dévots de mauvaiſe foi: & il diſoit ſouvent que la religion ne conſiſtoit pas dans cet extérieur diſſimulé, ni dans cette vaine oſtentation de piété; mais dans une grande pureté d'eſprit, & dans une ſainte conformité des ſentimens de l'ame avec les actions & avec le culte extérieur que nous rendons à Dieu.

Les eſprits les plus médiſans & les plus jaloux de ſa gloire, ne nioient pas qu'il ne fût très-éloigné de toute ſorte de volupté. Quelques-uns mêmes lui reprochoient qu'ils ne jouiſſoit pas aſſez des plaiſirs honnêtes; & prenoient ſa continence & ſon application aux choſes ſérieuſes, pour une eſpèce de chagrin & d'inſenſibilité. Ceux qui l'ont connu long-temps, & qui l'ont vu dans ſon domeſtique, peuvent aſſurer qu'il ſe réjouiſſoit quelquefois avec ſes amis, d'une manière fort gaie & fort agréable: mais ils ne l'ont jamais vu deſcendre à aucune ſorte de plaiſir, qui pût être ſoupçonné de légéreté ou de délicateſſe, ou qui fût tant ſoit peu contre la bienſéance, non pas même à des divertiſſemens qu'il permettoit quelquefois aux autres;

ſoit que ce fût un effet de ſon tempérament & de ſon naturel auſtère ; ſoit que ce fût une ſainte obſtination de ne rien relâcher de ſa vertu.

Il ne s'étoit jamais plu à la chaſſe ; mais il aimoit à ſe promener à cheval dans les bois & dans les forêts, & à monter juſqu'au ſommet des plus hautes montagnes, ſans s'étonner de la difficulté des chemins. Il conſidéroit toutes les ſituations différentes des lieux, juſques à fatiguer & à ennuyer tous ceux qui l'accompagnoient. Il eſt vrai qu'il ne trouvoit pas mauvais qu'on le quittât ; mais il continuoit toujours de marcher juſqu'à ce qu'il eût contenté ſa curioſité. Il prit plaiſir toute ſa vie d'aller plus vîte que ſes palefreniers & ſes valets de pied, & lorſqu'il les avoit laſſés, il s'en réjouiſſoit avec un peu d'intempérance.

Il étoit naturellement prompt ; & s'il ne ſe fût modéré, il auroit été fort emporté. Mais ce n'eſt pas la moindre louange qu'on puiſſe lui donner, que celle d'avoir ſu réprimer ces mouvemens naturels de colère, & de s'être rendu maître de ſon eſprit. Pour les inimitiés & les querelles, il ne les pouſſa jamais, quelque ſujet qu'il en eût ; mais il les ſoutint vigoureuſement. Il rendit toujours de bons offices auprès des ſouverains pontifes, à tous ceux qui furent ſes collégues dans les emplois & dans les ambaſſades ; & il les loua, lors même qu'ils tâchoient de le décrier par jalouſie.

Par cette modération, il remporta ſouvent lui ſeul la gloire, qui lui étoit commune avec les autres. Il avoit un peu trop d'obſtination & d'aigreur contre ceux qui lui réſiſtoient. Il étoit inflexible ; & quoiqu'il eût un grand fond d'équité, on l'auroit plutôt pouſſé à faire même un peu d'injuſtice, qu'à rendre juſtice par force & contre ſon gré. Il n'y avoit ni intérêt, ni raiſon, ni autorité, ni conſidération qui pût le toucher en ces occaſions. D'où vient que pour des choſes de peu d'importance, & dont il ne ſe fût pas mis en peine ſans la réſiſtance qu'il trouvoit, il ſe fit quelquefois de grandes affaires, & il s'expoſa à de grands dangers. Mais lorſqu'on lui cédoit, & qu'on agiſſoit par prières, il étoit ſi doux & ſi traitable, qu'il relâchoit volontiers de ſon droit.

CHAPITRE XVIII.

Sa fermeté contre les Grands

LORSQUE Commendon, qui n'étoit encore qu'évêque, visita toute l'Allemagne pour exhorter les princes & les prélats de cette nation, à venir au concile de Trente, il demeura quelque temps chez l'électeur de Brandebourg. Ce prince avoit embrassé les opinions de Luther ; & les docteurs de cette secte se trouvoient à tous ses repas ; soit qu'ils eussent accoutumé de l'entretenir des choses de la religion ; soit qu'ils craignissent que le nonce n'ébranlât son esprit par ses discours. L'un d'eux, nommé Abdias, après quelques jours de conversation, étoit devenu plus hardi ; & comme la présomption est ordinairement attachée à l'hérésie, il avoit lâché mal à propos quelques paroles injurieuses à l'église romaine, disant qu'elle avoit été de tout temps ennemie de l'Allemagne, & qu'elle y avoit causé de grands désordres.

Alors Commedon, quoiqu'il fût dans le palais du prince, entre les mains des hérétiques, reprit sévèrement cet homme. Non-seulement il lui reprocha son audace, mais encore il lui prouva, par plusieurs endroits de l'histoire, que les papes avoient toujours eu grand soin de la gloire & de l'accroissement de l'Allemagne ; & se tournant après vers le prince, *Pourquoi m'arrêtai-je*, lui dit-il, *à l'histoire ancienne ? Vous avez dans votre famille une preuve de ce que je dis. A qui devez-vous cet honneur que vous avez d'être un des électeurs de l'empire ? De qui tenez-vous ce privilège qui vous élève au-dessus de tant d'autres princes d'Allemagne ? N'est-ce pas du Souverain Pontife ?* Le prince qui étoit fort doux & fort civil, fut touché de ce discours, se leva, & ôtant son chapeau, par respect, *Je l'avoue*, dit-il, *& je veux que mes enfans & toute ma postérité en conservent une reconnoissance éternelle.* Puis s'adressant au docteur Luthérien : *Cet évêque vous a repris, ce me semble, avec raison*, lui dit-il, *car il ne faut jamais rien dire qui puisse faire quelque peine à nos hôtes. Voyez-vous le courage & la fermeté de cet esprit, qui ne craint rien, lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts & la dignité de l'église Ro-*

maine? Qu'auroit-il fait, ſi vous euſſiez été dans Rome, puiſqu'il n'a pu ſouffrir ce mot dans mes états & dans ma maiſon?

Lorſqu'il fut envoyé légat en Allemagne par le pape Pie V, vers l'empereur Maximilien, il paſſa par Inſpruk. Ferdinand, frère de l'empereur, qui commandoit en ce pays-là, n'alla point au-devant de lui quand il arriva; ne le conduiſit pas quand il partit; & ne lui rendit aucun de ces honneurs, que la civilité, la coutume, le mérite & la dignité de légat exigeoient de lui; ſoit qu'il fût occupé à traiter quelques princes d'Allemagne qui étoient venus chez lui; ſoit qu'il ne fît pas réflexion à ce qui ſe pratique en ces occaſions. Quelques mois après, Commendon revenant de ſa légation, & paſſant de Vienne en Italie, il fut obligé de paſſer par Inſpruk. Il apprit que Ferdinand avoit deſſein de réparer ſa négligence paſſée. Néanmoins il arriva avant le jour dans cette ville, où l'on ne l'attendoit que le lendemain; & ſans s'arrêter, il alla loger dans un monaſtère, à une demie lieue de-là.

Ferdinand envoya d'abord des gens pour le prier de venir prendre un appartement dans ſon palais, & pour lui faire des excuſes de ce qu'on ne lui avoit pas rendu les honneurs qui lui étoient dus, à cauſe de ſon arrivée imprévue. Le légat leur répondit, qu'il étoit réſolu de demeurer dans ce monaſtère, & de continuer ſon voyage après dîné, qu'il les prioit de rendre grâce à leur maître, & de le ſaluer de ſa part. Ferdinand, qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il manquoit de reſpect pour le Saint Siége, ni d'eſtime pour un cardinal d'un mérite extraordinaire, qui avoit de la fierté, & qui prétendoit être traité avec les mêmes cérémonies que les princes, craignit de paſſer pour incivil. Il monta donc à cheval, & vint avec une grande ſuite trouver le légat au monaſtère où il étoit deſcendu. Il demeura pluſieurs heures avec lui, & tâcha de l'apaiſer par toute ſorte d'honnêtetés. Alors Commendon lui témoigna auſſi toute ſorte de civilité & d'amitié. Ainſi Ferdinand ſe repentit de l'avoir négligé; & ils ſe ſéparèrent fort ſatisfaits l'un de l'autre.

Il ſavoit fort bien tenir ſon rang; & il n'y avoit ni faveur ni crainte qui pût l'obliger à céder ce qui étoit dû à ſa dignité. Après que le duc d'Anjou eut été élu roi de Pologne, & que le fils de l'empereur eut été exclus, les ennemis de Commendon & les ambaſſadeurs mêmes, qui étoient

bien-aiſes de faire tomber ſur quelqu'un la haine de ce refus, l'accuſèrent d'avoir eu plus d'inclination pour la France que pour l'Allemagne : le ſuccès donnoit ſujet de le croire ainſi. L'empereur ſe plaignit des mauvais offices que Commendon lui avoit rendus, ſoit qu'il le crût effectivement, ſoit qu'il voulût bien trouver un prétexte, pour couvrir ſon irréſolution & ſa négligence.

Ce prince en témoigna tant de reſſentiment, que ſachant qu'il revenoit de Pologne, il lui fit écrire par Jean Delfin, évêque de Toricelle, nonce du pape en Allemagne, qu'il ſe gardât bien de paſſer, non-ſeulement par Vienne, où étoit ſa cour, mais encore par l'Autriche. Il y avoit des chemins auſſi courts & auſſi commodes pour s'en retourner en Italie : & ceux qui l'accompagnoient, l'exhortoient de paſſer par la Bohême, & lui repréſentoient que le duc de Bavière l'avoit prié de venir ſe repoſer quelques jours chez lui; qu'il falloit craindre la colère de l'empereur; que l'Autriche étoit une province ennemie des légats du pape, & révoltée contre l'égliſe.

Mais il crut qu'il ne devoit pas obéir à l'empereur en cette occaſion; & que ce ſeroit avouer ce qu'on lui reprochoit, & témoigner quelque lâcheté, s'il ſe détournoit du chemin qu'il avoit réſolu de prendre. Il alla, non-ſeulement droit à Vienne, mais il y demeura trois jours dans un couvent du faubourg, pour y ſolenniſer la fête de tous les Saints. Il fut viſité de pluſieurs perſonnes de qualité, & de tous les ambaſſadeurs qui étoient à Vienne : & afin qu'on ne crût pas qu'il avoit perdu l'affection qu'il avoit eue pour le ſervice de l'empereur, il lui fit demander par le nonce Delfin, s'il vouloit qu'il eût l'honneur de le voir, & de le ſaluer. L'empereur évita cette entrevue; & le légat partit ſans qu'on lui eût fait aucune injure; ou qu'on eût dit aucune parole indiſcrète qui pût l'offenſer.

Lorſqu'il fut de retour en Italie, il eut un procès très-fâcheux contre un des plus puiſſans cardinaux de la cour de Rome; & il ſoutint ſon droit avec ſa fermeté ordinaire. Le pape Pie V, lui avoit donné une riche abbaye aux environs de Véronne, vacante par la mort d'André Corneille. Le cardinal Alexandre Farnèſe prétendoit qu'elle lui appartenoit : mais ſous le pontificat du pape Pie, il avoit été convaincu de fraude & de confidence; & craignant la

ſévérité du jugement, il avoit juré qu'il abandonnoit abſolument cette affaire.

Après la mort de ce pape, il obtint de Grégoire XIII, qui lui avoit ſuccédé, la permiſſion de recommencer le procès; non qu'il eût aucune juſte prétention, mais pour ſe venger du jugement qu'on avoit prononcé contre lui, dont il ſe ſentoit fort offenſé. Commendon ne s'étonna point; il ſe défendit vigoureuſement contre un homme puiſſant par ſes biens & par ſon crédit, & l'on ne put jamais l'obliger de recommander ſes intérêts au pape, qui ſe déclaroit preſque ouvertement contre lui. Il eſpéroit toujours que ſa conſtance & la juſtice de ſa cauſe, auroient autant de pouvoir que le crédit de ſon adverſaire; & il ne voulut pas même qu'on rendît à Sa Sainteté des lettres que le roi de France avoit écrites de ſa main en ſa faveur.

Ce cardinal Farnèſe étoit neveu de Paul III, qui s'étoit rendu fort illuſtre par ſa politique & par ſa grande ſageſſe; & qui auroit mérité des louanges éternelles, s'il eût employé ſes grandes qualités pour le bien public, plutôt que pour la fortune de ſon fils & de ſes neveux: en quoi il ſe ménagea ſi peu, qu'au lieu qu'il pouvoit s'acquérir de l'honneur & de la réputation, en gouvernant ſagement l'état eccléſiaſtique, il s'attira la haine de tout le monde, en ruinant les affaires publiques pour établir celles de ſa famille. Avant qu'il fût cardinal, il avoit eu un fils naturel, nommé Pierre-Louis, à qui il donna d'abord la principauté de Camerino, quoique les peuples de ce pays, qui s'étoient rangés ſous la domination de l'égliſe Romaine, ne vouluſſent relever que du Saint Siége. Il le fit enſuite ſeigneur de Caſtro & de quelques autres bourgs voiſins. Enfin il le fit duc de Parme & de Plaiſance, villes que Jules II. avoit autrefois repriſes ſur des rois qui s'en étoient emparés, & qu'il avoit fortifiées, afin qu'elles fuſſent comme des barrières qui arrêtaſſent toutes les nations barbares qui pouvoient deſcendre des Alpes. En donnant ces deux villes à ſon fils, il lui redemanda Camérino, comme pour dédommager l'égliſe, & ſe moquant des jugemens des hommes, il fit mettre dans l'acte de poſſeſſion: Que ce n'étoit pas un don qu'il faiſoit à ſon fils; que c'étoit un échange qu'il eſtimoit très-avantageux à l'égliſe.

Je ne veux point paſſer ici ſous ſilence l'opiniâtreté du

cardinal Grimani, qui fut une eſpèce de révolte injurieuſe au pape, mais avantageuſe à l'état, ſi elle eût eu quelque ſuccès. Ce cardinal, qui commandoit en qualité de légat dans ces deux villes, déſapprouva ſi hautement le deſſein du pape, qu'ayant eu ordre de les remettre entre les mains de Pierre-Louis, il refuſa long-temps d'obéir; & proteſta devant Dieu & devant les hommes, que s'il eût eu dix mille écus d'or pour lever quelques troupes, & pour jeter une garniſon ſuffiſante dans ces deux places, il n'auroit jamais obéi; qu'il auroit fait arborer ſur les plus hautes tours l'étendart de l'égliſe Romaine, & qu'il auroit défendu & gardé ces deux villes pour le premier pape qui auroit été élu.

Quoiqu'il en ſoit, Paul III éleva ſon fils à un ſi haut point de fortune, que Charles V & Henri II, qui étoient les deux plus grands princes de la chrétienté, ne dédaignèrent pas ſon alliance : car Octave Farnèſe, fils de Louis, épouſa Marguerite, fille naturelle de l'empereur; & Horace, frére d'Octave, épouſa Diane, fille naturelle du roi de France. Le pape voulut donner à ces dames un train & un équipage proportionné à ſa dignité & à leur naiſſance. Il fit des profuſions & des dépenſes extraordinaires; & il porta ſi loin ſon ambition & ſon eſpérance, qu'il travailla à faire tomber dans ſa famille le duché de Milan, pour lequel l'empereur & le roi de France ſe faiſoient une très-cruelle guerre. Il eut bien la hardieſſe de ſonder là-déſſus l'eſprit de Charles V, dans le temps de l'entrevue qu'il eut avec lui à Crémone.

Dès les premiers jours de ſon pontificat, il donna le chapeau à Alexandre, troiſième fils de Pierre-Louis; à Aſcagne Sfortia, fils de Conſtance ſœur du même Louis; & peu de temps après, à Ranuce frère d'Alexandre, quoique le plus âgé des trois n'eût pas encore quinze ans. Il leur donna les plus riches bénéfices de l'égliſe, & les plus belles charges de l'état. Il fit Alexandre vice-chancelier, Aſcagne grand camérier, & Ranuce grand pénitencier. Sur-tout, il eut tant de ſoin de la fortune d'Alexandre; il le combla de tant de richeſſes; il lui donna tant de charges; il lui fit tant de créatures, en n'accordant aucune grâce qu'à ſa recommandation, en lui donnant la diſpoſition de toutes les grandes abbayes, & en ne conférant aucun bénéfice conſi-

dérable

dérable à ſes amis, qu'à condition qu'ils le lui réſigneroient s'ils venoient à mourir; que toutes les perſonnes de la cour eſpéroient de recevoir des bienfaits de lui, ou lui étoient obligés de ceux qu'elles avoient déjà reçus. Ainſi toute la ville dépendoit en quelque façon de lui; & nôtre ſiècle n'a point vu d'homme plus riche ni plus puiſſant.

Ce fut avec ce cardinal que Commendon eut ce grand procès, qui dura plus de deux ans. Les eſprits étoient échauffés de part & d'autre. Farnèſe, du temps de Pie V, parlant à Commendon, lui avoit dit avec beaucoup d'animoſité, qu'il ne devoit pas tant ſe prévaloir de la faveur; que tous les temps ne ſe reſſembloient pas, non plus que les pontificats. Commendon lui avoit répondu, que ce qu'il diſoit étoit fort vrai, & que les petits-fils d'un Pape, qui avoit autrefois gouverné l'égliſe, en pouvoient ſavoir plus de nouvelles que les autres. Cette réponſe avoit fort piqué Farnèſe, qui avoit naturellement beaucoup de fierté.

Mais ce qui lui paroiſſoit plus inſupportable, c'étoit que Commendon, qu'on avoit ſollicité & prié même pluſieurs fois de s'accommoder, n'avoit jamais voulu entendre à aucune propoſition d'accommodement avec lui. De ſorte qu'un ami de Farnèſe lui ayant repréſenté qu'il devoit terminer une affaire qui n'étoit pas fort honorable, & qui faiſoit de la peine à une perſonne d'un grand mérite & d'une grande réputation, il répondit avec indignation: Il me traite comme s'il étoit le cardinal Farnèſe.

Les amis de Commendon le preſſoient auſſi de finir une ſi fâcheuſe affaire, & lui repréſentoient qu'il ne tenoit qu'à rendre une viſite au cardinal Farnèſe; que la moindre civilité le toucheroit; que s'il pouvoit ſe faire cette petite violence, il ſe mettroit en repos pour le reſte de ſes jours. Mais il leur répondit, qu'il mourroit plutôt que de faire cette ſoumiſſion; qu'il n'avoit pas demandé ſon abbaye, & qu'il ne la rendroit jamais que par force; qu'il n'avoit pas voulu en parler même au Pape, qu'on pouvoit dire être l'auteur de cette injuſtice, puiſqu'il la ſouffroit; & qu'il n'étoit pas réſolu d'aller faire le ſuppliant dans le palais Farnèſe.

Il faiſoit inſtruire ſes Juges par ſes domeſtiques, de l'état de l'affaire. Il les faiſoit prier par ſes amis & par des perſonnes d'autorité, de rendre juſtice, & de conſidérer la cauſe & non la faveur. Il ne ſollicita jamais lui-même; ce que

Farnèſe, qui étoit ſi élevé & ſi puiſſant, ne dédaignoit pas de faire : tant la colère & l'avarice avoient abaiſſé cette ame vaine. Commendon eut toujours cette retenue, de ne l'offenſer par aucune de ſes actions ou de ſes paroles; ne jugeant pas qu'il fût d'un homme de bien, & d'un homme modeſte, tel qu'il étoit, de pouſſer les inimitiés juſqu'à l'excès. Il ſe contenta de ſoutenir ſon droit avec beaucoup de ſoin, & toutefois avec tant de modération, qu'on connoiſſoit qu'il ſurpaſſoit autant ſon adverſaire en prudence & en modeſtie, que ſon adverſaire le ſurpaſſoit en richeſſes & en crédit.

Farnèſe enfin ſe laſſa de la perſévérance de Commendon. ſoit qu'il ſe défiât de ſa cauſe, ſoit qu'il s'aperçût que cette affaire lui attiroit la haine de la plupart des Cardinaux, il fit quelques propoſitions d'accommodement ; & par l'entremiſe du cardinal Alexandre Sfortia & du cardinal Nicolas Caëtan, ce procès fut terminé par l'autorité du Pape; & toute la ville fut confirmée dans l'opinion qu'elle avoit de la fermeté & du courage de Commendon dans ces rencontres difficiles.

CHAPITRE XIX.

Sa coutume de ne ſe juſtifier jamais lorſqu'om l'accuſoit injuſtement.

S'IL s'appercevoit que quelqu'un s'éloignât de lui, ou par quelque ſoupçon mal fondé, ou par l'artifice de ſes envieux, on ne l'eût jamais obligé de le détromper ou de ſe juſtifier. Le pape Paul IV, eut une tendreſſe de père pour lui; & l'on crut qu'il avoit deſſein de lui donner le chapeau à la première promotion. Il l'appela d'abord pour le faire ſon ſecrétaire, & l'envoya quelque temps après vers l'Empereur & vers tous les princes d'Italie. Il rendit ſi ſouvent des témoignages publics de ſa fidélité, de ſon eſprit & de ſa vertu, que perſonne ne doutoit qu'il n'eût deſſein de l'élever au cardinalat.

La guerre étant déclarée entre le Pape & les Eſpagnols, il fut envoyé à Veniſe pour engager les Vénitiens à joindre leurs forces à celles du Souverrain Pontife. Quelques

envieux perſuadèrent aiſément au cardinal Charles Caraſe de ne ſouffrir pas qu'on élevât ce jeune homme, qui avoit de la hardieſſe & de la fermeté, qui auroit de la peine à ſe ſoumettre, & qui alloit être bientôt auſſi avancé que lui dans la faveur, s'il étoit une fois Cardinal. Les mœurs honnêtes & chaſtes de Commendon, n'étoient déjà que trop ſuſpectes à Carafe, qui menoit une vie fort déréglée. Ce Cardinal étant donc prévenu contre lui, l'accuſa d'avoir eu des liaiſons ſecrètes avec les Eſpagnols, & d'avoir ſollicité foiblement la République de Veniſe.

Lorſque Commendon fut de retour à Rome, il ſut les mauvais offices qu'on lui avoit rendus, & l'erreur où étoit le Pape. Il lui étoit facile de faire connoître ſon innocence; toutes les entrées lui étoient ouvertes, s'il eût voulu s'en ſervir, ſes amis l'exhortoient de rendre compte à Sa Sainteté de toute ſa conduite; il refuſa toujours de le faire, ſe conſolant ſur ſon innocence, & connoiſſant que le Pape n'agiſſoit que par les conſeils & par la volonté de ſes parens.

Lorſqu'il étoit Nonce en Pologne, il fut toujours fort conſidéré du roi Sigiſmond Auguſte. Il avoit toutes les entrées libres en tout temps, & toutes les fois qu'il vouloit. Le Roi le faiſoit ſouvent venir chez lui, & lui communiquoit les affaires les plus importantes du royaume, & ſes affaires mêmes domeſtiques. Il ſe plaiſoit à ſa converſation; il écoutoit ſes avis; il élevoit aux premières charges ceux qu'il lui avoit recommandés. Quelques-uns prirent de là ſujet de le calomnier: & comme le Roi ſouhaitoit avec paſſion de répudier la Reine ſa femme, & rouloit dans ſon eſprit ces deſſeins, dont nous avons parlé, ils firent courir le bruit que Commendon étoit d'intelligence avec le Roi pour ſon divorce, & jetèrent malicieuſement ces ſoupçons dans l'eſprit de la Reine & de l'Empereur ſon frère; enſorte que Céſar-André Dudits évêque de Cinq-Egliſes, & le comte de Cerbach, qui étoient ſes ambaſſadeurs auprès du roi de Pologne, pour l'affaire de ſa ſœur, eurent ordre de ſe défier du Nonce, & de ne lui rien communiquer de tout ce qui pouvoit regarder la Reine. Les ambaſſadeurs s'étant ſouvent trouvés avec lui, avoient eu pluſieurs converſations ſur divers ſujets, & ne lui avoient jamais dit un ſeul mot des affaires pour leſquelles ils étoient envoyés.

Commendon s'aperçut qu'ils avoient le même soupçon, que la Reine lui avoit avoué qu'elle avoit eu : & quoiqu'il eût dissipé lui seul cet orage, soit en détournant le Roi d'une si fâcheuse résolution, soit en réprimant ceux qui l'entretenoient dans ses passions, toutefois il ne dit jamais un mot aux ambassadeurs pour se justifier, & ne leur parla jamais des affaires de la Reine. Il ne prit aucun soin de désabuser l'Empereur, jusqu'à ce que les ambassadeurs ayant été informés de la vérité, le vinrent trouver, & lui rendirent des lettres que l'Empereur lui écrivoit de sa propre main, par lesquelles il louoit sa prudence & sa piété; & le remercioit des bons offices qu'il avoit rendus à sa sœur, à lui & à toute la maison d'Autriche ; quoiqu'il fût très-persuadé qu'il avoit agi par des principes de religion & de conscience, & non par aucuns motifs d'intérêt, ou par aucune considération humaine. Depuis ce temps les ambassadeurs ne firent rien sans sa participation.

Lorsqu'il fut de retour à Rome, après sa dernière légation, comme l'Empereur étoit fort irrité contre lui, parce qu'il étoit persuadé qu'il avoit appuyé les intérêts de la France, au préjudice des siens, le Pape, qui savoit la vérité des choses, & qui devoit justifier la conduite de son légat, l'abandonna; & de peur d'être suspect lui-même, il fut bien aise de faire tomber tous les soupçons sur Commendon : de sorte que l'empereur Maximilien & Philippe roi d'Espagne, qui avoit beaucoup de crédit, & peut-être plus qu'il ne falloit, dans la cour de Rome, firent éclater en plusieurs rencontres leurs ressentimens contre lui. Ses amis lui conseillèrent de ne point négliger une affaire si importante, & de produire les ordres secrets qu'il avoit reçus, tant pour apaiser ces princes irrités, que pour se venger du Pape qui l'abandonnoit, après avoir servi si utilement. Mais on ne put jamais l'obliger de se justifier sur le sujet de la diète de Pologne : ce qui lui auroit été fort aisé. Il se contenta de dire qu'il n'avoit pas été ambassadeur des Rois, mais légat du Pape ; qu'il avoit rendu compte de ses actions à Sa Sainteté, & qu'il ne se mettoit pas fort en peine de ce que les autres en pouvoient dire. Qu'il ne falloit pas causer un désordre public, pour faire connoître une injustice particulière qu'on lui faisoit ; ni commettre le Pape avec les deux plus puissans Princes de la chrétienté, quoique Sa Sainteté

ne lui rendit pas toute la justice qu'il en devoit attendre. Qu'au reste on auroit sujet de le soupçonner d'être ambitieux, ou intéressé, s'il s'empressoit à se rendre agréable à ceux qu'il n'avoit point offensés. Qu'on ne sauroit s'excuser, sans faire croire qu'on a failli; & que quand on a failli, on ne doit point s'excuser.

Il ne se repentit point de sa constance : car comme le temps découvre toujours la vérité des choses, ces Princes reconnurent enfin l'un & l'autre l'innocence de Commendon; lui écrivirent des lettres très-obligeantes, & lui donnèrent des témoignages d'une très-sincère amitié. Le roi d'Espagne lui demanda depuis, un os du bras de saint Philippe, pour mettre dans une église qu'il faisoit bâtir en l'honneur de cet Apôtre. Commendon avoit apporté d'Allemagne cette sainte relique. Elle lui avoit été donnée à Trèves avec plusieurs autres, par des ecclésiastiques qui avoient soin de l'église de saint Matthieu. Il la fit enchâsser dans une boîte d'argent, & l'envoya au Roi, qui la reçut avec beaucoup de piété, de respect & de reconnoissance.

CHAPITRE XX.

Le désintéressement de Commendon.

COMME il ne faisoit point de profusion de ses biens, aussi ne toucha-t-il jamais à ceux des autres. Dans les grands emplois qu'il eut dans les pays étrangers, il fit paroître par tout une grande modération & une pureté de vie inviolable. Non-seulement il fut désintéressé; il voulut encore que tous ses gens le fussent. Quoiqu'il eût un pouvoir beaucoup plus ample que les Papes n'ont accoutumé d'en donner aux autres légats, à cause de son exactitude & de sa probité, qu'on avoit si souvent éprouvées, il n'en usa jamais pour ses intérêts; & ni lui, ni ses officiers ne reçurent jamais rien pour toutes les expéditions de la Daterie.

S'il étoit quelquefois obligé pour l'exemple & pour l'observance des lois, d'avoir quelque sévérité, il renvoyoit toutes les amendes aux églises ou aux hôpitaux. S'il pouvoit découvrir que quelqu'un de ses domestiques eût reçu quel-

ques préſens pour quoi que ce fût dans les provinces, il le chaſſoit ignominieuſement de ſa maiſon; & il n'étoit pas moins irrité contre ceux qui avoient donné, que contre ceux qui avoient accepté. Ils ne l'obligeoient jamais davantage, que lorſqu'ils refuſoient les préſens; & il récompenſoit, autant qu'il pouvoit, ceux qui avoient fait ces pertes honnêtes. Ainſi il ſe fit craindre, & il ſe fit aimer de ſes domeſtiques, qui avoient ſoin de leur réputation, & de celle de leur maître. Il en fit un jour une expérience, qui lui fut très-agréable.

Au retour d'une de ſes ambaſſades, il paſſa chez un archevêque très-riche & très-puiſſant, & qui ſavoit que Commendon avoit ſoupçonné ſa foi & ſa religion, à cauſe des grandes liaiſons qu'il avoit avec les hérétiques. Ce prélat, ou pour couvrir ſes ſentimens préſens, ou pour ſe juſtifier du paſſé, affecta de le recevoir dans ſon palais avec une magnificence extraordinaire. Il lui rendit tous les honneurs, & toutes les civilités dont il ſe put aviſer; & lorſqu'il le vit prêt à partir, il lui offrit des vaſes d'argent fort bien travaillés, le ſuppliant avec obſtination de les recevoir. Il fit offrir au même-temps des préſens à tous les domeſtiques qui le ſuivoient, ſelon l'état & ſelon la fortune de chacun; mais il ne s'en trouva pas un ſeul, non pas même des derniers officiers de ſa maiſon, qui voulût prendre ce qu'on lui offroit. Commendon fut extrémement ſatisfait de voir que les mœurs de ſes domeſtiques s'étoient formées ſur les ſiennes; & que la libéralité ambitieuſe de ſon hôte, n'avoit tenté l'avarice d'aucun des ſiens.

Il donna de grandes preuves de ſon déſintéreſſement: car pouvant s'enrichir ſans injuſtce en très-peu de temps, il aima toujours mieux acquérir de la gloire, que du bien, dans tous ſes emplois. J'en rapporterai ſeulement ici deux exemples.

Lorſqu'il fut en Allemagne pour la convocation du concile, étant arrivé chez Joachim de Brandebourg, qui eſt un des électeurs de l'Empire, & qui étoit de la ſecte des luthériens, ce Prince le reçut avec beaucoup de magnificence, & le voyant ſur le point de partir, il voulut lui faire des préſens dignes de lui. Il lui préſenta quatre chevaux les plus beaux de ſon écurie, pluſieurs vaſes d'argent, deux coupes de vermeil doré d'une grandeur extraordinaire fort bien

travaillées, propres à servir dans les festins solennels de cette nation, & une montre très-précieuse, faite par un des plus excellens ouvriers d'Allemagne. Il ajouta cinq cents écus d'or, & lui témoigna fort obligeamment, qu'il savoit les grandes dépenses qu'on faisoit ordinairement lorsqu'on voyageoit loin de son pays. Commendon ne voulut rien prendre de tout ce qu'on lui offroit; & comme l'Electeur le pressoit & lui témoignoit que ce refus étoit une espèce de mépris, il l'assura qu'il ne recevroit pas ses présens, mais qu'il lui en auroit toute sa vie l'obligation.

Dans le temps qu'il partit de Pologne, après avoir été fait Cardinal, pour s'en retourner en Italie, le roi Auguste jugeant qu'il seroit honteux de laisser sortir de son royaume une personne d'un si grand mérite, & qui avoit rendu de si grands services à l'état, sans lui avoir fait quelques présens, lui envoya par Pierre Miscow évêque de Plosko, qui étoit un des principaux prélats de Pologne, un brevet de deux mille écus de pension, signé de sa main, & scellé de son sceau, payable en deux termes. Dans ce brevet le Roi exposoit qu'il n'avoit pas manqué jusqu'à ce jour d'occasion de témoigner sa reconnoissance à un si grand homme; mais qu'il n'avoit jamais voulu recevoir ce qu'il lui avoit offert. Commendon, quoique le présent fût petit, & peu proportionné à sa nouvelle dignité, renvoya le brevet au Roi par le même évêque, avec de très-humbles actions de grâces; jugeant qu'il étoit glorieux de mériter les présens des Rois, mais qu'il étoit encore plus glorieux de les refuser. Mais le Roi en écrivit au Pape; & lui fit ordonner par Sa Sainteté de recevoir cette pension. Ainsi la libéralité du Roi, & le désintéressement du légat parurent admirablement.

Ces exemples d'intégrité furent d'autant plus admirés & loués des étrangers, que nous étions auparavant décriés parmi eux sur le sujet de l'intérêt. L'on a cru même que c'avoit été une des principales raisons de la séparation des peuples d'avec l'Eglise Romaine, que l'avidité honteuse & la sordide avarice de ceux, qui ayant été envoyés pour les retenir dans la foi & dans les devoirs de la piété chrétienne, n'avoient songé qu'à leurs propres intérêts: ce qui avoit extrêmement décrié les ministres de la cour de Rome. Commendon par sa conduite pure & désintéressée, ôta

toutes ces impreſſions fâcheuſes de l'eſprit des peuples chez qui il fut.

CHAPITRE XXI.

Son extérieur, ſa maladie, ſa mort.

IL avoit la taille moyenne & droite; la démarche grave, ſans être lente; le viſage agréable, ſur lequel on voyoit une honnête gravité; le teint fort brun, mais frais & fleuri; les joues preſque toujours vermeilles; les cheveux noirs & épais; les yeux noirs, vifs, perçans & pleins de feu; le nez un peu élevé, & qui avoit un petit mouvement, dont on pouvoit s'apercevoir lorſqu'il ſourioit; les oreilles petites; les dents rares & aſſez menues, enſorte que ſur la vieilleſſe à peine ſortoient-elles hors de la gencive d'en bas; le corps aſſez bien proportionné, & d'un tempérament fort ſain & fort vigoureux. Il mangeoit & buvoit fort peu, & toujours fort vîte, & avec beaucoup d'avidité. Il n'aimoit pas les ragoûts, ni la délicateſſe dans ſes repas; & il ſe contentoit des viandes les plus communes. Il avoit le ſommeil ſi à commandement, qu'il s'endormoit & s'éveilloit toujours à l'heure qu'il avoit deſtiné.

Il eut toute ſa vie beaucoup de ſanté : & quoiqu'il eût parcouru preſque toutes les provinces de l'Europe en des ſaiſons très-rigoureuſes, il ſupporta toutes les incommodités & toutes les peines de ſes voyages, ſans paroître jamais ni abattu, ni fatigué. Il n'eut jamais la fièvre, ni aucune maladie violente, qui l'obligeât à garder le lit. Il étoit ſujet de temps en temps à une eſpèce d'évanouiſſement, qui lui prenoit particulièrement lorſqu'il voyoit du ſang, ou quelque plaie ouverte; ou lorſqu'il avoit quelque grande inquiétude & quelque grand chagrin dans l'eſprit. Mais dès qu'on le ſecouoit un peu, ou qu'on lui jetoit de l'eau froide, il revenoit, ſans avoir rien perdu de ſa force & de ſa vigueur.

Cela fit qu'il négligea ce mal, & qu'il ne voulut pas même le faire connoître aux médecins, ne ſoupçonnant pas qu'il pût être dangereux. Il ſentit pourtant que cette maladie croiſſoit avec l'âge, & qu'au lieu qu'elle n'arrivoit qu'en cinq ou ſix ans une fois, elle devenoit plus fréquente,

&

& plus forte : toutefois elle ne diminuoit encore ni ſes forces, ni ſa ſanté. Mais cette humeur maligne gagnant inſenſiblement le cerveau, faiſoit plus d'impreſſion ſur l'eſprit que ſur le corps ; & affoibliſſoit peu à peu ſa mémoire. Tous ſes domeſtiques étoient étonnés de voir qu'il n'étoit preſque plus le même. Ce changement d'eſprit, de tempérament, de mœurs étoit viſible, & la cauſe ne l'étoit pas. Il devenoit tous les jours plus chagrin & plus incommode. Lorſqu'il avoit quelque fantaiſie, il ne ſavoit plus ſe modérer, & l'on ne pouvoit le retenir. Toutes ces grandes qualités qui l'avoient rendu ſi illuſtre, commencèrent à s'évanouir & à ſe flétrir, & cet eſprit ſi vif devint tous les jours plus peſant.

Les médecins firent de grandes conſultations; mais les remèdes qu'ils lui donnèrent, irritèrent le mal, au lieu de le ſoulager. Car cette humeur ſe développa, peu de temps après, avec tant de violence, qu'il en perdit la parole & la reſpiration. Il demeura long-temps inſenſible, & preſque mort, ſans qu'on pût le faire revenir, ni par le fer, ni par le feu, tant ſes ſens étoient accablés ; juſqu'à ce que ce venin ſecret venant à ſe diſſiper de lui-même, il reprit la force & le ſentiment.

Depuis ce temps-là, il n'eut plus aucune liberté d'eſprit. Cette partie de l'ame, qui eſt la gardienne de toutes les autres, ſe perdit peu à peu; & ſa mémoire, qui avoit été admirable, fut ſi affoiblie, qu'il s'oublioit lui-même auſſi bien que les autres. Comme on reconnut qu'il étoit plus incommodé lorſqu'il étoit ſeul, on lui donna des gens pour le garder, qui tâchoient de l'entretenir lorſqu'il étoit plongé dans ſes rêveries. Pour lui, il n'auroit jamais commencé à parler, mais il prenoit le diſcours commencé ; & il parloit très-long-temps, rediſant toujours les mêmes choſes. Il n'eût jamais abandonné une matière, ſi on ne lui en eût propoſé une autre. Il s'arrêtoit toujours ſur les dernières choſes qui avoient été dites, ſans ſe ſouvenir des précédentes. Il ne laiſſoit pas d'obſerver quelque ordre, lorſqu'il racontoit quelque choſe; ſa converſation avoit même encore quelque pointe & quelque agrément; les termes étoient propres & bien liés ; les ſentimens étoient juſtes ; il entremêloit même des railleries & des bons mots, où il en falloit : mais il revenoit toujours à ce qu'il avoit déjà dit.

Il passa près d'une année en cet état pitoyable, où ses amis ne le pouvoient voir sans un extrême déplaisir. Ils se souvenoient de cette gravité, de cet esprit, de cette éloquence, de cette connoissance de tant de belles choses, qui rendoient sa conversation très-agréable ; & voyant ce grand changement, à peine pouvoient-ils retenir leurs larmes.

Enfin nous le fimes conduire à Padoue dans une litière ; tant pour ôter à la ville de Rome un si triste spectacle, que parce que nous avions encore quelque espérance de guérir son mal. Là il fut quelque temps en repos ; il essaya plusieurs remèdes; & il mourut cinq mois après, le 25 Décembre 1584, à la soixantième année de son âge.

C'étoit le jour de Noël. Il avoit assisté à la messe avec beaucoup de piété, & il alloit se mettre à table ; mais tout à coup il sentit une grande foiblesse, & il tomba à la renverse. On le porta sur son lit, où il demeura le reste de ce jour & la nuit suivante, sans donner aucune marque de vie & de sentiment, sinon qu'il se rouloit avec une violence, & des convulsions étranges. Le jour d'après, à la même heure qu'il étoit tombé, il mourut, roulant les yeux, & tournant la bouche d'une manière terrible & pitoyable.

C'étoit le genre de mort qu'il avoit toujours appréhendé : & je me souviens que parlant un jour du sentiment de Jules César, qui craignoit les maladies lentes, & qui aimoit mieux mourir soudainement, il souhaita de ces maladies longues & douces, qui laissent toute la liberté des sens & de la raison, & qui donnent le temps aux malades de se disposer à la mort, & de tâcher de se mettre en la grâce du Seigneur par l'usage des sacremens, & par les derniers devoirs de la piété chrétienne.

Il alléguoit souvent sur ce sujet ce sentiment de saint Augustin, que quelque juste & quelque saint qu'on puisse être, on ne doit sortir de ce monde, qu'avec une grande douleur d'avoir offensé Dieu, & de ne l'avoir pas servi avec toute l'ardeur & toute la fidélité qu'il mérite.

Son corps fut porté sans aucune pompe dans l'église des pères Capucins, comme il l'avoit ordonné par son testament ; & il fut enterré dans un tombeau simple, & sans ornement.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

ABEILLES. Prodigieuſe quantité d'Abeilles dans la Podolie, 124

Abdias, Docteur Luthérien, repris aigrement par le Cardinal Commendon dans le Palais de l'Electeur de Brandebourg, 300

Albert, Marquis de Brandebourg, & grand Maître des Chevaliers Teutoniques. Son apoſtaſie. Il partage la Pruſſe avec les Polonois, 113. Son grand âge & ſa converſation agréable, *ibid.*

Albert Laski, noble Polonois, eſcorte le Cardinal Commendon, 123

Albert, Duc de Bavière, & l'un des plus grands Princes d'Allemagne, 165. L'accueil qu'il fit au Cardinal Commendon, *ibid.* Lettre qu'il écrivit à l'Empereur en faveur de la religion Catholique, 177

Albret. Jean d'Albret, dépouillé du Royaume de Navarre par le Pape Jules II, & pourquoi, 202

Aldobrandin. Sylveſtre Aldobrandin grand Juriſconſulte, & l'un des ſecrétaires du Pape Paul IV, 37

Allemagne. Grande partie de l'Allemagne ſéparée de la communion de l'Egliſe Romaine, 54, 67. Tous les Princes d'Allemagne peu inſtruits de ce qui regarde la Religion, ou les affaires étrangères, 71. Etat déplorable du Clergé d'Allemagne, 186, 187. Le Cardinal Commendon entreprend de le réformer, *ibid.* Pluſieurs Villes Epiſcopales dans l'Allemagne ſans Evêques, 187. Ce qui met l'Allemagne au deſſus de tous les Royaumes Chrétiens, 204. Les Allemands plus propres à ſoutenir une guerre qu'à l'entreprendre, 194. Les Allemands font mal leurs affaires en Pologne, 248

Alexandre de Médicis, Duc de Florence, ſes mœurs, & ſa mort, 198

Alexandre III, donne le titre de Roi à Henri de Lorraine, Prince de Portugal, 203

Le Cardinal *Alexandrin* a quelque jalouſie du crédit de Commendon; la modération de Commendon, 175

Alphonſe VI, Roi d'Eſpagne, donne le Portugal à Henri Comte de Lorraine, 203

Altaëms. Marc-Antoine Altaëms, Evêque de Conſtance, 168

Ambaſſadeurs de l'Empereur Maximilien retenus comme priſonniers, 246, 247, 263. Ambaſſadeurs de France introduits dans le Sénat de Pologne, immédiatement après ceux de l'Empereur, 267, 274. Ambaſſadeurs de Pologne envoyés en France pour ſaluer Henri Duc d'Anjou, élu Roi en ce Royaume, & pour l'y conduire, 274. Leur arrivée à Paris, & ce qui s'y paſſa, 276. Conteſtation entre eux, *ibid.*

Ambre. L'eſtime qu'en faiſoient les Romains, & le peu d'état qu'on en fait à préſent, 118. Sa nature & ſes cauſes ne ſont pas encore bien connues, 119. Petits animaux qui ſe trouvent dans l'Ambre, *ibid.*

Amurath, Roi des Turcs, & ſon deſſein ſur Conſtantinople, 210

André Sborowi, ami de Commendon, attaché à la religion Catholique, détourné du deſſein de ſurprendre la

Citadelle de Cracovie, 229
Ange Maſſarel, ſecrétaire du Pape Paul IV, 37
Angleterre. Origine du ſchiſme & des héréſies d'Angleterre, 25
Anne, fille de Louis, Roi de Pologne, & femme de l'Empereur Ferdinand d'Autriche, 229. Son heureuſe fécondité, 227
Annibal Borzut, ſecrétaire de Paul IV, Archevêque d'Avignon, 37
Annibal Caro, ami de Commendon, lui prédit qu'il ſera Cardinal, 19
Antoine Elie, ſecrétaire de Paul IV, 37
Antoine Trivulce, Nonce à Veniſe. Il eſt fait Cardinal. Commendon lui donne le bonnet, 42
Antoine Cauco, fils d'une ſœur de Commendon, ſon héritier, prend les ordres ſacrés, 4
Apôtres. Le concile des Apôtres, & ce qui s'y paſſa, 59, 60, 68
Archevêque. Deux Archevêques dans Lembourg, 120
Arméniens. Comment ils ſe ſont habitués dans Lembourg capitale de la Ruſſie Polonoiſe, *ibid.* Les priviléges qui leur ont été accordés par Mahomet le faux Prophète, *ibid.* S'ils ſont ſoumis à l'Egliſe Romaine, *ibid.* Comment ils célèbrent la Meſſe & le ſervice divin, 121
Artus, Prince d'Angleterre, & premier mari de Catherine, fille de Ferdinand Roi d'Eſpagne, & tante de l'Empereur Charles V, qui épouſa depuis Henri, frère de ce Prince, 25
Aſtrologues. Leurs prédictions ſur ce qui devoit arriver au Cardinal Commendon, 19, 20
Audebert part de Rome pour convertir les peuples de Pruſſe; il eſt tué par ces infidelles, 112
Auguſte Roi de Pologne. Son eſprit, ſes mœurs, 82 Sa paſſion pour Barbe Radzivil, *ibid.* Son mariage avec cette Dame, 83. Oppoſitions de la Reine ſa mère, *ibid.* Troubles dans la Pologne, 84. Son troiſieme mariage avec la ſœur de ſa première femme, 130. Il eſt ſur le point de la répudier, 132. Ses raiſons. A quoi aboutit ce deſſein, 133. Ses nouvelles amours, 206. Son irréſolution ſur la ligue cont e les Turcs, 209. La foibleſſe de ſon corps & de ſon eſprit, *ibid.* Il meurt ſans enfans, 226. Son eſtime pour Commendon, 307. Il lui donne deux mille écus de penſion, 311
Auguſte, Duc de Saxe. Son eſprit traitable, & ennemi de la diverſité des ſectes, quoiquil fut hérétique, 71
Auguſtin Barbarigo, Doge de Veniſe. Son autorité; conſeil qu'il donne aux Vénitiens en mourant, 3, 4
Ausbourg. Formule de foi des Proteſtans d'Allemagne, dreſſée à Auſbourg, & préſ ntée à l'Empereur Charles V, 62, 63, 64. Diète d'Allemagne tenue à Ausbourg, 164
Auſpach. Le Comte d'Auſpach de la maiſon de Brandebourg, nommé pour être Roi de Pologne, 250
Autriche. Province ennemie des légats du Pape, & révoltée contre l'Egliſe, 302
Autan. Antoine Autan, ami particulier du Cardinal Commendon, 12

B

BARBARIGO. Illuſtre famille de Veniſe, 3, 4. Recommandation notable de cette famille, *ibid.* Antoine Barbarigo, oncle de Commendon, lui fait injuſtice, 9
Barbe Radzivil d'ancienne nobleſſe de Lithuanie. Le Roi Auguſte l'épouſe, 82
Batori. Etienne Batori parvient à être Prince de Tranſylvanie, & peu après Roi de Pologne, 250
Bavière. Louis de Bavière Empereur, ennemi & perſécuteur de l'Egliſe, 104
Bernardin Okin. Voyez *Okin*.
Bembe. Pierre Bembe, citoyen de Veniſe, & Nonce pour le Pape auprès de cette République, 42
Bergame, Ville en Italie, 1. L'Egliſe de Bergame enrichie d'héritages & de revenus conſidérables par la maiſon de Commendon, *ibid.*
Beſſarion, Archevêque de Nicée, aſſiſte au Concile de Florence, honoré du chapeau de Cardinal, 122
Bocdan gouverneur de la Valachie pour le Turc, 211, 212. Son démêlé avec un jeune Seigneur de Pologne, & comment il fut dépoſſédé de ſon gouvernement, 212, 217
Boleſlas Roi de Pologne, dépoſé par le Pape pour avoir tué Staniſlas Evêque de Cracovie, 203
Bonelle. Le Cardinal Bonelle Alexandrin, élevé à cette dignité à cauſe de ſes vertus & de ſes bonnes

Inclinations, 175
Borromée. Saint Charles Borromée, neveu de Pie IV, 155. Son esprit, ses mœurs, ses actions, 156, *& ſ.* Il obtint que le Cardinal Commendon fut élevé au Cardinalat, 159, 160
Boulen. Anne de Boulen, maîtreſſe, & enfin femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre, & ce qui s'en eſt enſuivi, 25, 26
Brandebourg. A qui les Electeurs de Brandebourg ont l'obligation de leur électorat, 300
Buffle. Deſcription remarquable de cet animal, qui naît dans la Pruſſe, 114, 115. Le moyen de le prendre, 115. La vertu de ſa corne, 117

C

CALVIN. Héréſiarque, 68
Calviniſtes, gens préſomptueux, & attachés à leur ſens, 179, 180
Capucins. La manière de vivre des pères Capucins, 90, 91
Carafe. Jean Pierre Carafe, Doyen du ſacré collége, & enfin Pape. Voyez Paul IV, 16, 19
Carafe. Le Cardinal Charles Carafe envoyé en qualité de légat vers Henri Roi de France, 40. Il va à Veniſe pour animer le Sénat contre l'Empereur, 44. Méſintelligence entre lui & le Cardinal Commendon, 45, *& ſuiv.* Sa conduite pour ſe rendre ſeul maître des affaires, 47. Lui & ſes frères ſont chaſſés de Rome, 49. Leur fin malheureuſe, 51. Il eſt condamné à mourir de la main d'un bourreau avec le Duc de Pallians, 52
Cardinal. Coutume d'obtenir le chapeau de Cardinal à la recommandation des Rois, condamnée par le Cardinal Commendon, 134
Carnoviski, Evêque de Cujavie, 292. Ses bonnes & ſes mauvaiſes qualités, *ibid.*
Caſa. Jean de la Caſa, Archevêque de Benevent, & l'un des ſecrétaires du Pape Paul IV, 38
Caſimir, fils de Jagellon, & ſon ſucceſſeur au Royaume de Pologne, 227. Ses neuf filles mariées à autant de Princes Allemands, *ibid.* Saint Caſimir ſon plus jeune fils, *ibid.*
Catherine, fille de Ferdinand Roi d'Eſpagne, femme de Henri VIII, Roi d'Angleterre, 25. Son divorce avec le Roi ſon mari, *ibid.*
Catherine, fille de l'Empereur Ferdinand, troiſième femme de Sigiſmond Auguſte, Roi de Pologne, 130, 131. Ses déplaiſirs dans le mariage, 131. Son entretien avec le Cardinal Commendon, 136, *& ſuiv.* Sa mort, 208
Cersbach. Le Comte de Cersbach, Ambaſſadeur de l'Empereur auprès du Roi de Pologne, 307
Céſar. Sentiment de Jules-Céſar ſur les longues & lentes maladies, 314
Cerg, Religieux de l'Ordre de Cîteaux, ſollicite en Pologne les affaires de l'Empereur, 245, 247
Cervin. Le Cardinal Marcel Cervin élu Pape, & ſucceſſeur de Jules III, *16*, 37. Sa grande vertu, & le peu de temps qu'il vécut dans l'épiſcopat, *ibid.*
Chevaux ſauvages qui naiſſent dans la Pruſſe, 118
Chevalier. Le pouvoir des Chevaliers dans le Royaume de Pologne, 137
Chriſt. L'Ordre des Chevaliers de Chriſt en Portugal, 35
Chiow, Ville ſituée ſur le bord du Boriſthène, & autrefois la capitale de toute la Ruſſie, 121
Coligny Gaſpard de Coligny, chef des Huguenots en France, & ſa mort, 254, 258
Colomb. Chriſtophe Colomb découvre un nouveau monde, 189
Colonne. Marc-Antoine Colonne fait des cabales contre le Pape, eſt déclaré criminel d'état; ſujet de guerre entre le Pape & l'Empereur, 41, 42
Commendon. La famille des Commendon, l'une des plus anciennes de la ville de Bergame, 1. Son origine, *ibid.* Son premier nom, & comment il fut changé en celui de Commendon, *ibid.* Ruinée par Jean Galeas, Duc de Milan, 2. Antoine Commendon, père du Cardinal; ſa retraite à Veniſe, ſa profeſſion & ſon mariage, *ibid. & 3.* Naiſſance du Cardinal Commendon, 4. Son baptême, ſon enfance, & les dangers qu'il a couru ſur l'eau, 5, 6, 7. Son eſprit & ſa mémoire, 7, 8. Ses inclinations, *ibid.* Il s'adonne à la poëſie, & à la philoſophie, 8. Il tombe malade, & perd la vue, qu'il recouvre enſuite, *ibid. & 9.* Ses af-

faires presque ruinées par la mort de son père, & par l'injustice d'un de ses oncles maternels, 9. Il s'applique à la Jurisprudence pour complaire à ses amis, *ibid.* & 10. Il fait un voyage à Rome par le conseil d'un de ses amis, 11, 12. Il résout de s'y établir; on lui offre une charge dans le collége des secrétaires de la République, 13, 14. On lui résigne deux bénéfices, & il se retire à Rome, 14. Il est reçu au nombre des Cameriers du Pape Jules III, 15. Il s'applique à se faire des amis, *ibid.* Ses divers emplois publics, ses ambassades, 17, 18, & *suiv.* Par quelle voie il s'insinua dans les bonnes grâces de Jules III, 21, 22. Il est reçu au nombre des Jurisconsultes dans l'Université de Padoue, 22, 23. Le Pape l'envoie au Duc d'Urbain, 23. Sa diligence, 24. Il est envoyé en France avec le légat, 25. Il va en Angleterre, *ibid.* Il est présenté à la Reine, 30. Son retour à Rome, 32. Comment il y fut reçu par le Pape, 33. Il parle sans préparation devant le Pape & le Consistoire, *ibid.* & 34. Son voyage en Portugal, 35. Le Pape Paul IV le destine à être l'un de ses secrétaires; l'estime qu'il faisoit de lui, 37. Il est nommé à l'évêché de Zante, 38. Il repasse en Flandre, 39. Il ne peut éviter l'envie, *ibid.* & 40. Il est envoyé Nonce vers l'Empereur Charles V, 40. Sa louable curiosité, 35, 41. Il est envoyé à tous les Princes d'Italie, & à Venise, en qualité de Nonce, 41, 42. Comment il s'y gouverna, 42. Il retourne à Rome, & est disgracié, 45. Il reprend ses études, & fait dessein de se retirer à Venise, & delà passer à Zante, 47. Il rend toutes sortes de bons offices aux Caraffes dans leur disgrace, 50. Il est détourné de son voyage de Zante, & remet son Evêché entre les mains du Pape, 52, 53. Il est envoyé par le Pape Pie IV vers l'Empereur & les Princes d'Allemagne, pour la convocation du Concile de Trente, 54, 55. Comment il s'y comporta, *ibid.* & 56. Ce qu'il fit dans l'assemblée des Princes Protestans d'Allemagne, 57. Sa harangue dans cette assemblée, 58. Sa réponse à un discours injurieux de la part de ces Princes, 61, 62, 63, & *suiv.* Il visite presque toute l'Allemagne, 70, & *suiv.* Il reçoit ordre du Pape d'aller chez les Rois de Suède & de Danemarck, & comment il s'en acquitta, 73, & *suiv.* Son retour en Italie, & le compte qu'il rendit à Sa Sainteté de tout ce qu'il avoit fait en Allemagne, 75, 76, & *suiv.* Il est envoyé par les Présidens du Concile de Trente vers l'Empereur Ferdinand, 77, 78. Il va en Pologne en qualité de Nonce; comment il s'y comporte, 79, 80. Il y fait recevoir les décrets du Concile de Trente, 100, 101. Il visite toute la Pologne, & par quels motifs, 107, 108. Son voyage dans la Russie, 119, 120. Avis très-important qu'il donna au Roi de Pologne, 127, 128. Sa modération & sa générosité extraordinaire, 134, 145, 146. Sa harangue en l'assemblée des Evêques de Pologne, sur le sujet du divorce du Roi d'avec la Reine, 140, 141. Les conseils qu'il donne au Roi sur cette affaire, 146, 147, 148. Son éloge dans le Consistoire par la bouche du Pape, 154, 160, 185, 197. Quel étoit son style, 158. La part qu'il eut dans l'estime de saint Charles Borromée, *ibid.* Sa promotion au Cardinalat par l'entremise de ce Saint, 159, 160, 161. Il en reçoit la nouvelle étant encore en Pologne, & l'indifférence qu'il en témoigna, 161. Les applaudissemens qu'il en reçut, 162. Son départ de Pologne pour l'Allemagne en qualité de légat, 164. Il est mandé pour se trouver au conclave après la mort de Pie IV, *ibid.* Ses conversations avec l'Empereur & le Duc de Bavière, 165, 166. Il assiste à la diète d'Ausbourg, & ce qu'il y fit, 167, 168, & *suiv.* Il retourne à Rome, 172. L'estime qu'en faisoit le Pape Pie V, 173. Sa grande modération, 174. Il est envoyé une seconde fois légat en Allemagne, 175, & *suiv.* Il détourne l'Empereur de favoriser les hérétiques, 179. Le Pape lui donne la commission de réformer le Clergé d'Allemagne, 186, & *suiv.* Il travaille à faire conclure la ligue des Princes Chrétiens contre les Turcs, & est encore envoyé légat vers l'Empereur, & le Roi de Pologne, 189, & *suiv.* Il accommode un

différent survenu entre le Pape & l'Empereur, 201, 202, *& suiv.* Nouvelle conversation qu'il eut avec le Roi de Pologne sur son divorce, 207, 208. Ses raisons pour faire entrer ce Prince dans la ligue contre les Turcs, 209. Son discours au Sénat de Pologne, 213, 214, *& suiv.* Sa conduite à procurer l'élection d'un Roi Catholique en Pologne, 228, *& suiv.* Il engage deux Seigneurs de Lithuanie à élire un des fils de l'Empereur, 234, *& suiv.* Il fait savoir à l'Empereur l'état des affaires de Pologne, 238, *& suiv.* L'on députe vers lui pour l'obliger à sortir hors de la Pologne, 241, *& suiv.* Il s'accommode à l'inclination des peuples, & à l'affection des Grands, en faveur du Duc d'Anjou, 263, *& suiv.* Les sentimens des hérétiques à son égard, 264. Son discours dans le Sénat de Pologne sur la nécessité d'élire un Roi Catholique, 265. Il est interrompu par le Palatin de Sandomire, & ce qui s'en ensuivit, *ibid. &* 206. Il se retire de Varsovie, de peur de causer une division civile, 267. Son départ de Pologne, 274, 275, 305, *& suiv.* Il retourne à Rome; il est inquiété par le Cardinal Farnèse, & abandonné à ses envieux, 294, 295. Son repos, & comme il passa le reste de ses jours, 296. Son esprit & sa conduite, 297, *& suiv.* Sa fermeté contre les Grands, 300, *& suiv.* Sa coutume de ne se justifier jamais lorsqu'on l'accusoit injustement, 306, *& suiv.* Ressentiment de l'Empereur & du Roi d'Espagne contre lui, 308. Son désintéressement, 309. Son extérieur, sa dernière maladie, & sa mort, 312, *& suiv.*

Concile. Voyez Trente. La nécessité, l'autorité, & le grand avantage qui provient des Conciles, 65, 102, 103. A qui appartient le droit de les convoquer, *ibid.*

Concine. Chef de la famille des Commendon, 2. Il se retire chez les Vénitiens, *ibid.*

Conrad Roi des Mazoviens, obligé d'aller à Rome demander au Pape du secours contre les peuples barbares de la Prusse, 111

Contarini. Le Cardinal Gaspard Contarini, légat à Boulogne, 94

Corchevic. Jean Corchevic, chef de sa famille en Lithuanie, 234, 247, 249. Il abjure ses erreurs, & il est réconcilié à l'Eglise par le Cardinal Commendon, 235, 272, 273, 279

Corneille. Louis Corneille, citoyen de Padoue, surnommé le Sobre, & pourquoi, 10. Son estime & son inclination particulière pour le Cardinal Commendon, 11. L'avis qu'il lui donna de faire un voyage à Rome, & ce qui s'en suivit, *ibid. & suiv.* La mort remarquable de Louis Corneille, 12, 13

Cracovius, l'un des députés des Princes Protestans d'Allemagne, & la réponse qu'il rendit de leur part aux nonces de Sa Sainteté, 62, *& suiv.*

Créance. Les Princes Protestans d'Allemagne, refusent les lettres de créance de Sa Sainteté, 61

Casoski, Naim, Polonois de Nation, cause de l'élection du Duc d'Anjou, 252

Cujavie. L'Evêque de Cujavie fait l'éloge d'Henri Duc d'Anjou, qui fut ensuite élu Roi de Pologne, 272

D

Dandino. Jérôme Dandino, légat du Pape Jules III en Allemagne, 25, 28, *& suiv.* 32

Dantzic, ville fort peuplée, & célèbre par le commerce, 107. Sa fondation; ses habitans se mettent sous la puissance des Polonois, 108. Elle conserve sa liberté, d'où viennent ses grandes richesses, *ibid. &* 109

Delphin. Zacharie Delphin, Evêque de Pharo, & Nonce en Allemagne, 55, 58

Delfin. Jean Delfin, Evêque de Toricelle, Nonce du Pape en Allemagne, 302

Désordre. Description des désordres que l'hérésie a causés dans l'Allemagne, 76, 77

Destin. Il ne peut rien sur les volontés des hommes, 21

Dévot. L'orgueilleuse affectation des faux dévots, 298

Diète. Voyez *Ausbourg.* Diète en Pologne pour l'élection d'un Roi, 266. Comment les choses s'y passèrent, 268, 269. Les Evêques président ordinairement dans les diètes de Pologne, *ibid.*

Discipline. Relâchement de la dis-

cipline Eccléſiaſtique ; 36
Dogalde, l'un des ancêtres de Commendon, originaire d'Allemagne, s'habitua en Italie, 1
Dudits. Céſar-André Dudits, Evêque de Cinq-Egliſes, Ambaſſadeur de l'Empereur auprès du Roi de Pologne,
Dudlei, Duc de Nortumberland, 26

E

EAUX ſéchées par les chaleurs, qui ſe convertiſſent en ſel, 126
Ecriture. Les ſaintes Ecritures ſont la pure ſource de la vérité, 104. Leurs diverſes interprétations, & endroits obſcurs & douteux, *ibid.*
Edouard, Roi d'Angleterre, & ſa mort, 25. Il avoit de bonnes inclinations ; il fut perverti, 26
Egliſe Romaine. Eloge & recommandation de l'Egliſe Romaine, 67, 68
Elan. La corne de ſon pied guérit l'épilepſie, 117, 118
Elbe. Quelle eſt ſa longueur & ſa profondeur, 74, 75
Elie. Antoine Elie, Evêque de Pola, & l'un des ſecrétaires du Pape Paul V, 37
Emmanuel, fils de Jean Roi de Portugal, & ſa mort, 35
Entrée. Deſcription de l'entrée d'Henri III en Pologne, 287, 288, 289
Eſpagnol. Les Eſpagnols ſe veulent rendre maîtres de toute l'Italie, 43, 44. Ils ſont traités injurieuſement par le Cardinal Charles Carafe, 46
Epante. Fameuſe victoire de l'Epante, remportée ſur les Turcs par les Chrétiens, 192, 197
Erneſt, fils de l'Empereur Maximilien, deſtiné à être grand Duc de Lithuanie, & enſuite Roi de Pologne, 236, 251, 269, 270, 272
Eſt. Le Cardinal Louis d'Eſt de Ferrare, protecteur & chef de la faction de France, 296
Etat Eccléſiaſtique. Il s'y trouve pluſieurs eſpèces de Républiques, 15
Evêché. Trois Evêchés tenus en même temps par une ſeule & même perſonne, 36
Evêque. Remontrance remarquable faite à des Evêques diviſés entre eux, 88, 89. De la nomination des Evêques, choſe remarquable, 283. Les Evêques de Pologne entrent dans le parti contraire de la Religion, 232

F

FABRICE Monti épouſe la ſœur du Duc d'Urbin, 24
Farnèſe. Le Cardinal Alexandre Farnèſe intente un grand procès au Cardinal Commendon, 295, 303
Farnèſe. Le Cardinal Ranuſe Farnèſe, d'un eſprit doux, & d'un naturel honnête, 49, 59. Il veut apaiſer le Pape Paul IV. la réponſe du Pape, *ibid.*
Faſſard. Pierre Faſſard, Ambaſſadeur de Philippe II, ne peut avoir audience du Sénat de Pologne, & pourquoi, 267, 268
Federic Borromée, frère de ſaint Charles ; ſon élévation, ſa mort, 156
Federic, fils de Jagellon, Archevêque de Gneſne, Evêque de Cracovie, & enfin Cardinal, 227
Félicien. Bernard Félicien, précepteur du Cardinal Commendon, 7
Ferdinand, Empereur, ſes bonnes intentions, ſa grande piété, ſon zèle pour la Religion Catholique, & quel étoit ſon génie, 77, 78. Pourquoi il accorda aux hérétiques le libre exercice de leur Religion, 175, 176, 177, 178
Ferdinand, frère de l'Empereur Maximilien, & les civilités qu'il rendit au Cardinal Commendon, 301, *& ſuiv.*
Ferrare. Voyez *Hercule*.
Finances. Qui a la diſpoſition entière des finances de Pologne, 282
Firlet, grand Maréchal, & chef des hérétiques de Pologne, 229, 231
Florence. L'eſprit des peuples de cette ville, 198
Foi. La foi ne peut être véritable, ſi elle n'eſt une, & par quel moyen elle doit être réglée, 59. D'où vient la foi ſolide & uniforme des Chrétiens, 60
Froment. François Froment, ſecrétaire de la République de Veniſe, envoyé au Duc d'Albe, pour tâcher de conclure la paix avec l'Empereur, 43, 44

G

Galeas. Jean Galeas, Duc de Milan ; il ruine entièrement la maison des Commendon, & pourquoi, 1, & *suiv.*
Ghiſilerio. L'exaltation du Cardinal Alexandrin Michel Ghiſilerio, ſous le nom de Pie V, 166, 167
Giberti. Matthieu Giberti Evêque de Vérone, 94
Gneſne. Droit de l'Archevêque de Gneſne de proclamer le Roi qui eſt élu, 273
Guidubald, Duc d'Urbin, arrêté dans le parti du Pape par Commendon, 23, 24. Eſt fait gouverneur de Rome, *ibid.*
Guildford, mari de Jeanne Suffolc, prétendue Reine d'Angleterre, 26, 27
La *Goulette*, fortereſſe imprenable, 189
Grimani. L'opiniâtreté du Cardinal Grimani, 303, 304
Guillaume, Duc de Clèves, 168
Guillaume, Archiduc d'Autriche, prétend à la couronne de Pologne, & eſpère épouſer Heduvige, Reine de ce pays, 226, 227

H

Heduvige, fille & héritière de Louis Roi de Pologne. Elle épouſe Jagellon Prince de Lithuanie, 227, 228
Henri, Duc de Brunſwick, 168
Henri, Comte de Lorraine, premier Roi de Portugal, 203
Henri IV, Empereur, ennemi irréconciliable du ſaint Siége, 204
Henri, Duc d'Anjou, frère du Roi de France, propoſé pour être Roi de Pologne, 247, 251, 272, 274. Il eſt enfin élu, & par quel moyen, 251, 252, & *ſuiv.* 267, 271. Les François s'efforcent de l'empêcher de ſortir de France, 277. Son arrivée en Pologne attendue avec impatience, 278. Il eſt déclaré ſucceſſeur, & légitime héritier du Royaume de France, 278. Son départ de Paris, 279. Il eſt inſtruit par l'auteur de ce livre de l'état des affaires de Pologne, 281, & *ſuiv.* Sa ſageſſe, 286, 287. Son arrivée, & ſon couronnement en Pologne, 287, & *ſuiv.* Il reçoit la nouvelle de la mort de Charles IX Roi de France, ſon frère, 290, 291. Sa fuite hors de Pologne, 291. Comment il fut traité à Vienne, 293. Son ſéjour à Veniſe, *ibid.* La grande eſtime qu'il avoit pour le Cardinal Commendon, 295
Henri VIII, Roi d'Angleterre, ſon divorce avec la Reine Catherine, & ce qui s'en enſuivit, 24, 143, 148. Sa mort, 26
Henri II, Roi de France, ſa conduite différente de celle d'Henri VIII Roi d'Angleterre, 142
Hercule, Duc de Ferrare, fort attaché aux intérêts du ſaint ſiége, 42
Hérétiques. Coutume des hérétiques d'être médiſans, 64. Ils ſont contraires les uns aux autres, 68. Quel eſt leur propre caractère, 85. Quel eſt leur plus dangereux artifice, & qui leur a réuſſi en pluſieurs endroits, 81, 82. Quel a été la grande controverſe des anciens hérétiques, 104. Leurs efforts auprès de l'Empereur Maximilien pour obtenir leur liberté, 171. Ils ſont fiers & redoutables dans les temps d'impunité, 241. Leurs aſſemblées dans Cracovie, après la mort du Roi de Pologne, *ibid.* Ils tâchent d'empêcher que le Duc d'Anjou ne ſoit élu Roi de Pologne, 254. Ruſe des hérétiques pour éluder les Ordonnances, 258. Découverte & mépriſée, 260, 261. Ils font de nouvelles inſtances au Sénat, pour faire que le Cardinal Commendon ſe retire de Varſovie, 267. Leur nouvel empreſſement pour leur liberté, 268. Leur propoſition ſur l'élection d'un Roi en Pologne, & ce qui leur fut répliqué, 271. Ils font de nouvelles intrigues, & troublent la diète, 273. Les Catholiques en ſont irrités, & ce qui s'en enſuivit, *ibid.* Nouveaux bruits qu'ils excitent en Pologne, 278, 279
Hirondelles qui vivent au fond des lacs glacés pendant l'hiver, 125, 126
Horoſcope. Horoſcope du Cardinal Commendon, 20
Hoſius. Staniſlas Hoſius, Polonois, Evêque de Warmie, & Nonce du Pape auprès de l'Empereur, 55. L'un des Préſidens du Concile de Trente ſous Pie IV, 80, 101, 109

Huguenots. Massacre des Huguenots en divers endroits de la France, 254
Hypocrisie. Artifices & grimaces de l'hypocrisie, 298

I.

JEAN, Roi de Portugal; il perd un fils & en recouvre un autre le même jour, 35
Jean Ly, Anglois, introduit Commendon chez la Reine d'Angleterre, 30
Jeannin. Paul Emille Jeannin, Evêque de Montalto, & homme de grande érudition, 80
Jean, Prince de Transylvanie, prend le titre de Roi de Hongrie, 250
Jagellon, Prince de Lithuanie. Comment il obtint la couronne de Pologne, 226, 227
Joachim, Duc de Brandebourg, l'un des sept Electeurs de l'Empire, 70, 71. L'accueil qu'il fit, quoique hérétique, au Cardinal Commendon, 310, 311
Isidore, Métropolitain de Chiow, 121, 122. Il assista au Concile de Florence, *ibid.* Il fut honoré du chapeau de Cardinal, & quelle fut sa fermeté à la foi, *ibid.*
Juifs. Grand nombre de Juifs en Russie, & comment ils y vivent, 122
Jule, Pape II. du nom. Il accorde la dispense du mariage de Henri VIII Roi d'Angleterre, 25
Jule, Pape III. du nom. Il reçoit Jean-François Commendon au nombre de ses Cameriers, 14, 15. Il l'envoie au Duc d'Urbain pour affaires d'importance, 23, 24. Et en Flandre avec le Légat, 24. Le soin de ce Pape pour accommoder les différents des Princes Chrétiens, *ibid.* & 25. Sa mort, ses mœurs, & sa façon de vivre, 36

L.

LAC. Le grand nombre de lacs qui sont dans la Podolie, & dans la Russie, 124, 125
Laski. Albert Laski, homme puissant, & fort considéré dans la Pologne, 233, 273
Lembourg. Capitale de la Russie Polonoise, fort considérable par son Archevêché, 120
Ligue des Princes Chrétiens contre les Turcs, & ce qui en réussit, 189, *& suiv.*
Lithuanie. Comment après avoir adoré des animaux & des serpens, elle est informée de la Foi & de la Religion Catholique, 226. L'effroyable brutalité des habitans de Lithuanie, à l'égard de l'honneur des femmes, *ibid.* Comment la Lithuanie est unie à la Pologne, 234. Deux Seigneurs de Lithuanie traitent avec le Cardinal Commendon pour l'élection d'un Roi de Pologne, 235, 236
Lorraine. Charles, Cardinal de Lorraine, son ambition, & ses grandes qualités, 78
Louis, Roi de Hongrie, fils d'Uladislas Roi de Pologne, 227. Sa mort en fuyant dans une bataille contre les Turcs, *ibid.*
Louvain. Grand différent élevé en l'Université de Louvain, apaisé par le Cardinal Commendon, 72, *& suiv.*
Luther, Auteur de la Formule de Foi d'Ausbourg, 67, 68, 69, 104, 112

M.

MAHOMET, faux Prophète élevé en Arménie, & les privilèges qu'il a accordés aux Arméniens, 120
Maldonat, le plus habile Astrologue de son siècle, 20. Il tire l'horoscope du Cardinal Commendon, *ibid.*
Manuce. Paul Manuce, homme éloquent, ami du Cardinal Commendon, 16.
Marc Barbarigo, Doge de Venise, en règle le Gouvernement, 3
Marcel II. Pape, 37
Marie, fille d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, traitée comme une esclave, & enfin Reine de ce Royaume, 26, 27. Son éloge, 27. Le dessein de son mariage avec le fils de l'Empereur, 31. Elle écrit au Pape, *ibid.*
Marie, femme de l'Empereur Maximilien, ses soins pour l'éducation de ses enfans, 236
Marmitta. Jacques Marmitta, homme éloquent, & ami du Cardinal Commendon, 16
Massarel. Ange de Massarel, l'un des Secrétaires du Pape Paul IV, 37, 38
Masse molle & informe, que l'on tire du fond des lacs de la Podolie, 125, 126
Maximilien, Empereur. Comme il penchoit du côté de l'hérésie, 170, 171, 175, 176, 183, 193. Le nom-

bre de ſes fils, 236. Il eſt conſeillé par le Cardinal Commendon de faire ligue avec les Vénitiens contre les Turcs ; la difficulté qu'il en faiſoit, & ce qui en réuſſit, 194, 195. Son différent avec le Pape pour le titre de Grand Duc de Toſcane, que Sa Sainteté avoit accordé à Coſme de Medicis, 201, 202. L'un de ſes fils eſt nommé pour être Grand Duc de Lithuanie, & enſuite Roi de Pologne, 238, *& ſuiv.* Sa lenteur à avancer ce deſſein ; il le ruine par ſa négligence, 244, *& ſuiv.* Son honnêteté & ſa civilité extraordinaire, 294, 295

Mayence. L'Archevêque de Mayence le premier & le plus conſidérable de tous les Electeurs de l'Empire, 169

Mazovie, Province de Pologne entièrement Catholique, 256

Mazoviens. Peuples de Pologne maltraités par des Barbares, ont recours au Pape, 111. Leur averſion pour les hérétiques, 268, 269

Medicis. Jean-Ange de Medicis, Milanois, élu Pape, & nommé Pie IV, 52, 53

Coſme de Medicis. Son extraction, & comme il fut élevé à la qualité de Grand Duc de Toſcane, 199, 200. Sa conduite en cet état, *ibid.* Son ambition, 200. Son voyage à Rome, *ibid.* Sa mort, 205

Alexandre de Medicis, Duc de Florence, aſſaſſiné par Laurentin de Medicis, ſon parent & ſon favori, & ce qui s'en enſuivit, 198, 199

Le Cardinal Ferdinand de Medicis ; l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour le Cardinal Commendon, 296

Melanction, Héréſiarque, 68, 69

Mendoſſe. Sévérité de Diégo de Mendoſſe, Gouverneur de Sienne pour l'Empereur, envers les Citoyens de cette Ville, 23

Miel du printemps eſtimé meilleur que tout autre, 124

Miſcow. Pierre Miſcow, Evêque de Plosko, Prélat grave, & des plus éloquens de ſon temps, 269. Comment il propoſa Erneſte, fils de l'Empereur Maximilien, pour Roi, *ibid. & 270*

Miſquits, l'un des députés des Princes Proteſtans d'Allemagne vers les Nonces de Sa Sainteté, 62

Mocenigo. Philippe Mocenigo, Archevêque de Chypre, & compagnon d'étude du Cardinal Commendon, 4

Monti. Innocent Monti, Cardinal, jouit de toute la faveur du Pape Jule III, 16

Monti (Fabrice) neveu du Pape Jule III, 24

Moſcovie. Le Grand Duc de Moſcovie, & ſon fils propoſé pour être Roi de Pologne, 249

Moſcovites. Ils ſont les ennemis éternels des Polonois, 285. Chaſſés de la Livonie par le Roi Etienne, Roi de Pologne, après Henri III, 286. Les Moſcovites naturellement orgueilleux & barbares, 122

N.

NAUBOURG, Ville de Miſnie ſur le fleuve Sala. Les Princes Proteſtans d'Allemagne s'y aſſemblent ſur la convocation du Concile de Trente, 56

Navarre. Par quel droit le Roi d'Eſpagne poſſède le Royaume de Navarre, 202

Nobleſſe. Comment il faut gouverner la jeune Nobleſſe, 285

Nonces du Pape ont deux cents écus d'or de penſion par mois, 159

Nonce. Les députés de chaque Palatinat en Pologne ſont appelés parmi eux les Nonces des Terres ou des Provinces, 284. L'autorité qu'ils ont uſurpée, *ibid.*

Nortomberland. Le Duc de Nortomberland marie ſon fils avec une couſine d'Edoüard, & prétend faire paſſer le Royaume dans ſa famille, 26, 27. Il eſt condamné & exécuté à mort, 31, 32

Nouveauté. Sentimens du Cardinal Commendon contre les nouveautés dans la Religion, 59, 60

O.

OECOLAMPIDIUS, Héréſiarque, 68

Oiſiveté. Combien elle eſt préjudiciable au public & au particulier, 222

Okin. Bernardin Okin, Fondateur de l'Ordre des Capucins avec Matthieu d'Urbin, devient Apoſtat & Héréſiarque, 90. Ample récit de ſa vie, de ſes mœurs & de ſon apoſtaſie, *ibid.* juſqu'à 96. Sa mort, 97

Oſtroroge, homme éloquent, d'une Nobleſſe ancienne, & grand hérétique, 138. Sa harangue devant le Sénat de Pologne, ſur le divorce du Roi Sigiſmond Auguſte, avec la Reine ſa femme, *ibid.* & 139
Oza. Sa mort, pour avoir porté la main ſur l'Arche du Seigneur, 183

P.

Padnevi. Philippe Padnevi, Evêque de Cracovie, & ſes deſſeins pendant les troubles de Pologne, 85, 86, 140
Padouë. Le Cardinal Commendon eſt envoyé à Padouë pour y faire ſes études, 8, 9, & *ſuiv.*
Pandaſio. Fréderic Pandaſio, un des plus célèbres Philoſophes de ſon temps, 80
Pantagate. Octave Pantagate, homme éloquent & ami du Cardinal Commendon, 15
Pape. Diſcours rempli d'invectives contre les Papes, 62, 63. Réponſe à ce diſcours, 64, & *ſuiv.*
Papes. Le pouvoir des Papes à donner des titres d'honneur aux Princes, 203. Le Pape eſt le père commun des Rois, 262
Paul III. Son ambition & ſon eſpérance de faire tomber dans ſa famille le Duché de Milan, 304. Il enrichit ſes parens, & particulièrement le Cardinal Alexandre Farnèſe, *ibid.*
Paul IV. Succeſſeur au ſouverain Pontificat de Marcel II, 37. L'eſtime qu'il avoit pour le Cardinal Commendon; & comme il le créa l'un de ſes Secrétaires, n'étant encore qu'Evêque, *ibid.* Eloge de ce Pape, 38. Son déſir d'engager les Vénitiens dans ſon parti contre l'Empereur, 42. Et de ſe venger des Eſpagnols, 46. Sa mort, 47. Sa ſévérité envers ſes neveux, 48 & *ſuiv.*
Peſche. Façon de Peſche remarquable, & toute extraordinaire, 125
Peuple. Le menu peuple en Pologne conſidéré comme une troupe d'eſclaves, 284
Philippe II, Roi d'Eſpagne, le plus puiſſant Prince de l'Europe, 189. Ses domaines, *ibid.* Sa ligue avec les Vénitiens contre le Turc, 190.
Piaſte, l'un des principaux Seigneurs de Pologne, propoſé pour en être Roi, 269. Comment exclu de ſa prétention, 271, 272
Pie IV. Succeſſeur de Paul IV au ſouverain Pontificat, 52, 53. L'eſtime qu'il eut pour le Cardinal Commendon, *ibid.* Il fait publier ſes Brefs apoſtoliques pour l'aſſemblée du Concile de Trente, 54. Il députe le Cardinal Commendon vers l'Empereur & les Princes d'Allemagne, *ibid.* & 55. Son éloge, 66, 67. Ses bonnes intentions en la convocation du Concile de Trente, 101, 102. Quelle fut ſa plus grande proſpérité, 155. Sa mort, 164
Pie V. Succeſſeur de Pie IV, 166. L'intégrité de ſa vie, *ibid.* Son zèle & ſa vigueur pour maintenir les droits de l'Egliſe, 183, 184, 186. Son différent avec l'Empereur ſur le titre de Grand Duc de Toſcane, qu'il avoit accordé à Coſme de Medicis, 198, & *ſuiv.* Sa mort, 223
Pierre-Louis, fils naturel de Paul III. Il fut Prince de Camerino, Seigneur de Caſtro; & enfin Duc de Parme & de Plaiſance, 303
Piété. Elle fait que l'on craint Dieu, & que l'on s'attache à la Religion, 285
Pins ſauvages, qui étant coupés ou tombés, pourriſſent, & deviennent pierres, 126
Podolie, Province de la Ruſſie, entre le Nieſter & le Boriſtène, 123. Merveilleuſe fertilité d'une partie de ce pays, 124
Pogian. Jule Pogian, homme éloquent, & ami du Cardinal Commendon, 16
Poiſſy. Le Colloque de Poiſſy, ſource de diviſions, 98
Polinian. La femme du Duc de Polinian, nièce du Pape Paul IV. & le traitement qu'elle reçut à Rome, 51. *Voyez* Carafe.
Pologne. Troubles de Pologne, 79, 80. Le Cardinal Commendon y eſt envoyé. La diſcipline de l'Egliſe s'y trouve renverſée, 81, & *ſuiv.* Les héréſies y ſont ſemées, & y font des progrès, 84. Les Evêques de Pologne diviſés entre eux, 85, 88. La Pologne devenue un aſile ouvert aux hérétiques & aux libertins, 90. Le Roi & le Sénat de Pologne reçoivent les Décrets du Concile de Trente, 100, 101. Deux ſortes d'Aſſemblées publiques dans la Po-

logne, 137, 147. Le titre de ce Royaume ôté, & rendu à la Pologne par les souverains Pontifes, 203. Succession des Rois de Pologne issus de Jagellon premier du nom, 227. Conjuration des hérétiques dans la Pologne, 230. Ce qui s'y passa pour l'election d'un nouveau Roi, après la mort de Sigismond Auguste, 228, 229 Election d'un Roi en Pologne, 256, *& suiv.* Il y a des ordonnances très-sévères établies dans la Pologne contre les déserteurs de la Religion Catholique, 257. Nouveaux bruits en Pologne, sur le délai de l'arrivée du Roi élu en ce Royaume, 278, 279. Comment ils furent apaisés, *ibid.* Les droits, & l'autorité des Rois de Pologne, 281, 282. La plus considérable autorité de la Pologne est celle des Evêques, 283. *Voyez* Evêques. Troubles en Pologne après le départ de Henri III. hors de ce Royaume, 293

Polonois. Leur curiosité, 154. Eloge des anciens Polonois, 223. Les Polonois ne souffrent point d'autres Rois que ceux qu'ils ont choisis eux-mêmes, 228. L'aversion des Polonois pour les Allemands, & pour la maison d'Autriche, 262. Les Polonois épargnent leur sang dans les contestations civiles, 264. Les Polonois très-grands imitateurs de leurs Rois, 284, 285

Polus. Reginal Polus, Anglois de Nation, & Cardinal, 16, 32

Portugal. Par qui, comment, & pourquoi le Portugal fut érigé en Royaume, 203, 204

Prédicateur. Avis important aux Prédicateurs, 92

Princes. Les Princes blâment continuellement les méchans en général, & les protègent en particulier, 186. Qu'il n'est permis à aucun Prince de donner des Lois a l'Eglise, 182

Protestans. Assemblée des Princes Protestans d'Allemagne, 57, 58. Quel étoit leur principal intérêt, 61, 62. Discours outrageux de ces Princes contre le Pape & la Religion Catholique, 62. Réponse à ce discours par le Cardinal Commendon, 64, *& suiv.*

Prusse. Le Duc de Prusse & sa brigue pour être élu Roi de Pologne, 249, 250

Prusse. Ses peuples autrefois barbares, & par qui la Prusse est maintenant habitée, 108, 109. Inondée par le torrent des nouveautés profanes, 109

Prussiens. Leur origine, & d'où ils ont tiré leur nom. Choses dignes de remarques rapportées de ces peuples, 109, 110, *& suiv.*

R.

RADZIVIL. Barbe Radzivil est aimée & épousée par Auguste, Roi de Pologne, & les troubles que causa ce mariage en ce Royaume, 82, 83, 130. Sa mort, 130

Radzivil. La famille des Radzivil dans la Lithuanie, 234. Nicolas Radzivil Chef de cette famille, son zèle pour la Religion Catholique, après avoir abjuré l'héréfie, *ibid. &* 235

Rebiba. Le Cardinal Scipion Rebiba, Légat près de l'Empereur Charles V, 40. Il mène Commendon en Flandres avec lui, *ibid.* Il se trouve dans un pays ennemi; il s'abandonne à la conduite de Commendon, 41

Réformation du Clergé d'Allemagne commise par le Pape au Cardinal Commendon, 186. Comment il s'y comporta, *ibid. & suiv.*

Reginald Polus envoyé Légat en Angleterre par le Pape Jule, destiné à épouser la Reine Marie, 32

Religion. La Religion est de l'institution de Dieu même, 59. Le vrai moyen de rétablir la Religion, 179

Renald. Jérôme Renald, grand ami du Cardinal Commendon, 12

Rois. Ils ne trouvent presque point d'amis qui leur disent la vérité, 146

Rosemberg, Ambassadeur de l'Empereur. Sa fidélité envers son Maître, 251

Russie. Le voyage du Cardinal Commendon en Russie, 119, 120, *& suiv.* Grand nombre de Juifs en Russie, où ils jouissent de tous les droits des autres citoyens, 122. Irruption des Turcs dans la Russie, 216

Ruthéniens. Quelle est leur Religion, *ibid. & suiv.*

S.

SANDOMIR. Le Palatin de Sandomir interrompt le Cardinal Commendon dans le Sénat, 265

Saül. Quel fut le sujet de sa réprobation, 182, 183
Saxe. Le Duc de Saxe prétend au Royaume de Pologne, 250. Désordres surprenans que l'héréſie a causés dans le pays de Saxe,
Sborowi. Démêlé de Christophe Sborowi avec Bocdan, Gouverneur de la Valachie, 212, 229, 231, 238, 241, 252, 279. André Sborowi, seul Catholique entre plusieurs frères hérétiques, 229, 230
Dom-*Sebastien Roi de Portugal*, ligué contre les Turcs avec les autres Princes Chrétiens, 215
Selim. Empereur des Turcs. Il attaque les Vénitiens par mer & par terre. Il veut conquérir l'Isle de Chypre, & ce qui s'en ensuivit, 189, *& suiv.* & 215, 216
Sénateur. Ce que c'est que la dignité de Sénateur en Pologne, & comment l'on y parvient, 281, 282
Sermon. Ce que cherchent la plupart de ceux qui assistent aux sermons, 92
Sforce. Bone Sforce, mère de Sigismond Auguste, Roi de Pologne, 62, 63. Sa mésintelligence avec le Roi son fils, *ibid.*
Siene, l'une des principales villes de l'Etrurie. Les Espagnols en sont chassés. La garnison Françoise y est reçue,
Sirlet. Guillaume Sirlet, Cardinal, & d'une mémoire prodigieuse, 15
Sigismond, Roi de Pologne. Sa constance & sa fermeté dans la Foi & la Religion Catholique, 81. Sa mort dans une extrême vieillesse, 82, 217, 218
Sigismond Auguste, son fils. Voyez *Auguste.*
Suéde. Le Roi de Suéde prétend au Royaume de Pologne, 249, 254. Le Palatin de Cracovie & les hérétiques veulent faire son éloge, mais ils sont interrompus, *ibid. & suiv.*

T.

TARTARES. Ils font de grands ravages dans les campagnes de la Russie & de la Pologne, 216
Teutonique. Les Chevaliers Teutoniques envoyés de Prusse pour dompter les peuples barbares qui l'habitoient, 111, 112. Leurs commencemens, *ibid.*
Titre. A qui appartient de donner des titres d'honneur aux Princes, 201, 202, *& suiv.*
Toscane. L'origine du titre de Grand Duc de Toscane, 200, 201. La Toscane donnée par Clément IV. à Charles d'Anjou, Roi de Naples, 202
Trente. Convocation du Concile de Trente par le Pape Pie IV, & ce qui s'en est ensuivi, 54, 55. Conclusion du Concile de Trente, 100, 101. Ses décrets sont reçus en Pologne, *ibid.* Sa recommandation, 102
Trève entre l'Empereur & le Roi de France, 40. Violée par les Impériaux, & ce qui s'en est ensuivi, *ibid.* Le prétexte de la trève, dont l'Empereur se servoit pour n'entrer point dans la ligue des Vénitiens, 194, 195
Tribuns établis pour protéger le peuple, 284
Trivulce. Antoine Trivulce, Evêque de Toulon, reçoit le bonnet de Cardinal de la main du Cardinal Commendon, 42, 43
Truxes. Othon Truxes, Cardinal & Evêque d'Ausbourg, 168
Tunis, ville très-peuplée, 189
Turcs. Peuples barbares, sans foi & sans justice, 195, 196, 212. Ils ont subjugué plus de Province par la trahison, que par la force, 216

V.

VALACHIE. Province voisine de la Pologne, & tributaire du Grand-Seigneur, 212
Vandalique. Villes Vandaliques, & pourquoi ainsi nommées, 74
Varne. La journée de Varne, où se donna une sanglante bataille entre les Polonois & les Turcs, 209, 210, 227
Varsovie. Diète tenue à Varsovie, 209
Varus. Forêts & champs renommés par la défaite de Varus, 71, 72
Ucange. Jacques Ucange, Archevêque de Gnesne, amateur de troubles & de nouveautés, 85, 86, 98, 99, 100, 107, 133, 140
Venceslas. Différent entre Venceslas Roi de Pologne & les Dirachins, pour le Royaume d'Hongrie, accommodé par le souverain Pontife, 202

Veniſe. Pays natal du Cardinal Commendon, 3, 4. On déſire de l'y arrêter, 13, 14. Voyage du Cardinal Commendon à Veniſe, pour engager les Vénitiens à faire la guerre aux Eſpagnols, 306, *& ſuiv.*
Vénitiens. Selim, Empereur des Turcs, les attaque par mer & par terre, 189. Ils font ligue avec le Roi d'Eſpagne, contre ces ennemis communs de la Chrétienté, *ibid. & ſuiv.* Le Pape Paul IV. déſire d'engager les Vénitiens à ſon parti contre l'Empereur; députe vers eux, & comment ils s'y comportèrent, 42
Vérité. La vérité ne peut être mieux recherchée, ni mieux expliquée que dans les aſſemblées des Conciles Généraux, 59. La vérité eſt une, & s'accorde toujours avec elle-même, 68. Elle eſt ſimple, & ne peut avoir pluſieurs formes, *ibid.*
Vermiſſeaux qui naiſſent la nuit, nagent le matin, volent à midi, & meurent le ſoir, 126
Veſer, l'un des plus beaux fleuves d'Allemagne, 74
Vidvut, premier Roi des Pruſſiens, 110. Sa conduite envers ces peuples autrefois barbares, *ibid. &* 111
Vice. L'eſprit humain eſt également porté à reprendre les vices, & à s'y abandonner, 186
Vienne. Grand nombre de déſerteurs & de fugitifs d'Italie dans cette ville, 186
Vitelli. Le Cardinal Vitelli conſole le Cardinal Carafe exilé par le Pape Paul IV ſon oncle, 50
Vittemberg. Le Duc de Vittemberg témoigne plus d'averſion contre les Catholiques, que les autres Princes Proteſtans, & pourquoi, 61
Vittemberg. Ville célèbre par la fureur de Luther, 70
Volski. Staniſlas Volski, Châtelain de Rava en Pologne, opine vigoureuſement en faveur de la Religion Catholique, 99
Nicolas Volski, Evêque de Chiow, fort attaché au Roi de Pologne, 100
Volski, l'un des ſénateurs de Pologne, & ſa réponſe remarquable à l'Evêque Ploſko en plein Sénat, 270
Uladiſlas, fils de Jagellon, élu Roi de Hongrie & de Pologne, 209, 210, 227, 228. Son traité avec les Turcs, qu'il rompt enſuite, à la perſuaſion du Cardinal Céſarin, & ce qui s'en enſuivit, 220, 227. Sa mort, 210
Urbin. Le Cardinal Commendon envoyé par le Pape Jule III vers Guidubald Duc d'Urbin, 23, *& ſuiv.*
Matthieu d'Urbin, fondateur de l'ordre des Capucins, 90
Ures. Eſpèce de bœufs qui naiſſent dans la Pruſſe, & leur deſcription, 114
Urſin. Voyez *Roſenberg.*

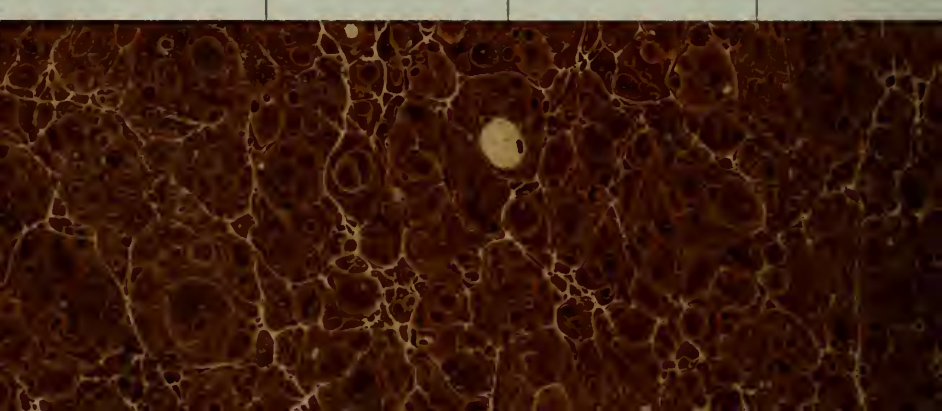
Z

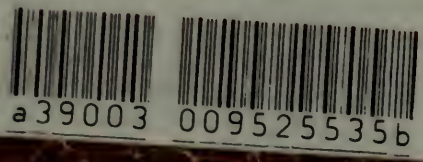
Zaffragneti, de ſénateur en Pologne devenu Chevalier, & pourquoi, 247, 248
Zanchi, Baſile Zanchi, homme éloquent, ami du Cardinal Commendon, 16
Zuingle, héréſiarque, 68

Fin de la Table.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due




a39003 009525535b